



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

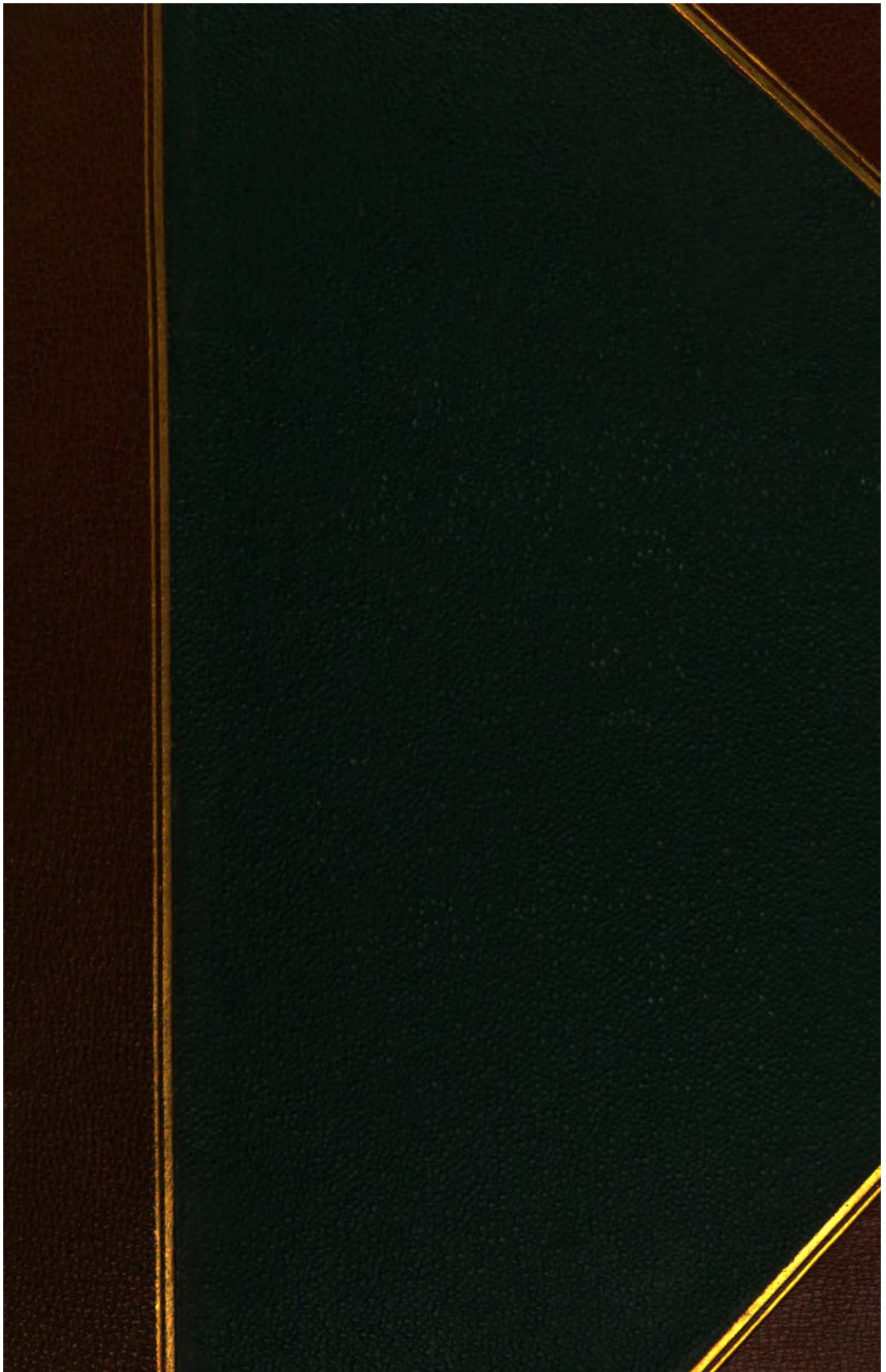
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

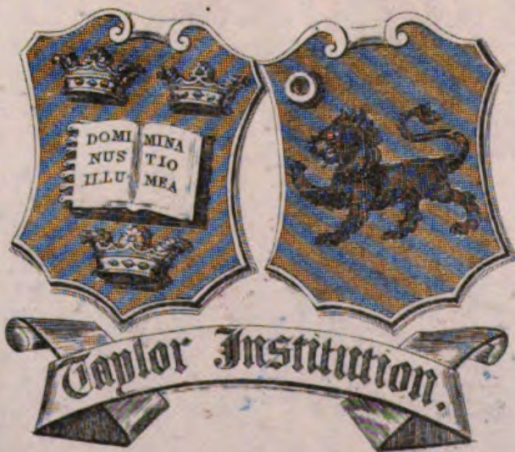
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



✓
34. h. 18



Rm 6 -









JEAN VAUQUELIN

SIEUR DE LA FRESNAIE

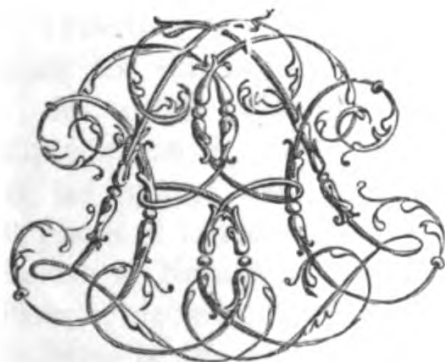
LES
DIVERSES POÉSIES
DE
JEAN VAUQUELIN
SIEUR DE LA FRESNAIE

Publiées & annotées

PAR

JULIEN TRAVERS

TOME II



A CAEN

DE L'IMPRIMERIE DE F. LE BLANC-HARDEL

Rue Froide, 2 & 4

M. D. CCC. LXX





AV LECTEUR.

LECTEUR, ce n'est pas pour enseigner Minerue, que ie mets cet auertissement : Mais me semblant que la chaude affection qu'on portoit aux vers en mon premier âge, lors que ceux-cy furent faits, est toute refroidie en ce siecle, & que maintenant la Poësie en ses membres & particularitez est oubliee & mise sous le pied : seulement ie ramentoy, pour en rafraichir la memoire, qu'apres la Traiedie, la Comedie & la Satyre, furent trouuez les vers, que les vns appellent Bucoliques, les autres AEglogues & les autres Idillies : lesquelles ne se lisent pas pour apprendre les façons & les mœurs des Pasteurs villageois, mais pour le plaisir & la recreation d'y voir naïfvement representee la Nature en chemise, & la simplicité de l'amour de telles gents : qui sans fard & sans feintise deguisee, ne sont poussez d'Ambition ni piquez de vaine gloire. Afin donc qu'on ne die que i'aye voulu vser de ce nom d'Idillie sans raison, ie diray, que comme les Romains (& toutes autres nations d'apres eux) ont retenu les noms Grecs de tous les Arts, qu'aussi à leur imitation, i'ay retenu

celuy d'Idillie, n'ayant voulu vser du mot d'AEglogue qui signifie autant, n'estoit que le subiect en semble desirer des propos & des discours plus longs (que Virgille appelle *deductum carmen*) qui ressemblent au filet du lin ou de la laine, que la bergere en chantant file & tire à la quenouille ou au rouet. Le nom de Bucolique est plus general & s'y rapporte mesme: Mais pour ce qu'il prend sa denomination des Bœufs, celui d'Idillie m'a semblé se rapporter mieux à mes desseins, d'autant qu'il ne signifie & ne represente que diuerses petites images & graueures en la semblance de celles qu'on graue aux lapis, aux gemmes & calcedoines pour seruir quelques fois de cachet. Les miennes en la sorte, pleines d'amour enfantine, ne sont qu'imagetes & petites tablettes de fantaisies d'Amour. On tient que Theocrite nomma les siennes ainsi pour deux raisons: premierement pour y auoir depeint les images de la vie & de l'amour des bergers: & puis pour fuir l'arrogance qui rend les pasteurs odieux de promettre d'esleuer leurs chansons au dessus des forests & à peine ils se peuuent abbaïsser à bien chanter les humbles tamaris & les basses brieres, leur propre suiet. C'est pourquoy ie n'ay voulu vser du tiltre seul de Pastoralles ou Bergeries à cause aussi que ces mots François ne satisfont & ne contentent point assez mon opinion, non plus que font les noms de Guillot, Perrot & Marion, au lieu de Tyrsis, Tytire & Licoris. C'est à toy, lecteur, d'en iuger à ta volonté: & de dire en liberté de conscience, que sçauoir beaucoup n'est pas sçauoir s'il n'apporte du proffit & de l'vtilité, & que cette Science ici n'est point vn gagne-pain. Adieu.



IDILLIES
ET PASTORALLES
De l'amour de Philanon & Philis.

Par le SIEVR DE LA FRESNAIE
VAVQVELIN.

Idillie. 1.



ETITES Idillies.

*Marchés de pieds soudains
Vers les Nymphes iollies,
Et dans les tendres mains
Des Pasteurs plus humains.*

*Comme vne Epouse belle
Est douce au ieune Epous :
Comme il est toufiours d'elle
Ami soigneus & dous,
Ainsi soyez à tous.*

*Si la blonde ieunesse
A mes vers donne loy :
Vne ieune deesse*

*A chacun faisant foy
 Que ie suis hors de moy :
 Que la vieilleſſe ſage
 Ne prenne pas pourtant
 Vn trop rude preſage
 De cet age inconstant
 Ou ie vay m'ebatant.
 Petites Paſtorales ,
 De vous ie fay mes dons ,
 Pour leurs Nymphes Loyalles .
 A ces beaux Corydons .
 Qui ſont leurs Cupidons .
 Que chacun d'eux vous vante
 A ſa Nymphe arreſté ,
 Que la Nymphe vous chante
 A ſon Paſteur flaté
 D'un amour affetté .
 Eſt il rien plus aimable
 Qu'un Paſteur gracieux ?
 Ni choſe plus louable
 Que viure ſoucieux
 D'une Epouſe aux beaux yeux ?
 Tels que ie vous vois eſtre
 Vers vos Nymphetes tous ,
 Tel que i'ay peu connoiſtre ,
 Mes compagnons, en vous
 L'effet d'un amour dous ?
 Hâtez vous, Chanſonnettes ,
 D'aller vers ces Paſteurs ,
 Vers les belles Nymphettes ,*

*Qui de chants enchanteurs
Charment leurs seruiteurs :
Et s'ils vous rendent dignes ,
En leur gentille ardeur ,
De leurs Nymphes benignes .
Ce vous fera plus d'heur
Que toute autre grandeur .*

Idillie. 2.

*O belles & chastes Nymphettes .
Epouses , Vierges & Fillettes .
Qui pleines de simplicité
N'aimez que debonnaireté :
C'est à vous ainsi qu'à vos Meres ,
Qui comme vous sont debonnaires ,
Que j'adresse ces vers sans art ,
Qui n'ont non plus que vous de fart .
Ainsi, dit on, qu'entre vous, celles
Sentent le mieux & sont plus belles,
Qui n'ont en leurs habits communs
Rien que des fleurs pour leurs parfuns .*

Idillie. 3.

*Philanon amoureux de la grace parfaite ,
Des rayons flamboyants des yeux de Philinete ,
Auoit avecques elle & mille & mille fois
Passé le temps aux champs , passé le temps aux bois ,
Si fort ensemble vnis , qu'entre deux tourterelles
Ne furent onc d'amours si fermes ni fidelles .*

*Mais leur âge petit point ne leur permettoit
 De connoistre l'amour , de sçauoir que c'estoit :
 Leurs ames à s'aimer du Ciel estoient contraintes,
 Sans d'vn amour lascif ressentir les attaintes.
 Leur âge estoit conforme & conformes leurs mœurs,
 Conformes leurs pensers , conformes leurs humeurs.
 Fust que l'Aube au matin , avec ses doigts de roses,
 Les barrières du Ciel au Soleil eust declofes,
 Fust que Vesper au soir eust le iour enfermé.
 Et les flambeaux luisants des astres allumé,
 Ils menoient leurs troupeaux aux pâtis delectables,
 Les ramenoient tousiours ensemble à leurs etables :
 S'ils peschoient du poisson, s'ils chassoient aux cheureux,
 La proye & le plaisir estoient communs entre eux.
 Philanon de sa part estoit en telle estime,
 Qu'on disoit qu'en ses vers, qu'en ses chants, qu'en sa rime
 Sembloient viure Dafnis, Titire & Palemon :
 Mopse, Mæris, Damete, Alfesibe & Damon :
 Et Philis de Saphon ou de quelqu'Oreade,
 Auoit le chant, la voix, la grace & la parade.
 Ayant en Innocence ainsi tous deux vescu,
 Philanon à la fin de l'amour fut vaincu.
 Mais quand il eut l'ardeur de son feu decouuerte,
 Il fist de sa Philine vne facheuse perte.
 Comme vn fleuue se trouble en vn valon profond,
 Quand la neige au Soleil des montagnes se fond,
 Ainsi quand fut des yeux de Philis deglacee
 L'amour que Philanon cachoit en sa penssee,
 Leur douce priuauté se troubla tout soudain :
 Et Philis échangea son amour en dedain.*

*Cela rompit le cours de leur plaisir champestre ,
 Et Philanon ses bœufs autrepant mena paistre :
 Et puis il fut contraint de voyager ailleurs ,
 Pour ouïr les chansons d'autres chantres meilleurs .
 Et l'oûteron halé , par trois ou quatre années
 Abatit de Ceres les moissons retournees
 Auant qu'il peust reuoir son ancien troupeau :
 Cependant comme vne Aulne au bord de son ruisseau ,
 Philis toufours croissoit , belle fleur admiree ,
 Des ieunes pastoureaux à l'enui desfree :
 Qui , fiere & dedaigneuse & le ioug refusant .
 Alloit d'vn vain espoir les bergers abusant :
 Alors que Philanon ayant veu sur Menale
 Les Faunes emboucher la flutte pastorale ,
 Reuint pour enseigner en sa contree aux siens .
 Du flageol à sept voix les accords anciens .*

*Mais reuyant Philis , à peine il l'eut reueue ,
 Qu'Amour d'vn feu nouueau son ame a toute emeue :
 De roses & d'œillets tout en mesme moment ,
 La face il colora de Philis mesmement .*

*Icy de leurs amours sont les douces trauerfes ,
 Leurs courroux gracieux , leurs complaints diuerses .
 Et puis leur iouissance . Vn amour si diuin
 Ne peut iamais auoir que bien heureuse fin :
 En mes chants ils viuront ; si promettre ie m'ose ,
 Quelqu'honneur auenir des vers que ie compose :
 Et si par la Mufette autant faire ie puis ,
 Comme par leurs amours bien assure i'en suis .*

*Si ie t'ay des premiers , ô Forestiere Muse ,
 Conduite aux chams François des chams de Syracuse ,*

*Anime nos forefts à bruire pour toujours ,
De ces loyaux amants les loyales amours.*

Idil. 4.

*Philanon de fes defirs maiſtre ,
Libre menoit fon troupeau paiſtre .
Quand il devint ſerf d'un enfant :
Las ! diſoit il, d'ou vient la flamé ,
Qui me brule ainſi toute l'ame ,
Et qui de moy va triomfant ?*

*Vous eſtes , belle infantelette ,
Vne pomme encor verdelette ,
Vn beau bouton rouge-aiglantin ,
Dont les yeux & la belle face
Montrent ſeulement vne grace
Pleine d'amour tout enfantin .*

*Mais deſia Cupidon commence
D'aguifer en ſi belle enfance
Les dars dont il eſt orgueilleux :
Il veut allumer dauantage
Aux rais de voſtre beau viſage ,
Sa torche eteinte & ſes beaux feux .*

*Fuyons , fuyons , troupe gaillarde .
Fuyons cette fille mignarde
Cependant qu'encor eſt caché
Le feu deſſous ſi belle cendre :
Et qu'Amour encore d'y tendre
La corde en l'arc eſt empesché .*

*Fuyons , Paſteurs , combien de flames
Menacent de bruler nos ames ,*

Mefme d'ardre toute froideur :
Le preuoy que toute nature,
Sera bien toft la nourriture
Du feu de cette belle ardeur.

Idil. 5.

La Pastourelle Philinette,
Toute belle, toute fimplette.
Ne fçait encor que c'est qu'Amour :
Et fi n'a point la connoiffance
Des traits poignants, de la puiffance.
Dont fes yeux bleffent nuit & iour.
Elle porte en fon beau visage
Toufiours d'Amour vn dous meffage :
Elle ne voit qu'en fon beau ris
Elle furprend les belles ames,
Et ne fentant d'Amour les flames,
Ceux qu'elle en brule en font marris.
Vous eftes, ô mignarde Infante!
Homicide, mais innocente,
Qui me tuez à tous propos :
Vos douceurs, vos graces diuines,
Et vos priuantez enfantines,
Me percent la chair & les os.
Fille meurtriere & non coupable,
Qui trop aux bergers agreable,
Les meurtriffez fans y penfer :
Il eft temps que l'Amour vous montre
De quels traits, à toute rencontre,
Il vient par vous nous offenser,

Idil. 6.

*Au beau visage de Philis,
Comme en vn liſ, Amour ſe couche
Entre les roſes & les lis
Et ſur les œillets de ſa bouche :
L'honneſteté colore & peint
Toutes ces fleurs en vn beau teint.*

*Fuyez, Amants, cette façon
D'Amour, qui finet là ſe cache :
Il feint eſtre vn petit garçon,
Qui ſimplet à vous plaire tâche,
Vous mettant en captiuité
Par ſa douce ſimplicité.*

*Mais ſi quelqu'un adioute foy
A ſa mignarde flaterie,
Il ſçait bien l'attirer à foy
Par douce & caute tromperie.
Et puis d'un inuiſible feu
L'ardre & le bruler peu à peu.*

*Helas! mon cœur, tu le ſçais bien.
Et qu'il me brula toute l'ame.
Lors que ie ne penſois en rien
Que ſi ſubtile fuſt ſa flame!
Car cherchant du plaifir en luy,
Ie n'y trouue que de l'ennuy.*

Idil. 7.

*Philanon paſtre, en ſa triſteſſe,
N'oſoit prendre la hardieſſe*

*De dire l'amoureux tourment
De son amour trop vehement :
Lors que de son pale visage ,
Et que de son foible langage ,
Des yeux cauez d'ennuy qu'il eut
La ieune Philis s'aperceut ,
Sans qu'elle fust pour ce amoureuse :
Mais de son ame langoureuse
Portant vn naturel regret ;
A Philanon dist en secret :
Qu'aez vous ? à voir vostre face ,
Vostre teint blesme & vostre grace ,
Vous souffrez quelque passion ?
Vous m'en direz l'occasion ?
Aucune chose ie ne sache ,
Cher Philanon , que ie vous cache ?
Le bon Philanon , qui n'osoit
Se decourir , luy redisoit :
Qu'il adoroit comme deesse ,
Celle qu'il auoit pour maistresse ,
Et qu'il ne s'estoit point permis
La nommer mesme à ses amis ,
Tant il reueroit en son ame
Sa maistresse , sa belle dame.
Mais il ne peut sans la nommer
Dire son mal qui vient d'aimer .
Si tu veux , dit elle , la dire ,
Plus doux en fera ton martire .
Alors il luy promet qu'au bois
Il luy montreroit quelquefois*

*Son pourtrait, sa belle figure,
 Diuin chef d'œuvre de Nature,
 Si tost qu'en lieu bien ecarté,
 S'offriroit la commodité.*

*Philanon, la promesse faite,
 Retenoit toujours la Nymphete
 En espoir de voir quelque iour
 Le beau pourtrait de son amour.*

*Vn iour qu'elle estoit seule allee
 Auecque luy dans la vallee
 D'Orne tortue, ou seuls, à part
 Des autres pasteurs à l'ecart,
 Ils regardoient vne fontaine,
 Qui murmuroit la douce peine
 De l'amour des ieunes garçons,
 Dont elle aprenoit les chansons :*

*Là tous deux ensemble s'affirent,
 Et sur les eaux se raffraichirent,
 Ecoutant les chants gracieux
 De mille oiseaux delicieux :
 Quand renouuelant sa priere,
 Philis prie en douce maniere
 Philanon luy montrer aux bois
 Le pourtrait promis tant de fois :
 Le beau pourtrait de cette amie,
 Qui fait gemir ta chalemie,
 O Philanon, montre-le moy,
 Je te promets en bonne foy
 N'en dire rien, en tesmoignage
 L'appelleray de ce bocage*

*Les Nymphes, qui dedans ce val
 Se vont mirant au beau cristal
 De cette fontaine argentine,
 Dont la reuerence diuine
 Fait que les prophanes troupeaux
 N'osent aprocher de ses eaux :
 Montre moy donc cette figure :
 Par nostre amitié ie t'aiure
 Me faire voir dedans ce bois
 Ce pourtrait promis tant de fois.*

*Lors Philanon en ces alarmes,
 Versant vn grand fleuue de larmes,
 Tout pitoyable soupirant,
 Mesme à grand' peine respirant,
 Coniuré par l'amour parfaite,
 Qu'il portoit à sa Philinette,
 Le fist tellement resentir
 Que, ne luy pouuant plus mentir,
 Luy disoit, d'vne voix tremblante,
 D'vne parolle begayante,
 Que vrayment quand il luy plairoit,
 Qu'à la Fontaine elle verroit
 Le beau pourtrait de sa deesse.
 Le beau pourtrait de sa Maistresse.
 Pourtrait dedans l'eau tout ainsi
 Qu'en son cœur il estoit aussi.*

*Philis entendant ce langage,
 Afin de voir ce bel image,
 Simple & nice, sans y penser,
 Vers l'eau va ses yeux abbaïsser :*

*Mais rien ne vit dans cette glace ,
Que le beau pourtrait de sa face :
Elle vit son visage beau
Pourtrait dans le miroir de l'eau.*

*O grand' pitié ! Philis nicete ,
S'estant veue en l'onde clairette ,
Se troubla toute promptement ,
Et deux tourments fist d'vn tourment !
De sorte que , presque pamee ,
Elle tomba dans l'eau blamee !
Après d'vn courage irrité
Sans dire mot elle a quitté
Le bon Philanon qui , des l'heure ,
Comme vn tronc immobil demeure :
Depuis il remplit de cailloux
Cette fontaine en son courroux ,
Afin que son onde serie
Ne face plus Philis marrie.*

*O quel estrange changement !
Philis plaignoit le dur tourment
De Philanon , quand du martire
La cause elle ne sçauoit dire :
Maintenant qu'elle la sçait bien ,
Las ! elle ne le plaint en rien.*

*Cependant le chetif espere
Qu'à la fin il se pourra faire
Que tant de beaux iours obscurcis
Seront d'vn Soleil eclarcis :
D'vn beau Soleil dont les lumieres
Prenant leurs clarteꝝ coutumieres ,*

Au

*Au loin chasseront ces brouillas ,
Ou Philanon ne viura pas.*

Idillie. 8.

*Comme on voit le toreau, qui s'afflige & se cache,
Au compagnon vainqueur ayant quitté la vache,
Chercher par les forests les ombres egarez,
Et les lieux ecartez des pâtis separez,
Ou quelque sable seche : ou de mugir ne cesse,
(Soit de nuit, soit de iour) sa rage & sa detresse :
Et toutefois encor l'amoureuse douleur
Ne l'abandonne point : Ainsi confit en pleur,
Philonon s'en alloit aux lieux plus solitaires,
Portant Philis au cœur, raconter ses miseres,
Sans que le coup d'Amour dans son ame enfoncé,
Par les pleurs ny les cris peust estre repouffé.*

Idillie. 9.

*Philonon seul disoit : Vous, solitaires lieux,
Qui m'oyez raconter mes maux en tant de sortes,
Dites, verray-ie point mes esperances mortes,
Et mes douloureux iours quelque iour plus ioyeux ?
Reuerray-ie iamais ces flambeaux gracieux,
De mon ame & d'Amour les deux courtoises portes ?
Dechargeray-ie point le fardeau que ie portes,
Dites, Chams, si de moy vous estes soucieux ?
Di moy, fleuve coulant qui de mes soupirs fumes,
Et de mes pleurs jouuent vas accroissant tes eaux,
Sera toujours confit mon sucre en amertumes ?
Cependant qu'il plaignoit, bestes, poissons, oiseaux,
Sembloient dire : il faut bien qu'aux pleurs tu t'acoutumes
Si Philis ne tarit de tes yeux les ruisseaux .*

Idillie. 10.

*Pasteur, qui lis deffus l'ecorce
De ces beaux lauriers, comme à force
Escrit de Philis le beau nom,
Et cil de Philanon encore :
Philanon qui Philis adore,
Philis qui vit en Philanon :*

*Saches qu'alors Philis la belle,
Courtoise & ieune pastourelle,
Son Philanon aimoit autant
Comme or' la mauuaise rebelle,
A Philanon estant cruelle,
Le hait d'vn courage inconstant.*

*En vain il l'appelle & la prie,
Pouret en vain apres il crie,
Sans l'ecouter elle s'enfuit :
Souuent il la trouue en l'ombrage,
Mais elle montre, à son visage,
Que sa peine sera sans fruit.*

*Tant plus elle fait la mauuaise,
En luy plus chaude il sent la braise :
Et fuir ainsi la voyant,
Toufours il la trouue plus belle,
Et si luy semble qu'avec elle
Toutes beautez s'en vont fuyant.*

*L'autre iour menant ses troupettes
Cheures & brebis camusettes,
Tard sur le soir boire au ruisseau,
Il l'auisa dresseant seulette*

*Vn bouquet de mainte fleurete ,
 Affise au pied d'un grand ormeau :
 Mais Louvine , sa fause chienne ,
 Abboya lors apres la fienne ,
 Qui fut cause que tout soudain
 Elle disparut de sa veue ,
 Laisant sa pauvre ame eperdue ,
 Et son cœur d'angoisse tout plain !*

Idillie. 11.

*Poure Philanon que ie suis ,
 Quand mon mal mesme ie poursuis !
 Pleust aux Dieux qu'avec ma rebelle ,
 Ma dedaigneuse pastourelle ,
 Je fusse etroitement lié :
 Comme ie voy que ce lierre ,
 Ce chefne vieux embrasse & serre ,
 Depuis le haut iusques au pié.
 Desia , par plus de mille fois ,
 Aux loups j'ay laissé dans les bois
 Mon troupelet seulet en proye ,
 Quand pour elle ie me fouruoye.
 L'autr'hier encor vn Loup glouton
 Me deuoroit vne cheurete ,
 Chacun mon dommage en regrette ,
 Elle en rioit , ce me dit-on.*

Idillie. 12.

*Or' que par les ombreux bocages ,
 Et par les verdoyants riuages*

*Sur l'herbe nous passons le iour
 Gardants nos troupeaux alentour :
 Philanon aux Forests obscures ,
 Aux monts, aux vaux , ses peines dures
 Va racontant, Philis, afin
 Que ton cœur fier soit plus benin ,
 Quand il orra ces forests bruire
 L'angoisse de son dur martire.
 Et souuent le poure garçon
 Fait mesme dire sa chanson
 Aux ormes & saules plaisantes ,
 Qui vont ta maison ombrageantes :
 Et pareillement les ruisseaux ,
 Ou tu fais boire tes bouueaux ,
 Apres luy , d'un plaisant murmure ,
 Te disent le mal qu'il endure.*

*Il te suit, Philinete, hélas !
 N'auance point si fort tes pas !
 Tu pourras trouuer quelque epine ,
 Quelque caillou , quelque racine ,
 Qui peut estre te piquera ,
 Ou te blessant t'arrestera.*

*Te voyant fuir le ieune homme
 D'ire & de fureur se consomme !
 Philis, desormais ne t'en fuis ,
 Mais plutoft entends ses ennuis ;
 N'aioute foy, ni ne t'assure
 A ce teint vermeil qui peu dure :
 Car il s'en va, mais peu à peu
 De Philanon croistra le feu.*

*Toy, Philanon, pourquoy, peu sage,
Veux-tu suiure ce beau visage
Qui te fuit? tu fuis sans amour
Cloris qui te fuit tout le iour :
Cloris, qui belle & riche t'ayme,
Comme Philis te hait de mesme.*

Idill. 13.

*Vous estes, ô Philis, fort belle,
Mais plus vite, mais plus isnelle
Qu'yne Bichete, qui s'enfuit,
Oyant la trompe, oyant le bruit,
Et la meute & le clabaudage,
Qui retentit dans vn bocage,
Si que vostre pied trop soudain
Philanon suit helas en vain!*

*Vous estes belle : mais plus dure
Et froide que n'est la froidure,
Ni que le cristal eclatant,
D'vn roc humide degoutant,
Plus que marbre ni que porphire :
Tant que l'Esté ne peut suffire
De Philanon pour echauffer
L'hyuer qui vous fait triompher.*

*Vous estes belle : mais trompeuse,
Comme vn rocher sous l'onde creuse,
Comme la glus dans les rameaux,
Ou comme vn laqs pres des ruisseaux,
Caché sous l'herbe, ou mal aprise
Est souuent la becase prise :*

*Si qu'on remarque en toutes parts
Philanon pris par vos beaux arts.*

*Vous estes belle : mais rebelle
Comme Siringue la pucelle,
Comme Dafné, voire comme est
La plus rude de la forest,
Soit celle qui suiuit Orphee,
Ou celle qui suiuit Alphee
Dedans la mer : facheuse ainsi
Philanon, las! vous trouue icy!*

Idill. 14.

*Philis, ton ieune cœur
Me traite à la rigueur :
Tu me fuis,
Et ie te fuis,
Ie t'adore, & mes vœux
Las! tu ne veux,
Malheureux que ie suis.*

*Ie te prie & femons,
Et tu ne me repons :
Te seruant
Et te suiuant,
Tu ne m'aimes en rien,
Et ie suis tien
Plus qu'autre homme viuant.
Tu fais, Nimphe, vn tel cas
De tes diuins apas :
Et de voir
Ton grand pouuoir,*

*Qu'il faudroit que des cieux
Quelqu'vn des Dieux
Descendist pour t'auoir.
Tu sçais de quelle foy
L'idolatre apres toy :
Toutefois
Par nulle fois
Tu ne veux recevoir
L'humble deuoir
Qu'en Philanon tu vois.
Tu vois bien, par mes pleurs,
Que pour toy las ! ie meurs !
Tu attens
(Mais hors le temps !)
A me donner confort
Après la mort
Ou Languissant ie tens.
Voila pourquoy tu n'ois
Ma lamentable voix,
Ni le pleur
De ton pasteur,
Qui pourroit emouuoir
A se douloir
Le rocher de ton cœur.
Tu te caches de moy
Pour n'ouir mon emoy :
Comme fait
L'Aspic infet,
Qui, pour n'ouir le son
D'yne belle chanson,*

Au creux sa teste met.
Je ne craindroy la mort
Si ie t'auoy fait tort :
Mais d'effet
Mal ie n'ay fait
Sinon de trop aimer :
Bien est amer
De souffrir sans meffait.
Amour, si cette-ci
Tu n'arrestes ici :
Deformais
Tel me remets,
Que i'estoy, quand ses yeux
Tant gracieux !
M'osterent de ma paix.
Car suiure ie ne puis,
Que cela que tu fais :
Ton dedain
M'est inhumain :
Ton plaisir m'est courroux :
Si tu m'es doux,
C'est comme vn vent soudain.
Je ne deuoy iamais
Si tost croire aux attrais
De son œil
Beau sans pareil :
Mais malheureux il est,
Qui ne se plaiſt
A voir le beau Soleil.

*Qui n'eust, Nymphé, estimé
Que tu n'eusses aimé?
Qui croirroit,
Qui te verroit,
Qu'un bien ardent amour
En tel sejour
Helas! ne logeroit.*

*Aumoins que ne fais-tu
Compagne à ta vertu
La bonté
De loyauté;
Afin que tous tes faits
Fussent parfaits
Ainsi qu'est ta beauté.*

*Il t'estoit bien aisé
De me rendre abusé :
Car à toy
Du tout t'estoy :
Tu m'estois en tout lieu
Et l'Idole & le Dieu,
A qui ie m'arrestoy.*

*Cruelle tu seras
Lors que tu m'occiras,
Ton cœur fier
Sera meurtrier.
D'un qu'on tient maistrisé,
Il est aisé
D'emporter le laurier.*

*Di, Chançon, à Phillis,
Qu'en moy sont defaillis*

*Les esprits :
 Et qu'estant pris
 Je meurs en sa prison :
 Souffrant contre raison
 La mort, par son mepris.*

Idillie. 15.

*Or que le blond toreau de fleurettes nouvelles
 Ses cornes embellit, & qu'on voit tout au tour
 De la terre & des cieux naistre vn nouuel amour,
 Qui ieune reuerdit au cœur des plus rebelles :
 Pour voir les prez fleuris, & les campagnes belles,
 Et pour voir que Phœbus ramene vn plus beau iour,
 Et les bergers chantants sortir de leur seiour,
 Pour couronner leurs chefs de branches immortelles.
 Pour cela ie ne fens d'alegresse vn seul point :
 Ses fleurs pour Philanon Auril ne produit point,
 Voyant que mon Soleil tourne par autre voye :
 Je ne voy, ni veux voir rien qu'horreur ou i'iray :
 Et tousiours vn hyuer dans moy ie sentiray,
 Tant que de mon Soleil la clarté ie reuoye.*

Idillie. 16.

*Puis que Philis a Philanon quitté,
 Il faut qu'il aille, hélas ! d'autre costé :
 Car viure ici sans voir sa belle face,
 Impossible est, ô dieux, que ie le face.
 De m'en aller ie ne me fache point :
 Mais seulement ie suis marri d'vn point :
 C'est que ma Nymphé vn iour fera marrie
 De m'auoir mis en cette facherie.*

*Car ie m'en vay dans le cœur consolé
De n'auoir point son honneur violé,
Ni de parler, de fait, ni de pensée;
Mais d'elle mesme elle s'est offensée.*

*Adieu Philis, ton âge qui croistra,
Peut estre vn iour sa faute connoistra :
Adieu bergere, adieu ieune Philine,
De qui me perd la colere enfantine,
Sans m'ecouter, sans iuger qu'à regret
Ie t'ay montré non pas dit mon secret :
Adieu l'ombrage, adieu poure fontaine,
Qui de cailloux es ore toute pleine,
Sans toutefois que tu l'es merité,
Pour son visage auoir bien rapporté :
Heureux qui sçait l'occasion attendre !
Sans demander vn beau fruit se doit prendre.*

*Adieu nos ieux, au bois nous n'irons plus
Tendre aus oiseaux nos filets ni la glus.
Vollez oiseaux, assurez en vos aises.
Nous n'irons plus seules cueillir des fraises.
Ie n'iray plus chercher dans les taillis,
Des nids d'oiseaux pour vous donner, Philis :
Des nouueautez des saisons de l'annee,
Vous ne ferez de moy plus etrenee.*

*Adieu les fleurs dont, de ma propre main,
Ie vous parois & le chef & le sain.
Las ! mille fois vous tenant embrassée,
Vous ay-ie pas les lieux fangeux passée ?
Sans vous ofer regarder ni parler,
Quand vne peur vous faisoit m'accoler :*

*Que vostre face estoit sur moy panchee
Et vostre ioue à la mienne aprochee?*

*Quand de nos ieux vous vous resouuiendrez,
Je croy, Philis, qu'encor vous me plaindrez.
Las! que seroit-ce en ces bois de ma vie,
Si de me voir vous n'auiez plus d'enuie?
Vous faites seule à mes yeux trouuer beaux
Auril & May, les champs & les troupeaux.
Sans vous les fleurs me seroient des epines,
Et des chardons les roses aiglantines.*

*Adieu boutons, adieu plaisirs sans fruit,
Dont le regret comme l'ombre me suit :
Dessous mes pieds ie voy l'herbe fauchee :
De mes desirs on a pris la nichee,
Sans plume encor ils m'ont esté ravis :
Adieu l'enfance, adieu petits deuis,
Adieu beautez, dont la ieune innocence
Iusqu'à la mort mon poure cœur offence.
Adieu Turquet, adieu son petit chien,
D'oresnauant de moy tu n'auras rien :
Dedans ma main plus ta langue friande
Ne lechera de pain ni de viande.*

*Tes dous abbois m'estoient aussi plaisants
Qu'aux autres sont les oiseaux degoisants :
Tes grincements, tes petites morsures,
M'estoient d'amour de petites blessures.*

*Ha ie m'en vais en d'estranges forets,
Ailleurs aprendre à mieux tendre les rets :
A mieux chanter, à mieux de la cheurete,
Mieux bourdonner ma triste chansonnete.*

*Cheures , allez (heureux troupeau iadis)
 Ou vous voudrez : car adieu ie vous dis :
 Vous conduiroy-ie en douleur tant extrefme ,
 Et ie ne puis me conduire moymesme ?*

*Nymphes , adieu : Satyres bocagers ,
 Adieu vous dis : adieu gentils Bergers :
 Adieu riuere , adieu plaisants riuages ,
 Adieu ruisseaux , adieu deserts sauuages ,
 Souuenez vous de vostre Philanon ,
 Faites tousiours memoire de son nom :
 Aumoins riuere , en haute mer courante ,
 Que ses ennuis vous alliez murmurante :
 Adieu beaux lieux ou il se pourmenoit ,
 Ou les toreaux vainqueurs il couronnoit ,
 Ou il donnoit plaisir de sa Musete ,
 Quand il paiſſoit sa troupe camufete .*

*Adieu , Bocage , adieu prez , adieu vaux ,
 Adieu rochers , adieu Monts & coutaux ,
 Ou i'ay passé tant de iours en lieſſe
 Auec Philis ma petite deeſſe .
 Ores ie ſuis reſolu deſormais
 De m'en aller , pour ne vous voir iamais .
 Eſtre avec vous ie ne puis d'auantage ,
 Si de Philis ne change le courage .*

Idil. 17.

*Quand Philanon , Philis , ne t'aimera ,
 Contre sa ſource Orne retournera :
 Meſme les lous aux pates rauiffantes ,
 Fuiront deuant les cheuretes ſuiuantes ,*

*Et les sangliers les mers habiteront ,
 Et les Daufins aus bois demeureront .
 Ces vers graua Philanon d'vne alene ,
 Par grand ferment , sur l'ecorce d'vn frefne .*

Idil. 18.

*Philis nouice au beau temple d'Amour ,
 Se repentoit & de l'heure & du iour
 Qu'elle partit d'aupres de la fontaine
 Ou Philanon demeuroit en grand' peine .*

*La poure fille en ses veines sentoit
 Vn feu secret , qui par tout furetoit :
 Le feu d'Amour estoit vif en son ame ,
 Auant qu'elle eust rien connu de sa flame .*

*Ce qui apprend à voler aux oiseaux ,
 Ce qui enseigne à combatre aux taureaux
 Aprit Philis à sentir la pointure
 De l'eguillon de la douce Nature .*

*Elle disoit , Que ne vois-tu mon cœur ?
 Tu le verrois , Philanon , sans rigueur :
 Et mon depit , qui m'a faite si promte ,
 N'estre qu'Amour couuert d'vn peu de honte .*

*Je sentoay bien au cœur ie ne sçay quoi ,
 Qui me faisoit approcher pres de toy ,
 Et te chercher , & ne me sçauoy plaire
 Qu'auেকে toy compagne volontaire .*

*Mais ie promets que ie ne pensoy pas
 Que l'Amour fust meflé dans nos ebats ,
 Quand tu fus pris en sa traitresse embuche
 Ou maintenant , Philanon , ie trebuche .*

*Je suis dolente, à rien ie ne me plais.
 Toute affoiblie en mon cœur ie ne fais
 Que souhaiter de me voir alegée
 De cet ennuy, qui me tient afligée!
 Mes agnelets, mon turquet, mes cheureaux,
 Me déplaisants, ne me semblent plus beaux:
 Si ce n'est toy, dont ie me vois absente,
 Je ne sçay pas qui me rend languissante.
 Excuse moy, du semblant seulement
 Je t'ay donné quelquefois du tourment:
 Mais au dedans en ma face blefmie
 Tu verras bien que ie suis ton amie.
 Si deormais tu ne crois mon amour,
 De ces rochers tu l'aprendras vn iour:
 Et ces deserts, ces bois ou ie soupire,
 Te diront bien ce que ie n'ose dire.
 Mais las! reuien, en ton cœur ramentoy
 Que ces forests me deplaisoient sans toy.
 Reuien ici; de moy ne te lamentes,
 Tu es mon cœur, c'est moy que tu tourmentes.
 Ainfi Philis seulete se plaignoit:
 Et les plaisirs du passé dedaignoit,
 Craignant sur tout de rendre manifeste
 Le feu secret qui la brule & moleste.*

Idil. 19.

*Philis honteuse & d'Amour vray touchée,
 Et du depart de Philanon fachee,
 Parloit ainfi: Viendra iamais le iour,
 Qu'à ton partir mette fin le retour?*

*Je ne seroy triste de ton voyage ,
Si ie sçauoy qu'en ton pelerinage ,
Pour me voir estre ici bien loin de toy ,
Ton ieune cœur ne s'elongnast de moy .*

Idil. 20.

*Philanon seul sur les riues d'Aurete ,
Plaignant le mal de sa douleur secrete ,
Souuent disoit , Soleil , vostre clarté
Ne m'est ici que toute obscurité :
Les beaux etangs , les plus claires riuieres ,
Me sont ici des rus & des bourbieres ,
Et de Berry les lauriers les plus beaux
Me sont cyprés , me sont piquants houffeaux .
Je ne sçauerois ici suiure la piste ,
Ni le beau trac de mon gentil Caliste ,
De Betoulaud les sentiers amoureux ,
Ni rien d'amour chanter ainsi comme eux :
Ni moins ouir tant de Droite prudence ,
(Qui les petits aux grands honneurs auance)
Dont Duarin , Balduin , & Donneau ,
A tous propos nous rompent le cerueau .
Ha retournons bien tost voir nos amies :
Je suis confus de tant d'Andinomies :
Voyant perir plustost que dans son Rhin ,
Dedans Aurete vn conte Palatin .*

*Puis quand ie voy cette Sainte Chapelle ,
Il me souuient , ô belle Agnés Sorelle ,
Du grand Berger , qui las ! quittoit aux lous
Tous ses troupeaux , pour viure avecque vous .*

Et

*Et moy , brulant d'une pareille flame ,
 Je m'enfuis de Philis , ma chere ame.
 Mon mal pourtant elle peut bien sçavoir ,
 Et , sans me voir , mes pleurs elle peut voir :
 Car de mon cœur , qui dans elle demeure ,
 Elle le peut bien aprendre à toute heure :
 Vray que , faisant avec elle seiour ,
 Quand ie parlois en la langue d'Amour ,
 Elle montrait n'entendre ce langage :
 Doucete en tout , mais en ce point sauuage.
 Lors ie disois : ô malin Fauxsemblant ,
 Pourquoi vas tu ce Belacueil troublant ?
 S'elle ne sent que c'est qu'Amour desire ,
 Elle m'en fait bien sentir le martyre :
 Peut elle bien faire sentir autruy ,
 Sans que d'Amour elle sente l'ennuy ?
 A cest assaut , ie pensé que l'absence
 Me seruiroit d'une forte defence.
 Mais au rebours , éloigné de mon Port ,
 Comme l'Emant se tourne vers le Nort ,
 J'ay tousiours l'œil droit vers ma Tramontane ,
 Vers ma Philis , vers sa belle cabane ,
 D'ou ses beaux yeux , aux plus rudes hyuers ,
 Des arbres secs me font des lauriers verds.
 Mon cœur qu'elle a ne pouuant donc luy dire
 Le mal qu'on peut en mon visage lire ,
 Je m'en retourne , afin que ma douleur
 Parle en ma face & parle par mon pleur :
 Qu'en me taisant mon angoisse elle voye ,
 Et que pour moy mes larmes elle croye.*

*Puis que t'ayant mon amour reuelé,
 Que pour auoir, ô Philis, trop parlé,
 Tu me quittas, c'est raison qu'au contraire,
 En te voyant ie meure pour me taire.
 Je m'en vay donc, ici me deplaisant,
 Aupres de toy mourir en me taisant.*

Idil. 21.

*Vne autrefois encor, ô champestres Bocages,
 Vous orrez Philanon de Philis amoureux.
 Vous orrez, ô forests, ses laments douloureux
 Resonner au rebat de vos deserts sauuages.
 De rechef, belle Olene, en tes moites riuages,
 Tu plaindras la langueur de son mal langoureux!
 Plaignez à son retour son amour rigoureux,
 Vous Pasteurs qui paiſsez vos bœufs en ses herbages.
 Si d'amour est en toy, belle onde de Cressy,
 Vne bluëtte encor, tu l'entendras aussi,
 Aussi fera la Roche & l'eau du petit Ante :
 Mais, las! que luy vaudra de vous estre entendu,
 Si Philis, qui son cœur esclaué s'est rendu,
 Ne croit point de sa foy la fermeté constante!*

Idil. 22.

*Philanon apres ses voyages
 Retourna voir les beaux bocages,
 Les champs, les Prez & les endroits
 Ou Philis il vit tant de fois :
 Mais ces forests & ces herbages,
 Ces champs, ces Prez, ces paturages,*

*Luy rafraichissant les douleurs ,
Le firent presque fondre en pleurs :
N'y voyant point sa Philinette ,
De viure plus il ne souhaite :
A la mort il s'en va courir ,
S'elle ne veut le secourir.*

*Estant donc en l'ombre feuillue ,
Qu'il auoit pour mourir elue ,
Bien loin du bruit seul demeuré ,
Poure pasteur alangouré ,
Il soupiroit à gorge pleine
Par longs soupirs sa dure peine ,
Lors qu'au point de mourir d'ennuy
Philis arriue au pres de luy :*

*Et d'vn gros halier ombragee ,
Elle se sent toute aflagée
D'ouir la plainte & les helas
Du berger qui tire au trepas :*

*Elle oit qu'il disoit : ie trepasse ,
Las pour estre hors de ta grace !
Philine , ie n'ay le pouuoir
De viure plus & ne te voir !*

*Belle Nymphé , tout ie t'adore ,
Pour toy , Philis , ie brule encore ,
Pour toy ie sçay que ie mourray ,
Mais mort encor ie t'aimeray !*

*Ce disant plein d'ardant courage ,
Enflammé d'amour & de rage ,
D'vn grand couteau qu'il auançoit ,
Son estomac il menaçoit.*

*Heureux iour, heureuse rencontre :
 Philine lors à luy se montre,
 D'œillets, de roses & de lait,
 Ayant vn teint damoyselet,*

*Luy disant, doucette & honteuse :
 Philanon, ie me tiens heureuse
 De ton amour & me plaist bien
 De te voir souffrir comme mien.*

*Las ! doncques ie mourray plus aise
 D'ouir que mon amour te plaise,
 Luy redist-il : car mon desir
 Ne s'accomplit qu'en ton plaisir.*

*Non, non, ne meurs, dist la Nymphete,
 Car tout à moy ie te souhaite :
 Ne meurs : car ie brule de toy,
 Berger, comme tu fais de moy.*

Idill. 23.

*En ce lieu se trouua seulete,
 Philis oyant ma plainte aigrete,
 O Licotas ! & mesme icy,
 Elle plaignit mon dur martyre,
 Oyant par tout son nom rebruire
 Aux bois, qui me plaignoient aussi :*

*Icy bien tard, comme egaree,
 Elle est, Licotas, demeuree,
 Puis s'en allant, elle m'a dit :
 O Philanon, m'ayant suiuiie,
 Doy-ie laisser ta triste vie
 Toufiours languissante à credit ?*

*Lors plus hardie elle me baise,
Et me donnant vn comble d'aise,
Ie ne mouru d'vn si grand bien :
Mais cete grand' forest epaisse
Sçait que mon esprit, d'allegresse,
Hors de mon corps fut ioint au sien.*

Idill. 24.

*Oyez, ô Pasteurs amoureux,
Vn miracle d'amour heureux :
Cette Philis, ma douce vie,
Est d'Amour maintenant rauie :
Elle fuyant par ci deuant
Cet Amour qu'elle va suiuant :
Elle qui fut autant rebelle
Comme elle estoit parfaite & belle,
Elle ayme : & moy plein de langueur,
Ie suis son Desir & son Cœur.*

Idill. 25.

*A peine ie pouuois atteindre
Aux plus basses branches des bois,
Quand petite en cueillant des nois,
Tes yeux premier me firent craindre,
Quand ie te vi, petit garçon,
Garcete dire vne chançon :
Quand ie te vis avec ta mere,
Qui par la main te conduisoit,
Et qui des fraises t'auisoit
Comme à sa fille la plus chere :*

*Des lors ie me senty vrayement
 Tout ravi, ie ne sçay comment.
 Ie puisse mourir si des l'heure,
 Tout petit garçon que j'estois,
 Ie changé plus de mille fois
 De couleur en couleur meilleure ;
 Sentant emeu mon sang alors,
 Qui furetoit par tout mon corps.*

*Las! ie ne sçauois pas encore,
 Que ce fust Amour, le malin!
 Mais la douceur de son venin
 Me l'apprend tant plus ie l'adore.
 Quand ie le reuis en tes yeux,
 Ie connu le malicieux :*

*Tu estois deia grandelete
 Lors que ce fut, ieune Philis,
 Plus blanche que ne sont les lis,
 Qu'une soigneuse pucelete
 Arrofe, le soir & matin,
 Comme l'honneur de son iardin.*

*Lors de moy tu fus reconnue,
 Tu me reconnus bien aussi :
 Puis que de si long temps ainsi
 Mon loyal amour continue,
 Ne prens iamais d'autre pasteur,
 Que Philanon pour seruiteur.*

Idil. 26.

*Philis estant au beau riuage
 D'Olene, sous vn bel ombrage,*

Chantoit de Philanon les chants :
Les arbres, leurs coupeaux penchans,
Sembloient vouloir tendre l'oreille
Pour ouir sa voix nonpareille :
Quand Olene mist hors de l'eau
Son chef, couronné d'un roseau,
Luy disant : ô belle Nymphete,
Las ! que maintenant ie regrette,
(Ne pouuant à l'egal^m de toy
Chanter de Philanon l'emoy)
Qu'en mes eaux ne sont des Syreines,
Pour chanter ses loyales peines,
Et tesmoigner que ie sçay bien
Qu'il est à toy plus qu'il n'est sien.

Idil. 27.

Quand les heures, du Ciel portieres,
Au matin ouurent les barrieres,
Que l'Aube sort, au teint vermeil,
Et qu'apres suit le beau Soleil,
Tout m'est obscur, tout m'est nuage,
Si de Philis le beau visage
Ne me montre tout alentour,
D'vne autre part vn autre iour.

Mais quand les heures, à la brune,
Ouurent les portes à la Lune,
Mettant dehors comme troupeaux
De leurs chambres les astres beaux,
Et que Philis montre éclairante
La clarté de ses yeux luisante,

H h iij

*Elle fait que l'obscurc nuit
Claire comme vn Soleil me luit.*

Idil. 28.

*Dessus l'ecorce des fouteaux ,
Des fresnes & des chefneteaux ,
Qui sont en tous ces doux bocages ,
On voit Philanon & Philis
Lieꝝ d'vn neud : toy qui les tis ,
Beni leurs amoureux courages.*

*Philanon & Philis, d'vn las
Entrelasseꝝ, ne puissent pas
Se des-vnir iamais d'ensemble :
Arbres croisseꝝ, croisseꝝ tousiours ,
Croisseꝝ comme eux, ô nos amours ,
Lieꝝ du neud qui vous assemble.*

*Bien que de toy ie fois bien loin ,
Ce touffu laurier est tesmoin
Que, comme à toy, ie luy presente
De ce Printemps les belles fleurs :
Aux branches mes fruiçs les meilleurs
Pendent pour toy, leur Dame absente.*

*Ie ne voy si tost aparoir
Le Soleil, se coucher au soir ,
Qu'aussi tost ie ne le salue ,
Me semblant voir tout radieux ,
L'autre beau Soleil de tes yeux ,
Dont la presence i'ay perdue.*

*Rien n'est de beau par ces forests ,
Qui ne me represente apres*

*Tes beautez, ton port & ta grace :
Les fontaines & les ruisseaux
Me semblent mesme dans leurs eaux
Refigurer ta belle face.*

*Helas! reuien, belle Philis,
Reuien voir les troupeaux iolis
De Philanon, pleurant sans cesse :
Ils sont defia tous amaigris
Pour ouir tant de piteux cris
Qu'il fait pour ne voir sa deesse.*

Idill. 29.

*Philis, pour moy les fleurs de Mars
N'ont en ce mois leur lustre epars :
Du ieune Auril la fleur poussee,
Ni de May la fleur auancee,
Ni de Iuin (ou Phœbus entré
Dans le Cancre s'est rencontré)
N'ont pour moy tant de fleurs declofes,
Ni tant d'œillets, ni tant de roses :
Et l'eclat de tant de couleurs
Pour moy n'est peint en tant de fleurs.
Et croy qu'une terre fleurie,
Du baume & des fleurs d'Assirie,
Ne me plairoit en son plus beau :
Car vous estant mon Renouueau,
Sans vous ie trouue que fanee
Est la ieunesse de l'annee.*

Idil. 30.

*A ce matin, ce doux Zephire,
Qu'on oit par ce bocage bruire,*

*Et cet air frais & doucelet ,
 Qui nous le donne ? Est-ce l'Aurore ?
 Ou si ce plaisant ventelet ,
 Vient voir ici sa dame Flore ?*

*Ha c'est Philis qui vient , qui mene
 Amour enchêné d'une chène
 Faite de rofes & de fleurs :
 Elle arriue comme Deesse ,
 Arriere ennuis , arriere pleurs ,
 Le Ris la fuit & l'allegresse.*

Idil. 31.

*Quand ie voy ces belles fleuretes ,
 Ces Rofes , ces passeuelous ,
 Que la Nature a mis en vous ,
 Le beau iardin des amouretes :*
*Et que ie voy ces Rofes belles ,
 Dans vn bouquet de fleurs que l'art
 En vostre large sein epart ,
 Comme vn Printemps de fleurs nouvelles :*
*Vraiment ie ne puis pas connoistre
 Si ces fleurs , ces Rofes , ces lis ,
 Peuvent estre vous , ô Philis ,
 Ou si ces fleurs vous pouuez estre.*

Idil. 32.

*Comme me brulez vous ainfi ,
 Philis , qui n'estes rien que glace ?
 Comme ne fondez vous auffi ,
 Vous Glace , au feu de vostre face ?*

*O miracle d'Amour ! que luy
Contre la Nature ainfi face
Vostre glace bruler autruy,
Et qu'elle au feu dure r'englace.*

Idil. 33.

*Nulle agreable froideur
Des plus verdoyants ombrages,
Ne font rien à mon ardeur,
Ni les eaux, ni les riuages :
Maintenant ie ne sçay quoy
Me cuit & brule les veines :
Si grand feu, comme ie croy,
Ne vient de flames humaines.*

*Philis, il vient de tes yeux,
Qui ce brasier m'alumerent :
Puis donc que d'accord les cieux
De m'y bruler ordonnerent,
Ie ne veux plus requerir
De remede à cette flame ;
Ce qui peut le corps guerir,
Aussi bien ne guerit l'ame.*

Idil. 34.

*En vne fontaine clairete
Vn iour se mirant Philinete,
Philanon luy disoit pleurant :
Tandis que vous allez mirant
Vostre face, Nymphes rebourse,
Des yeux il me fort telle source*

*Que j'espere en pleurs deuenir
 Vne fonteine à l'auenir,
 Et qu'en mon onde argentelete,
 Vous vous remirerez seulete :
 A l'heure en moy vous vous verrez
 Toute telle que vous ferez :
 Affauoir tout autant cruelle
 Comme, Philis, vous estes belle :
 En moy voyant vostre beauté,
 Vous verrez vostre cruauté.*

Idil. 35.

*Philanon mirant son visage
 Au bord d'une fonteine assis,
 Disoit : Pourquoi, comme vn Narcis,
 Ne deuiendray-ie en ce riuage
 Vne fleur ? encores qu'en rien
 Mon amour ne ressemble au sien ?
 Aumoins venant ici, Philine
 Comme vne fleur me cueilliroit,
 Et m'odorant me baiseroit
 De sa bouchete coraline :
 Puis avecque sa blanche main
 Elle me mettroit en son sein.*

Idil. 36.

*Amour, tay toy : mais pren ton arc :
 Car ma Biche belle & sauuage,
 Soir & matin, sortant du Parc,
 Passe tousiours par ce passage.*

*Voici sa piste, ô la voila !
Droit à son cœur dresse ta vire,
Et ne faux point ce beau coup la !
Afin qu'elle n'en puisse rire.*

*Helas ! qu'Aueugle tu es bien !
Cruel , tu m'as frapé pour elle :
Libre elle fuit , elle n'a rien :
Mais las ! ma blessure est mortelle.*

Idil. 37.

*Philanon, soul d'Amarilis,
Recherchoit la ieune Philis
Aux bois, aux vallons, aux bruières,
Entre les Nymphes forestières :
Quand Toinet, le docte berger,
En nos forests vint heberger :
Et laissant Paris & Tillières,
Vint voir Carrouges & Lignières
Et ma Fresnaie, ou son souci
Philanon luy contoit ainsi.*

*Toinet, éloigné des riuages
De Seine en ces Normans bocages,
Sens tu point encor en ton cœur
D'Amour la courtoise rigueur,
Qui par les yeux de ta Francine,
T'enflamma de flame diuine
Dont sortirent ces beaux escrits
Qui sur tous t'ont donné le prix
De mieux chanter & mieux escrire
D'Amour le gracieux martire ?*

*Si tu le sens, aye pitié
 (En faueur de nostre amitié)
 De ton Philanon qui voit peintes
 Toutes ses peines dans tes plaintes,
 Et qui par effect apresent
 La douleur que tu chantois, sent.*

*Las! par tes vers mon mal repousse,
 Adouci par ta Lyre douce,
 L'aigreur qui trop amerement
 Me confit en amer tourment.
 Tandis que du manteau d'estude
 L'emmaneloy ma solitude,
 J'ay fait, au reson de ma voix,
 Dire & redire mille fois
 Le nom de ta douce Meline
 A la fontaine Iobertine,
 Et mille fois, dessus le Clain,
 Ayant tes beaux vers en la main,
 J'ay les Naiades arrestees
 Au bruit de tes chansons flutees.*

*Or' que ie ne puis rien de moy,
 Qu'vne autre me donne sa loy,
 Veux tu point, en ce voisinage,
 M'apprendre quelque doux langage,
 Qui de ma fiere puisse vn iour
 Plier le cœur au ioug d'Amour,
 La rendant tout autant benine,
 Comme estoit ta chere Meline?*

Idil. 38. Du Latin de Dubellay.
 Quittez, ô François, qui chantez

*D'Amour la douceur la plus grande ,
Quittez à mon Baïf, quittez ,
Luy ceder Amour vous commande :*

*Ainsi tous les fleuves petits
Aux rauiffants torrents font place :
Aux feux plus hauts & plus subtils
Ainsi cede la flamme basse.*

*Et toy, qui ceins le temple tien
De Myrte, en figne de victoire ,
Ronsard, du chœur Aonien
Entre nous la premiere gloire,
Cede à l'Amour : Car luy mefme or'
Qui tout range sous son empire ,
Luy ceder te commande encor
Le fuiet de son doux martire :*

*Que fi toy grand veux refuser
D'auoir vn plus grand à cette heure ,
Et qu'aux Dieux vueilles oppofer
Les Dieux de fortune meilleure :*

*Or fus d'oppofer donc poursuis
Ton Francion à fa Francine :
Et pour Cassandre & tes ennuis,
Chante de Mars la gloire infine.*

*Pren la trompette : auansonné
A ia d'Amour assez ta Muse :
D'vn son grauement entonné ,
Chanter la guerre ne refuse.*

*En ce faisant , vn grand Maron
Tous à bon droit te pourront dire :
Et cederont à ton cleron*

Les mols archets de toute Lyre.

*Mais, ô vous François, qui chantez
D'Amour la douceur la plus grande,
Quittez à mon Baïf, quittez,
Luy quitter Amour vous commande.*

Idil. 39. Du mesme Latin.

*Comme iadis, belle Delie,
Nemese plus gentille amie
Du gaillard Tibule apres toy
Fut heritiere de sa foy :*

*Ainsi maintenant, ô Meline,
Vne bien plus belle Francine,
Nagueres chantee à l'enui,
Ton cher Poëte t'a ravi.*

*L'Amour qui toutes deux vous brule,
A la mort de vostre Tibule
(Cependant qu'au tombeau son corps
Sera conduit au rang des mors)*

*Fera d'Amour entre vous naistre
Quelque plaisant debat peut estre :
O l'agreable enterrement,
Qu'auras, Baïf, en ce tourment.*

Idil. 40. du Grec.

*Les doctes Sœurs & les trois Graces
Ne craignent point Amour vainqueur :
Ains le suiuant en toutes places
L'aiment & cherchent de bon cœur.*

*Que si, d'un esprit non aimable,
Quelqu'un les veut accompagner,*

Elles

*Elles fuyant ce mal traitable ,
Ne le veulent point enseigner .*

*Mais si quelqu'un d'ame amiable ,
Veut d'Amour doucement chanter ,
A luy cette bande agreable
Courtoise vient se presenter .*

*Or que ceci soit chose vraye ,
Je m'en suis tefmoin quelquefois :
Car alors que chanter i'essaye
Ou soit les Princes ou les Rois ,*

*Ma langue cesse , & ie ne chante
Comme ie faisoy par deuant :
Mais si tost que l'Amour ie vante ,
Que Philis ie mets en auant ,
Si doucement mon Luth ie touche ,
Que tous ravis en sont les cieux :
Et lors sans peine de la bouche
Me coulent les vers gracieux .*

Idil. 41.

*Voici, Philis, vn fan de biche ,
Que ie t'apporte par amour :
Vn grand Cerf i'auray quelque iour ,
Si quelque iour ie suis plus riche .*

*Defia de l'auoir , par derriere
Cloris m'a fait solliciter :
Je ne veux d'elle m'accoster ,
Je la connoy trop fine & fiere .*

*Tu l'auras : & si ie te garde
Deux tourterelles , qu'auant hier*

*I'auifay dans vn alifier,
Au nic, ou les voir on n'a garde.*

*Et fi pluftoft que l'infidelle
Coridon, aimer tu me veux,
Ie te donneray de mes beufs,
Et ma geniffe encor plus belle.*

Idil. 42.

*Toy, qui peux bien me rendre heureux,
Pourquoy te rends tu fi hautaine,
Philis, di moy? Car fi tu veux
Tu rendras heureufe ma peine.*

*Ie ſçay que ie ne ſuis des beaux :
Mais auffi ie ne ſuis ſans grace,
Aumoins fi l'argent de ces eaux
Me montre au vray quelle eſt ma face.*

*Nul plus que moy n'a de troupeaux,
Ni plus de fruiâs ni de laitage :
Chez moy ne manquent les cheureaux,
Ni le Salé, ni le fourmage.*

*Ie voudroy ſeulement ici
Dedans ces bois tout franc d'enuie,
Sans des villes auoir fouci,
Viure avec toy toute ma vie.*

*Las! Philanon, qui te conduit
En t'egarant en cette forte?
Vois-tu point ton troupeau, qui fuit
Le Loup, qui ton mouton emporte?*

Idill. 43.

*Philanon dans vn iardinage,
Tenoit à Philis ce langage :*

*Tu me donnes vn beau bouquet ,
 Meilé d'œillets & de muguet :
 Mais son odeur tant ne me touche
 Comme les œillets de ta bouche.
 De ta bouche les belles fleurs
 Passent des autres les odeurs.*

Idill. 44.

*Pourquoy de vos pleurs ennuyeux
 Baignez vous , Philis , vos beaux yeux ?
 Pourquoi plaignez vous , desolee ,
 Vostre Linote au bois volee ?
 Sans vous quitter au bois elle est ,
 Pour les autres oiseaux instruire
 A rechanter & faire bruire
 Vostre beau nom par la forest.*

Idill. 45.

*Philine, en ce bois nouuelet
 Que ne suis-ie vn Rossignolet ?
 Que ne l'es-tu , Philis , toymefme ?
 Afin qu'entre les oifillons ,
 A soupirs amoureux & lons ,
 Je disse tousiours , i'aime , i'aime !
 Qu'encor en ce mesme taillis ,
 Tu chantasses , belle Philis ,
 Je t'ayme , Philanon , n'en doute ?
 Afin que , sans tant de respets ,
 Nous iouissions des chauds effets
 Dont la Nature brule toute.*

Idil. 46.

*Quand, Philine, quelque courroux
Fait d'vn depit battre ton pous,
Qu'on voit à l'œil la larmelete,
Qui perle à perle au sein roulete,
Alors triste de ton tourment,
Tu te plains à moy simplement,
Souffrant que de baisers i'efface
La larme qui coule en ta face :*

*Mais aussi quand aucun courroux
Ne te fait point battre le pous,
Que ton ris fait deux fosseletes
A tes ioües si rondeletes
Pleines d'amour & de gaité,
Je suis au contraire traité :
Et tu ne permets que i'amasse
De baisers le ris de ta face.*

*De larmes le plaisir me naist,
Et le ris de douleur me paist :
Helas ! vn poure amant qui aime,
Espere tout & craint de mesme.*

Idil. 47.

*Tyrfis disoit, Mon ame est reiouye,
Quand Philanon a sa Philis ouye :
Quand ie les voy s'endormir doucement
Au gasouillis des ruisseaux fraichement :
Quand ie les voy des Nymphes bocageres,
Quand ie les voy des Nymphes riuageres
Estre baisez : en sursaut reueillez,
De ces baisers estant emerueillez.*

*J'ay du plaisir de voir qu'elle se cache,
Quand Philanon epeurer elle tache,
Et quand il vient aupres de son buisson,
Qu'elle le fait tressaillir de frisson.*

*Puis quand cachee vne pomme elle iette,
Se tapissant soudain en sa cachette,
Qu'il court apres, & qu'apres mille tours,
Comme Atalante elle demeure au cours :*

*Lors il la baise, & ne se voulant rendre,
Elle ne peut riante se defendre :*

*Puis elle dit, d'un gracieux courroux,
Deportez vous, Pasteur, deportez vous :*

*Vostre desir passe la reuerence
Que vous deuez à ma chaste innocence.*

*Lors Philanon craintif se refroidit,
Et suppliant, luy respond & luy dit :*

*Bien que vos yeux tiennent prise mon ame
Dans leurs beaux rets, elle gele en sa flame :*

*A l'orient le Soleil couchera,
A l'occident plustost se leuera,*

*Que iamais soit, de fait ni de pensee,
Vostre ame chaste en la mienne offence :
Car vostre cœur si chaste le mien rend,
Que mon desir sur l'honneur n'entreprend.*

Idil. 48.

*Defia le point du iour
Ecarte l'ombre humide,
On voit tout alentour
L'Aube qui le iour guide,*

I i iij

*Les oiseaux de leurs voix
Vont saluant les bois.*

*Philine, leuez vous,
Menez vos brebis paistre
Aupres des ombres dous
De quelque ombrageux hestre :
Philis, ne pareffons,
Ioyeux nos ans passons.*

*Aux beaux vallons ombreux,
Pour aujourd'hui ie mene
Mes vaches & mes bœufs
Pres de la grand' fontene :
Il fera si grand chaud
Que chercher l'ombre il faut.*

*Sçaez vous point ou font
Les sources emparlees
De la Source du Mont
Là bas en ces valees,
Ou l'on voit les ruisseaux
Ioindre d'Orne les eaux ?*

*Entre ces grands costaux,
Vne forest touffue,
Sous ces ombrages hauts
La terre tient herbue :
Et puis dans le taillis
Il fait ombre, ô Philis.*

*Philis, i'y vay seulet,
Amenez y seulete
Vostre beau troupelet
Qui m'aime & me souhaite,*

*Si vous m'aimez autant
Que vous m'allez contant.*

Idil. 49. Tyrfis. Cloris.

Tyrf. *Di quelle rumeur eclatante
Est dans cette forest parlante ?*
Clo. *Tyrfis, c'est la belle Cipris,
Qui son fils Cupidon a pris,
Le tance, le bat & fouëte.*
Tyrf. *Et pourquoy, di, chere Clorete ?*
Cl. *Pour ce qu'il a son arc perdu :
Dont las ! il est tout eperdu,
Ainsi que le pouret confesse ;
C'est pourquoy sa mere le fesse.*
Ty. *Ou l'a t'il mis ?* Cl. *Il dit qu'au bois
Il a pris, sans faire autre chois,
Philis, la gentille bergere,
Pour Venus sa diuine mere :
Son arc en garde luy bailla :
Mais la mauuaise se railla
D'Amour qui se trompa luymesme,
La voyant de beauté suprefme.*
*Puis Venus a grand marrifson,
De voir encor son nourrifson,
Son fils qui debat & qui pleure,
Pour fuiure Philis à toute heure.*
*Les bois, la verdure & les fleurs,
Font ce grand bruit d'ouir leurs pleurs.*

Idil. 50.

*Cette vie est la forest
Ou seul Philanon se plaiſt :*

*Cette ombre & cette verdure
 Est l'Espoir qui peu luy dure :
 Ces lieux cachez sont les rets
 D'Amour, fuiui de regrets :
 Ces haliers & ces epines
 Sont les rudeffes malines,
 Les dedains & les refus,
 Qui le rendent tout confus :
 Sa Maistresse c'est la Beste,
 Apres qui se fait la queste :
 Son Penfer, c'est le limier,
 Qui va questant le premier.
 Ses chansons, ce sont l'enceinte
 Qui l'ont au Buiffon contrainte
 De se rendre quelquefois
 Plus courtoise dans les bois.
 Cette Biche prend la fuite,
 Non craintiue, mais depite :
 Helas ! rend toy deormais,
 Et rend tes abbois en paix.
 D'autant plus elle est fuyarde
 Qu'elle est hautaine & gaillarde.*

Idil. 51.

*Tyrfs, qui les troupeaux de Philanon conduit,
 Difoit, Des qu'au matin le beau Soleil reluit,
 L'aperçoy que Philis, amoureuse Nymphete
 (Non autrement que fait vne soigneuse auete)
 S'en va de fleur en fleur cueillir à l'enuiron
 Mile diuerses fleurs, pour emplir son giron.*

*Des plus belles apres, avec ses mains pucelles
 Elle arrondit & fait mille couronnes belles,
 Et mille beaux bouquets proprement compassez :
 Et quand dans son beau sein elle s'en voit assez,
 Et quand en tous endroits sa teste en est fleurie,
 Elle seule s'en va de prerie en prerie,
 De closage en closage (ou de son pied leger
 Le trac ne pourroit voir le plus subtil berger)
 Gagner, hors des hameaux, vne secrete fente :
 Moy qui deuine bien la fin de son attente,
 Le la suy de tout loin : mais tout si finement,
 Que ie luy voy donner des fleurs abondamment
 A son cher Philanon, qui ioyeux sous vn hestre
 En l'ombre l'attendoit voyant ses troupeaux paistre.*

*Je les voy se cherir, ie les voy vis à vis
 S'entretenir long temps en leurs menus deuis :
 Je les voy se baiser, ie les voy fondre d'aise,
 Lors que leur cœur de cire amolit en leur braise :
 Les voyants separez, apres vn long adieu,
 Alors ie vay m'asseoir en leur place, en leur lieu,
 A l'ombrage du hestre : & la resouenance
 De leurs plaisirs m'apporte vne grande alegeance.*

Idil. 52.

*Si ces Epines, ces haliers,
 Ces buissons & ces aiglantiers,
 Estoiert des fleches bien poignantes :
 Et que ces feuilles & ces fleurs,
 Philis, fussent flames, ardeurs,
 Et fournaises toutes ardantes :*

*Pour m'aprocher aupres de vous,
 Je ne craindroy fleches ni coups,
 Ni la flame plus violente :
 Je passeroy parmi les dards,
 Parmi les feux, par tous hafards,
 Pour courre à vous, Nymphes excellentes.*

Idil. 53.

*Le rusé Cupidon,
 Voyant Philis seulette,
 Luy ietta son brandon
 Et tira sa sagete :
 Mais cet enfantelet
 Ne pouuant de sa fleche,
 Dans le cœur tendrelet,
 Luy faire aucune breche,
 Il va tout furieux
 D'une pleine secouffe,
 Ietter en ses beaux yeux,
 Son feu, ses traits, sa trouffe :
 Puis que ie n'ay, dit-il,
 De pouuoir sur ton ame,
 Tes yeux d'un feu subtil
 Elanceront ma flame.*

Idil. 54.

*Depuis qu'Amour sied dans tes yeux,
 Le caut d'un art ingenieux
 Commence à playe tout le monde
 De mille traits, dont il abonde.*

*Et si plus ne darde enflamez
 Ses traits iadis accoutumez :
 Ni de sa flame accoutumee,
 Ne nous est la flame alumee :*
*Mais alors que tes yeux ecarts
 Vont voletant de toutes parts,
 Que tu fais en mille manieres
 Des rais & des belles lumieres ,
 A l'heure ce trompeur enfant,
 De tels darts s'en va triomphant
 Dessus les ames amoureuses,
 Qui par tes yeux sont langoureuses.*

Idil. 55.

*De tous ceux la que tu regardes ,
 Le cœur de mille traits tu dardes :
 Et moy que tu as regardé ,
 De mille traits tu m'as dardé.*
*Moy donc qui ton bel œil essaye ,
 Je sens au cœur vne grand' playe :
 Ceux aussi qui l'ont essayé ,
 Philis, leur cœur sentent playé.*
*Tous ceux encores que, benigne,
 Ton œillade friande aguine ,
 S'en vont miserables, brulants
 De mille feux etincelants.*
*Tes yeux sont les fleches volantes ,
 Tes yeux sont les flames brulantes ,
 Dont Amour fait ses traits plus beaux ,
 Et plus ardants ses doux flambeaux.*

Idil. 56.

*Quand Philine ses deux beaux yeux
Arreste sur moy gracieux ,
Alors ie vis , alors ie voy
Que c'est de moy ie ne sçay quoy :
Mais quand Philine deuant tous
Retire de moy ses yeux dous ,
Alors ie meurs , lors ie voy bien ,
Amour , que de moy ce n'est rien.*

Idil. 57.

*Dessous vn Pin au feuillage pointu ,
Philanon tint à Philis ce langage :
Pourquoy , Philis , de ma foy doutes-tu ,
Quand en tes mains tu tiens mon cœur en gage ?
Plustost ce Pin d'ici s'arrachera ,
Portant par tout sa perruque immortelle ,
Et sur son pied comme nous marchera ,
Que ie te fois en amour infidelle.*

Idil. 58.

*Ouir , mon Toinet , le Zephire
Aux ramelets fifier & bruire ,
Voir l'onde claire d'vn etang
Batre & batre de flanc en flanc ,
Et voir l'argentine ondelette
D'vne mouffeuse fontenette ,
Dedans son gasouillant canal ,
Caquetante rouller aual ,
Hé n'est-ce pas vn doux murmure ,
Des plus plaisants de la Nature ?*

*Pourquoy donc me plaiſt tant la voix ,
 Meſlee au fredon des beaux doigts
 De Philis , quand ſur l'epinette ,
 Elle gliffe ſa main grelette
 Si bien & ſi diuinement ,
 Qu'elle en raut ſon instrument ?
 Et bien ſa chanſon affetee ,
 Elle a mignardement chantee ?
 Dans ces bois le Roſſignolet ,
 De ſon goſier mignardelet ,
 Vne chanſon m'a gringotee ,
 Autant que la ſienne affetee ?
 Pourquoy doncques de ſa chanſon ,
 Me plaiſt tant la voix & le ſon ?
 Toinet. Mon Philanon c'eſt vne Grace
 Qui le beau de Nature paſſe ,
 Qui fait qu'en Philis tu peux voir
 De Nature tout le pouuoir :
 Pouuoir qui ſans grand' reſiſtance ,
 Met Philanon ſous ſa puiſſance ,
 A tous ennuis abandonné ;
 Si par Hymen ne t'eſt donné
 Quelque doux remede qui face
 A Philis rabbaiffer l'audace.*

Idil. 59.

*Ton Philanon t'enuoye , ô Philis , cette cage ,
 Ou de l'ouurier ne manque aucun gentil ouirage :
 Voy le mignard auget , voy de quelle façon
 Eſt pendu pour le boire vn vuide limaçon :*

*Voy ce Serin dedans venu de Barbarie ,
 Qui de mille fredons , mille beaux chants varie !
 Mais ie te pri' pour luy (car il n'ose chetif
 Luymesme te prier , tant fort il est craintif)
 Qu'il te plaise venir demain la matinee ,
 Si tost que le Soleil ouurira la iournee ,
 En cette belle Pree ou ton œil le bleffa ,
 Quand premier entre vous vostre amour commença .*

*Seule medeciner tu peux sa maladie ,
 Seule rendre tu peux son ardeur attiedie :
 Seule tu le peux faire heureux ou malheureux ,
 Et la mort à la vie echanger tu luy peux .*

*D'ou c'est que vint son mal luy viendra son remede :
 Car son mal & son bien ta volonté possede .
 Ie le feray , Tyrfis , là demain ie seray ,
 Et mesme si ie puis , son mal i'apai seray .*

*Le lendemain au Pré , sincere en sa promesse ,
 A son cher Philanon elle osta la tristesse
 Par sa douce presence , & content & ioyeux ,
 Il tint son heur egal à l'heur des demi-dieux .*

Idill. 60.

*Entre les fleurs , entre les lis ,
 Doucement dormoit ma Philis ,
 Et tout au tour de son visage
 Les petits Amours , comme enfants ,
 Iouoient , folastroient , triomfants ,
 Voyant des cieux la belle image .
 L'admiroy toutes ses beautez ,
 Egales à mes loyautez ,*

*Quand l'esprit me dist en l'oreille :
Foul, que fais-tu ? le temps perdu,
Souuent est chèrement vendu,
S'on le recouure c'est merueille.*

*Alors ie m'abbaiſſé tout bas,
Sans bruit ie marché pas à pas,
Et baiſé ſes leures pourprines :
Sauourant vn tel bien, ie dis,
Que tel est dans le paradis
Le plaisir des ames diuines.*

Idil. 61.

*Philis, ne crains Turquet ton chien,
Car il t'aime & te connoist bien :
Il n'est mauuais ni plein de rage :
Mais il est d'amoureux courage.*

*Et combien que ſouuentefois
Il morde & ferre vn peu les dois,
Rage ni fureur il ne donne :
Mais il fait aimer la personne
Par ſon mordre doux & grondant :
Et iouant il fait cependant
Qu'Amour ſubtilement detache
Le neu que la vergongne cache.*

*Bref tout ce que tu crains n'est rien
Qu'Amour, qui dans ton petit chien
Te pourſuiuant, te veut aprendre
Comme il faut aimer & ſe rendre.*

Idil. 62.

*Pasteurs, voici la Fonteinete
Ou touſiours ſe venoit mirer*

*Et ses beautez seule admirer ,
La pastourelle Philinete.*

*Voici le mont ou de la bande
Ie la vi la dance mener ,
Et les Nymphes l'enuironner
Comme celle qui leur commande.*

*Pasteurs , voici la verte Pree
Ou les fleurs elle rauissoit ,
Dont apres elle embellissoit
Sa perruque blonde & sacree.*

*Ici folastre & decrochee
Contre vn chefne elle se cacha :
Mais parauant elle tacha
Que ie la viffe estre cachee.*

*Dans cet Antre secret encore
Mile fois elle me baïsa :
Mais depuis mon cœur n'apaisa
De la flame qui le deuore.*

*Donc à toutes ces belles places ,
A la Fontaine , au Mont , au Pré ,
Au Chefne , à l'Antre tout sacré ,
Pour ces dons ie rends mile graces.*

Idil. 63.

Elpin. Philanon. Philis.

Elp. *Ou vas-tu , pasteur , si faché ?*

Vas-tu vers la ville , au marché ?

Phila. *Non , sage Elpin , l'ire felonnie*

D'aller à la mort m'eguillonne.

Elp. *Quel ennuy te presse si fort*

Qu'il te faille chercher la mort ?

Phila.

Phila. *Philis son amour a changee ,
Philis de moy s'est estrangee :
Je ne puis la voir en ce point ,
Cher Elpin , & ne mourir point.*

Elp. *C'est vn depit , Pasteur , espere ,
L'amour s'accroist par la colere.*

*Philanon , atten , la voici ,
Elle s'en vient passer ici.*

*Ou va Philis tant orgueilleuse ,
A son Philanon dedaigneuse ,
Pasteur , que les Dieux bocagers ,
Que les Nymphes , que les bergers
Suiuent par tout ? & toy depite
Le vas fuyant sans qu'il t'irrite ?*

Phili. *Elpin , ie ne le fuyois pas ,
Quand il a fait si peu de cas
De mon bouquet sous ces coudrettes
Ou , iouants à cline-musettes ,
Je luy disoy : mon compagnon ,
Garde mon bouquet , mon mignon ,
Si tu le veux , ie te le donne :
Mais ne le rebaille à personne :
Après que nous eufmes ioué ,
Je le vis au sein de Chloué.*

Phila. *Philis , seul ie le porte encore ,
Pour montrer combien ie l'honore :
Voyez , il est tout aussi beau ,
Comme il fut onc , à mon chapeau.*

Phili. *Celuy que i'ay veu , ce me semble ,
Au sein de Chloué , luy ressemble :*

*Ou bien mes yeux, trop prompts à voir,
 Auroient ils peu me decevoir?
 S'en cela ie me suis deceue,
 Ie vous prie excuser ma veue.
 Elp. Ie voy bien qu'un soupçon ialous
 Vous a fait entrer en courroux,
 Philis, il faut que cette offence
 D'amour plus ferme on recompence,
 Et que pour un dedain à tort
 Philanon ne cherche la mort
 Qu'en vostre sein, ou tout à l'heure
 Il reuiura, s'il faut qu'il meure.*

Idil. 54.

*Tandis que moy Tyrfis i'assemble mes troupeaux,
 Pentreuoÿ quelquefois entre les pastoureaux
 Philanon sur le soir, qui s'ecarte au riuage
 D'Orne, pour rencontrer sa Philis au passage.
 Ie ne fay lors semblant de les voir s'embrasser,
 De se iouer ensemble & de se carresser :
 Mais secret ie me cache aupres un peu d'ombrage,
 Alors i'enten Philis qui luy tient ce langage :
 O mon cher Philanon, ie t'aime mieux, m'amour,
 Que ie n'aime mes yeux ni la clarté du iour :
 A toy du tout ie suis, de toy ie brule toute,
 Et plus nulle autre amour que de toy ie n'ecoute :
 Tu peux d'un doux regard mon ardeur secourir,
 Et par un chaste amour me garder de mourir :
 De toy ie ne veux point auoir de meilleur gage,
 Tu ne dois pas de moy desirer dauantage,*

*Si tu m'aimes autant comme par tes discours
 Et par ton beau semblant tu me montres toujours.
 Philanon repondoit : Mon cœur, plus que moymesme,
 Plus que tous mes troupeaux & plus que tout ie t'aime :
 Et ie ne brule moins, Philinete, de toy,
 Que tu dis, ô Philis, que tu brules de moy :
 Et plus nulle autre amour, & plus nulle autre flame
 Que celle de ton feu ne brule dans mon ame :
 Et tes beaux yeux feulets me peuvent aleger :
 Je ne feray iamais en mon cœur si leger
 Que ie ne vueille autant chaste en amour te suiure,
 Comme tu veux, Philis, toujours chastement viure.*

Idil. 65. Philanon. Philis.

*Phila. Philis, que i'ay pour ma Nymphe choisie,
 Di moy, par courtoisie,
 Ta belle bouche est elle pas à moy,
 Di le moy, par ta foy ?
 Ingrate hélas ! tu ne me veux respondre ?
 I'ay donc beau te semondre ?
 Ainsi faisant est-ce pas abuser
 Vn qu'on veut refuser ?
 En te taisant, à tout le moins attouche
 De la mienne ta bouche ?
 Et pour responce, apaise mon courroux
 D'vn baiser long & doux ?
 Phili. Tu penses donc, Philanon, que farouche
 Je t'elongne ma bouche ?
 Croirois tu bien n'en estre point Seigneur,
 Quand tu l'es de mon cœur ?*

*Tien la voila? Que veux-tu dauantage?
 Pren de moy tout tel gage
 Que tu voudras : tu le peux , & peux bien
 Prendre ce qui est tien.
 Ainfi tu vois que ie suis bien plus tienne,
 O Philanon , que mienne.
 Ainfi tu vois que ma bouche est à toy
 Mile fois plus qu'à moy.*

Idil. 66.

*Sainte Venus, qu'en Cypre & qu'en Cythere ,
 Et qu'au tiers Ciel on adore & reuere ,
 Si de mon feu tu voulois enflammer
 De ma Philis la froideur à m'aimer ,
 Ou temperer mon ardeur en la glace ,
 Que sans ma flame en son cœur elle amasse,
 Ie te feroiy de roses & boutons,
 Et de cent fleurs des chapeaux & festons.*

Idil. 67.

*A la fontaine Valombreuse ,
 Ou Philanon se reposoit ,
 Philis arriue , qui honteuse
 Aupres s'affit , & luy disoit :
 D'ou vient vne chaleur brulante ,
 O Philanon , qui me tourmente?
 D'ou vient vne braise secrette
 Qui brule & mon bras & ma main?
 I'ay detaché ma colerette
 Pour mieux me rafraichir le sein ,*

*Et si ie suis si peu vestue
 Que ie suis quasi toute nue.
 D'ou vient cette ardeur si soudaine ?
 Que n'ay-ie fait pour l'amortir ?
 Mais tout en vain : ie pers ma peine ?
 D'ou pourroit bien ce feu sortir ?
 Les eaux que ie boy des fontaines
 Tournent en feu dedans mes veines.
 Syluine dit qu'à mon œillade
 Elle connoist ie ne sçay quoy
 Qui me rend ore ainsi malade ,
 Et quant & quant se rid de moy.
 Vous riez, Philanon, i'en pleure ,
 Las ! tandis le mal m'en demeure !
 Vous me baisez, hélas ! dit elle,
 Tyrfis gossant conte comment
 I'ay pris ce mal, sotte & nouvelle,
 Pour vous baiser trop priuément :
 Comme las ! s'il estoit possible
 Que vostre amour me fust nuisible !
 Vous me rebaisez, la fournaise
 De mon feu vous rauiuerez :
 Si d'Egon la langue mauuaise
 Dit vray, vous me consommerez :
 Vray qu'il dit que ce mal procede
 De vous, dont viendra le remede.*

Idil. 68.

*En vostre bouchette vermeille
 Est le doux sucre d'une abeille :*

K k iij

*Vostre baiser doux & felon
 A d'une abeille l'eguillon :
 Car vous baisant en la mesme heure
 Qu'un goust de sucre me demeure,
 Au departir, au mesme point
 Je sens un eguillon qui poind.*

Idil. 69.

*Jamais le beau Soleil n'ouurit un plus beau iour :
 Les Elements estoient pleins de Ris & d'Amour :
 Tous les vents se taisoient aux monts, aux vaux, aux plaines,
 Aux Etangs endormis, aux courantes fontaines,
 Quand Philanon iettant sur Philis son regard,
 Puis regardant le Ciel aussi d'une autre part,
 Difoit : i'atteste Pan, les Faunes & Driades,
 Et toy, luisant Phoebus, qui nous vois & regardes,
 Que cependant qu'en l'air les oiseaux voleront,
 Et tant qu'en l'Ocean les poissons nageront,
 Toujours Philis fera de Philanon aimee.
 Philis luy redifoit : Tandis que la ramee
 Sera l'honneur des bois & feront blancs les lis,
 Toujours aimé fera Philanon de Philis.*

*Ils se baillent la main, comme un gage fidelle
 De leur loyale foy : Philanon proche d'elle
 Luy donne un doux baiser, ou bien il le receut :
 Car si pris ou donné, point on ne l'aperceut.
 Il fut pris & receu d'une grace si belle
 Qu'une fois il sembloit un baiser de pucelle :
 Il sembloit l'autre fois pris de telle façon
 Qu'on l'eust dit le baiser d'un amoureux garçon.*

*O de quels beaux œillets, de quelles belles roses,
 Cette couleur vermeille, ô Honte, tu composes !
 Ce vermeillon de vierge, en sa face epandu,
 Le beau teint de Philis auoit plus beau rendu !
 Estant de Philanon au baiser poursuiuie,
 La rougeur tesmoignoit qu'elle en estoit rauie :
 Et l'ayant oâroyé par vn refus ainfi,
 La defence montroit vne semonce aussi.*

*Par ce baiser fellée, ô sainte foy iuree,
 Soyez en ces amants d'éternelle duree !
 Et vous, ieunes Amants, en franche liberté
 Vous pouuez aux forests iouer à seureté.
 Vos desirs alumez sous vn saint Hymenee,
 Par le vouloir des Dieux, s'esteindront cette annee.*

*Elpin chantoit ainfi. Les autres pastoureaux
 Tous ravis l'ecoutoient en gardant leurs troupeaux :
 Et pour solenniser ces Promesses parfaites,
 Se mirent à danser au son de leurs Mufetes.*

Idil. 70.

*Philanon, de Philis absent,
 Sentant tousiours Amour present,
 Qui deuant les yeux luy presente
 A tous propos Philis absente,
 Aux riues d'Orne s'en alloit,
 Et plein d'angoisse ainfi parloit :
 Orne qui, viuant Ptolomee,
 Olene estoit iadis nommée :
 Qu'Oulne nos Maieurs apelloient,
 Quand ton nom escrire ils fouloient.*

K k iij

*Cependant qu'ainfi sommeillante ,
 Tu vois mon ame trauaillante
 Dessus tes bords, qui loin d'ici
 A mis son cœur & son fouci,
 En faueur de ce beau bocage
 Et de la Fresnaie-au-sauuage ,
 Olene, alege vn peu l'emoy
 De son fils, qui se plaint à toy.*

*Fais ecouter en ton riuage
 Quelque Nymphé, qui me soulage
 De dire à celle à qui ie suis,
 A ma Philis, tous mes ennuis.
 Tu passes aupres du village
 Qui depend de son vasselage,
 Tu peux bien la voir tous les iours,
 Sans arrester en rien ton cours.*

*Olene, tu pourras luy dire
 Et le tourment & le martire
 Que ie souffre, & ne sçay comment
 Ie souffre vn si cruel tourment :
 Car ie sçay bien auoir pris place
 Bien auant en sa bonne grace :
 Et quant à moy, ie suis tant sien
 Qu'au prix d'elle tout ne m'est rien.*

*Mais comme on voit pris en la cage
 L'oiseau, qui fut libre & volage,
 Hagart toufiours sans s'arrester,
 Ne faire rien que voleter :
 Ainsy la franchise premiere,
 Ou ie viuoy sur ta riuere,*

*Olene, me rend etonné
 De m'y voir or' emprisonné,
 Et de voir las! que ma Myrtine
 Ne me montre plus aucun fine
 De franche amour, parmi l'effroy
 Des bois, ou ie vis à requoy:
 Ains triste se refout seulette
 De mourir las! comme Brunette,
 Dont Philocrene sur le Clain
 Lamente le trespas en vain.*

*Car bien que puisse Philocrene
 Autant de ses tuyaux d'auene
 Comme Orphé' de son chant pouuoit,
 Quand les Enfers il emouuoit,
 Si ne peut il par sa Mufette
 Reueillir la pauvre Brunette.
 Demesme etancher ie ne puis
 La fontaine de mes ennuis,
 Ni consoler ma Myrtinete,
 Qui rien que la mort ne souhaite,
 Voyant que l'amour esperé,
 A ma Philis est demeuré.*

*Mais quoy que soit, cette misere
 Pesante me fera legere,
 D'entendre que Philis plaindra
 Mon mal quand elle l'entendra:
 Et que comme ie la desire,
 Que Philanon elle respire.*

Idil. 71.

Ie vous frappe, Philinette,

*D'vne pomme de rainette,
Si vous m'aimez prenez-la,
Et me donnez pour cela
La fleur de vostre fillage,
Vostre tendre enfantillage :
Et si i'en suis econduit,
Prenant, Belle, cette pomme,
Voyez-la, regardez comme
Passe tost vn si beau fruit.*

Idil. 72.

*Philis d'vn regard languissant
Regardoit Philanon, disant :
Donne moy ton cœur. Sa parolle
Le cœur de Philanon luy volle :
En son beau sein le met Philis.
Mais sentant ses sens affoiblis,
Philanon soupirant s'ecrie :
Qui me redonnera la vie ?
La douce Philis sans longueur
Luy respond : Moy, qui suis ton cœur.*

Idil. 73.

*Le Bouton vermeil, dont compose
Ses vers le Romant de la Rose,
C'est, Philis, vne rouge fleur,
Qui donne plaisir & douleur.
C'est vn Bouton qui deuiet Rose,
Quand l'ouuerture en est declose
Par le Bourdon du Pelerin,
Que Belaccueil mene au iardin.*

*C'est de Nature vn bel ouurage,
C'est d'Amour le prix & le gage :
Amour le cueillant inhumain
A Nature pique la main.*

*O doux debat, qui tousiours dure
Entre l'Amour & la Nature,
Ou les agreables ebats
Croissent en ces plaisants debats !*

Idil. 74.

*La Lune auoit marqué les Mois
Mile & cinq cents soixante fois,
Cinq iours dedans celui qu'on nomme
Du nom de Iule, encor à Romme,
Quand de Philanon & Philis
Furent les desirs accomplis :
Et quand Elpin leur voulut dire
Ces vers suiuiants dessus sa Lyre.*

*Philanon & Philis ont ioint
En la douce amour qui les poind :
Heureux & bon soit le presage
De cet amoureux Mariage.
Philanon, il vous soit heureux,
A vous, Philis, voire à tous deux :
Et qu'il puisse encor heureux estre
A vos enfants qui pourront naistre :
Et que vos fils soient reuestus,
Comme vos Maieurs, de vertus.
Vos filles puissent estre telles
Que vos Meres sages & belles :*

Que vos fils puissent estre aimez,
Aux arts des Muses estimez :
Et que vos filles soient aimees,
Aux arts de Minerue estimees :
Et que iamais nulles faisons
Le bien ne faille en vos maisons :
Qu'avecque vous les Dieux habitent,
Vous conseruent & vous visitent :
Auienne ainfi : Puis nuict & iour
Vous accompagne vn sainct amour,
La Chasteté, la Courtoisie,
Loin de Chagrin & Ialoufie.
Mais, ô Philis, ayant souuent
Baisé Philanon ci deuant,
Maintenant oyez l'aventure,
La Ioûte & la guerre future,
Qui s'apareille pour l'ebat
De vostre dous apre combat.

Vous estes ieunette & pucelle,
Au ieu d'Amour toute nouvelle :
Philanon, comme vn ieune Epoux,
Au ieu d'Amour vous fera doux.
Ne craignez pas, vostre courage
Sera vainqueur en cet outrage.

Aussi, Philanon, il vous faut
Aller prudent en cet assaut :
Quand vous viendrez hors de la feste
Au liect, ou le combat s'apreste,
Vous ne deuez pas si soudain
Auoir les armes en la main :

Ains par des douces mignardises,
Par des ieux & par des saintises,
Par prieres que vous ferez,
Vos aproches vous dresserez,
Donnant dessus sa belle bouche
Mile baisers pour l'ecarmouche :
Philis, vous les receuerez,
Et puis vous les refuserez,
Ore doucete, ore farouche,
Voulant sortir hors de la couche :
Et tenant bon & resistant,
Foiblette vous ferez pourtant.
Car Philanon, d'amour plus forte,
Vous pressera de telle sorte
Que vous croirez auoir eu tort,
Contre luy faisant tel effort.
Lors il prendra ces deux pommettes,
Qui sont fermes, qui sont grossettes
En vostre sein, & tout glouton
Voudra manger vostre teton,
En faisant sur vostre gorgete,
De sa dent fole vne marquete.
Sa main par tout vous tatera,
Sa main en bas deualera
Pour trouuer cette viue source
Que vous gardez ainsi rebource.
En ce beau val couuert de fleurs,
Il veut rafraichir ses chaleurs :
Sa main, comme vne auantcourriere,
Le veut conduire à la barriere

*Du Fort, ou vostre doux dedain
Pour son dommage aura grand gain.
Alors vos cuisses remparees
De sa main seront separees.
La main a moyenné tousjours
Le chemin aux tendres amours.
Alors apres tant de blandices,
Tant d'efforts vains, tant de delices,
Apres tant de doux parlements,
Tant de baisers, d'embrassements,
Tant de soupirs, qui defaillie,
Rendront vostre force affoiblie,
Apres des odrois, des refus,
Apres des pleurs, des ris confus,
Apres des dedains amiables,
Apres des decorts rapointables,
Apres que l'amoureuse ardeur
Aura chassé vostre froideur,
Que vous ferez toute reduite
A ne chercher plus de refuite,
Et que craignante aurez desir
D'auoir vostre part au plaisir :
Et que vous ferez desireuse,
Phillis, cent fois plus que poureuse,
Que lors Philanon, vostre cœur,
De vostre beau Fort soit vainqueur,
A l'heure, en signe de la gloire,
Il chantera pour la victoire :
A l'heure aux endroits les plus forts
Philanon fera ses efforts,*

*En décochant depres la fleche ,
 Pour faire l'amoureuse breche.
 Elpin ainsi , sage berger ,
 Voulut Philis encourager :
 La nuit venue , elle est conduite
 Jusques au liç d'vne grand' suite
 De Bergeres & de Pasteurs ,
 Tous biendisants , tous bons fluteurs ,
 Qui d'vne voix bien ordonnee
 Chanterent Hymen , Hymenee.
 Philanon là s'estant rendu ,
 Fist ce qu'il auoit entendu
 D'Elpin qui , plein d'experience ,
 Aux forests montrait la science.*

*Bien qu'au parauant dans les bois
 Philanon & Philis cent fois
 Se fussent ebatus ensemble
 A mille ieux ou l'on s'assemble ,
 Philis pourtant reconnut bien
 Que ces ieux estoient moins que rien
 Au prix des ieux ou l'amour mesme
 Nous fait iouir de ce qu'on aime.*

Idil. 75.

*Belles Nymphes Freneïdes ,
 Qui cherchez les ombres beaux ,
 Et les fontaines liquides ,
 Et les gasouillants ruisseaux ,
 Et les cachettes sauvages
 Dans le fond de nos ombrages :*

*Faites, Nymphes, ie vous prie,
 Que vos bois soient bien ombreux,
 Et que mainte herbe fleurie
 Tapisse l'ombre amoureux,
 Afin que Philis bien aise,
 Comme vous s'y tienne & plaise.*

*Faites, Nymphettes benines,
 Reluire dans le canal
 Des fontaines argentines
 L'azur & le beau Christal,
 Afin que s'elle desire
 S'y mirer, qu'elle s'y mire.*

*Amassez l'herbe molette
 Aux bords des ruisseaux courants,
 Afin qu'en la mole herbe,
 Au bruit des eaux murmurants,
 Elle chante de ma peine
 Quelque chansonnette vaine.*

*Enionchez aussi, Nymphettes,
 Au fond des vaux raccoutrez,
 Vos cachettes plus propres,
 Ou le mieux vous folâtrez :
 Aumoins s'elle y veut s'ebatre,
 Comme vous qu'elle y folâtre.*

*Lors, peut estre, Freneïdes,
 Que voyant vos ombres beaux,
 Et vos fontaines liquides,
 Et vos gasouillants ruisseaux,
 Et vos cachettes sauvages,
 Qu'elle aimera nos bocages.*

Idil.

Idil. 76. imitée de la 12
de Theocrite.

Vous foyez bien venue vnie à vostre vni :
Bien que trois fois la nuit ait le iour embruni ,
Et que defia trois fois l'Aurore enfafranee
Ait de iaune & d'azur bigarré la iournee
Depuis vostre promesse : & toutefois vn iour
Enuieillit ceux qui sont attendants en amour :
Et ceux qui , comme moy , sont chatouillez sans cesse
Du defir importun de reuoir leur Maistresse.

Ainsi que le plaisir de l'abondant Esté
Est plus beau que d'Hyuer l'infertile apreté :
Ainsi que de damas les prunes violettes
Deuancent du blocier les prunelles aigrettes ,
Ainsi qu'un agnelet mignon & gambadeur
Est plus plaisant à voir qu'un belier plein d'ardeur ,
Ainsi qu'on cherit plus la ieune mariee
Que celle qui trois fois a vieille esté liee ,
Ainsi que le poulain gaillard & hennissant
Surpasse le pas lent du toreau mugissant ,
Ainsi qu'un Rossignol dans vn touffu bocage
Surmonte tous oiseaux par son plaisant ramage ,
Ainsi , ieunette & belle entre toutes & tous ,
Toufiours vous m'egayez , toufiours me plaisez vous.

Je ne souhaitoy moins de voir vostre venue ,
Que fait vn voyageur , qui brulant s'euertue
D'attaindre la fraicheur des ombres frais & dous
De quelque ombrageux bois pour reposer deffous ,
Et trouuer le ruisseau d'une fontaine pure
Pour etancher bien tost la grand' soif qu'il endure.

*Pleust à Dieu que d'Amour les beaux feux & les nœuds
 Nous tinssent à iamais ainsi conioints tous deux !
 Qu'à iamais dedans nous d'vn saint amour les flames,
 D'vn pareil feu tousiours enflamassent nos ames !
 Et qu'Amour, conseruant nos mutuels amours,
 D'âge en âge à iamais les fist viure tousiours !
 Que la Posterité, que les amants fidelles,
 Contassent nos amours aux loyales pucelles !
 Et que quelqu'vn encor, des contes recitant,
 Peust ces propos suiuiants de nous aller contant.*

*En ces deux ne fut onc qu'vne seule pensee,
 Depuis que leur amour fut entre eux commencée :
 Si quelque doux debat, quelque courroux d'amour
 Quelquefois eust troublé la clarté de leur iour,
 Aussi tost le regret de leur amour troublee,
 De pleurs & ris meslez la rendoit redoublee.
 Au nom de Philanon, sous le nom de Philis,
 Ils auoient les beaux fruits de leurs amours cueillis,
 Ayant les grands honneurs & les citez quitees,
 Pour rendre en douce paix les forests habitees :
 Tous deux egallement sentoient les feux subtils
 D'Amour, qui reueilloit leurs dormants appetits.
 Philis & Philanon, l'honneur de nos villages,
 Ne suiuirent iamais tous ces amours volages,
 Qui vont en diuers bois pour faire diuers nids :
 D'vne loyale foy tousiours furent vnis.*

*Tous deux furent vnis d'amour & de Fortune :
 Le pasteur en son nom portoit, LIEV n'ay qu'à vne,
 Vne aimant seulement, & ne vouloit trouuer
 En nulle autre aucun lieu pour l'amour eprouer :*

*Et la bergere au sien , de pareille harmonie ,
Rencontroit en portant , D'VN gré louable vnie.
Aussi d'un gré louable vnie elle fut tant
Que sans se des-vnir son amour fut constant.*

*Vrayment ce Couple ici , d'amour loyal & sage ,
A sous vn mesme ioug porté tout l'attelage :
Je croy que de leur temps fut le siecle doré ,
Auquel le ferme amour regnoit bien assureé ,
Puisque d'un cœur egal , d'une franchise egale ,
Se maintint leur amour d'une amour si loyale :
Et croy que tout berger , en ce beau siecle d'or ,
Se sentoit contr' aimé de sa bergere encor.
Las ! que ne fufmes nous de la saison doree ,
Ou ces Amants viuoient en constance assuree ?
Ou que ne sont ils or' pour regler la façon
De ceux qui vont suiuant de Venus l'enfançon.*

*Ces deux Amants portoient deux Palmes en Deuise ,
Qui cachoient sous ce Corps , d'amour leur Entreprise :
Avec vn Mot Romain qui disoit , Sous ce Corps ,
ILS S'EN vont enclinants à mutuels accords.
Et ce Mot fut l'Esprit pris d'un fameux Poëte ,
Qui fist pour leur amour l'Entreprise parfaite :
Et puis en deux rouleaux les deux Palmes au tour
Portoient leurs noms tourneꝝ tesmoins de leur amour :
Les Palmes ressemblants , qui caquetent ensemble ,
Quand Amour au Printemps en amour les assemble.
Se courbant l'un pres l'autre ils penchent leur coupeau ,
Pour se faire carresse au ioyeux renouueau.
Car la Palme infertile aucun fruit ne raporte ,
Si compagne elle n'est d'un Palmier de sa sorte.*

*Pour ce on tient qu'aux hauts monts des derniers Indiens
 Et dans le beau pourpris des terroirs Candiens ,
 Et (beaucoup plus seconds) aux pleines Idumees ,
 Ces Palmes vont croiffants par Couples animees :
 Et comme ayant l'esprit tout plein de loyauté ,
 Ils s'embrassent l'un l'autre vnis en chasteté.
 D'un mutuel amour leurs testes sont courbees ,
 Leurs pieds entremeslez par douces eniambees
 En leurs troncs racineux , ce Couple s'entr'entend ,
 Et son bras amoureux l'un vers l'autre il etend ,
 Quand chacun de sa part amoureuxment baisse
 Le sommet de son chef pour se faire careffe.
 Mais si quelqu'un le veut superbe rabbaïffer ,
 On le void par depit sa cime rehausser :
 Ou , par amour toujours la Palme s'humilie
 Au mari , qui voisin avec elle s'alie.
 Ces deux Amants ainsi qui les vouloit tenter
 A l'amour desloyal, ils sçauoient resister
 Par les traits de l'amour, dont leurs ames atteintes
 Deffous la loyauté furent toujours retraits.
 Le Palmier & la Palme on voit s'aparer ,
 Et par leur foy promise vnis se marier :
 Leurs rameaux sont leurs mains qui la foy se promettent
 Et leurs embrassements leur nopce manifestent.
 Le Ciel, l'air & les vents soupirants doucement
 Prennent de leur amour vn grand contentement.
 Ainsi de ces Amants fut l'amour agreable ,
 Et leur loyauté grande aux Palmes comparable.
 Si quelque main cruelle ou quelque bucheron
 Decouple les Palmiers, aplanit l'enuiron ,*

*Celuy qui seul demeure, il iaunit, il s'ennuye,
La terre luy deplaiſt, il languit ſous la pluye,
Tant qu'enfin ſur le pied, ſans verdure & ſans fleur,
En ſon triſte veuage il ſeche de douleur.*

*L'amour de ces Amants, d'un gré louable vnie,
Ne vouloit viure auſſi, perdant ſa compagnie.*

*La Palme, ſans changer ſa premiere verdeur,
Porte vn fruit de bon gouſt & d'une bonne odeur :
Mais le Myrthe amoureux & le Laurier qui dure
(Comme on dit) en l'habit d'immortelle verdure,
Change ſon verd feuillage à cil qui vient après,
Et ne porte de fruit non plus que le Cyprés.*

*La Palme de ſon tronc va pouſſant vn feuillage
En plumes de triomphe, (au lieu d'autre branchage)
Qui ne change iamais, tel eſt l'accoutrement
Qu'elle porte à la fin qu'il fut premierement.*

*Tel fut l'Amour conſtant de ces Amants fidelles,
De l'Amour des Bergers les Palmes eternelles.*

*Et ſoient ici leurs fruits agreables aux Dieux,
Et ſoient comme la Palme vn triomphe en tous lieux :
Et comme la Palme eſt d'une longue duree
Leur memoire long temps ſoit ici reueree.*

*Comme fleurit la Palme vn iuſte fleurira,
Et touſiours ſur le mal le bien triomphera :
O Dieu, faites qu'en vain ce Couple n'ait point priſe,
Pour couvrir ſon amour, la Palme en ſa Deuiſe.*

*Soit donc le ſouuenir de ces Amants feſté
Comme le parangon de toute loyauté.
Que les paſteurs venants aux feſtes du village,
Soit pour voir l'aſſemblee, ou ſoit pour faire hommage*

*Au Saint de la parroisse, aillent de chants nouveaux
Et de nouvelles fleurs honorer leurs tombeaux :
Et dansants & chantants en l'ombre bocagere,
Qu'ils chantent Philanon & Philis sa Bergere :
Et tousjours de Philis, comme de Philanon,
Au refrain de leurs chants soit repeté le nom.*

*O que ie serois aise estant passé la riue,
Ou l'ame en dous repos apres la mort arriue,
Que quelqu'vn suruiuant apres dans vn long cours,
Me vint dire qu'au monde ont prise nos Amours !
Et que de mont en mont, de campagne en campagne,
La ioyeuse Bergere, appellant sa compagne,
Après son Lerelot, fait d'vne forte voix,
Redire nos deux noms aux touffés de nos bois !
Et qu'il me dist encor, Cet Amour infinie,
Qui t'vnissant t'auoit aussi Philis vnie,
Par la bouche ore va des Pasteurs amoureux,
Qui leurs feux par ton feu rendent plus chaleureux :
Qu'aux longues nuits d'Hyuer, les filles demeurees
Auecque les garçons à veiller aux Serees,
En teillant & filant, racontent à qui mieux,
De vostre amour loyal des contes gracieux,
Et qu'en nostre memoire vne ardeur redoublée
Rend l'amour des amants de tout plaisir comblée.
Et quand on tient propos entre les Forestiers
De quelqu'amour loyal, on nous met des premiers :
Mais principalement, que nos Amours chantees,
Des ieunes, comme histoire, à chacun soient contees.
Comme aux Dieux il plaira les choses auiendront :
Mais nos Pasteurs, ie croy, de pere en fils tiendront*

*Qu'ils ont appris de nous la douce melodie,
Dont Pan ses chalumeaux enflloit en Arcadie,
Et que les Nymphes d'Orne, en passant alentour
De nos bois, porteront iusqu'à Caen nostre amour :
A Caen, ou les Pasteurs apprendront aux Nauondes
A chanter nos amours en la mer sur les ondes.*

*O qu'alors doucement mes os reposeront,
Quand vos Muses, Pasteurs, nos amours chanteront !
Et quand quelque Tyrsis & quand quelque Tytire
A l'Echo de Calis nos noms fera redire !*

Idil. 77.

*Ombreux vallons, claires fontaines,
Ruisseaux coulants, forests hautaines,
Ou Philanon eut doucement
De Philis maint embrassement :
Viuez heureux, & la froidure
Ne vous depouille de verdure ;
Ni iamais, beaux vallons, l'Esté
Ne vous nuise en son apreté :
Iamais les bestes pasturantes,
Fontaines, ne vous soient nuisantes :
Ni iamais, Ruisseaux, vostre cours
Ne tarisse dans vos detours :
Ni iamais sur vous la coignee
Ne soit, Forests, embesongnee :
Et iamais ne naissent aussi
Les lous à nos troupeaux ici :
Mais toujours la bande sacree
Des Nymphes en vous se recree :*

*Toujours Pan , pour vous habiter ,
Vueille son Menale quitter.*

Idil. 78.

*Philanon partant du village ,
Ainsi chantoit deffous l'ombrage.
Belle Fresnaie & vous Fontaines ,
Touffes de bois, Monts, Vaux & Plaines,
Antres mouffus, lieux solitaires ,
Des Nymphes les cachez repaires :
Combien feroit ma vie heureufe ,
Si dans vostre demeure ombreuse
M'estoit permis mourir & viure
Sans plus le bruit des Palais fuiure ,
Puisque Philis du tout se bagne
De m'estre fidelle compagne ,
N'ayant plaisir que de me plaire
En ce beau viure solitaire.*

*Mais las ! vn deuoir necessaire
M'est maintenant si fort contraire
Que ma vie il rend prisonniere
Pour ne viure sous la baniere
De toy, Sainte Latonienne ,
De nos Forests la gardienne.*

*Si j'ay de mainte chansonnette
Chanté ton nom à la Musette ,
Fay qu'à la fin , chaste Diçine ,
Ma vie en ces lieux ie termine.
Mais soit qu'aux villes ie seiourne ,
Ou bien qu'ici ie ne retourne ,*

*J'auray de vous, en cette absence ,
 Vne eternelle souuenance.
 Adieu Fresnaie, adieu Fontaines ,
 Adieu Bois, Monts, Vallons & Plaines ,
 Antres adieu, lieux solitaires ,
 Des Nymphes les secrets repaires.*

Idill. 79.

*Defia venant heriffonné
 L'hyuer de froid enuironné,
 S'en va la plaisante verdure
 De l'Esté, qui si peu nous dure :
 Defia les arbres tous honteux
 Il depouille de leurs cheueux :
 Et dans la Forest effeuillee
 Court mainte feuille eparpillee :
 Et defia Zephire mollet ,
 Le mignard & dous ventelet ,
 Craignant la fureur de Boree ,
 S'en est allé : Venus doree
 Et de nos chants la volupté
 Ont avecque luy tout quitté :
 Et le suiuent en autres places ,
 Phæbus, les Muses & les Graces ,
 Et les Oifillons sautelants
 Avecque luy s'en vont volants.
 Nous aussi donc trouffons bagage ,
 Quittons la douceur du bocage ,
 Attendant que le Printemps dous
 Ici les ramenera tous .*

*Avec le gracieux Zephire,
 Qui de Bore' ne craindra l'ire.
 Allons Philis, mignonne allons,
 Quittons deormais ces vallons,
 Allons aux villes mieux garnies
 Passer l'Hyuer aux compagnies.
 Cependant, adieu ie vous dis,
 Iardin, l'vn de mes Paradis,
 Adieu Fontaine, adieu riuages,
 Adieu de nos bois les ombrages:
 Adieu Frefnaie, ore qui m'es
 Plus chere que ne fut iamais
 A Roy sa maison sourcilleuse,
 D'architecture merueilleuse:
 Ie m'en vay: mais ie laisse en toy
 Mon cœur, meilleure part de moy.*

Idil. 80. A I. de la Riuiere, Sieur de Roumilly,
 imitee de la premiere AEglogue de Virgille.

Tyrfis. Philanon.

*Tyrf. O Philanon, seant sous l'ombre frais
 De ce grand hestre au beau feuillage epais,
 Tu mets en chant au chalumeau d'aeine
 Mile chansons de ta plaisante peine:
 Et maintenant chetifs nous nous taisons,
 Et nos doux champs & nos terres laissons.
 Las! nous fuyons les fins de nos villages,
 Nostre contree & nos beaux courtilages;
 Poures banis, qui portons malheureux
 Le fais pesant d'vn Edit rigoureux.*

*Toy, cependant en repos en l'ombrage,
 Bien aise aprens ton resonnant bocage
 Et les forests à rebruire le nom
 De ta Philis & de toy Philanon.*

*Phi. Mon cher Tyrfis, c'est vn bon Dieu qui donne
 Ce doux loisir, cet aise à ma personne :
 Aussi tousiours en mon oisieté
 Il fera Dieu, de moy tousiours festé :
 D'vn agnelet souuent, par sacrifice,
 L'abruueray son autel si propice.
 Il me permet que ie puisse mes bœufs,
 De mon flageol iouant ce que ie veux.*

*Tyr. A ton bon heur certes ie n'ay d'enuie :
 Mais le repos i'admire de ta vie,
 Estant nos champs troublez de toutes parts
 Par tant d'Imposts & par tant de soudarts.*

*De là bien loin, voici que ie r'ameine,
 Foible & cassé, mes cheures à grand'peine :
 Cette cheurette, entre autres que tu vois,
 A cheuroté deux beffons en ce bois,
 Qu'elle a laissez tous transis de froidure,
 En des caillous dessus la terre dure.
 Vrayment c'estoit de tout ce mien troupeau
 Et l'assurance & l'espoir le plus beau.
 Il me souuient, si mon ame auisee
 N'eust point esté du malheur abusee,
 Qu'au parauant ces chefnes foudroyez
 M'auoient predict tous ces maux enuoyez.
 D'vn chefne creux la corneille gauchere
 Me l'auoit bien aussi predict n'aguere.*

*Mais cependant conte nous , Philanon ,
 Qui fut ce Dieu qui te fut ainsi bon.
 Phi. Tyrfis , i'ay creu que cette ville belle ,
 Sot que i'estoy , que Paris on appelle ,
 Semblable fust à la nostre , ou Bergers
 Nous retirons nos moutons des dangers :
 Et tel pensoy , ce que la Court on nomme ,
 Comme est la Court de quelque gentilhomme :
 Ainsi pareils ie faisoÿ les burons
 Aux beaux chateaux des superbes barons :
 Ainsi ie tins , iouants en nos estables ,
 Les agnelets aux grands moutons semblables :
 Ainsi les fans à leurs meres , ainsi
 Les petits chiens aux plus grands chiens aussi
 L'accomparois : ainsi chose petite
 A la plus grande egallant de merite :
 Mais ce Paris , pour dire verité ,
 Leue le chef sur toute autre cité
 Autant que fait vn baliueau qui passe
 Les bois taillis dans vne taille basse.
 Tyr. Et qui fut cause ainsi de t'emouuoir
 D'aller la Court & ce grand Paris voir ?
 Phi. La liberté : qui toutefois tardiue
 Lors me vint voir en mon humeur oisive ,
 Apres que ia mon poil plus epaisfi
 Fut par la main du barbier racourci.
 Et toutefois , de mon bien soucieuse ,
 Elle vint lors courtoise & gracieuse ,
 Apres qu'epris de Philis i'eus esté ,
 Et que i'auoy ia Myrtine quité :*

*Car franchement certes ie te confesse
 Que, tant que i'eu Myrtine pour Maistresse,
 Espoir n'auoy de liberté, ni soïn
 De mon menage à mon plus grand besoin.
 Bien que souuent victime i'immolasse
 Mainte cheurette & mainte brebis grasse,
 Et que, pressé pour nos bourgeois ingrats,
 Souuent chez nous fust maint fourmage gras,
 Iamais pourtant ma main n'est retournée
 D'argent pesante au bout de la iournee.*

*Tyr. Ie m'etonnoy t'oyant par tant de iours
 Triste des dieux implorer le secours :
 Et pourquoy lors, à leurs arbres pendantes,
 Tu laissois tant de pommes attendantes :
 Absent ailleurs Philanon lors estoit,
 Cette Forest tousiours le regrettoit :
 Et t'apelloient, Philanon, les riuieres,
 Les Pins hautains & les humbles bruieres.*

*Phi. Qu'eusse-ie fait? Il ne m'estoit permis,
 Ni de m'oster du ioug ou ie me mis,
 Ni de connoistre ailleurs tant agreables
 Les dieux, qui lors me furent fauorables.
 Là tout premier ce ieune Dieu ie vi,
 Qui tous les ans en nos autels serui,
 Les fait fumer d'vne soefue fumee
 En sacrifice à nous accoutumee :
 Et là premier ce que ie demandé
 Me fut de luy pour les miens accordé.
 Menez enfants, dit-il, en vos herbages,
 Comme deuant, vos bœufs aux pasturages :*

*En feureté conduifez vos troupeaux ,
 Et fouzmettez vos vaches aux toreaux .
 Mes fleurdelis clouez à vofre porte
 Pour repouffer des foldats la main forte ,
 Et ne craignez le crayon des fourriers ,
 Pour logement de mes auenturiers .*
 Tyr. *Heureux pafteur , en depit de l'outrage ,
 Tu es tout feul paifible en ton village :
 Fecond affez pour toy , bien qu'innutil
 Soit alentour maint defert infertile ,
 Et que maint Roc bornant les riués d'Orne ,
 De cette part tes pafTURAGES borne :
 Et qu'en tes prez foient maints ioncs limonneux ,
 Et dans tes champs maints rochers buiffonneux .*

*Au moins ailleurs , herbes inufitees
 Ne feront point de tes cheures goutees :
 D'vn inconnu le troupeau vicieux ,
 Ne leur don'ra fon mal contagieux :
 Et tes brebis , pour poifon auallee ,
 Ne craindront point ni tac ni claelee :
 Ains , demeurant en leur feiour aimé ,
 Prendront le frais en l'ombre accouftumé .*

*Heureux pafteur de grace auantageufe ,
 Icy tu prens la fraicheur ombrageufe
 Entre les bois & les etangs connus ,
 Et les sentiers qu'enfant tu as tenus ,
 Et par l'email de ces riantes prees ,
 Et le gaffouil des fontaines facrees :
 D'ou bien fouuent tu feras d'vn côté
 A fommeiller doucement inuité ,*

*Par le doux bruit que feront les auettes
Suçant la manne aux diuerses fleurettes
De cette haye , ou les saules croiffants
Vont tes voisins de tes parcs diuisants :
Et d'autrepart , sur cette haute roche ,
En emondant de son faucillon croche ,
Vn emondeur chanter on entendra ,
Qui mille chants par les airs epandra :
Et toutefois la triste tourterelle ,
Et les ramiers enrouez avec elle ,
(Ton cher soucy) sans cesse crouleront ,
Et ton amour te représenteront ,
Te rechauffant le cœur de cette braise ,
Qu'Amour eteint en saison si mauuaise ,
Et te feront des amours souuenir ,
Dont ta Philis te sçait entretenir ,
Belle Philis qui , si ieune & si douce ,
Par son amour tous tes ennuis repousse .
Phi. Donques plustost les cerfs poureux , hardis
Iront en l'air chercher leur viandis
Pour y trouuer autres nouueaux gaignages ,
Et laisseront les terrestres bocages :
Et l'Occean plustost se sechera ,
Et le daufin les forests cherchera :
Plustost boiront les Parthes de la Seine ,
Et du Tigris la nation Germaine ,
En echangeant chacun sa region ,
Pour viure etrange en autre nation ,
Que dans mon cœur l'image ni la face
De ce bon Pan se brise ni s'efface :*

*Ni, mon Tyrfis, que iamais le vainqueur
Des fleurdelis, i'aimasse de bon cœur.
Tyr. Mais nous d'ici, poure troupe egaree,
Irons helas! en l'Afrique alteree :
Les vns iront par chemins montueux
En Crete vers Ouaxe impetueux :
Vne autre part sur la mer vagabonde ,
Ira, peut estre, au Perou nouveau monde :
Autres plus pres aux Anglois, qui rusez
Sont à leur coin du monde diuisez :
Et de Gersay les Islettes desertes
Receueront du profit de nos pertes.*

*Auant ma mort auiendra point vn iour ,
Que ie me voye en ce lieu de retour?
Las! reuoyant à l'heure ma contree ,
Ma poure caze ainsi bien racoutree
De chaume & ionc, de mottes & gazons
(Les beaux festeaux de nos humbles maisons)
Après les bleds, après quelques annees,
Qu'auront esté nos terres moissonnees,
Les reuoyant mes Royaumes, helas!
Après long temps, m'ebahiray-ie pas?*

*Quoy me feront ces noualles ostees ,
Qu'en leurs saisons i'ay tant accompostees?
Aura ces champs le gendarme impiteux ,
Pour la rigueur du temps calamiteux ?
Et ces beaux prez vn Suisse? & qu'estrange
Sous d'autres loix, mon naturel ie range?
Soleil du monde, ayant de tous souci,
Rendras-tu point le ciel trouble eclarci?*

Passé-

*Passera donc le reste de ma vie
 Sans plus reuoir la bergere Syluie,
 Ni l'Écallé, son berger tant aymé,
 Tant de Phœbus, tant des Sœurs estimé.
 Faut il toujours ainsi s'entre deplaire,
 Pour rechercher chacun son Salutaire?*

*Las ! quel discord a les Grands incitez
 A mettre guerre aux paisibles citez ?
 Helas ! pourquoy la discorde bourgeoise
 A t'elle aigry la douceur villageoise ?
 Helas ! faut il que les Cieux ennemis,
 Diuers seruice entre nous ay'nt permis ?
 A quelles gents nos coutures aimees
 Las ! auons nous soigneusement semees ?*

*Plante, Tyrfis, par ordre les poiriers,
 Ente, Tyrfis, de bons fruits les fruitiers,
 Renge par rang les vignes rechangees,
 Mets les pommiers par egalles rangees,
 Et la lambruche accouple à ces ormeaux,
 Et sois soigneux des tendres sauuageaux.*

*Cheures, allez, iadis ma chere cure,
 Allez, hélas ! Cheures à l'aenture ;
 D'orenauant me reposant lassé
 Dans ce Cauein de mouffe tapissé,
 Je n'iray plus sur les roches pendantes
 Vous regarder de bas en haut broutantes ;
 Là dorueillant plus d'vne courte peur
 M'epeurera vostre ombrage trompeur :
 Plus retournant des champs sur la feree,
 Je ne diray de chanson mesuree :*

*Ni vous paissant, plus vous ne brouterez
 Les reiettons, plus vous ne gouterez
 Du saule amer le broût que ie vous brise,
 Ni le bon broût du fleurissant Cytise!*
 Phil. Or si tu as quelque besoin du mien,
 Prends en, Tyrfis, ainsi comme du tien :
 En attendant que passera l'orage,
 Je garderay, si ie puis, ton menage.
 Pour cette nuit cependant tu peux bien
 Coucher ici, Tyrfis, sans craindre rien,
 Sur la feugere & souz ce bel ombrage
 Encourtiné d'vn verdoyant feuillage :
 Force marrons nous auons & des nois,
 Prunes, raisins & d'autres fruits de chois,
 Du beurre frais & des cailles pressées
 Dans la faiselle en rondeur amassées.
 Et puis de loin tu vois que les coupeaux
 Fument desia dans ces prochains hameaux :
 Et que desia les ombres deualantes
 Des Monts plus hauts, sont contre bas tombantes.

Idil. 81.

*Fraiches ombrettes, dous Zephire,
 Qui fais nos bois iazer & bruire,
 Antres rocheux, champs diaprez,
 Buissons ronceux, & vous beaux prez,
 Eaux gasouillardes des fontaines,
 Oiseaux causeurs, herbeuses plaines,
 Oyfueté, repos aimé,
 Des Muses sur tout estimé,*

*O si iamais i'ay cette grace
 De Dieu benin, que ie deplace
 D'icy, pour voller pres de vous,
 O que ce iour me fera dous,
 Si dans vos cachetes recluses,
 Il m'est permis iouyr des Muses!
 Tantost chantant mille beaux vers
 Dans le profond de nos deserts,
 Tantost au bruit des eaux bruyantes
 Dormant aux ombres verdoyantes:
 Puis voir au soir les pastoureaux
 Lourants ramener leurs troupeaux.
 Frefnaie, alors bien fortunee
 Seroit en toy ma destinee:
 Car ie viuroys en ton beau lieu
 Autant heureux qu'un demy-Dieu.
 Mais, ô vous gentilles Pucelles,
 Parnassiennes damoyelles,
 A qui plaißt tant l'ombre des bois,
 Les champs, les eaux, les antres cois,
 Si tousiours vostre docte bande,
 Si tousiours vostre suite grande
 M'a plus aimable & chere esté
 Que du iour la belle clarté,
 Maintenant soyez pitoyables
 A mes prieres equitables,
 Et hors du bruit tumultueux
 De tant de peuple impetueux,
 Faites que i'acheue mon age
 Loin de la ville en mon village,*

*Ou viuoient mes nobles ayeux ,
Loin de tous vents ambitieux ,
Et que les Dieux en hostelage
Venant visiter mon menage ,
Trouuent Philis & Philanon ,
Bons comme Bauce & Philemon .*

Idil. 82.

*Las ! quand pourrai-ie accomplir mon desir ,
Et retourner aux forests en l'ombrage ,
Et viure là comme en vn hermitage ,
Au bruit des eaux dormant à mon plaisir !
Quand chanterai-ie encor à mon loisir
Sur la beauté, des cieux la belle image ?
Et quand pourrai-ie , à l'abry de l'orage ,
Vn beau couuert dans le monde choisir ?*

*Las ! quand viendra que les plantes, les herbes,
Les monts, les vaux , loin des maisons superbes ,
M'orront parler vne autrefois d'Amour !*

*Mais bien plustost, las ! Seigneur, quand fera-ce
Que , ranimé de ta diuine grace ,
Tu viendras faire en mon ame seiour ?*

Idil. 83.

*Philanon dans les bois, de grande affection
Admiroit la bonté qui purement efface
Le tourment merité dont la Loy nous menace ,
Ne voyant rien parfait que sa perfection .*

*J'ay veu , ce disoit il , que d'aprehension
J'admiroy les beautez qui s'offroient à ma face :*

*Mais ore deffus rien, fors que deffus la Grace,
Ie ne puis ni ne veux fonder d'opinion.*

*Ces bois ou ie chantoy de ma ieune Mufette,
S'etonnent maintenant de ma bouche muette,
Et de les rechanter me veulent inuiter.*

*O Bois, vous vous trompez; vostre belle verdure,
Ainsi que ie fouloy, ie ne veux plus chanter,
Mais i'admire vn grand peintre en si belle peinture!*

Idil. 84.

*Philis, quand ie regarde au temps prompt & leger
Qui derobe soudain nos coulantes annees,
Ie commence à conter les saisons retournees
Qui viennent tous les iours nos beaux iours abreger.*

*Car ia quarante fois nous auons veu loger
Le Soleil au Lion des plus longues iournees,
Depuis que nous auons nos amours demenees
Soubz la foy qui nous fist l'vn à l'autre engager.*

*Et puis ainsi ie dis, O Dieu qui tiens vnie
De si ferme vnion nostre amitié benie,
Permits que ieune en nous ne vieillisse l'Amour :*

*Permits qu'en t'inoquant comme iusqu'à cet heure,
Augmente nostre Amour d'amour tousiours meilleure,
Et telle qu'au premier soit elle au dernier iour!*





IDILLIES

De l'Amour de diuers Pasteurs.

Par le SIEVR DE LA FRESNAIE
VAVQVELIN.

Idil. I.



*I'AY plaint & i'ay fluté sous les molles
ombrettes*

*L'Amour de maints Pasteurs s'egarans
par les bois ,*

*Suiuuant ce ieune Archer qui, comme sur les Rois,
Sur les simples Bergers decoche ses fagettes :*

*Vous , Deesses, par qui viuent les chanfonnettes,
Qu'en Sicille chantoient les Pasteurs autrefois,
Ces vers dont ie rougi, pour leur trop basse vois,
Après moy faites viure en ces forests secrettes :*

*Car telle heure pourront les Pasteurs bien accorts
Auoir de vanité, les lisant, vn remords,
Et leur ame reprendre avec mon ieune exemple :*

*Et pourront le chemin, qui conduit à bon lieu,
D'entre les autres voir : & pourront voir que Dieu
Seul se doit adorer au monde, son beau temple.*

Idill. 2.

*Ce Repofoir & ce plaifant Bôquet ,
 Ou des oifeaux nous endort le caquet ,
 Tout ombragé de Fouteaux & d'Erables ,
 Et de Coudriers & d'arbres agreables ,
 N'eft pas dreflé pour des hommes groffiers ,
 Pour des Bergers ni pour des Foreftiers :
 C'eft vn Repos d'amoureuſes deeffes ,
 Qui de maints lieux ont ici leurs adreffes.
 Vn ruiſſelet doucement murmurant
 Paſſe à trauers autour l'enuironnant ,
 Ses riues font de fleurs & de verdure ,
 Comme vn email qui luy fert de bordure :
 Et quand Phœbus a ſes rais plus ardants ,
 Clore & Zephir s'ebatent là dedans.*

*Or tel qu'il eſt Coridon te le voue
 Et ne veut point qu'autre que toy ſ'y ioue ,
 (Petit Archer) en repos & ſoulas ,
 Quand de tirer aux cœurs tu ſeras las.
 Mais adouci l'aigreur de la cruelle ,
 Qui te plaiſt tant , & qui m'eſt ſi rebelle ,
 Tant qu'elle vienne eteindre ici le feu ,
 Qui me reduit en cendre peu à peu.*

Idil. 3.

*Dans vn Buiſſon couuert de beaux ombrages ,
 Amour qui chaffe aux ames les plus ſages ,
 Fin ourdiſſoit des filets captieux
 De treſſes d'or, quand mon cœur tout ioyeux ,
 Qui lors ſuiuoit vne belle lumiere ,
 Fut pris ainſi qu'vn lieure à la pantiere.*

*O beaux filets, ô bois plaisant & coy ,
 O fin chasseur qui tiens mon cœur, di moy
 Ou l'as tu mis? ie retourne sans cesse
 Me plaindre icy, pour voir en l'ombre epaisse
 De ce Buisson, de bois entrefiché,
 Ou mon cœur pris pourroit estre caché.*

Idil. 4.

*Tytire, au beau sein blanchissant
 D'Amarile, tout languissant
 Defia sentoit sa force vaine
 Et l'heure de sa fin prochaine,
 Quand, leuant doucement les yeux,
 Aux rais foibles & gracieux
 De son Desir, disoit : Mon ame,
 Mourante au beau sein de Madame,
 Meurs bienheureuse. Alors, hélas !
 Elle dit, ne t'auance pas,
 Mon Cœur, atten. Ia soupirante,
 Et ia tendrement haletante,
 Je te suis, hé! mon Bien, pourquoy
 Veux-tu, Cruel, mourir sans moi?
 Auecques toy, que tant i'honore,
 (Et ie ne m'en repens encore)
 J'ay promis mourir doucement :
 Defia ie meurs : ia foiblement
 Je sens les foibleffes mortelles
 Tourner au tour de mes prunelles.
 Ainsi ces amoureux esprits
 Vne mort douce ensemble ont pris.*

*O bienheureux ! l'Amant debile
 Entre en la bouche d'Amarile
 Soupissant ! elle de sa part
 Reçoit son ame à ce depart.
 Vne douce Mort de son ombre
 Leurs beaux yeux tremblotants encombre :
 Cessants leurs soupirs au dedans,
 Ils sentoient leurs baisers ardants
 Glacer sur leurs leures rougettes
 Et dans le froid de leurs bouchettes.*

Idil. 5.

*O Vent plaisant, qui d'aleine odorante
 Embasmes l'air du basme de ces fleurs,
 O Pré ioyeux, ou verferent leurs pleurs
 Le bon Damete & la belle Amarante :
 O Bois ombreux, ô Riuere courante,
 Qui vis en bien echanger leurs malheurs,
 Qui vis en ioye echanger leurs douleurs,
 Et l'une en l'autre vne Ame respirante !
 L'âge or' leur fait quitter l'humain plaisir :
 Mais bien qu'ils soient touchez d'un saint desir
 De reietter toute amour en arriere :
 Toufours pourtant vn remors gracieux
 Leur fait aimer, en voyant ces beaux lieux,
 Ce Vent, ce Pré, ce Bois, cette Riuere.*

Idil. 6.

Imitation d'une Ode d'Horace.

Vitas hinnuleo, &c.

*Tu me fuis, belle Syluie,
 Tu me fuis, ma chere vie,*

*Comme vn fan mignardelet ,
 Qui quiert sa craintiue mere
 Dans la Forest solitaire
 Au dous Printemps nouuelet :*
*Vn Vent, vn bruit qui murmure
 Aux feuilles, en la verdure ,
 Dans vn buisson, vn lezard,
 Qui fretille & qui remue,
 Rend son ame tant emue ,
 Qu'il s'enfuit vne autrepert :*
*Je ne te fuy pas, Syluie,
 Comme vn Tygre d'Hircanie,
 Ou comme vn Lion ireux,
 Qui te déchire & deuore :*
*Ains ie t'aime & ie t'adore
 Comme vn fidelle amoureux.*
*Ne fuy point, belle Bergere,
 Ne fuy plus apres ta mere ,
 Ton bel âge se meurit :*
*Et ton teton qui soupire,
 Vn beau Mari te desire ,
 Et secret aux hommes rit.*

Idil. 7.

*Comme vne fleur au Renouueau ,
 Ainsi fleurit vostre âge beau :*
*Viuons, aimons nous, belle Iolle ,
 Comme vn oiseau le temps s'enuolle :*
*Je seray l'arbre, & vous ferez
 La vigne qui m'embrasserez :*

*Ainsi d'Acanthe on environne
Le chapiteau d'une colonne :
Ainsi l'ierre tout autour
Grimpe colé contre vne tour.
Baïson-nous donc , & que le conte
De nos baïfers ardants surmonte
Les grains du sable de la Mer ,
Et qu'aucun n'en puisse estimer
Le nombre , s'il ne conte encore
Combien la nuit iusqu'à l'Aurore
Il luit d'estoiles par les cieux :
Pleust à Dieu que i'eusse autant d'yeux
Pour contempler plus à mon aise
Vos beaux Printemps quand ie vous baïse.*

*Faisons encor s'entrebaïser
Nos ames pour les appaïser :
Amour puissant qui les assemble
Les sçaura bien lier ensemble :
Ouurier il les detrempera ,
Et de deux vne il en fera ,
Qui n'aura plus , ô belle Iolle ,
Qu'en mesme esprit mesme parole.
Me baïfant vous vous baïferez ,
Et ma Salmacis vous serez :
Comme vne greffe que l'on ente
Dessus le pied d'une autre plante :
Comme on voit en vn s'allier
Sur l'Aubepine le mellier ,
Estant leur feuille verdoyante
L'une pour l'autre plus plaisante.*

*Ainsi me voyant embelli
 Du beau de vostre Auril ioli,
 Et qu'au cœur vous aurez empreinte
 Ma Muse & mon amour non feinte,
 Egallement nous chanterons
 Comme en commun nous vserons
 Et de la plume & de l'eguille,
 Estants tous deux garçon & fille.*

Idil. 8.

*Au temps que sous la Canicule
 Le Soleil bien plus fort nous brule,
 Damon voulant par la froideur
 Du Soleil euter l'ardeur,
 Nu se iette en vne riuierre :
 Mais las ! il auise derriere
 Son Iolle, qui du coupeau
 D'vn mont le regardoit en l'eau.
 Auffitost dedans les eaux froides
 Il sentit tous ses membres roides
 De chaleur : ce Soleil dernier
 Le rend plus chaud que le premier.*

Idil. 9.

*O Galatee (ainsi toujours la Grace
 Te face auoir ieunesse & belle face)
 Avec ta mere apres souper chez nous
 Vien t'en passer cette longue serree :
 Pres d'vn beau feu, de nos gents separee,
 Ma mere & moy veillerons comme vous.*

*Plus que le iour la nuit nous fera belle,
 Et nos bergers, à la claire chandelle,
 Des contes vieux en teillant conteront :
 Lise tandis nous cuira des chataignes :
 Et si l'ebat des ieux tu ne dedaignes,
 De nous dormir les ieux nous garderont.*

Idil. 10.

*Galatee est vn liâ d'Amour,
 Vn beau ieune Printemps encore,
 Ou mille fleurs la belle Flore
 Va parfemant & nuit & iour.
 Les roses, les lis, le coral,
 De son beau sein & de sa bouche
 Seruent d'oreillers & de couche,
 Quand Amour dort en son beau val.
 Plus bas vne blonde forest
 Couure vn mont, vne fontenette,
 Au deffous vne cauernette,
 Ou le Dieu des iardins se plaist :
 Là, poind d'vn chatouilleux desir,
 Dont ce lieu chaleureux l'enflame,
 Il refroidit sa chaude flame,
 Nageant en la mer du plaisir.
 Mais ce ieune Auril rousoyant,
 Ce lit d'Amour, de sa merueille,
 Empesche qu'aucun n'y sommeille,
 Et qu'on ne dorme en le voyant.*

Idil. 11.

Orras-tu dire, ô Melibee,

*Que Nise te soit derobee
Pour la donner à Menalcas,
Et chetif tu ne mourras pas ?*

*Disant ainsi plein de con fiance,
Le Pasteur quant & quant s'elance
Du haut sommet d'un grand rocher,
D'ou mort on le vit trebucher.*

*Le Bruit par les Forests des l'heure
Fait que chacun le pouret pleure :
Et Nise emeue aussi du Bruit,
Quitte la honte & là s'enfuit.*

*Elle qui , belle & vergongneuse,
Estoit contre Amour dedaigneuse,
Et qui n'auoit encor, d'effet,
Conte du vieux Menalque fait,
Sent de son cœur n'estre tombee
L'amour du ieune Melibee,
Et, ne pouuant le secourir,
Veut le reuoir & puis mourir.*

*Adieu pasteurs, adieu riuages,
Adieu plaines, adieu bocages,
Adieu vous dis, fleue coulant,
Disoit la Nimphe en s'en allant.*

*Puis elle arriue echeuelling
Au plus profond de la vallee
Du precipice, ou le danger
Auoit renuersé le Berger.*

*Lors voyant la face plumbee,
Le palle teint de Melibee,
Elle s'ecrie, & de grands cous*

Elle se bat en son courroux :

*Après tombant elle se couche
Deffus son corps, bouche sur bouche,
Versant de pleurs par ses beaux yeux
Vn grand orage pluuioux :*

*Dont l'eau fait lors telle efficace
Qu'arrosant du Pasteur la face,
Il reuint comme du trepas,
Iettant du cœur vn soupir bas :*

*Qui, sortant hors de sa poitrine,
Entra dans la bouche benine
De sa chere Nise, & fut pris
Et racueilli de ses esprits :*

*Elle aussi, de sa douce aleine,
Soudain luy radoucit sa peine,
Et ses esprits, qui s'en alloient,
Par ses baisers se rappelloient.*

*Qui pourroit dire comme à l'heure
Chacun des deux content demeure,
Ayant l'vn vers l'autre eprouuez
Leurs cœurs par eux loyaux trouuez.*

*Mais le Pasteur fut dauantage
Ioyeux par le ferme courage
De sa Nymphé, qui franchement
L'embrasse tant etroittement :*

*Il oit, il voit, il parle, il baise
Sa belle Nymphette à son aise,
Il croit reuiure, & que ce iour
Il entre au Paradis d'Amour.*

Heureux Pasteur, bien fortunée

*Tu peux dire ta destinee,
Qui bas tombant es haut monté
Au sommet de felicité.*

*Beni les haliers qui te peurent
Arrester lors qu'ils te receurent,
Roulant moins fort sur le pendant
Du precipice en descendant.*

*Les Pasteurs & les Pastourelles,
Venant voir ces Amants fidelles,
A qui mièux mieux tous benissoient
L'amour dont ils se cherissoient.*

*Le bon Mœris, de Nise pere,
Venu, donne sa fille chere
A Melibee : & Menalcas
Lors present ne s'en marrit pas.*

Idil. 12.

*Si tost qu'on mettra les troupeaux
Hors de l'estable en ces hameaux,
I'iray demain, belle Francette,
Au marché vendre vn bouuillon :
I'acheteray de la sergette
Pour vous en faire vn cotillon.*

*I'acheteray de beaux couteaux,
Vne ceinture & des ciseaux,
Vn peloton, vne boursfette
Pour vous donner : Mais cependant
Baifez moy donc, belle Francette,
Deux ou trois fois en attendant.*

*Venez querir demain au soir,
Quand la nuit prend son manteau noir,*

Mes

*Mes beaux presents, belle Francette,
 Dans ce taillis, ou ce sera
 Que vostre Mere, qui nous guette,
 Jamais là ne nous trouuera.*

Idil. 13.

*O Ianete, tu fuis en vain
 Amour, que suiuent les plus belles :
 Tu es boiteuse, il a des ailles,
 Tu seras prise tout soudain.*

Idil. 14.

*Je fuyois par les herbettes,
 Je fuyois par les fleurettes,
 Et par les iardins fleuris
 Ma cruelle Licoris :
 Ains plusloft mon cœur fidelle
 Qu'elle portoit avec elle :
 La Nymphette toutefois
 Me suiuoit de bois en bois :
 La farouche toute lasse
 Me suiuoit de place en place :
 Quand à la fin m'atteignant,
 Me baisant & me plaignant,
 Elle me dist, bonne & douce :
 Dafnis, plus ne te courrouce,
 Pren ce que tu veux de moy,
 Sois secret, contente toy.*

Idil. 15.

Comme le cerf frappé d'un dard

*S'enfuit courant vne autrepart ,
 Je fuyois l'angelique face ,
 Les dous regards , la bonne grace
 De la Nymphette que voici ,
 Qui m'atteignit courante aussi ,
 Me donnant lors , comme à l'enuie ,
 Mort agreable & douce vie :
 Mort , car tout mort & tout ravi ,
 Separé de moy ie me vi :
 Et vie , à raison qu'à la fienne
 Heureuse fut iointe la mienne.*

Idil. 16.

*Pour à iamais seul me retraire ,
 Je fuyois ma douce contraire :
 Mais lors pitoyable tousiours
 Elle me fuiuoit aux detours :
 Tant que promptement deuallee
 Elle m'atteint dans la vallee :
 Et lors d'vn trait du tout vainqueur
 Elle m'outreperça le cœur .
 Au lieu du pleur m'en vint le rire :
 Et pourtant ie ne sçauroy dire
 S'en elle douce i'eu plus fort
 Ou la vie ou la douce mort.*

Idil. 17.

*Au mois de May reuerdoyant ,
 L'Aube du Soleil flamboyant
 A son leuer n'a tant de grace ,
 Tant de rayons , ni tant d'amours ,*

*Que font beaux les passeelours ,
Les roses , les lis , qu'entrelasse
La Nature en sa belle face ,
Quand on void Gillonne tousiours.*

*Iamais soit Hyuer , soit Esté ,
Ils ne vont changeant leur beauté :
Son ioyeux Auril tousiours dure :
Tousiours vn ieune renouveau
Fleurit en son visage beau :
Son ris & sa douce nature
Est le Soleil & la verdure
Ou les Beutez sont en tableau.*

Idil. 18.

*Gillonne , chaste Pastourelle ,
N'est seulement gentille & belle :
Mais elle est vn Printemps nouveau ,
Qui tout ce qui s'aproche d'elle
Rend aussi tost gentil & beau.*

Idil. 19.

*Francine est la bergere à qui rendent hommage
Les vertus & beutez par vn egal partage :
Et l'Honneur en triomphe a planté son drapeau
Vifible à tous pasteurs sur son visage beau :
La Chasteté constante y fait vn corps de garde ,
Et la Honte pudique au tour d'elle regarde
Comme vne sentinelle , assise à repouffer
L'ennemi qui voudroit de trop pres s'auancer :
Les Graces aux Beutez y sont si bien meslees ,
Que du nom de beauté belles sont appellees :*

N n ij

*Et la Beauté si bien à la Grace y conuient ,
 Qu'vne perfection de Graces on la tient :
 Puis la rare Beauté tous ses thresors deploye
 Dessus sa belle face ou son éclair flamboye ,
 Allumant vn flambeau de chaste & saint amour
 Au cœur de tous bergers , qui marchent alentour ,
 Et qui sert de clarté , de patron , de conduite
 Aux Nymphes , aux pasteurs , aux filles de sa suite ,
 Et la nuit aux forests , de brandon reluisant ,
 Qui les simples radresse & les va conduisant .*

Idil. 20.

*La Chasteté retiue & le feuere Honneur
 Du sein de Leonor ont les clefs & la garde :
 Et nul d'en aprocher iamais ne se hasarde
 Que son vaillant Berger , qui iouit de cet heur .
 On attend vn bon fruit d'vne si belle fleur :
 Et quiconque de pres la contemple & regarde ,
 Il voit vn saint Soleil , qui des traits saints luy darde ,
 Et l'eleuant à Dieu luy fait voir sa grandeur .
 Dans le trouble Ocean de cette vie humaine
 (Ou l'impudicité de la beauté mondaine ,
 En la nuit du peché quasi chacun endort)
 Ses beautez , ses vertus seront vn luisant Phare ,
 Qui , de la chasteté portant l'enseigne rare ,
 Montrera le chemin qui conduit à bon port .*

Idil. 21.

*Le Peintre , qui desirera
 Peindre vne celeste Nymphete ,*

*Amour luy mesme , vne Angelete ,
Que tout le monde admirera :
Le beau pourtrait il tirera
De la bergere Isabelete :
Cette beauté toute parfaite
Toutes beautez surpassera.*

Idil. 22.

*A Coridon donnant Clore vn œillet ,
Son teint deuint si beau , si vermeillet ,
Qu'elle sembloit vn bel œillet qui donne
Vn autre œillet à quelqu'autre personne :
Helas ! pourquoy , disoit lors Coridon ,
Ne suis-ie digne auoir l'œillet en don ,
Qui cet œillet me donne & qui me semble
Oeillet plus beau que mille œillets ensemble.*

Idill. 23.

*Belle Adriane , vostre Esté
D'vn Printemps passe la beauté :
O que le beau May de vostre âge
Fut verdoyant en son feuillage !
Mais vostre Septembre pourtant
Ne laisse pas de l'estre autant :
Ains est de verdure plus belle
Que de May la feuille nouvelle.
L'Amant accort , sage , auisé ,
L'aigreur n'a iamais tant prisé
Des apres fruits , les fleurs , ni l'herbe ,
Que le fruit meur ni que la gerbe.*

N n iij

Idil. 24.

*L'Hiuer ridé n'a point gâtee
 La fleur d'Esté de Leucothee :
 Ses rides n'ont si fort osté
 Les premiers traits de sa beauté,
 Qu'entre les rides de sa face
 Amour caché ne nous menace :
 De ses rides les petits plis,
 De feux cachez sont tous remplis :
 Ainsi nous montre son visage,
 Le beau Soleil dans vn nuage :
 Ainsi Dafnis cache aux rameaux
 La glus pour prendre les oiseaux.*

Idil. 25.

*Voir, Leucothee, au mois de May semblable
 Vostre hyuer doux n'est chose emerueillable,
 Ni de le voir vermeil, blanc & plus beau
 Qu'aux autres n'est leur ieune Renouueau :
 Car bien souuent, comme le Ciel varie,
 Mesme en Ianuier, la saison est fleurie :
 Mais c'est miracle, en vous voir tous les deux
 Ianuier & May : Ianuier en vos cheueux,
 Et May, tout plein de fleurettes decloses,
 En vostre face epandre tant de Rosés.*

Idil. 26.

*Vne belle Vestale habite au beau riuage
 D'Orne, ou c'est qu'elle vit comme en vn hermitage :
 Quelquefois en son parc elle se sied au bois,
 Gaillarde sur les eaux elle sort quelquefois,*

*Et quelquefois cueillant des fleurs toute pensive ,
 Elle en orne son sein assise sur la riue.
 Maintenant elle semble vne Nymphe des eaux ,
 Maintenant des Forests : & parmi les troupeaux
 Bergere on la diroit , n'estoit que trop hautaine
 Elle oit de nos flageols les chansons à grand' peine.
 Jamais auiendra til qu'elle change son cœur ?
 Et que ie puisse vn iour , comme Arion vainqueur
 Attira le Daufin au doux son de sa Lyre ,
 Qu'au son de ma Musette à la fin ie l'attire ?
 Et qu'autre Orfé, ie face encor marcher apres
 (Pour cacher nos amours) les ombreuses forests.*

Idil. 27.

*Dafnis faisoit à sa Musette
 Dire aux Bois cette chansonnette ,
 Et les oiseaux apres sa vois
 La redisoient encore au bois.
 Comme vn beau iour Iourdaine est belle,
 Toute Beauté se trouue en elle :
 Et la clarté de son beau iour
 Reluit toute pleine d'amour.
 Le beau teint de sa belle face ,
 Les lis & les roses efface :
 Auril & May n'ont tant de fleurs ,
 L'email d'vn pré tant de couleurs ,
 Que de grace & de gentilleffe
 Fleurit en sa belle ieunesse :
 Elle descend du sang aussi
 Des pasteurs de Mommoranci.*

N n iiij

*Par les bois & par la campagne
De la Verune, elle accompagne
Vn demi-dieu, dont la bonté
Guide par tout sa volonté.*

*D'une deesse elle est l'image,
A qui les beautez font hommage :
Mais toutefois sa chasteté
Surpasse encor sa grand' beauté.*

*Et le laurier qui la couronne,
C'est la vertu qui l'environne :
Car son esprit est tout vestu
Des beaux habits de la vertu :*

*Qui fait reluire par sa flame
Dans vn beau corps vne belle ame,
Remportant la Palme & le pris
Sur les corps & sur les esprits.*

Idil. 28.

*Philin ce hestre & ce beau chesne,
Cet ombreux erable & ce fresne,
Sur toutes choses aimera :
Et tous les ans à iour de feste,
Par vn vœu, quelque don honneste,
Deuot pastoureau, leur fera :*

*Aumoins tant qu'il aura memoire
Que sous leur ombre il eut la gloire
Sur les bergers de son cartier,
D'auoir, sans peur de son epine,
Cueilli de la belle Angeline
La Rose dans son aiglantier.*

Idil. 29.

*Pasteur, qui veux rallumer d'aventure
 Ton brandon mort par cette nuit obscure,
 Afin que plus il ne soit si souuent
 Eteint encor de nouveau par le vent,
 Il ne te faut de fusil ni de roche :
 Car seulement ta torche eteinte aproche
 De Laurinette, elle s'allumera,
 Et plus du vent eteinte ne fera :
 Mais, cher pasteur, ce feu bien loin recule,
 Que tes troupeaux & toymesme il ne brule.*

Idil. 30.

*Vous, qui cherchez les amourettes,
 Les Gaitez, les Graces doucettes :
 Cherchez la bouchette sucrine,
 Cherchez la Leure coraline
 De Licoris : vous trouuerez
 Là tout ce que vous chercherez :
 En sa sucrine bouchelette,
 En sa rofine leurelette,
 Les amourettes sont affises,
 Les Graces & les Gaillardifes.*

Idil. 31.

*Si tu ris, tu ris toufours,
 Belle Clore, mile amours,
 Chantant, Clorete, tu chantes
 Mile amours, dont tu m'enchantes :
 Si tu danses, en dansant
 Mile amours tu vas faisant,*

*Bref de tes graces parfaites
 Mile amours sont tousiours faites,
 Bref de tout ce que tu fais
 Mile amours en sont parfaits :
 Courant, iouant, tu presentes
 Mile amours etincelantes,
 Bref en tout tu fais tousiours
 Rire & naistre mile amours :
 Mais lors qu'au lit seule nue
 Tu t'es lasciue etendue
 Entre les mignards desirs,
 Les delices, les plaisirs,
 Entre foiblettes feintises
 Et douillettes mignardises,
 Tu n'es lors, tu n'es tousiours,
 Belle Clore, mile amours :
 Alors tes graces parfaites,
 Ne sont plus mile amourettes :
 Mais plustost le mesme Amour,
 Qui dans tes yeux fait seiour,
 Qui fait que tousiours tu iettes
 Aux voyants mile amourettes.*

Idil. 32.

*Tyrfis disoit, Forest, proche de ma maison,
 Et vous, taillis rasez, & vous, belles coudrettes,
 Vous, profonde vallee, & vous, noires ombrettes,
 Vous, Houx, qui verdoyez ici toute saison :
 Si iamais vous auez estimé par raison
 Deuoir des dous Syluains cacher les amourettes,*

*Et des Nymphes couvrir les amours plus secrettes ,
Maintenant cachez moy dans si douce prison :*

*Et me prestez amis en nos tendres meslees
Seurement à couuert vos caches recelees
Cependant que ie tien Cloris entre mes bras :*

*Et si quelque Vulcan nous guettant s'en tourmente,
Faites que de son mal, son mal ialous augmente,
Et que ce qu'il verra croire il ne puisse pas.*

Idil. 33.

*Heureux ie feray donc profession d'aimer ,
L'ay donc cueilli la Rose au rofier de bonheur ,
Bonheur , que le pourchas donne apres la douleur ,
Pourchas qui fait le marbre & la glace enflammer !*

*Clore voulant en vain sa foiblesse animer ,
Mignard ie luy disoy : pourquoy de vostre pleur
Noyez vous vos beaux yeux? ainsi donnant sa fleur
Vostre pere fist mieux vostre mere estimer.*

*Pasteurs, en vos chansons, bienheurez avec moy
Tyrfis & sa Clorette & sa courtoise foy :
C'est peu que de iouir, vn chacun iouira :*

*C'est le tout que d'auoir d'vne Nymphes guerdon
Sans dons & sans presents : s'elle donne sans don ,
Ce qu'elle aura donné tousiours le donnera.*

Idil. 34.

*Cloris à moy Tyrfis a liuré l'ecarmouche :
Et lors que ses baisers me fondoient en la bouche,
Mignarde elle pâmoit quasi morte à demi.
Douce elle me disoit mille dous mots sans cesse :
Et moy qui la soulois appeller ma Maistresse ,
Elle appelloit Monsieur, son Maistre & son ami.*

Idil. 35.

*Clore & Tyrfis de bouches iointes ,
 Pleines d'ardeurs , pleines de pointes ,
 L'une apres l'autre se baiſoient ,
 L'un apres l'autre ſe diſoient
 Mile dous mots , mile parolles ,
 Colez deſſus leurs leures molles :
 Mile ſoupirs & mile elants ,
 Dans leurs cœurs tendrement parlants ,
 Faiſoient par vn respir rauie ,
 De deux qui n'auoient qu'une vie ,
 Alors qu'un plaiſir ſouuerain ,
 Les etreingnit ſein contre ſein ,
 Et fiſt que leurs ames preſſees ,
 Yures de douceurs amassees ,
 En vn ſoupir preſque dehors
 Iointes fortirent de leurs cors.*

Idil. 36.

*Nerine à la fin vaincue
 De prieres & de pleurs ,
 Dans vn Pré couuert de fleurs ,
 Amoureuſe ſ'eſt rendue
 Au giron de ſon paſteur ,
 Micon , bon chantre & fluteur.
 Et puis toute honteufette
 Elle epandit des œillets
 Et des boutons vermeillets
 Sur ſa face vermeillette ,
 Tremblante & pleurante vn peu
 De ſes larmes fiſt vn feu.*

*Lors mille fleuretes belles ,
Et les Roses de son sein ,
Il decouvrit de sa main ,
Et les pommettes iumelles ,
Qui grossissoient au respir
Du dous vent de son soupir.*

*Comme vne vigne nouvelle
Qu'on entoure au ieune ormeau ,
Lors le ieune pastoureau
Se ioignit avecques elle :
Les herbes rioient au tour
De cette charge d'amour.*

*Il sembloit qu'en cet ombrage ,
Vn frais Zephire eutenant ,
Ialous du bien du pasteur ,
Alentour portast de rage
Tous les baisers enflammants
De ces bienheureux Amants.*

*Et quand l'ardeur remuante
Lacha l'arc du chaud desir ,
Au point du plus dous plaisir
Vn petit oiseau luy chante :
Iouy , iouy , deormais ,
Heureux pasteur , & te tais.*

Idil. 37.

*Philereme & Panarette
Iouoient sous vne coudrette :
Philereme la baiçoit ,
La rebaiçoit , & disoit :*

*Va, va, petite friande,
 Maintenant ie ne demande
 A te baiser: ne vien point
 Me mignarder en ce point,
 M'offrant ta bouche enflamee
 De sa flame accoutumee,
 Et ces courauls vermeillets,
 Ces rofes & ces œillets,
 Qui te couurent ces perlettes
 De leurs rougeurs vermeillettes:
 Deformais ie ne veux pas,
 De tes baisers faire cas:
 Tu mets vn feu dans mes veines,
 Qui n'augmente que mes peines,
 Et fais que, de moy rai,
 Tout entier dans toy ie vi,
 Et qu'en toy tousiours mon ame
 Brule de nouvelle flame.*

*Mais quoy, Mignonne, pourquoy
 Ainsi t'enfuis-tu de moy?
 La parole que i'ay dite
 Te fait elle ainsi depite?
 Plustoft que voir t'en aller,
 Ie ne veux iamais parler.*

*Reuien, las! reuien, friande,
 Vn baiser or' ie demande,
 Qui, chaud & moite en son feu,
 Me consume peu à peu
 Du vent de l'aleine douce,
 Que ton cœur pouffe & repouffe:*

*Pour nostre ardeur refroidir,
 Pour nostre flamé atiedir,
 Je veux tousiours que ta flame
 De baisers brule mon ame.
 Ce que i'ay dit rudement,
 C'estoit par ieu seulement.*

Idil. 38.

*Que dous est l'affolement
 Quand, doucette & non farouche,
 De ta bouche sur ma bouche
 Tu fais vn accouplement!*

*Quand tu reçois moitement
 Vne lasciue ecarmouche,
 Que ta languette retouche
 Au Cam clos mignardement;
 Mon ame voudroit à l'heure,
 Abandonnant sa demeure,
 Deesse voler aux cieux:*

*Si ce n'estoit qu'elle pense
 Ne trouuer pour recompense
 Tel plaisir entre les dieux.*

Idil. 39.

*En si douce meslee
 Prenant nos dous ebats,
 Vraiment ie ne sçay pas
 Ou mon ame est allée:*

*Car dans vous ecoulée,
 Vostre bouchette hélas!
 La tient en dous appas,
 A vostre ame accouplée.*

*Ha ! ie meurs , Panarette ,
 Ça , ça vostre bouchette
 Et me la redonnez :
 Ia mon ame ie touche
 Quand bouche contre bouche
 Doucement me tenez .*

Idil. 40.

*Tenot , gentil pastre amoureux ,
 Dans vn vallon gardant ses bœufs ,
 Rencontra par bonne fortune
 Sa Lison , la gaillarde brune ,
 Qui du premier abordement
 Simple rougit soudainement ,
 Rependant quelque larmelette
 D'estre pucelle ainfi feulette .*

*Mais Tenot , le poure garçon ,
 Luy donna de bonne façon
 Des fruits , des fleurs & des noifilles ,
 Et des rubans propres aux filles :
 Tant que de sa chere Lison
 Il appaisa le marrifson :
 Mais las ! voulant d'elle farouche
 Apriuoir la belle bouche ,
 Et comme les ramiers aux bois
 Se baisent , la baiser cent fois ,
 Et passer outre à vouloir prendre
 D'elle le pucelage tendre :
 La hardelle au cœur dedaigneux ,
 Iette son ongle egratigneux*

Sur

*Sur Tenot, sa gorge & sa face,
Et de le dire le menace
A son pere le vieux Ianot,
Qui te fera punir, Tenot.*

*Lors Tenot en telle misere,
Se sentant outré de colere,
Tira son couteau menaçant,
A la pucelle ainsi disant :
Affeure toy, Lison rebelle,
Si tu me veux estre cruelle,
Et ne me laisses à mon gré
Faire tout ce que ie voudray,
Que maintenant en ta presence
Ie me tu'ray par ton offence :
Il auança son bras alors
Pour s'en donner dedans le corps.*

*Quand la ieune Lison marrie
Vit que c'estoit sans mocquerie,
Luy dist, Tenot, i'auray grand tort
D'estre ainsi cause de ta mort ;
Ie ne te seray plus contraire,
Plustost fais ce que tu veux faire :
Mais ce que i'en fais, par ma foy
C'est tout par force & malgré moy :
Par force ie seray rauie,
Seulement pour sauuer ta vie.*

Idil. 41. imitée du Grec.

*N'aguere en vn herbeux riuage,
Qu'encourtinoit vn bel ombrage,*

O o

*Je fus epris du dous sommeil
Qu'apporte à midi le Soleil.*

*En dormant Venus la doree ,
Toujours de ieunesse adoree ,
M'ameine , tenant son brandon ,
Son petit enfant Cupidon :*

*Le soulevant par la main tendre ,
Me disoit : Damon , pour aprendre
Les chants , dont tu as mille fois
Emeu les rochers & les bois ,*

*Mon fils Cupidon ie t'ameine ,
Fay que l'attente ne soit vaine ,
Que j'ay de voir cet enfançon
De toy sçavoir cette leçon.*

*Ce dit , à l'aile griuelee ,
Ses pigeons prindrent leur volee ,
Montant au Ciel en triomphant.
Elle me laisse son enfant.*

*Lors ie croyois bien fortunee
Ma loure d'auoir bourdonnee
Quelque chanson , qui peust des cieux
Tirer ça bas ainsi les Dieux :*

*Qui fist , qu'aux flutes inegalles ,
J'aprenoy lors mes Pastoralles
A cet affecté resolu ,
Comme s'aprendre il eust voulu.*

*Je luy disoy la seigneurie
Qu'a Pan sur toute bergerie ,
Et comme ioignant des tuyaux
D'aeine , il fist des chalumeaux :*

*Comme des roseaux de s'amie
Il fist premier la Chalemie :
Et comme il fist par neuf pertuis
Parler le flageolet de Buis :*

*Comme Minerue la sçauante
Aussi sur les autres se vante
D'auoir la premiere auisé
Les accords du Buis pertuisé :*

*Comme en vne coque bossue
De la maison d'vne tortue ,
Mercure garçon auoit fait
De la Lyre le premier trait.*

*Ainsi l'ignoroy sa puissance,
Et n'auoy pas la connoissance
Qu'il auoit autre chose appris,
Que ie n'auoy de luy compris.*

*Car de mes chants il n'auoit cure :
Mais il me chantoit l'aventure
(Comme n'y pensant) qu'en amours
Ont les amoureux tous les iours :*

*Il m'enseignoit les douces flames
Dont sa Mere brule nos ames,
Et mille amours & mille chants
Mon cœur doucement allechants.*

*Or depuis toute ma science
Et toute mon experience
L'ay bien oublié, tellement
Qu'il ne m'en souuient nullement :*

*Mais des amours tout au contraire,
Dont chantant il me sceut attraire,*

*Il m'est tellement souvenu ,
 Qu'autre chant ie n'ay retenu.
 Et maintenant à ma grand' honte ,
 En depit de moy ie les conte :
 Nature ne pouuant domter ,
 Ni l'Amour , qui me fait chanter.*

Idil. 42.

*Dafnis petit garçon , vn iour
 Chassant aux oiseaux , vit Amour
 Fuitif dans vne Forest coye :
 Lors il l'aguine , il le cotoye :
 En vn Buis le voyant branché ,
 Ioyeux il s'en est aproché :
 Desia pensant en son courage
 D'auoir ce grand oiseau volage ,
 Vaillant il enteze son arc ,
 Tire dessus maint & maint dard :
 Puis de plus pres il s'en aproche
 Et toutes ses fleches decoche.
 Mais enfin il reconnoist bien
 Que cela ne luy sert de rien :
 Quittant son arc , quittant sa trouffe ,
 Ses pas vers Damon il rebrouffe ,
 Vers Damon son pere vieillart ,
 Duquel il auoit appris l'art
 D'oifeler , piper & seduire
 Tous les oiseaux quand on les tire.
 Damon son pere , qui prenoit
 Plaisir au fils qu'il aprenoit ,*

*Oit son fils qui dit, ó cher pere,
 En cette forest solitere
 On voit vn oiseau passager
 Deffus vn grand Buis ramager,
 Qui d'arc ni de traits ne tient conte,
 Se moquant des miens, m'a fait honte.
 Ce dit, il luy montre perché
 Dans la forest, Amour branché.*

*Lors Damon se mist à souf-rire,
 Et branlant la teste, va dire :
 Dafnis mon fils, cet oiseau fuis,
 Laisse ton dard, ne le poursuis :
 Va t'en bien loin, c'est vne Beste
 Dont dangereuse est la conqueste :
 Toufours bienheureux tu feras
 Lors que tu n'en aprocheras.*

*Mais quand tu feras plus grand d'áge,
 Luy, qui meprise ton visage,
 Qui fuit, qui gauchit à tes dards,
 Pour te prendre employra ses arts :
 De sa volonté toute franche,
 Sur ton chef, comme en vne branche,
 Il perchera victorieux,
 Entrant en ton cœur par tes yeux.*

*A Dafnis, alors qu'il fut homme,
 Il arriua tout ainfi comme
 Damon son Pere luy predict.
 Il a depuis Amour maudit :
 Mais les Forests ayant ouyes
 Ses chansons, s'en sont reiouyes.*

Idil. 43.

*Oyant vn iour Syluie
 Les chants delicieux
 De Dafnis gracieux,
 Difoit, toute rauie :
 D'ou vient cet' harmonie ,
 Et le rebat des voix ,
 Qui frappe l'air des bois
 De douceur infinie ?*

*Comme autrefois, peut eſtre,
 Phœbus paiſt les troupeaux ,
 Et du long de ces eaux
 Les vaches meine paiſtre :
 Ou, le Dieu d'Arcadie
 Ici vient heberger :
 Car d'vn diuin berger
 Vient cette melodie.*

Idil. 44.

*Cette Biche belle & legere ,
 Qui te fuyoit par ci deuant ,
 Dans cette foreſt bocagere ,
 Ton eſpoir touſiours deceuant :
 Maintenant gracieuſe & douce ,
 Plus contre toy ne ſe courrouce.*

*O Licidas, elle ſe couche
 A l'ombre ſeule quelquefois,
 Elle n'eſt rude, ni farouche,
 Vers toy ſon cœur eſt plus courtois.
 On la voit bien ſouuent deſcendre
 En ces beaux vallons, pour t'attendre.*

*Elle vient en sa Reposee
 Pour te recevoir doucement :
 Car elle est toute disposee
 A te donner contentement :
 Amour & le chaste Hymenee
 Ainfi douce te l'ont donnee.*

Idil. 45.

*Tandis qu'avec ardeurs nouvelles
 Dafnis cueilloit les roses belles,
 Les œillets, les boutons fleuris
 De la bouche de Licoris,
 Il disoit, d'une voix poureuse,
 Basse, tremblante & langoureuse :
 Auiendra t'il iamais qu'Amour
 Ton cœur flechisse quelque iour
 A me donner de ta fleur tendre
 Le fruit, que ie desire prendre ?
 Ouy, dit elle : & se plaissant
 A rebaiser, en rebaisant,
 Dafnis cueillit dedans l'epine
 Le fruit de cette fleur rosine :
 Beau fruit qui, d'un goust sauoureux,
 Soula d'amour ces amoureux.*

Idil. 46.

*Amour, la pastourelle Aimee,
 Que pucelle i'ay tant aimee,
 Sera demain, comme ie croy,
 Epouse en triomphe menee,*

O o iij

*Sous le ioug du bel Hymenee ,
 A Damet plus heureux que moy :
 Si ie iuge bien , il me semble ,
 Qu'ore à la Rose elle reffemble
 Et que son aise est tout pareil ,
 Quand au matin sa robbe verte
 Elle a doucement ouuerte
 Aux chauds rayons d'vn beau Soleil.*

*Je ne verray iamais la face
 De Damet , qu'vne froide glace
 Ne me glace le cœur ialous :
 S'elle doit d'vn feu pitoyable
 Rechauffer ma glace effroyable ,
 Amour le sçait & non l'Epous.*

*Chetif , ie ietteray ma veue
 Sur sa gorge , sur sa chair nue ,
 Sur son visage & sur son sein ,
 Tourmentant mon ame ialoufe
 De voir vne fi belle Epouse
 Sous le pouuoir d'vne autre main.*

*Alors comme pourray-ie viure
 En la voyant vn autre suiure
 De qui le cœur au sien est ioint ,
 Si charitable & fi benine
 Elle ne montre par vn sine
 Qu'en vain ie ne soupire point.*

Idil. 47.

*Licidas auoit rencontree
 La dame de nostre contree ,*

*Qui , son visage demasquant ,
 Le salua tout quant & quant :
 Mais sous le masque en son visage
 Amour le guettoit au passage ,
 Qui , dans ses yeux estant caché ,
 A sur luy ses traits decoché ,
 Et luy fait d'une rude fleche
 Au cœur vne profonde breche :
 Las ! dit-il , est-ce saluer
 Que m'outrager & me tuer ?
 Que ferez vous , grande guerriere ,
 En combatant cruelle & fiere ,
 Puis que , quand vous me saluez ,
 Si doucement vous me tuez ?
 O Salut si tu peux m'occire ,
 Sans salut ie te peux bien dire .*

Idil. 48.

*Meline , belle pastourelle ,
 Entrant en l'Auril de ses mois ,
 Comme vne aimable tourterelle
 Dans les vallons & dans les bois ,
 Se lamentoit toute epleuree
 De son beau Syluin à Neree .
 O chere compagne , que i'aime ,
 Difoit elle , plus que mes yeux ,
 Donne à mon mal , donne à moymesme
 Quelque remede gracieux :
 Syluin me fuit , de qui l'enfance
 D'un beau Printemps est la semblance .*

*Je croirois qu'en ces forests belles ,
 Il paroistroit vn autre Amour ,
 S'on luy voyoit au dos des ailles ,
 Quand on le voit en vn beau iour :
 Mais au cœur il n'a rien que glace ,
 Et d'Amour n'a rien que la face.*

*Bien qu'une virginale honte ,
 Me face taire mes douleurs ,
 Mes yeux las ! dont il ne fait conte ,
 Les luy tesmoignent par mes pleurs :
 Puis assez pour moy ces valees
 Mes passions ont reuelees.*

*Ces bocages disent mes peines ,
 Ces vents pour moy vont soupirants ,
 Pour moy ces ruisseaux, ces fontaines,
 Aupres de luy s'en vont pleurants ,
 Tous accoutumez de redire
 Et son beau nom & mon martire.*

*En sa saison encore verte
 Il trouue vn fruit meur en ma fleur :
 En son gain ie trouue ma perte :
 Voire en sa ioye est ma douleur :
 Pourtant son bon heur ie n'enuie,
 Mais seulement ie plain ma vie.*

*Syluin, tu vois que tout en flame ,
 Vn feu d'Amour par tout tu m'es :
 Toutefois ie trouue en ton ame ,
 Qu'Amour ne t'enflamma iamais.
 Bien qu'en toy rien qu'Amour n'abonde,
 Tu ne t'en fens en rien du monde.*

*Ou maintenant , douce Neree ,
Ay ie mis toutes mes amours ?
En fleur sans fruit mal asseuree ,
Dont ie ne puis auoir secours :
En Beauté, qui ne sent en elle
Du feu d'amour nulle etincelle.*

*Ie croy qu'il est de bonne race :
Car, bien qu'il me soit inconnu ,
Ie reconnoy bien en sa grace ,
Qu'il est d'vn bon endroit venu.
Las! ie l'aime ; à son arriuee
De ma franchise il m'a priuee.*

*Ie veux mourir , chere Neree ,
Si tu ne veux me secourir :
Du Nectar d'amour alteree ,
Il me faut boire ou bien mourir.
Fay tant que ta prudence face
Echanger ma honte en audace.*

*Meline , ne pers point courage ,
Dist lors Neree , avecque moy
Syluin s'en vient te faire hommage
Comme vassal acquis pour toy :
Triomfes en : que la vergongne
Ne tarde point vostre besongne.*

*Ie l'ay conduit à Valombree ,
La fontaine que tu connois ,
Vn Rendez-vous d'Amour sacree
Quand on triomphe dans ces bois :
Il est tout tien : mais sa ieunesse
Aura besoin de hardieffe.*

*Meline alors , sans plus attendre
De Neree autre long discours ,
A la Fontaine s'alla rendre
Pour y rencontrer ses amours ,
Syluin qui , honteux en sa grace ,
Tenoit vn peu la teste basse.*

*Mais Meline toute hardie ,
Par ses baisers doux le rendit ,
Tant que sa nature engourdie
Elle r'echauffe & l'enhardit ,
Si bien qu'il ne fut plus farouche
Aux appas de sa belle bouche.*

*Alors assis en ce bel ombre ,
La Fontaine qui caquetoit ,
Bien éloigné de tout encombre ,
A se iouer les inuitoit :
Meline d'vn feint artifice ,
De son Syluin faisoit l'office.*

*Mais enfin contrainte à se rendre
Par sa gentille trahison ,
Le berger elle veut reprendre
D'auoir eu trop peu de raison :
Larmoyante , triste & marrie ,
D'estre secret elle le prie.*

*Lors tant de bon goust ils trouuerent
A ce nectar delicieux ,
Que plusieurs fois ils eprouerent
Qu'à boire il est bien gracieux :
Si qu'eniurez de ce bruuage ,
Ils s'endormirent sous l'ombrage.*

*Floran , beau pere de Meline ,
Par le Bruit qui court es forests ,
Toute cette affaire deuine ,
Qui le fait partir tout expres
Auec maint berger & bergere
Embattonnez à la legere.*

*Des l'abord ils trouuent Neree ,
Seulete au loin plus à l'ecart ,
Qui s'estoit alors retiree ,
Laiissant les deux amants à part :
Elle est prise & prise Meline ,
Syluin dormant sur sa poitrine :*

*A qui Floran dist , Miserable ,
Maintenant tu seras pendu
Au fourchu de ce grand Erable ,
Pour auoir si haut pretendu ,
Que de rauir ainsi la fille
De la dame de ma famille.*

*La hart au coul il luy fait mettre :
Mais Meline qui le mal sent ,
Toute en fureur ne veut permettre
Qu'on face mal à l'innocent :
Dit elle , ie veux à cet heure
Mourir cent fois plustost qu'il meure.*

*Faut-il que ie meure , ô misere !
Dit le Berger en lamentant ,
Auant qu'auoir trouué mon pere
Qu'en ces Forests ie cherchoy tant !
Ie suis Syluin son fils vnique ,
Qu'il eut de sa femme Lifique !*

*A ces propos fond tout en larmes ,
 Floran son fils reconnoissant :
 Il met en bas ses foibles armes ,
 A bras ouuerts va l'embrassant :
 Mon fils , dit il , ie te pardonne ,
 Prends Meline , ie te la donne .*

*Ores sa mere , epouse mienne ,
 De ce beau don m'auoura bien :
 Aussi faut il qu'elle te tienne
 A l'auenir pour gendre sien :
 De ta part , Meline , qu'on l'aime ,
 Comme tes yeux , comme toy mesme .*

*Et bien que tu sois riche & belle ,
 Tu sçais qu'il est mon heritier ,
 Et qu'en beauté ieune il excelle
 Sur tous bergers de ce cartier :
 Il te dira que sa merastre ,
 Ta mere causa son defastre :*

*Quand , luy voulant estre cruelle ,
 Il fut contraint par sa langueur
 De suiure vne troupe rebelle
 De gendarmes pleins de rigueur :
 Le l'ay reconnu tout colere ,
 Si tost qu'il a nommé sa mere .*

*Mais retournez tous deux ensemble
 Iouir de vos contentements :
 Puisqu'vn saint amour vous assemble ,
 Prenez en les ebatements :
 Tandis le festin de la feste
 Nous irons dire qu'on apreste .*

*Si j'auois autant de langage ,
 Autant de langues & de vois ,
 Que de brins d'herbe en vn herbage ,
 Que de feuilles dedans vn bois ,
 Je ne sçauroy dire la gloire
 Qu'ils auoient de cette victoire.*

*Aussi tost ils recommencerent
 Leurs ieux en toute liberté ,
 Et leurs plaisirs lors effacerent
 L'ennuy de leur captiuité :
 Cependant vint tout le village
 Pour celebrer le mariage.*

Idil. 49.

*Carite, ne foyez rebourse
 Au bon Carin vostre berger :
 Permettez que sa viue source
 Arrose vostre beau verger :
 Il entrera dans la closture
 Par le conduit de la Nature.*

*Du fruit d'amour il vous apporte,
 Dont le goust est plaisant & dous :
 De vostre cloistre ouurant la porte,
 Pourquoi, Sœur, n'en gousterez vous,
 Puisque toute fille souhaite
 Gouster du fruit dont elle est faite ?*

Idil. 50.

*Belle Angeline, donne moy
 De tes plumes vn beau pennage ,
 Tant que voler ie puisse à toy ,
 Hors du profond de ce bocage ,*

*Et qu'en chantant ie puisse dire
Sur vn rameau, ie te desfire.*

Idil. 51.

*T'ayant dans ce bois rencontree
Si diuerfement accoutree,
Ie pensoy que dans ces bas lieux
Fust descendu quelqu'un des dieux :
Quand te voyant estre Florelle,
Ie ne te creu plus immortelle :
Mais ie pensé voir toutefois
Amour sans fleches ni carquois :
Ou bien la belle Cytheree,
Des ieunes pasteurs desfiree
(Ainçois qui rend les cœurs ioyeux
Des plus feueres & des vieux) :
Ou bien ie voyoy, ce me semble,
La mere & le fils tout ensemble,
Ne discernant bien la façon
Comme tu fus femme & garçon,
Ni qui mieux mentoit en sa grace,
Ou l'habit ou la belle face.*

*O douce tromperie, ainsi
Vien me reuoir souuent ici.
Ceci dist, Tyrfis en risée
A sa Florelle deguisee.*

Idil. 52.

*Amour se baigne en la Fontaine
Ou, desirant noyer ma peine,
Ie boy : Mais ie iure, ô Syluains,
Que i'aualle Amour, qui se baigne,
Et*

*Et qui changer en eau se dagne ,
Estants ses feux en elle eteins.*

*Froid en moy lascif il frissonne :
Mais si iamais on me le donne ,
Bacchus , à boire en ta liqueur ,
Yure d'amour , ie rendray vaine
La froide humeur de la Fontaine ,
Estant sans toy l'eau froide au cœur.*

Idil. 53.

*Tyrfis regardant les beaux yeux ,
La bouche & le front gracieux
De la Bergere , qu'il honore ,
De la Deesse , qu'il adore ,
Vouloit mourir : Quand elle aussi
Brulante luy disoit ainsi :
Helas ! encor ne meurs , ma vie ,
Car de mourir i'ay grand' enuie
Auecque toy. Tyrfis alors
Ardant refrena les efforts
Du Desir , qu'il auoit à l'heure
De mourir sans longue demeure :
Mais il sentoit par cet effort ,
En ne pouuant mourir , la mort.
Et tandis que ferme il regarde
Les yeux de la Nymphe mignarde ,
Elle de ses yeux langoureux
Humoit le nectar amoureux :
Et sentant d'Amour le message
Aprocher du dernier passage ,*

P p

*Elle dit , avecques tremeurs ,
 Meurs, mon Cœur, car ore ie meurs :
 Ne tarde plus , mourons ensemble ,
 Vn tel mourir heureux me semble :
 Et le Pasteur respond ainsi :
 Ie meurs, mon Bien, ie meurs aussi :
 Ie meurs en heureuse allegresse
 De mourir avec ma Deesse.*

*Ainsi les Amants bienheureux ,
 Tous deux l'vn de l'autre amoureux ,
 D'vne si douce mort moururent ,
 Qu'encore reuiure ils voulurent ,
 Pour remourir vne autrefois
 Sous l'ombre touffu de ces bois.*

Idil. 54. Imitee de la derniere de Theocrite.

*Le Chasseur. La Bergere.
 Le Ch. Bergere, ie m'estime heureux ,
 Entre les Chasseurs amoureux ,
 De vous trouuer en ce Bocage ,
 Afin de voir vostre beauté ,
 Qui fait luire par sa clarté
 Vn beau Soleil en cet ombrage.*

*Ber. Mon Dieu, vous m'aez fait grand' peur !
 Car de vous vn ombre trompeur
 Me sembloit fait comme vn Sauvage :
 Mais vous m'ostez hors de souci
 Par vostre regard, tout ainsi
 Que le Soleil chasse vn nuage.*

*Ch. Mon cœur, pour gage de ma foy ,
 Maintenant vous ferez à moy :*

Par tant de fois les fleurs promises,

Le veux cueillir à cette fois :

Le veux dedans ces ombres cois,

Du premier coup venir aux prises.

B. *Que dites vous ? que faites vous ?*

Vous venez trop soudain aux cous !

Vous m'avez fait tomber à terre ?

A ma mere ie le diray,

Et si vous egratigneray,

Si vous me faites plus la guerre ?

Ch. *Comme vous ie suis cheut aussi :*

Souz moy mettez la dextre ici,

Sur vostre coul vostre fenestre :

Et de ma droite haut & bas

Vous tatant, les plus dous ebas

D'amour ie vous feray connoistre.

B. *Oyez vn bruit dedans ce bois,*

l'enten de quelqu'homme la vois !

Laissez, vous perdez vostre peine :

Ostez vostre main de par Dieu,

Vous n'avez rien mis en ce lieu,

Vostre main est vn peu soudaine.

Ch. *Le murmure que ces bois font,*

C'est que, iuges d'Amour, ils ont

De nous iouer donné licence :

Que vostre sein est dur & blanc !

Defia nous sommes flanc à flanc,

Ne faites point de resistance.

B. *Allez vous en, vous avez tort :*

Vous me baisez vn peu trop fort :

Vous m'avez toute harrassée :

*Et m'empongnant ainsi le sein ,
Par tout fouillant de vostre main ,
Pourquoy m'avez vous delacée ?*

*Ch. Plustost vous avez tort, mon Cœur,
D'vser contre moy de rigueur ,
Empeschant que ie ne vous baise :
Et que vostre sein pommelé,
Ferme, arrondi, non mamelé,
Le tâte & retâte à mon aise.*

*B. Comment estimeriez vous bien
Que ie ne sois fille de bien,
Pour m'auoir ainsi hercée ?
Ie ne suis rebelle à ma loy ,
Ne vous attendez point à moy :
Vous m'avez toute echeuelee.*

*Ch. Ie vais etendre mon manteau
Au pied de ce large fouteau,
Depeur de gêter vostre cote :
Et dessus mettre ie vous veux,
Pour voir vos yeux, vos beaux cheveux,
D'affection humble & deuote.*

*B. S'vn iour il estoit entendu
Que mon honneur i'eusse perdu ,
Qu'en diroit-on par le village ?
Laissez moy m'en aller d'ici ,
Beau Chasseur, ie vous cri' merci,
Laissez moy viure en mon fillage.*

*Ch. Fy d'honneur ! comme vn songe il fuit :
En sa saison on prend le fruit*

*Comme le produit la Nature ,
 Qui nous chatouille & qui nous poind
 De venir à la fin au point
 Ou nous en guide la peinture.*
*B. Si quelque berger par hafart
 Venoit maintenant cette part ,
 Seroy-ie pas deshonorée ?
 Mais plustoft mourir ie voudroy ,
 Le rang des filles ie perdroy
 Pour chose de peu de duree.*
*Ch. Je sçay bien quand il faut parler ,
 Et ce qu'il faut taire & celer :
 Pour cela ne soyeꝝ marrie :
 Quittons aux fots le sot honneur :
 Laisfant passer vn si bon heur ,
 Ce seroit vne moquerie.*
*B. Beau chasseur, ne vous detachez :
 Plustoft vostre honte cachez :
 Vos eguilletes attachees
 Proprement à vostre pourpoint ,
 Vous tiennent cent fois mieux en point
 Que quand elles sont delachees.*
*Ch. Je veux, sans estre en rien contraint ,
 Voir les beaux lis de vostre teint ,
 Voir les œillets de vostre ioue ,
 Voulant de mignarde façon
 Iouer dessus comme enfançon ,
 Qui soul de son tetin se ioue.*
*B. Mais vous deuez vous deporter ,
 Car plus vous me venez tâter ,*

*Vous vous enflamez dauantage :
Vn gentil chasseur comme vous ,
Deust estre courtois & plus dous ,
Sans faire aux bergeres outrage.*

*Ch. Mon Cœur, patientez vn peu :
Ie brule tout , ie suis en feu ,
Laissez y fondre vostre glace :
Vostre attirant attouchement ,
Par vn ardant rauissement ,
Veut qu'à ce coup ie vous embrasse.*

*B. Mais ou est-ce que vous fouillez ?
Ma chemise vous me fouillez ?
Ie n'enten point vostre entreprise ?
I'oy quelque bruit ? arrestez-vous ,
Off, off, quel ieu ! ie suis deffous ,
Vous me tuez ! off, ie suis prise.*

*Ch. Vous estes prise & ie suis pris ,
Mon Cœur, vous en aurez le pris :
Prenez vn peu de bon courage :
Souffrez cette agreable mort :
C'est viure que mourir d'accort
En trauerfant ce dous passage.*

*B. Beau Chasseur, vous me rudoyez ,
Demi-morte vous me voyez ,
I'ay toute ma force perdue ;
Off, off, M'amour, vous me blessez ,
Et tellement vous me pressez
Que morte vous m'aez rendue.*

*Ch. Ha, ha, ie meurs, ie meurs, mon Cœur,
Vaincu vous auez vn vainqueur :*

*Ha, ha, ie sens nager mon ame
 Au lac delicieux d'Amour :
 Ainsi, mon Cœur, à vostre tour
 Rafrachissez-y vostre flame.*
 B. *Vostre iouissante douceur
 Vous fait oublier, beau Chasseur,
 Le mal qu'en vos ieux vous me faites :
 Maintenant estes vous content ?
 Vous ne le seriez estre autant
 Comme, ô M'amour, ie le souhaitez.*
 Ch. *Mon Cœur, vostre amour mile fois
 Me fait heureux plus que les rois,
 Ayant vostre Roque assaillie
 Sans vous forcer iusques au pleur :
 Et d'auoir vostre ieune fleur,
 Dans son rosier si tost cueillie.*
 B. *M'amour, puisque ie suis à vous,
 Ie puis bien baiser vos yeux dous,
 Vostre beau front, & vostre bouche :
 Vous embrasser, vous carresser,
 Vous endormir & vous dresser
 Entre mes iambes vne couche.*
 Ch. *O que vos baisers doucereux,
 Me sont plaisants & sauoureux,
 O combien d'Amour ie leur porte ;
 Il faut nos ieux recommencer
 Et mieux vn peu vous agencer,
 Vous n'estes point bien en la sorte.*
 B. *Vous auez tort de m'accuser,
 Ie ne vous veux rien refuser :*

*Mais ie ne ſçay que ie doy faire :
 Ie ſuis nouvelle en ce Ieu-ci,
 Ie me rangeray tout ainſi
 Que vous voudrez pour vous complaire.*

*Ch. A cette fois ne craignez rien ,
 Mourons enſemble en ce grand bien
 Dont vous iouirez à cette heure :
 I'y meurs , mon Cœur , & i'y reui ;
 Mourons tous deux , & qu'à l'enui
 Chacun de nous reuiue & meure.*

*B. M'amour , ie fay ce qu'il vous plaiſt :
 Ie meurs , & ne ſçay comme c'eſt
 Que voſtre mort me donne vie :
 Ne hâtez point voſtre trespas ,
 Que voſtre ame d'un meſme pas
 De la mienne ne ſoit ſuiuie.*

*Ch. O bois touffus , bois ombrageux ,
 Tenez ſecrets ici nos ieux ,
 Ou vous voyez que conſommees
 Sont nos amours , que retardoit
 La belle , qui ne ſe rendoit
 Comme elle fait ſous vos ramees.*

*B. Et vous mon Ame , & vous M'amour ,
 Venez demain dire Boniour
 A ma mere , qui tant vous aime :
 Voſtre Bergere , voſtre Cœur ,
 Vous cri' merci de ſa longueur ,
 Eſtant à vous plus qu'à ſoymeſme.*

*Ch. Mais cependant , mon Cœur , touſjours
 Nous continuerons nos amours*

Aux ombres les plus recelees :
Quand ma trompe vous entendrez ,
A moy seulette vous viendrez ,
Soit aux forests , soit aux valees.
 B. *M'amour , à vous ie me rendray ,*
Quand vostre trompe i'entendray ,
Par quelque fente bien secrete :
Tandis la charge en nos herbis ,
Je bailleray de mes brebis
A ma petite sœur Toinete.

Idil. 55.

Après que tant de fois flatee ,
Floridan , brûlant nuit & iour ,
En vain eut prié Galatee
D'auoir pitié de son amour :
Estant sur le plaisant riuage
D'vn fleuue doucement courant ,
Tenant vn poignart , plein de rage
Disoit ainsi , comme en mourant :
O mes troupeaux doux & fidelles ,
Seuls ici vous ferez aumoins ,
De mes douleurs toutes mortelles
Et de mon trespas les tefmoins.
Voici l'heure que ie vous laisse ,
Et que ie laisse avecques vous ,
Et ces coutaux , & ma deesse ,
Qui las ! n'a plus souci de nous.
Encor qu'elle ait le cœur de roche ,
Peut estre ses yeux pleureront ,

*Si quelquefois seule elle approche
De ces lieux ou mes os feront :*

*Et vous boueaux, & vous cheurettes,
Ensemble beullants & bellants,
Luy direz mes douleurs muettes,
Escrites en ces bois parlants.*

*Comme il parloit, la belle Aurore,
Et le beau christal congelé
Ne faisoit qu'aparoiſtre encore,
Rendant le matin emperlé :*

*Quand meſme avecques douces plaintes,
Il faisoit plaindre de pitié,
Les rochers & les Forests saintes,
De ſa pitoyable amitié :*

*En vn Bôquet plein d'ombre obscure,
La belle Nympe alors estoit
(Ce fut d'Amour vne Auenture)
Qui le voyoit & l'ecoutoit :*

*Elle s'ebatoit ſolitaire
Au frais du matin rouſſoyant,
Quand elle ouit la plainte amere
De Floridan, en larmoyant.*

*Vne vergongne, vne merueille,
La font changer lors de couleur,
Tout en vn temps toute vermeille,
Tout en vn temps toute en paleur :*

*Vn auis maintenant la trouble,
Vn autre ſoudain la maintient,
Et ſa paſſion qui redouble
Or' la pouſſe, puis la retient :*

*De son pasteur la mort prochaine
Tantost luy fait hâter le pas :
Et puis vne pudeur soudaine ,
Se repentant , ne le veut pas.*

*Enfin la pitié charitable
A vaincu son esprit douteux ,
Qui luy fait quitter , pitoyable ,
L'Amour virginal & honteux :*

*En mesme moment elle auance
Le pas & la parole aussi ,
Disant , ô Pasteur , ta constance
Ne merite mourir ainsi :*

*Car ton angoisse & ton martire ,
Ta foy loyale & ta bonté ,
Plustost vne pitié desire
Qu'une arrogante volonté.*

*Lors le Pasteur ensemble reste
Tout reiouy , tout etonné ,
Comme si d'un rayon celeste
Il se voyoit enuironné.*

*Le Ciel, les fleurs, l'air, le bocage ,
Estoient d'amour aussi touchez ,
Quand son propos & son langage
De ses soupirs furent bouchez :*

*Ses paroles enseuelies ,
Confuses en son cœur restoient :
Mais ses lumieres embellies
De ses yeux les manifestoient.*

*A son Soleil rien il ne cache ,
Son beau Soleil voit ce qu'il veut ,*

*En mesme temps parler il tâche,
En mesme temps parler ne peut.*

*Enfin il vient les bras etendre,
Il embrasse son cher thresor :
Elle en son beau sein le vient prendre,
Et son cœur ioint au sien encor.*

*Tous deux vaincus d'Amour, superbe
De triompher de leurs deux cœurs,
Conioints en vn tombent sur l'herbe,
Et sur l'email des belles fleurs.*

*L'vn & l'autre de leurs deux ames
Boit vn martyrre doucereux :
L'vn & l'autre de mille flames
Reçoit des soupirs amoureux :*

*Et leurs leures toutes de rose
Sont à leur bouche vn beau tetin,
Qu'vn bel enfant à bouche close
Suçote & mordille au matin.*

*Leurs belles bouches enflamees
Et de fraicheur & d'air sucré,
Donnent à leurs ames aimees
Du Nectar diuin & sacré.*

*Le Pasteur la baise & rebaise,
La voit, la contemple & iouit :
D'vn si grand bien, d'vn si grand aise,
Il se consume & s'eblouit.*

*Tout ravi tant plus il se plonge
Aux flots de son contentement,
Cet aise luy semble estre vn songe,
Vne fraude, vn enchantement.*

*Son esprit, sa chair & ses veines,
D'une pareille volonté
Regorgeantes, sont toutes pleines
D'allegresse & de volupté :*

*Elle ioyeuse, elle flateuse,
Ore gemit, ore se plaist,
Puis regardant vn peu honteuse,
Elle rougit & puis se taist.*

*Mais à la fin toute foiblette,
Elle fond en douce langueur,
Clignant les yeux morte & flouette,
On n'oit que soupirer son cœur.*

*D'une mort si douce ensuiuie,
Elle dorueille en douce paix,
Vn doux plaisir, vne autre vie
La font heureuse pour iamais.*

*Ces deux ames lors bienheureuses,
Eurent vn plaisir infini,
Qui, l'une de l'autre amoureuses,
Passoient d'un corps en l'autre vni.*

*Ces ames ainsi respirantes,
En vn moment, en mesme temps,
L'une apres l'autre soupirantes,
Leurs beaux corps laisserent contents.*

*Ces deux Amants, pales & blefmes,
Mouroient heureux, mouroient ioyeux,
Et prenoient vie aussi demesmes
En vn mourir si gracieux.*

*Heureuse Mort & desirable
Aux fermes & loyaux Amants !*

L'Orient du iour fauorable

Rioit à leurs contentements.

Les feuilles lors, d'vn doux murmure

Au vent matineux accordoient :

Ioyeuses de cet Auenture,

Les eaux iasardes repondoient.

Le fleuue aux ondes argentees,

Rouloit aupres ses claires eaux,

Les bois & les riues plantees

Les ombrageoient de leurs coupeaux.

Idil. 56.

La belle Flore & Fleurdepine,

Lorete, Rosete & Myrtine

Disoient à Mæris : ô Mæris,

Tu es vieux, voy tes cheueux gris :

Tu verras que toutes chenues

Seront tes amours deuenues,

Qu'il ne te reste plus finon,

Que de Mæris, vn peu le nom,

Le pouuoir foible, & le courage,

Que dement ton ridé visage.

Il leur respond : Aux vieux Amants,

Moins pour aimer il reste d'ans,

Il leur est permis dauantage

D'aimer le reste de leur âge :

Comme i'aproche de la mort,

Je veux aimer ainsi plus fort.

Idil. 57.

Lise, ce n'est assez d'auoir

Quelque beau Parc en son pouuoir,

*Si le fermier bien ne l'agence ,
Ne le laboure & l'ensemence
Pour la moisson en recevoir.*

*Car le Parc, qui cultivé n'est ,
Devient desert, devient forest :
Et ne seruent plus ses ombrages ,
Sinon pour les bestes sauvages :
Aucun Pasteur plus ne s'y plaist.*

*Fay donc cultiuer ton Iardin ,
Fay-le fouir soir & matin :
Depeur que la ronce & l'ortie
N'en occupent vne partie ,
Plantes-y l'œillet & le tin.*

Idil. 58. Accrostiches.

L'Aimee.

*Ma grand' vertu, par maints lieux renommee,
Au cœur luy mist vn desir genereux :
Rendu d'Amour à m'aimer desireux ,
Il chassa hors toute autre chose aimee :
En me voyant, il tint la Renommee
D'auoir loué trop peu les dons heureux
Et les vertus de mes ans vigoureux ,
Lors comme ingrate, & moy plus eslimee :
Ouurant les yeux il vit eacor en moy
Vn beau suiet plein d'amour & de foy ,
D'vne bonté qu'vn bel esprit commande.
Or ma beauté le beau filet ourdit,
Nature avec captif me le rendit :
L'Amour parlant à l'heure se debande.*

Amour.

*Amour ie fus qui vous donné victoire :
 Mais à vos yeux s'en raporte l'histoire ,
 Ou lors ie pris mes traits pour le bleffer ,
 Vos belles mains pour mon arc enfoncer ,
 Rendant son cœur esclave à vostre gloire.*

L'Amant.

*Ce me seroit trop serue liberté,
 Helas ! que d'estre à iamais arresté
 Au doux lien de vos mains que Nature
 Rares parfist sur le moule qu'Amour
 Lors en bailla , pour me lier vn iour
 En leur prison qui m'est si douce & dure.*

*Sois donc hélas ! (la Palme poursuiuant
 De la victoire) au vaincu ton seruant
 Affable autant que tes beaux yeux promettent :
 Vaincre & n'vser de cruelle rigueur ,
 Belle, c'est l'acte & d'vn genereux cœur,
 Et d'vn qui fait qu'à luy tous se soumettent.*

*Rendant mon cœur vaincu si doucement ,
 Voire en ses lacqs pris volontairement ,
 Ie ne voudroy fortir d'vn tel seruage :
 Libre & captif en vos mains ie seray ,
 La liberté cela i'appelleray ,
 Estant lié d'vn si plaisant cordage.*

Idil. 59.

*Nous sommes filles de village ,
 Les plus belles du voisinage ,
 Qui fuyons des gros villageois
 Les Amours lourds & malcourtois.*

Sa-

*Sages Amants, & qui fera ce
D'entre vous de mauuaise grace,
Qui nos amours meprisera,
Qui nos amours refuſera?*

*Nos beautez qui ne ſont fardees,
Et nos bontez recommandees
De Nature, qui voudroit bien
Dedaigner vn ſi plaiſant bien?*

*Ici l'Or, les Lis & les Roſes,
La Nature les a decloſes,
Et les a miſes de ſes mains
A nos beaux chefs, à nos beaux ſeins.*

*Des le matin vne fonteine,
Ou de Rouſſee vne main pleine,
Nous laue & relaue les yeux,
La face & le front gracieux.*

*Nos beautez ne ſont augmentees
Par quelques couleurs empruntees,
Nous n'yſons en noſtre reueil
Ni de blanc fard, ni de vermeil :*

*Car noſtre beauté naturelle
Par deſſus tous les fards excelle;
Et fait que l'Aurore palit
En nous voyant ſortir du lit.*

*Noſtre ame pleine de franchiſe,
Ni noſtre cœur ne ſe deguiſe :
Comme noſtre face eſt ſans fard,
Noſtre parler eſt tout ſans art.*

*Ici ſe trouue vne amour franche
Qui, ſans noircir eſt touſiours blanche,*

*Vn cœur loyal, qui d'œil flateur
 A son Amant n'est point menteur.
 Comme Sereines nous ne sommes,
 Qui par leurs chants pipent les hommes,
 Puis, pour loyer de les aimer,
 Trompeuses les font abismer.
 Ne dedaignez donc, ô Jeunesse,
 Poureté pour douce richesse :
 Amour fidelle & Chasteté
 Sont grands threfors en la beauté.
 Ici la Beauté n'est à vendre :
 Pour aimer il ne faut dependre ;
 Mais pour le prix d'amour donné,
 Amour, d'amour est guerdonné.*

Idil. 60.

*Peut estre, quand mille & mille
 Tenteroient vostre beauté,
 Qu'encor vostre ame gentille
 Aimeroit la fermeté :
 Mais à l'heure
 Qu'on s'affeure
 Contre l'Amour en son cueur,
 Par surprise
 On est prise
 Sous cet ennemi vainqueur :
 Car Amour de son pouvoir
 Range tout à son vouloir.
 Bien souuent, sage Cloride,
 Les plus subtiles d'aus,
 Se laissent mener en bride*

Par les ieunes au deuis :
La ieunesse
Est traitresse
Pour sa grand' legereté :
L'amour vaine
Trop soudaine
Ne dure en son apreté :
Le ieune homme chaçon iour
Change d'amante & d'amour.
Fuyez donc le beau visage
Des Bergers en leur verdeur :
Leur amour ieune & volage
Refroidit en son ardeur :
Toutes femmes
De leurs flames
Les enflamment aisement :
Ils promettent,
Ils attestent
D'aimer tousiours constamment :
Mais leur promesse souuent
Volle & court comme le vent.
Comme le chasseur pourchasse
Le lieure par tous endroits ,
De sa clabaudante chasse ,
Par la campagne & les bois :
Puis sa prise
Il meprise
Alors que prise il la tient ,
Et sa suite
Fait poursuite

Sur vn autre qui suruient .

Quand l'vn il a surmonté,

Il veut l'autre estre domté.

Ainsi font en leur seruice

Ces beaux bergers affettez

Qui, cachants tousiours leur vice,

Quand rudes vous les traitez ,

Vous honorent ,

Vous adorent

Comme amants courtois & dous :

Mais la gloire

De victoire

Si tost ils n'ont dessus vous

Que, prises vous delaisant,

Ailleurs s'en vont pourchassant.

Ils vous rendent odieuses

Aux pasteurs plus arrestez ,

Ils vous rendent furieuses

Par leurs propos effrontez :

Et tout homme

Iuge comme

Pour le fruit prenez la fleur :

Chacun blame

Vostre flame

De bruler en tel malheur ,

Que les sages vous blamez ,

Et les ieunes trop aimez.

Pour cet amour vous deffendre,

D'aimer vous ne laisserez :

Je voudroy trop entreprendre ,

*Car sans ami vous ferez
 Comme l'ente
 Que l'on plante
 Sans luy donner vn appuy :
 Ou la vigne
 Belle & digne,
 Qu'on laisse secher d'ennuy
 Sans la fouir & hauffer
 D'echalats pour la dresser.
 Seulement ie vous conseille
 De fuir les premiers ans
 Et la face trop vermeille
 De ces ieunes inconstans :
 Leur parolle
 Douce & molle,
 Et ce premier poil folet,
 Qui ne pense
 Qu'à l'offence
 De quelqu'amour nouuelet :
 Mais trouuez vn Berger seur,
 Qui soit d'âge vn peu plus meur.
 Vn tel pasteur les Deesses
 Quelquefois desireroient,
 Et dans les Forests epaisses
 Au besoin s'en seruiroient :
 Car de prendre
 L'oiseau tendre
 Au nic sans plumes en vain,
 Deuant l'âge
 En seruage*

*Mettre vn farouche poulain,
C'est prendre contre raison
Le fruit qui n'est en saison.*

*Vous devez doncques, Bergere,
D'une seure amour iouir :
Et l'inconstance legere
Des ieunes Bergers fuir.
Vostre vie
Est servie
D'un encore qui fera
Par l'estime
De sa rime,
Que de vous on parlera,
Quand il sera des beautez
Quelques beaux propos contez.*

Idil. 51.

*Le vieil Berger, le bon Mæris
Bruloit de l'amour de Cloris :
Et Cloris, la ieune Bergere,
Ne l'honoroit moins que son pere :
Mais la priant d'amour flateur
Comme eust fait vn ieune pasteur,
S'efforçant faire en son vieil âge
Ce que fait vn ieune courage,
Elle disoit : comme vn verglas
Au mois de Iuin ne dure pas,
Au feu se fond ainsi la cire :
Ris avec moy : Mais ie desire
Que tu viues : Car ta Cloris
Ne veut point voir mourir Mæris.*

*Ton feu decouvert de sa cendre
Ne pourroit sa chaleur reprendre.*

Idil. 62.

*Bergere de Clairmont, dont la race diuine
A pris des Paladins de France l'origine ;
Aux saisons il se void tousiours des mois plaisants :
Infante, sur l'Auril de vos ans fleurissants,
Vous semblez du matin vne plaisante Rose,
Qui hors de son bouton est à demi declose,
Car moins elle s'ouuroit, elle croissoit, dit on,
Aux sages le desir d'en ouurir le bouton.
Ces ans estant passez, pourtant n'est pas passee
Le prix de la saison en vous plus auancee :
Ains cent fois est plus beau le fruiçt qui se meurit,
D'vn beau sens ombragé, que l'arbre qui fleurit.
Car ce beau fruiçt agree aux personnes mortelles,
Et si plaist iusqu'aux cieux aux ames eternelles.
Et vostre nonchalance & vostre graue port,
Vos modestes habits avec vn simple bord,
Tous noirs plaisent autant qu'vne robe clinquante,
D'art & de broderie en luxure eclatante.*

*Comme sont les rayons du Soleil à midi
Plus chauds & plus brulants qu'au matin atiedi,
Telles sont vos beautez, encor que la prudence
Vous face mepriser cette vaine aparence,
Et que vos yeux leuez aux cieux ne facent cas
Des humaines beautez, qui regnent ici bas.*

Idil. 63.

*Laurence fille & vierge, & toutefois la mere
D'autres filles de Dieu dont vous estes bergere,*

Q q iiiij

*Quand ie vous voy deuote & si sage en tout lieu ,
 Le vous pense, Madame, vn beau Temple de Dieu,
 Dont le toit est tout d'or, & la muraille belle
 D'iuoire pur & net & d'argent de copelle :
 Et les fenestres sont de clairs Soleils ardans,
 Les portes de rubis & de perles dedans :
 Les Gardes du Paruis, & sages & celestes,
 C'est l'honneur, la prudence & vos rigueurs modestes :
 Et les lampes, ce sont vos honnestes façons,
 Vos mœurs, seruants à tous d'heures & de leçons :
 Vostre chaste Penfer est le chœur de ce Temple,
 Ou l'image excellent de Salut on contemple :
 Et vos autels ce sont l'ardante Charité,
 La foy viue & l'esperoir rempli de verité.
 Vos prestres sont vostre ame en sa volonté sainte,
 Et vostre entendement est la diuine crainte :
 Et vostre sacrifice estre le cœur ie veux :
 Et vos affections, vos cierges & vos vœux.
 Et vostre Renommee est la cloche qui sonne
 Pour apeller à vous la deuote personne,
 Et les bons pelerins humblement abatus
 Pour faire leur offrande aux pieds de vos vertus.*

Idil. 64.

*Philanon à Philis disoit : si quelques traits
 Tu vois d'vne autre amour ici que de la tienne,
 Aussi tost de ma foy loyale te souuienne,
 Dont alentour de toy tu vois les beaux pourtraits :
 Car ces vers ont esté pour d'autres pasteurs faits,
 Et premier que iamais, Philis, tu fusses mienne,*

*Ou bien font imitez de l'amour ancienne,
 Qui de foy ne produit aucuns mauuais effets.
 Auec ceux qui sont tiens, li les, compagne chere,
 Et de tels vains propos ne te chaille plus guere,
 Puisque tu tiens la clef du secret de ma foy.
 L'amour ne se punit iamais de rude peine,
 Quand on se conuertit : Et Dieu plustost à foy
 Qu'vne chaste apella la bonne Madeleine.*

Idil. 65. Sur l'auenement de
 IESVS CHRIST, nostre Seigneur.

*Je sens vne gaité nouvelle
 Qui me reueille ore le cœur :
 Je croy que c'est la flame belle
 D'amour, qui se fait le vainqueur
 De la terre & des cieux :
 Amour le petit garçonnet,
 Qui vient mignon & gracieux
 Se presenter tout pur & net.*

*Maintenant, gentilles bergeres,
 Demenons l'amour hardiment :
 Souz l'ombrage & sur les feugeres
 Nous chanterons aßeurement :
 Plus aucun faux berger,
 Lascif ne nous regardera :
 Au bois nous irons sans danger,
 Ou cet Amour nous guidera.*

*Cet Amour d'vne pucelette,
 D'vne vierge, vierge est sorti :
 Luy tout net d'elle toute nette,
 Comme des Cieux il est parti :*

*En chants melodieux
 Les pastourelles & pasteurs,
 Conduits d'un astre radieux,
 De son Estre sont les chanteurs.*

*Voici les Rois, voici les Anges,
 Voici les filles & garçons,
 Qui viennent chantant les louanges
 De cet Amour en cent façons :
 Et le Ciel tout au tour,
 La Terre & tous les Elements
 Chantent festoyant cet Amour
 Par mile & mile ebatements.*

*Voyez l'Estoile reluisante,
 Ains bien plusloft vn beau Soleil,
 Qui de sa lumiere éclairante
 Fait d'une nuit vn iour vermeil,
 Et nous montre le lieu,
 Ou le grand Roy de tous les Rois,
 Qui se faisant ore homme-Dieu,
 A pris naissance à cette fois.*

*Allons, courons voir la Fillette
 Qui remmailotte l'enfançon,
 Qui dorelote & qui muguette
 Son Seigneur son petit garçon.
 Ia les Rois de Leuant
 Venus luy presentent de l'or,
 De l'encens, du Myrrhe, & deuant
 S'agenouillants l'adorent or.*

*Voyons le Bœuf & l'Asne encore,
 Et le bon Ioseph à genous,*

*Dont chacun d'eux l'enfant adore ,
Qui les regarde d'vn œil dous.
Vne belle clarté,
Comme vn grand Soleil rayonnant,
Claire va de chacun costé
L'enfantelet environnant.*

*Vn long bourdonner de Musettes,
Dessous vn murmure, vn parler
De Bergers & de Bergerettes,
Font haut par tout retentir l'air :
Ils viennent à monceaux
De toutes pars ioyeusement,
Pour celebrer par chants nouueaux
De la vierge l'enfantement.*

*On oit aux cieux des voix claires,
Des trompettes & des clairons
D'Ange, d'Archanges, d'Angelettes,
Qui vont chantants aux enuiron :
Que gloire soit es Cieux,
En terre la Paix & bonté,
L'Abondance, voire encor mieux
Aux Cueurs de bonne volonté.*

*En depit du Roy de Iudee,
Des innocents cruel bourreau,
Cette vierge recommandee
Et cet innocent iuste & beau,
Iront en seureté,
De Ioseph guidez seulement,
Tant qu'en Egipte en sauueté
Ils eueront le tourment,*

*L'Enfançon, conduit par la Grace
 Du Pere & de l'Esprit diuin,
 Rachetera l'humaine race
 Par son propre sang à la fin :
 Et fera dedans nous
 Renaiître les belles vertus,
 Dont premier sans mal ni courrous
 Eue & Adam furent vestus.*

*Les loups & bestes rauiffantes,
 N'offenceront plus nos troupeaux :
 Deformais ne seront nuisantes
 Les forcieres à nos agneaux :
 On lairra seurement
 Le soc & la charue aux champs,
 Plus ne seront aucunement
 Derobeꝝ des larrons mechants.*

*Prenons chacun sa panetiere,
 Suiuons Philanon le berger,
 Annete-Philis sa bergere,
 Ils nous conduiront sans danger :
 Venez Iane & Ianot,
 Anne, Madelon, Collinet,
 Marion, Carlet & Margot,
 Guillot, Iacquet, Bernardinet :*

*Adorons l'enfant tous ensemble,
 L'enfant du monde le Sauueur,
 Dont la memoire nous assemble
 Pour celebrer cette faueur.
 Il nous faut adorer
 Les rayons de sa charité,*

*Qui dans la nuit font éclairer
En nous les rais de sa bonté.*

*Durant la nuit ont de coutume
Les fous mortels de s'enflamer
Au feu non pur qui les consume,
Mais nous voulons bien mieux aimer :
En cette heureuse Nuit ,
Vierges & purs nous detestons
L'Amour impur qui les seduit ,
Et l'Amour des Amours chantons.*

*Chantons donc d'une amour bien grande
Cet Amour , l'Amour des Amours :
Allons luy presenter l'offrande ,
Et requerir de luy secours :
Si qu'en ioyeuseté ,
Qu'en fons & qu'en beaux chants tousiours
Soit chacun an de nous chanté
Cet Amour , l'Amour des Amours.*

Idil. 66.

Faite 1560, l'Autheur pensant faire r'imprimer
ses Foresteries imprimees 1555.

A B. de Saint François, depuis
Euésque de Bayeux.

*Mon Saint François qui fais d'une si douce aleine
Resonner les forests & les hauts bois du Maine ,
Et qui fais abbaisser aux chefnes leurs coupeaux
Ravis d'ouir le bruit de tes doux chalumeaux :
Ces vers que ie flutois aux flutes d'Arcadie
Lors de mes premiers ans, ie te sacre & dedie :*

*Non pas pour y flairer la delectable odeur
 D'une fleur en saison : Mais la seule verdure
 De l'âge que le temps, ni la longueur d'année
 N'ont peu rendre depuis assez assaisonnée :
 Toutefois tu pourras, autant que le loisir
 Te le pourra permettre, y prendre du plaisir,
 Ainsi que tu le prens à la ieune verdure,
 Mesme aux fleurs qu'au Printemps etalle la Nature
 (Quand la terre amoureuse enceinte ne produit
 Que des fleurs seulement, sans montrer aucun fruit)
 Lors que dans les iardins tu flaires les fleurettes,
 Et prens tes passetemps parmi les violettes,
 Touché d'espoir certain, que tant de fleurs pourront
 Enfanter quelques fruits aux beaux mois qui suiuront :
 Neanmoins attendant que la saison doree
 Ait de meure couleur leur robe coloree,
 Tu cueilles plaisamment des lis & des œillets,
 Des rosiers pique-mains les boutons vermeillets,
 Et t'eious de voir les herbes verdoyantes,
 Et de voir reuerdir les plantes rousoyantes,
 Sans pourtant desirer de gouster du fruit & meur,
 Tant le plaisir des fleurs te tient en bonne humeur :
 Mon Saint François, ainsi parmi ces Forests vertes,
 De leur prime verdure en leur Auril couuertes,
 Tu prendras du plaisir en ton oisiveté :
 Iamais n'est sans plaisir vne ieune beauté.
 Reçoy donc mon Printemps, que ie te sacre & donne,
 Tandis que mon Esté meilleurs fruits assaisonne :
 Dous sont les fruits d'Esté : mais douce est la saison,
 Ou moins nous connoissons le fond de la raison.*

Defia par maintefois dans fon cercle l'annee
Toufours femblable à foy diuerfe s'eft tournee,
Tantoft nous ramenant le gel & le frimas,
Tantoft reproduifant l'encoquillé limas,
Qui fucce le bourgeon de la vigne rampante,
Tantoft rendant la terre en tous frui&s abondante,
Depuis qu'eguillonné d'vn certain eguillon
Qu'inconnu ie sentoï, ie senti d'Apollon
La fureur qui me fifl montrer fus la riuere
Du beau Clain Poiteuin à mes vers la lumiere,
A peine eftant eclos. Or le bouton vermeil
De ma Clitie alors s'ouuroit à fon Soleil,
Et ne sentoï encor au damoifeau viſage
Le coton blondoyant du premier poil volage.

Me derobant au loin ie n'aimoy que les bois,
Les forests, les rochers & les caueins plus cois,
Le filence ſecret, le ſolitaire ombrage,
Et l'entrelas feuillu d'vn ruſtique feuillage,
Et l'obſcur par ſur tout des bois les plus touffus,
Et le gaſouil iaſard des ruiſſeaux, ou confus,
Cherchant & diſcourant ie ne ſçauois entendre
Cela que ie voulois & chercher & comprendre.
Vray qu'vn ie ne ſçay quoy pourtrait aux arbriffeaux,
Et ma face miree au Chriſtal des ruiſſeaux,
Me faiſoit repenſer à quelque belle Idee,
Dont ie deſirois voir mon ame commandee :
Et mille fois auſſi i'auois bien retenu
Que les Nymphes ſuiuoiẽt Diane au front cornu
Aux forests, aux vallons, aux ſources ecartees,
Ou ſouuent elles ſont des Satyres queſtees.

*Et puis i'auois ouy beaucoup de fois conter ,
 Qu'elles auoient aux bois coustume d'habiter :
 Que les vnes fouuent fortoient sans nulle force ,
 Comme d'vn petit huis , hors de deffous l'ecorce
 Des arbres des forests : que les autres fortoient
 Du bord des ruisselets , quand elles s'ebatoient
 A treffer & friser leur cheuelure blonde ,
 D'vn eponge affechant l'humidité de l'onde.
 Les autres descendoient de quelque rocheux mont ,
 Faisant vn beau Palais dans vn antre profond.
 Les autres es forests plus blondes & plus belles
 (Car le Soleil ardent ne bat iamais sus elles)
 Aux ombrages prenoient mille fortes d'ebats ,
 Ou contoient aux mortels leurs destins ici bas :
 Et qu'elles quelquefois s'adreffoient amoureuses
 A ceux qui frequentoient deuots leurs Roches creuses.*

*Tout cela me faisoit souhaiter de pouuoir
 Vne belle Nymphette ou bien auoir ou voir :
 Pourtant ie rougiffoy si tost que ma pensee
 En des laqs si plaisants se sentoit enlassée :
 Neanmoins iour & nuit si bien i'imaginé
 Vne Beauté qu'enfin i'en fu passionné
 Ainsi que d'vne vraye : & chose estrange à dire ,
 L'en deuins martyrre d'aussi cruel martire
 Que d'vn martire vray : car tousiours i'estimoy
 Qu'aux forests se deuoit représenter à moy
 Cette feinte beauté , de moy si fort aimée
 Que ie la pensoy voir en tous lieux imprimée.*

*Et d'autant que i'auoy , des mes ans plus petits ,
 N'estlant que garçonnet senti les appetits*

D'vn

*D'vn amour enfantin aimant vne fillette,
 Qui ieune, avecques moy petite infantelette,
 Auoit fait mille ieux & mille fois cueilli
 La rose printenniere & le bouton iolli
 Des rudes aiglantiers : & des fois plus de mille
 Au bois i'auois baisé sa bouchette gentille :
 Ou des filles au loin ie la menois, afin
 De façonner d'ecorce vn beau petit cofin,
 Que là nous emplissions de fraises odorantes,
 Pour departir apres aux filles attendantes.*

*Souuent cette fillette en mon cœur ramenoit
 Le desir inconnu, qui tant m'eguillonnoit
 De me reuoir grandet iouir de cette face,
 Dont ie souloy iouir en mon enfance basse.
 Je n'eusse sceu sentir si petits mouuements
 De bestes ou d'oiseaux ou d'autres remuments
 Sans retourner visage, estimant que deesse
 Cette fille venoit allegger ma detresse.*

*Les lieux les plus deserts, apres, inhabitez,
 Sauvages, montaigneux & pleins d'obscuritez,
 Effroyables à voir, & dont les eaux tombantes
 Des rochers, etonnoient les bestes paturantes,
 Me sembloient mesme auoir quelque diuinité,
 Qui me refiguroit le trait de sa beauté :
 Et me sembloit encor que les vaux, les montagnes,
 Les antres, les ruisseaux, les forests, les campagnes
 Sans cesse l'appelloient, & que les arbrisseaux
 Resonnoient son beau nom au iargon des oiseaux :
 Et maintefois aussi, mainte fonteine pure
 Me sembloit de primfront rapporter sa figure.*

*Anne-Philis, encor ie n'auois pas connu
 Le bien qui pour t'aimer m'est depuis auenu.
 Cette fillette alors ie surnommoy Myrtine,
 En memoire du Myrt de Venus la Cyprine.
 Depuis, ce mesme Amour & ce mesme destin
 Me fist encor brûler d'vn amour enfantin :
 Quand tout premier ie fu brûlé, ieune Philine,
 Du feu que vos beaux yeux mirent dans ma poitrine.*

*Las ! quantesfois, voyant les chesnes enlassez
 Du lierre grauissant qui les tient embrassez,
 Et les ormes feuillus, ou les vignes branchues
 Ont naturellement leurs branches etendues,
 L'ay souhaité d'auoir vn tel embrassement
 Que ces arbres qui sont sans aucun sentiment.*

*Las ! aussi quantesfois ay-ie, triste d'enuie,
 Desiré des Ramiers la bienheureuse vie,
 Les voyant roucouler, murmurer leurs amours,
 Et tremousser de l'aile & faire mille tours,
 Se baisier bec à bec, puis epoints de Nature,
 Apres tant de careffe, assouuir leur pointure.*

*Vraiment ie leur disois, ô Colons bienheureux
 D'auoir si doucement vos plaisirs amoureux :
 Puisse estre longuement longue la Destinee,
 Qui fait que vostre amour si douce est demenee !
 Soient longues vos amours, ô bienheureux Colons,
 Soit long vostre desir & soient vos plaisirs longs :
 Afin que seul ici dans ces bois solitaires,
 Seul ie puisse estre ainsi plein de longues miseres.*

*Voila comme i'estoy langoureux, palissant,
 En l'Auril de mon âge, aux forests gemissant*

*Mon piteux accident : n'osant dans les familles
Encore decourir ma ieune ardeur aux filles.
Enfin d'autre bonheur du tout desesperé ,
D'habiter les forests ie me deliberay.*

*Les Dieux ont mile fois les forests habitees ,
Que les forests soient donc de moy tousiours vantees :
Paris & son OEnone , Adonis & Venus ,
Disoy-ie, se sont bien dans les forests tenus.
Imitons aux forests de Pan les Chalemies ,
Reueillons apres luy les Forests endormies :
Pan le premier ioignit , sous l'ombre des ormeaux ,
De cire ensemblement les premiers chalumeaux :
Pan , des roseaux sortis de Syringue la belle ,
Le premier à sept voix sonna la chalumelle.
Depuis en Syracuse vn pasteur tant osa ,
Qu'à l'exemple de luy sa flute composa :
Et deuant tous mortels, deffus les riues peintes
De la claire Arethuse , y fluta les complaints
Des bergers amoureux : & d'autant qu'il pouuoit
En surhauffer le ton, à la flute il iouoit
Des Princes la louange & celle des Princeffes ,
Et pour vn Adonis les larmes des Deeffes.
Et dit on qu'en ce temps les bestes qui parloient ,
A toutes ces chansons respondant l'apeloient :
Et que souuent les Pins s'arrachoient de leurs plantes ,
Pour l'ouir & faire ombre aux brebis ecoutantes.*

*Mais mourant , sa Mufette à Corydon laiffa :
Corydon Mantouan , qui depuis la hauffa
D'vn ton si haut qu'enfin les forests cheuelues
Des Consules Romains dignes furent rendues.*

*Pren, dit il, de Damete, ô gentil Corydon,
 Cette Flute dequoy ie te fais ore vn don :
 Deformais tu seras d'elle le second maistre,
 Et du clairon guerrier le premier pourras estre.
 Cela dit, il se teut : Aminte dudepuis
 Enuieux, mais en vain, en porta maints ennuis.*

*Ce Corydon fi bien ces flutes a flutees,
 Que mile fois il a les ondes arrestees
 De son Mince & du Tibre, oubliants de porter
 A la mer leurs tributs, en l'ecoutant chanter.
 Long temps apres qu'il eut quitté l'humble Mufette
 Pour faire retentir la superbe trompette,
 Cette Mufette vint aux mains d'vn Iouenceau,
 Qui pasteur habitant ou iadis le tombeau
 De Parthenope fut, aprist cette Siraine
 A redire apres luy ses beaux vers par la plaine.*

*La mort de sa Philis fi piteuse il sonnoit,
 Et fi haut sa Sampogne Italique entonnoit,
 Qu'il faisoit oublier aux bœufs leurs pasturages,
 Et fuiure ses chansons les bestes plus sauuages :
 Et du fond d'Arcadie aux riuages connus
 De Sebete, il tira les Satyres cornus.*

*Or, depuis luy, d'aucun cette Mufette enflee,
 Aumoins que i'eusse veu, n'auoit esté souflee,
 Quand, ieune bergerot, vne audace ie pris
 De racotrer son anche en mes ans moins appris ;
 Je sceu bien par apres qu'en ces mesmes annees
 Nostre Baïf auoit, comme nous, pourmenees
 Les Muses par les bois, & que des ce temps là
 Le gentil flageolet de Tahureau parla :*

*Que Saintemarthe auoit, aux voix de sa Mufette,
Fait pleurer les rochers de la mort de Brunette :
Que Betoulaut encor, arriuant sur le Clain,
Les pasteurs attristez reiouit plus à plain.
Mais seul ie pensois estre : & si, bien dire i'ose,
Que des premiers aux vers i'auois meslé la prose.*

*Ronsard, qui n'a laissé d'outil qui n'ait touché
En tout genre de chants, a depuis embouché
Ce flageol brauement : & dans sa Bergerie
Belleau fait aux Seigneurs quitter la seigneurie.
Mais pour auoir cueilli mes fruits hors de saison,
Ils sont depuis restez flestris en la maison :
Car alors, aueuglé de mon amour premiere,
Las ! ie fis voir sans yeux à mes vers la lumiere ;
Ie les voulus sans pieds au monde faire aller,
Et sans ailles encor iusques aux cieux voller.*

*Lors des premiers en France errant à l'auenture,
Ils sentirent bien tost la chiennine morsure
De mille medifants : les ayant par hasard
Trouuez dans l'epaisseur des haliers à l'ecart,
Ie les ay reconnus, comme vn naturel pere
Reconnoist son enfant d'vn ame debonnaire,
Qu'il tenoit pour perdu, qu'il auoit ia pleuré,
Pensant qu'en quelque sac, petit, fust demeuré,
Et que le grand malheur de la guerre ciuille
L'eust englouti, peut estre, à l'affaut d'vne ville.
Et bien qu'il soit lourdaut & ne soit tant appris
Que ceux qu'en sa maison soigneux il a nourris,
Le reconnoist pour sien : Ainsi par les boutiques
Comme i'ay retrouué mes vers durs & rustiques,*

*Que i'estimoy perdu, ie les ay reconnus,
Et non pareils aux miens pour miens les ay tenus.*

*Cependant toy que i'aime autant que les bergeres
Aiment aux iours d'Esté les ombres bocageres,
(Aiment le beau Soleil en l'hiuer morne aussi)
Reçoy ces vers grossiers, reçoy ces vers ici.*

*Vn iour pourra venir qu'en faisons plus amies,
I'embelliray le teint de leurs faces blémies :
Car la Muse pourra si bien les racontrer
Qu'aux bois ils n'auront point honte de se montrer :
Et verras que souuent, au bocage champestre,
A son aise aussi bien qu'aux villes on peut estre.*

*Mais comme vn laboureur, en ses bleds non leuez
Met des epouventaux & des reŷ eleuez,
Afin d'epouenter la corneille goulue,
Qui vouloit epier le train de sa charue :
Ton nom comme vn bel arbre en mes vers i'ay planté,
Afin que l'enuieux en soit epouuanté ;
Saint François, l'enuieux qui becquetoit sans cesse
Les fruits non encor meurs de ma verte ieunesse.*

De Virgille & de R. & A. le Cheualier freres.

Idil. 68.

*Cette douce Mufette, ou sur les claires eaux
Du beau Mince iadis Dafnis & Mœlibee
Chantoient des chants si beaux, qu'onques Alfeibee
N'en ouit sur Menale entonner de si beaux :*

*Depuis qu'auèques voix & tons vn peu plus hauts
Elle eut célébré Pale & l'heureux Ariftee,
Et du bon fils d'Anchife eut la gloire chantée,*

*L'exil & le voyage & les diuers trauaux ,
 A ce chefne elle fut par son pasteur sacree ,
 Ou le vent luy fait dire : aucun plus ne m'agree ,
 De mon seul grand Tytire est mon desir content :
 Mais estant toutefois des Cheualiers touchee ,
 Elle permet que d'eux soit son anche embouchee :
 Et sous leurs vers François , Françoise elle s'entend .*

*Cygnés , qui dans les flots du Mince fortuné
 Plongez vostre blancheur qui la neige surpasse ,
 De grace dites moy si , mesme en vostre place ,
 Entre vos nics est pas le grand Virgile né ?
 O Syrene , di moy si l'heur te fut donné
 D'ouir les derniers chants de sa voix foible & casse ?
 O Muses , dites moy s'en mesme esprit & grace
 Deux Cheualiers l'ont pas en France ramené ?
 Quel heur plus fauorable au Poëte peut estre ?
 Quelle fin plus conforme à ce tant heureux naistre ?
 Quel retour plus semblable à sa naissance & fin ?
 Car les Cygnes , naissant , chantoient à sa naissance ,
 La Syrene à sa mort : & son esprit diuin ,
 Les doctes Cheualiers font retourner en France .*

Idil. 69.

*Cette Musette & cet humble bourdon ,
 Anche & soufleur , liez d'vn beau cordon ,
 Ou i'ay chanté desja par mainte annee
 Mainte chanfon par les airs bourdonnee ,
 Comme vn berger , qui sans soin à plaisir
 Se reposoit en doux & vain loisir ,*

R r iij

*Suiuant les pas & les traces antiques
Des vieux pasteurs chantants leurs Bucoliques :
Muses, à vous tant seulement i'apens
Ce beau present, qu'à ce Laurier ie pens :
Premierement cette Musette basse,
Et ce bourdon, ie l'eus de vostre grace,
Quand ieune encor l'esprit brulant i'auois
D'ouir les chants de vos plaisantes voix :
Ore vn Desir que la gloire enuironne,
A prendre vn faix plus pesant m'eperonne :
Faix que tant plus en haut ie leueray,
D'vn poids trop fort, Muses, ie trouueray,
Si deormais vous ne m'esles aidantes
A supporter des charges si pesantes.*





EPIGRAMMES,

A MONSEIGNEVR LE DVC
DE IOYEVSE,

Par le SIEVR DE LA FRESNAIE
VAVQVELIN.



E te donne ces Epigrammes :

Il ne faut s'enquerir pour quoy :

Car estant seul aupres du Roy,

Qui tire à foy les belles ames ;

Tu cheris les meilleurs Poëtes ,

Et les doctes , qui t'aiment tant :

Puis seul aux Muses t'arrestant ,

Tu fais que tes valeurs parfaites

Seules meritent d'estre en vers

Escrites par tout l'vniuers.

De l'Epigramme.

*Mon grand Duc, vne belle ame
Toujours court fait l'Epigramme :
Car qui trop long le feroit,
Vn Poëme ce feroit.*

Du mesme.

*L'Epigramme n'estant qu'un propos racourci,
Comme vn court Escriteau, court on l'escrit aussi :
Elle sent l'Heroïque, & tient du Satyrique :
Toute graue & moqueuse, elle enseigne & se pique.*

Sur ce sujet.

*Chantant tes amis & les Dames
En courts & petits Epigrammes,
Tu t'acquerras à la Memoire
Vne fort grande & longue gloire.*

D'Amour.

*Ne blame point chose petite,
Aux petits on voit le merite :
Amour, de Venus l'enfançon,
N'est mesme qu'un petit garçon.*

Du mesme.

*Celuy qui l'Amour a graué,
Pres de cette Source eleué,
L'a fait, afin que son flambeau
Fust moins brûlant aupres de l'eau.*

De ne medire.

*Bien dire d'un homme de bien,
Ce sont toujours paroles bonnes :
Medire d'ailleurs ne vaut rien,
Mesme des mechantes personnes.*

De Ronfard.

*O François, vous n'avez que faire
Du Grec ni du Romain Poëte :
De Ronfard la Muse parfaite
Vous sert de Virgile & d'Homere.*

Hieroglife de Cupidon.

*Amour tient des fleurs d'une main,
De l'autre vn Daufin, Souuerain
Montrant qu'en la terre & qu'en l'onde,
Il est maiftre par tout le monde.*

D'un baifer.

*D'Agathon l'ame i'arrestoy,
Quand ie le baisoy dans sa couche :
Mais auffi tost que ie partoy,
L'ame luy sortoit par la bouche.*

D'un regard.

*Quand ie te voy regarder les estoilles,
O mon bel Astre, entre cent damoifelles :
O pleuft à Dieu que ie fusse les Cieux,
Pour te voir lors avecques cent mille yeux !*

De la Rose.

*La Rose, tant qu'elle fleurit,
Belle & plaisante à chacun rit :
Mais en vn iour elle se passe :
Puis regardant ou elle estoit,*

*Elle conneut qu'il ne restoit
Que des epines en sa place.*

De la Beauté.

*Belle, si la Beauté s'efface ,
Fais en part auant qu'elle passe?
S'elle te reste, fais tu cas
Donner ce qu'on ne t'oste pas?*

Que Dieu voit tout.

*Malheureux , combien que ton vice
Tu puiffes cacher à nos yeux ,
Si ne peux-tu par artifice
Le cacher aux clairs-voyants Dieux.*

Du riche & du poure.

*Bien qu'un Riche en grands biens abonde,
Il n'est pourtant riche en ce monde :
Aussi le Poure souffretteux
Ne me semble calamiteux :
Et l'un a pareille souffrette,
Que l'autre à viure en sa difette.*

*Le Riche cherche des tableaux,
Meubles exquis, riches ioyaux :
Le Poure, conduit de Nature,
Ne cherche que sa nourriture :
Mais tous deux estants souffreteux,
Le Poure est moins necessiteux.*

D'une vieille fardee.

*A te farder ne pren plus tant de peine ;
Tu ne feras d'une Hecube vne Helene.*

D'une publique.

*Le liç d'un ie quitte à l'Espous ,
Pour estre vn liç moymesme à tous.*

De Venus.

*Venus suit Richesse & Beauté ,
Et fuit laideur & poureté.*

Du hafard.

*Le Marchand s'enfle souuent
Des biens , dont maistre est le vent.*

Des enfans.

*Le fils prudent est vn bon heur au Pere ,
Vn pesant fais la fille est au contraire.*

De la Mort.

*La Mort on ne doit craindre en rien ,
Car on renaist en mourant bien.*

Rien ne demeure impuni.

*Voleur , mechante creature ,
Tu me donnes la sepulture ,
M'ayant sans tesmoins egorgé :
Mais l'œil eternal de Iustice ,
Qui de loin regarde ton vice ,
Le forfait en rendra vengé !*

Contre l'Auaricieux.

*En toy d'un riche est l'abondance ,
Mais d'un poure homme la souffrance :
Tu te montres à l'hoir suiuant
Riche d'un bien fort defrable :
Tandisque tu seras viuant ,
Tu seras poure & miserable.*

De la corne d'Abondance.

*La belle Corne d'Amaltee,
Iadis des Poëtes chantee,
N'estoit la Corne d'vn toreau,
Ou d'vne cheure à plaisir feinte,
Comme les Peintres l'ont depeinte :
Mais elle estoit d'or fin & beau :
Duquel en ayant abondance,
Auras de tout à suffisance,
Et la Corne pareillement :
Aussi tost champs, aussi tost prees,
Tefmoins, amis, choses sacrees,
Seront à ton commandement.*

De l'or.

*Iadis Epicarme chantoit
Qu'vn Dieu le beau Soleil estoit :
Que l'eau, les vents, l'air & la terre,
Et tous les Astres radieux,
Estoient pareillement des Dieux,
Comme l'eclair & le tonnerre.
Mais Menandre estime en ses vers,
Que les grands Dieux de l'vniuers,
Les plus beaux & les plus vtils,
Ce sont de belles pieces d'Or,
Et d'argent la monnoye encor,
Faisant toutes choses faciles :
Car si tost que tu les as mis
En ta maison pour vrais amis,
Tout ce que tu voudras souhaite :
Champs, Iuges, Tefmoins, Auocats,*

*Tout fera tien. Tes beaux ducats
Sont Dieux enclos en ta bougette :
Dieux , qui te donnent des chasteaux,
D'argent & d'or meubles nouveaux,
Et chacun ses presents leur offre :
Qui les a toutes choses peut :
Car il tient tout ainsi qu'il veut
Iupiter enclos en son coffre.*

Du fard.

*Vous poudrez vos cheueux, commere :
Que sçauuez vous, maistre compere ?
Pource qu'estant hier au marché,
Ils estoient plus noirs que peché.*

Du mesme.

*Ton miroir te trompe en ta face ;
Et croy , si tu te regardois
Dans vn miroir de bonne glace ,
Iamais , Iane , tu ne voudrois
T'y regarder vne autrefois.*

D'une Noire.

*I'aime la ieune Rosette ,
Qui , pour estre vn peu noirette ,
En est elle moins parfaite ?
Vn charbon est bien tout noir ?
Mais s'il brule , il semble à voir
D'une Rose vermeillette ?*

De la femme.

*Rien pluffort qu'une femme bonne ,
Ne peut mettre l'homme à son aise :
Et rien n'est tant à la personne
Mauuais , qu'une femme mauuaise.*

De mesme.

*Autant qu'en l'air on voit d'oiseaux ,
Et de coquilles au riuage :
Autant de fraude, autant de maux ,
Porte la femme en son courage.*

Du Mariage.

*Qui grand' somme d'argent a prise
Se mariant , vend sa maistrise :
Baillant , pour le dot apporté,
L'empire de sa liberté.*

Du Bigame.

*Qui se remet en mariage,
Du premier estant exempté,
Se remet au mesme naufrage
Qu'à peine il auoit euté.*

De l'Excez.

*Si quelqu'vn bien tost desiroit
Descendre en l'eternelle flame ,
Le bon vin , le bain & la femme ,
Son long chemin accourceroit.*

Du mesme.

*Si le bain, le vin & la femme
Gatent le corps , corrompent l'ame :
La femme aussi , le vin, le bain ,
Maintiennent l'ame & le corps sain.*

D'une impudique.

*La femme d'Arat est feconde
Autant qu'autre qui soit au monde :
Car elle a trois fois accouché
Sans que son homme y ait touché.*

De

De mefme.

*Defia Marc & fa femme ont eu
Jufques à quinze enfans enfemble :
Toutefois auoir n'en ont peu
Vn feul, qui le pere refemble.*

D'une riche laide.

*Il eft mari d'une orde femme :
Mais elle eft riche en recompense :
Il eteint ordement fa flame
Et remplit nettement fa panfe.*

De Canarite.

*Je penfoy belle & parfaite eftre
Canarite en tout ce qu'elle a :
Mais, à ce que ie puis connoiftre,
Je me trompoy bien en cela :
Car bien parfaite elle n'eft pas,
Toufours on befongne à fon cas.*

Autrement.

*Ce qui fait voir en la befongne,
Le cas des Dames imparfait :
C'eft que toufours on y befongne,
Et qu'assez iamais on n'y fait.*

De Nieuilet.

*Nieuilet, apellant ta femme
Toufours ma Maiftresse ou Madame
Pourquoy te plains tu, Nieuilet,
S'elle te tient comme vn valet?*

D'Echo.

*Peintre, veux tu peindre nue
Vne Deeffe inconnue?*

*Je suis la fille de l'air ,
De la langue & du parler ,
Mere vaine , qui sans ame
Les mots derniers contreclame :*

*Ramenant les derniers sons
Des propos & des chansons ,
Je fuy le parler qui moque
Celuy mesme qui m'inuoque ,
Quand la fin des derniers mots
Le ramene à son propos.*

*I'habite , Echo penetrante ,
Dans l'oreille mieux oyante :
Si tu veux me peindre au bois ,
Pein donc vne Contre-voix ,
Vn rebat , qui te resonne
La responce que ie donne.*

A vne fille sçauante.

*Vous aimez donc les neuf doctes pucelles ?
Courage , fille ! ainsi faut attirer
Les amoureux par les beautez mortelles ,
Pour les beautez de l'ame desirer.*

De Ptolomee.

*Je sçay que ie suis né pour mourir , & qu'vne heure
Je ne m'asseure pas de faire ici demeure :
Mais quand mon ame vole aux astres dans les cieux ,
Je me pais d'Ambrosie ainsi comme les Dieux.*

De Cæsar pourtrait.

*Qui void du grand Cæsar l'image ,
Il ne peut rien voir dauantage :
Soit de Lettres , d'Armes , ou d'heur ,
Il void du monde la grandeur.*

De Cuias.

*S'yn iour les loix doivent perir,
Cuias, tu mourras avec elles :
Mais si les loix sont immortelles,
Tu ne dois craindre de mourir.*

Sur le Pourtrait de G. le Feure de la Boiere

*Si, docte Guy, cette figure ronde
Pouuoit montrer ton bel esprit pourtrais
Comme au naïf ton visage elle fait,
Rien de plus beau ne se verroit au monde*

A D. D. de Canonille.

*Barbuchon, vostre petit chien,
Maistre Simon a peint si bien
Qu'il n'est tout vif qu'une peinture
Aupres de celuy qu'il a peint :
Le peint est le vif de nature,
Et le naturel n'est que feint.*

De Mad.

*Madelon fuit, mais en fuyant
Elle desire qu'on l'attaigne :
Elle nie, mais en niant
Elle ne veut point qu'on se faigne :
Elle debat, mais debatant
Elle veut qu'on vainque pourtant.*

De Queline.

*Queline est parfaitement belle,
Mais elle est maistresse cruelle :
Tellement que sa cruauté
Rabat du prix de sa beauté.*

D'un pleur.

*Je ne pleure point l'homme mort :
Mais ie pleure l'homme viuant ,
Qui desire le plus souuent
En sa calamité la mort.*

Contre vn buueur.

*On dist à Iean que , par trop boire
Il perdrait à la fin les yeux :
Buuant il dist , i'auray memoire
D'auoir veu la beauté des cieux :
Adieu , mes yeux : assez i'ay veu ;
Mais encor assez ie n'ay beu.*

De Cræfus & de Diogenes.

*Diogene apres le trespas ,
Trouuant le Roy Cræfus là bas ,
Toufiours goffant s'en va luy dire :
O des Rois le plus riche Roy ,
Riche Cræfus , comme ie voy ,
Nous sommes egaux en empire.
Que te sert maintenant ton Or ,
Tes richesses & ton thresor ?
Te voila seul entre les Ombres ,
Chetif aussi bien comme moy :
Mais ie suis plus heureux que toy ,
Moins chargé d'ennuyeux encombres :*

*Car i'ay tout emporté mon bien ,
Tu n'as rien emporté du tien :
Tout ce que i'auois me demeure :
Tes ioyaux les plus precieux ,
Qui souloient contenter tes yeux ,
Ne te sont plus rien à cette heure.*

Contre vn Iuif.

*Maratron, deniant ainfi
Que tu n'es Iuif : voulant auffi
Le prouuer par amples tefmoins :
Tu ſçais que tu faux neaumoins :
On ne le prouue en cette forte ;
Mais par le membre que l'on porte.*

D'une Iuifue d'Auignon.

*Sarra, Iuifue de nation ,
Aprouue noſtre Saint Baptesme
Plus que leur circoncifion :
Car , dit elle, on deueroit meſme
Au membre de l'homme adiouſter
Pluſtoſt que d'en vouloir oſter.*

De Iane.

*Iane vouloit ſçauoir du medecin
Lequel vaut mieux le ſoir ou le matin
Au ieu d'Amour : il diſt que plus plaiſant
Eſtoit le ſoir, le matin plus duiſant
Pour la ſanté; lors diſt Iane en riant :
Ie le feray, d'un appetit friant,
Donques au ſoir pour la grand' volupté,
Et le matin pour la bonne ſanté.*

Contre vn Mari.

*Poure Mari, quelle colere
T'a fait couper à ton riuai
Le nez, dont il ne t'eufſt peu faire
Iniure, vergongne, ni mal ?
O poure foul, aucun dommage
Pour ce ta femme ne reçoit,*

*Puis qu'il luy reste dauantage
Le gros membre qui te deçoit.*

Contre Simon.

*Simon, changeant vne lettre en ton nom,
De nom, d'effet, tu seras vray Sinon :
Et si seras à iamais dans les vers
Du grand Maron, connu par l'vniuers.*

De Rauin.

*Rauin sur le Pimplëan mont
Pour monter auançoit le pas :
Mais les Muses de haut en bas
L'ont ietté les pieds contremont.*

De luy mesme.

*Tu dis, Rauin, qu'en cette annee
Mourront beaucoup de gents de bien :
Ne crains point telle destinee,
Car cela ne te touche en rien.*

Contre vn Fiancé.

*Tu dois maintenant auiser
A bien ta maistresse priser :
Car elle est riche, ieune & belle :
Et ne dois point la refuser
Si, par vne offrande infidelle,
Elle a receu mainte chandelle.*

*Le Nauire experimenté
Et qui beaucoup en a porté,
Vaut mieux que celuy qu'on epreue,
Et qui n'a point encor floté :
Au fort puis qu'elle ainsi se treuue,
Pren-la, voisin, pour vne veue.*

*Le remede est, à l'auenir,
De la brider du fouuenir
Des saintes loix du Mariage :
Et tellement la retenir,
Que tout le reste de son âge
Elle deuienne chaste & sage.*

D'entreprendre.

*Ne mets soudain ton dessein en danger :
Car on perd tout quand on se precipite :
Vn Conseil lent au iugement habite,
Le prompt Conseil dans vn esprit leger.*

D'vn aueugle & d'vn boiteux.

*Vn aueugle porte vn boiteux :
Ils font bien prudemment tous deux :
L'vn des yeux les guide en la sorte,
L'autre des pieds ainsi les porte.*

Du plaisir.

*Le plaisir qui tire en longueur
Est ingrat à l'homme de cœur :
Mais le plaisir fait promptement
Est vn plaisir fait doublement.*

De la varieté de fortune.

*Celuy qui poure s'alloit pendre,
Trouue vn thresor dans vn pôteau :
Pour le thresor qu'il alla prendre,
Il laissa là son vil cordeau.*

*Mais celuy qui riche auoit mise
Sa pecune au pôteau fendu,
A du poure la corde prise,
Et s'est miserable pendu.*

Il faut craindre à retenter fortune.

*Me voici Sapin que le vent
Souflant a renuerfé par terre ,
Pourquoy veux-tu , comme deuant ,
Qu'en Mer les vents me facent guerre ?
As-tu point peur par ce presage ,
Que ie ne face encor naufrage ?*

Autrement.

*Moy que les vents ont abatu ,
Poure pin renuerfé par terre :
Pourquoy maintenant me mets tu
Sur la mer pour faire la guerre ?
Prens-tu point vn mauuais presage ,
Que sans nager i'ay fait naufrage ?*

Du trauail.

*Les longs & continus trauaux
Te parferont de beaux chasteaux :
Mais la faineantife lente
Ne fist iamais chose excelente.*

De l'Epargne.

*Nourrir trop de valletaille ,
Trop de fuite & de racaille ,
Et trop de maisons bâtir
Fait la poureté sentir.*

Contre les flateurs.

*Qui legerement oit les rapports d'vn flateur ,
Vn rapporte nouvelle , vn Calomniateur ,
Ou bien il est enfant , ou bien il est infame .
Ou mechant qui leger a l'esprit d'vne femme.*

Contre Oreste.

*Ou fraperont tes mains cruelles ,
Par le ventre ou par les mammelles ?
Le ventre , Oreste , t'a porté ,
Les mammelles t'ont allaité.*

Contre les marâtres.

*La marâtre est , en amour mesme ,
A son fillâtre vn mal extrefme :
Phedre , exemple en est non petite ,
Comme aussi le chaste Hypolite.*

De mesme.

*Vn beau fils entouroit de fleurs
L'image de sa bellemere ,
Pensant qu'elle eust changé de mœurs
Après sa mort : quand au contraire
L'image tombe , de façon
Qu'il occit le poure garçon.
O beaux fils , mesme opiniâtre ,
Fuy le tombeau de ta marâtre.*

D'un frere & d'une sœur , borgnes & beaux.

*Tenot est borgne de l'œil d'être ,
Sa Sœur Clorine du fenêtre :
Toutefois tous deux de leurs yeux
Peuvent vaincre en amour les dieux :
Baille à ta Sœur , ô bel enfant ,
Cet œil qui te rend triomfant ,
Amour aueugle tu feras ,
Et ta Sœur Venus tu feras.*

Autrement.

Fais , borgnet , de ton œil vn don

*A ta Sœur comme toy borgnette :
Ainsi tu feras Cupidon,
Elle vne Venus toute faite.*

A Life veuve.

*Passé, Life, ton beau veuage
Aux ebats d'amour : ton visage
Estant sans roses & sans lis,
Ne fera qu'un machecoulis
Pour le bas de la tour defendre
A ceux qui l'eussent voulu prendre.*

A Elle mesme.

*Puis que vous voulez, ieune & belle,
En imitant la tourterelle,
Imiter les oiseaux ialous !
Pourquoy pluslost la collombelle,
Pourquoy pluslost la passerelle,
Et les moineaux n'imites vous ?*

Contre vn Cheualier.

*Hors le combat, ie ne deniray point
Que tu ne fois de l'Ordre Cheualier :
Mais d'autrepart tu m'auouras ce point,
Que deuant toy ie suis vieil escuyer :
Et i'auouray, qu'entre les Cheuauchants,
Tu dois auoir la premiere louange,
Estant monté comme vn Saint George aux champs,
En la maison comme vn Saint Michel l'Ange.*

De la femme d'un gouteux.

*On ne s'etonne de la voir
A tous venants querelle auoir,
Fors à son homme plein de gouste*

Dont la foiblesse elle redoute :
Elle veut à quelqu'un lutter,
Qui la puisse à terre porter.
 D'un ieune vieil.

Pourquoy fais-tu, pour ieune plaire,
Ainsi souuent ta barbe raire :
La barbe ne te fait vieillard :
Ce sont les ans qui trompent l'art.
 De Maguelonne.

A son seul Amant Maguelonne
Secrette au ieu d'Amour se donne :
Mais ce qui fait qu'on la diffame
C'est qu'elle est de deux hommes femme.

D'un blamant les femmes & louant la sienne.

Puisqu'il n'est point de femmes anges,
Coufin, ie veux à l'auenir
N'en dire plus tant de louanges,
Et vostre opinion tenir :
Mais ne croyez donc plus ainsi
Que la vostre soit ange aussi.

D'une femme ieune & d'un vieux mari.

Puis qu'Anne ieune est femme appariee
Au vieux Regnault, vrayment on contera
Son infortune, & qu'elle ne fera
Ni veuue encor ni femme mariee!

Contre vn malapris.

Si tu veux donc sçauoir de moy
Tout ce qui faut pour faire en somme
Vn braue & galant gentilhomme ?
Il faut ce qu'il defaut en toy.

Priape.

*Toy qui detournes ton visage ,
Comme fait la chaste & la sage ,
De peur de voir ce membre humain ,
Brulante d'une ardeur extrefme ,
Certes ie croy que dans ton fein ,
Voire dans tes entrailles mefme ,
Tu le voudrois bien recevoir ,
N'estoit que tu crains de le voir.*

Du mefme.

*Dites , Dames , dites pourquoy
Vous riez vous ainfi de moy ,
Pourquoy vous iafez vous , mauuaises ?
Hé fuis-ie quelque gobelin ,
Ou fuis-ie quelque efprit malin ,
Qui defire empescher vos aifes ?*

*Mes Dames , ne vous cachez point ,
Ie fuis le feul Dieu qui vous poind
A vous tenir gentes & belles :
C'est moy qui , plein d'un chaud defir ,
Enflames au plus grand plaifir ,
Les Dames & les Damoifelles.*

*Sans moy , qui fuis vofre vray bien ,
Mes Dames , vous ne seriez rien
Que chofes du tout imparfaites :
Car des Dames on ne fait cas ,
Qu'autant qu'elles prennent d'ebas
Auecques moy , qui les ay faites.*

*Et fi i'ofe dire , ie fuis
Le feul remede à vos ennuis :*

*Et fuis cette source sacree
D'ou sort la friande liqueur
Qui n'affouuit point vostre cœur,
Tant la douceur vous en agree.*

De Venus & Diane.

*Aux forests vn iour Cytheree,
Après Adonis egaree,
Voyant Diane sans souci
D'estre mignardement paree,
Porter ses rets, son arc aussi,
Riant luy dist: Quoy veux-tu tendre
Toufours au bois les rets ainsi?
Pourquoy donc, pour les bestes prendre,
Respondit Diane, aux forests,
(Ou le premier honneur ie tien)
Ne tendre-ie filets & rets,
Quand ton Vulcan te les tend bien?*

Du mespris de fortune.

*I'ay maintenant trouué le Port:
Adieu l'Espoir, adieu le Sort:
Nous n'auons plus que faire ensemble,
Trompez les autres, s'il vous semble.*

De l'Ingrat.

*Vn bon villageois d'auenture
Trouua transie de froidure
Vne Vipere, que soudain
Courtois il echauffe en son sein:
Mais aussi tost que degourdie
Elle eut cette chaleur sentie,
Elle piqua son bien faiseur,*

*Qui meurt promptement de douleur,
Vn homme ingrat en cette sorte,
Pour le bienfait du mal apporte.*

De la Barbe rouge.

*La barbe rouge est la trompette,
Qui dit bien souuent qu'on s'en guette :
Mais tel l'a noire par dehors,
Qui traistre est rouge dans le cors.*

De la vie humaine.

*La vie estant comme vn Theatre,
Il faut aprendre, il faut s'ebatre
A iouer bien d'vn grand courage
Et son rolle & son personnage :
Car s'opposant, malagreable,
A la fortune variable,
On la trouue double & facheuse,
Toufiours depite & dommageuse.*

Autrement.

*C'est vne farce ou comedie,
Ou c'est vn ieu, que cette vie :
Ou, comme vn enfant sans souci,
Il faut sçauoir iouer aussi :
Ou bien souffrir d'ame obstinee,
Le Malheur de la destinee.*

De mesme.

*De ton bon gré la charge porte,
Que les Destins t'ordonneront :
Outre que la douleur est forte
A ceux qui la refuseront,
Ils auront toufiours par contrainte,*

Cette charge sur le coul iointe.

Autrement.

*Si tu portes vn pesant fais,
Fay que d'vn bon gré tu le portes :
Car pense, si tu t'en deplais,
Que tu seras, de chaines fortes,
A faire, malgré toy trainé,
Ce que les Cieux ont destiné.*

De mepriser le vulgaire.

*Meprise, si tu te veux plaire,
Le babil du sot populaire :
Cestuy-ci de toy bien dira,
Et cet autre en malparlera.*

Des laseurs.

*Si l'on estoit tenu sage
Pour iargonner du langage,
Qui seroit plus sage au monde
Que la babillarde hironde ?*

D'vn grand nez.

*Comme vn Cirus tu dis auoir
Le nez à manche de rasoir :
Adiouste encore que tu as
Les oreilles du Roy Midas.*

Du naturel des femmes.

*Nature à la fille demange
Auant qu'à l'homme elle se range :
Quand elle est femme, la luxure
La brule toute en sa nature :
Quand elle est vieille, tant soit sage,
En sa nature elle en enrage.*

A vne veuue.

*Belle veuue, vous auez tort
De lamenter si fort vn mort :
Sans pleurer qu'en vous poursuiuant,
Vous faites mourir vn viuant.*

La Religion.

*Quelle es tu , di le moy , si pourement vestue ?
Je suis Religion , fille de Dieu connue.
Pourquoy l'habit as tu d'une si poure laine ?
Pour ce que ie meprise vne richesse vaine.
Quel Liure portes-tu ? Les loix de Dieu mon pere ,
Ou de ses Testaments est compris le mystere.
Pourquoy l'estomac nu ? Decouurir la poitrine
Conuient à moy qui veux vne blanche doctrine.
Pourquoy sur cette Croix t'appuy'-tu charitable ?
La Croix m'est vn repos qui m'est fort agreable.
A quelle fin es-tu de ces ailles pourueue ?
L'appren l'homme à voller au dessus de la nue.
Pourquoy si rayonnante es tu de belles flames ?
Les tenebres ie chasse au loin des saintes ames.
Pourquoy ce mors de bride ? Afin que par contrainte
L'arreste la fureur de l'ame en douce crainte.
Et pourquoy sous tes pieds foules tu la Mort blefme ?
A raison que ie suis la mort de la Mort mesme.*

Du Mensonge.

*Les ruses , les contes , les fables ,
A toutes gents sont delectables :
Mais sur tous les personnes lourdes
Souuent sont deceus par les bourdes.*

D'vn

D'un Poëte.

*Tu iures par vn grand serment
Avoir fait ces vers promptement :
N'en iure point , car on t'en croit :
Aux vers clairement on le voit.*

Du mesme.

*Voyant tes vers , voyant ta rime graue ,
Le trouue belle vne façon si braue :
Mais toutefois les regardant deprés ,
Tels ie les voy que font les hauts Cyprés.*

Contre luy mesme.

*Tu es borgne & tous nos Poëtes
Tu reprends , comme faisant mieux :
Pour voir les fautes qu'ils ont faites ,
Tu deurois auoir deux bons yeux.*

De n'estre curieux du futur.

*Qui pourroit les mesauentures
Bien preuoir pour les euter :
Sçauoir toutes choses futures ,
Il seroit fort bon de tenter :*

*Mais puisqu'il faut en patience
Souffrir ce que l'on veut sçauoir ;
Le mal croissant par la science ,
Il vaut bien mieux rien ne preuoir*

Le bien fait ne change la Nature.

*Contre mon gré , poure cheurette
Contrainte du foul pâtoureau ,
Le baille au glouton louueteau
Mon pis , que goulument il tette :
Mais combien que ie le nourrisse ,*

*Je ſçay , quand plus grand il fera ,
Que cruel il me mengera ,
Et iamais ſon naturel vice
Pour ce bienfait ne changera .*

De la pieté.

*AENE' Troyen portoit de nuit ,
Parmi le ſac , parmi le bruit ,
Deſſus ſon dos ſon pere Anchife :
Et combatant il trauerſoit
Le feu de Troye en flame epriſe ,
Et le cam ennemi paſſoit ,
Difant : laiſſez moy , Grecs , en paix
Sauuer cet agreable faix ,
Ce vous fera peu de victoire
De meurtrir vn poure vieillard :
Mais ce me fera grande gloire
De le tirer de ce haſard .*

Du Stupre.

*Nardin ayant le menton damoiſeau ,
S'accoutre en fille amoureux d'Ifabeau :
Il en iouit ſous l'habit de femelle :
Mais decouuert , ſoudain le pere d'elle
Luy fait couper le membre vergongneux :
Luy qui penſoit d'vn ſexe en faire deux ,
N'eſt l'vn ni l'autre , il n'eſt homme ni femme :
Et ſi demeure en cette ſorte infame .*

D'vn Tableau.

*Tu vois de l'auocat Rouſſeau
Au vif raporté le Tableau :
Ce Tableau n'a voix ni parole :*

Rousseau n'a ni voix ni cerueau :
Ils ne different qu'en la peau ,
Rousseau l'ayant vn peu plus molle.

Du mesme.

Tu vois ici de Rousseau la peinture :
Mais ou peut on le voir en sa nature ?
Sis en sa chere. Et qu'est-ce qu'il y fait ?
Ce que tu vois qu'il fait en pourtraiture ,
Par ce qu'il est pourtrait de son pourtrait.

Sur le pourtrait de quelqu'un.

Au peintre, à mon auis, tu dois plus qu'à ton pere :
Car l'un te fist vn foul , l'autre t'a voulu faire
Comme vn grand Philosophe à la longue barbasse :
Ton pere t'auoit fait medisant, plein d'audace ,
Plus que le trait d'un Scite vne langue piquante :
Le peintre a corrigé cette langue mechante :
Ton pere a decouuert ta façon indomtee :
Et le peintre a caché ta maniere ehontee :
Mais, combien que tu sois assez laid en peinture ,
Le pourtrait est plus beau que tu n'es de nature.

Contre vn Autre.

On te connoist en tous endroits ,
Chez tous les grands & chez les Rois :
Fort glorieux que par la France
Chacun ait de toy connoissance :
Mais toy particulierement
Tu ne te connois nullement.
Si tu te connoissois, toymesme
Aurois vne vergongne extrefme ,
Vne honte & beaucoup d'ennuy

D'estre ainfi bien connu d'autruy.

D'vn Sonet.

*Ce beau Sonet est si parfait
Que ie ne croy que l'ayez fait :
Mais ie croy, Syluine, au contraire,
Que vous vous l'estes laissé faire.*

Sur le Pourtrait de Iean Brise.

*Admirant le Pourtrait du magnanime Brise ,
L'admire ses hauts faits, ie les vante & les prise :
Ie n'auoy iamais creu, mais croire ie le veux ,
Les faits d'armes hautains de ces braues neuf Preux ,
Et de ces Cheualiers errants parmi le monde
Deffoubs le nom connu de la grand' table Ronde :
Et ie veux croire encor les merueilleux exploits
De Roland, de Regnaud & d'Oger le Danois :
Et tout ce que Turpin a dit de Charle-magne ;
Et ce que d'Amadis a raconté l'Espagne :
Et ce que du Geant a conté Rabelais ,
Qui mourut estranglé d'vn coin de beurre frais :
Puisque Brise brisant cette mutine armee
Contre la Liberté de sa ville animee ,
A fait comme vn Horace, a fait en Rodomont
(Son Isabelle morte) en defendant le Pont ,
En defendant le pas, en defendant l'Afile ,
La maison, la retraite, & le fort de sa ville,
Quand d'vne pertuisane il enfonça le cors
Du chef qui conduisoit ces Tyranneaux d'alors ,
Se montrant aussi fort, en si belle aenture ,
Comme on le voit vaillant en cette pourtraiture.*

Depuis cette victoire il ne s'est pas armé :
Mais il s'est proprement habillé, parfumé,
A demené l'Amour, a fait des mascarades,
Et dansant & sautant a fait mille gambades,
De sorte qu'on diroit, par ses gestes plaisans,
Qu'il fait en son Decembre vn Auriil de ses ans.
Puis il a recherché mainte fille bien nee,
Pour se remettre encor sous le ioug d'Hymenee,
Et n'en ayant trouué qui fust digne de luy,
Comme vn Mars il n'a pas pris la Venus d'autruy :
Il a fait comme Achile, ayant fait son Amante
D'vn autre Briseis, comme l'autre seruante.
Brise est, comme Phœbus, tousiours ieune & gaillard,
Et non tel que son fils AEsculape vieillard :
Duquel l'art il imite en la Pharmaceutrie,
Comme il fait d'Apollon la gentille industrie
Pour se faire immortel, par les discours diuers
De mille beaux esprits qui luy donnent des vers.
Bref on voit de tous points cette belle peinture,
Du corps & de l'esprit rapporter la figure :
Et ce cœur, dont il fist à terre trebucher
L'oiseau qui se vouloit au haut du Pont percher.

D'vn bassin de Valence.

Voici d'vne main Phidienne
En la poterie ancienne
Des poissons au vray rapportez :
Que si de l'eau vous apportez,
Aussi tost qu'ils la sentiront,
Dans ce bassin ils nageront.

T t iij

D'Herodote.

*Herodote ayant pour hostesses
Les neuf Muses , qu'il voulut suiure :
Pour recompense , ces Deesses
Luy donnerent chacune vn liure.*

De la Diligence.

*Tout semble viure sous les lois
De la prudente Diligence ,
Qui ne laisse point toutefois
Viure les siens en indigence.*

De Iuliete.

*Tandis qu'à tous propos on blame
Iuliete , la bonne dame ,
De n'obeir point assez bien
A son Epous homme de bien ,
Respond : Que veut-on que ie face ?
Ie vay , ie reuien , ie tracasse
Pour son bien ? c'est moy qui me deulx ,
Car tout ce qu'il veut , ie le veulx ?
Il veut seul auoir l'entremise ,
Le maniment & la maistrise
De la maison que ie conduy ,
Et ie la veulx ainsi que luy ?*

De la Philaptie.

*Pour grand' raison , Barlemont , tu me plais :
Tu me deplais pour raison mesmement :
Tu me plais bien pour tes louables fais ,
Et pour te voir discourir doctement :
Mais en tes faits tu te plais tellement
Qu'en te plaisant du tout tu me deplais.*

Du vieil & du ieune.

*Ne vous etonnez point de voir que la ieunesse
S'enflame ainsi d'Amour : on void que la vieilleffe
En brule bien souuent en ses ans les plus vieux :
Il est vray que l'on dit, que la meilleure chasse,
C'est des vieux chiens rusez à bien suiure la trace :
Mais les ieunes pourtant tousiours mordent le mieux.*

De Rauin.

*Rauin, ta liberalité
T'acquiert vne immortalité :
Tout t'est commun, tu t'en vois riche :
Tu n'es point auare ni chiche ?
A tous liberal ie te voy :
Car, Rauin, tu n'as rien à toy.*

D'vne Maifon.

*Je fu la Maifon de Galois,
Du grand Gautier, & puis de Pierre :
Et si ne suis à nul des trois,
Je suis à fortune biferre,
Comme sont les chasteaux des Rois,
Comme est aussi toute la terre.*

D'Amour.

*Amour n'est rien qu'vn paresseux :
Il naist entre gents de loisir,
Il prent mesme entre les oiseux
Son passetemps & son plaisir.
Il se plaist bien à mugueter,
A se friser, à se mirer,
A goffer, rire & banqueter,
A ne rien faire, à s'admirer.*

T t iiij

*Mais i'ay remarqué mille fois
Qu'aux gueux il ne s'arreste point :
Ains qu'aux riches , princes & Rois ,
Plustost qu'aux poures il se ioint.*

Du parler.

*A soymesme est contraire
Vn Parler indiscret :
L'Ame d'un bon affaire ,
C'est tousiours le secret.*

Contre vn Enuieux.

*La France lit ces vers pleins de sornettes ,
Les aime & prise & les porte en la main :
Mais vn Quidam palit , rougit en vain ,
Me hait , s'etonne , oyant que mes rimettes
Plaisent si fort : & cela me plaist tant
Qu'en fin mes vers m'en rendent plus content.*

Des amours de Iupiter.

*Iupiter amoureux se fist en gouttes d'or ,
Se fist Cigne & Toreau , se fist Satyre encor ,
Pour Danés , & pour Læde & pour la belle Europe ,
Et pour rauir la fleur de la Nymphé Antiope.*

D'un Pefcheur.

*A vous, Nimphe & Nereïdes
De ces beaux riuages humides ,
Le Pefcheur Ianot a sacré ,
Pour la vieillesse qui le fâche ,
Son tramail, sa ligne & sa bâche ,
Sur ce vieil Saule en ce beau Pré.*

*Maintenant, ô troupe ecaillee ,
Poissons à la robbe emaillee ,*

Iouez à plaisir sous ces eaux :
Car du bon Ianot la foiblesse
Ore assure vostre allegresse
En ces riuieres & ruisseaux.

D'un Buueur.

O Bacchus , Robin le buueur
Te donne vn verre que voila :
Pren le s'il te plaist de bon cueur ,
Il n'a d'autre bien que cela.

Aux Dieux marins.

O Dieux de la mer azuree ,
Glauque , Melicerte , Neree ,
Le grand Neptun , la belle Inon ,
Prothé' muable & Palemon ,
Vous , ô les cinquante Phorcides ,
Hofteffes de ces lieux humides ,
Phorques , & vous , ô verds Tritons ,
Qui dans vos conques tant de tons
Entonnez avec les Sireines ,
Dauphins legers , lourdes baleines ,
Et vous tous ceux qu'en son giron
Enclot Thetis à l'enuiron :
Pour m'auoir las! poure Naufrage ,
Sauué de l'orageuse rage
Des vents & de ces flots ici ,
Et m'auoir mis à bord ainsi :
Ne me restant sur la chair nue
Que ma perruque cheuelue ,
Je l'ay tondue , ô Dieux , pour vous ,
Ensemble ma barbe mouillée ,

*Et toute ecumeuse & souillee ,
 Je la vous sacre à deux genous !*

A Lucine.

*Cette courte ceinture ,
 Doucement accourfie
 Par les ieux de Nature ,
 Qui m'ont trop engrossie ,
 Je te donne , ô Lucine ,
 Afin que faorable
 Tu fois en ma gesine ,
 A mon mal secourable.*

D'vn Inconstant.

*Vous estes , leger au mestier ,
 Receu des dames en la sorte
 Qu'est en l'Eglise vn benoistier ,
 Bien loin du Chœur , pres de la porte.*

D'vne Legere.

*Je vous veux , Pucelle , exorter
 D'estre prudente & non volage :
 Il est plus aisé de porter
 Vne haire qu'vn pucelage.*

D'vne Courtisane. A Venus.

*Sentant que la blanche vieilleffe ,
 O Venus , maintenant me presse
 Par mille signes euidents :
 Je te donne ces fausses dents ,
 Cette perruque ie te donne ,
 Dont ie deguisoy ma personne ,
 Ce vermeillon , ce blanc , ces eaux ,
 Qui rendent les visages beaux ,*

*Tous ces parfums, ces boitelettes,
Oiseaux de Cipre & cassolletes :
Car voyant, hélas ! que mes yeux
Sont devenus tous chassieux,
Tant que i'ay la veue eblouye,
Et d'autrepart sourde l'ouye,
Ne pouuant plus me deguifer,
Je veux tes ebats mepriser :
Car, encor que la teste grise
D'vn poil emprunté se deguise,
Mesme les dents, les yeux, hélas !
Chassieux ne se cachent pas.
Te donnant donc ces dents de cire,
Et tous ces fards, ie te vay dire,
O Venus, le dernier Adieu,
Pour viure seule en autre lieu.*



EPI TAPHES.



*E meilleur Epitaphe on doit tousiours
tenir,
Qu'on peut mesme en courant & lire &
retenir.*

D'Vliffes.

*Pour Vliffe ainsi fut dressee
Cette tombe. Veux-tu sçauoir*

*Son Histoire? tu la peux voir
Lisant d'Homere l'Odissee.*

D'un couard.

*Dematrion, sa propre mere,
Estrangla ce couard ici :
D'elle estant indigne & du pere,
Du nom Laconien aussi.*

De 4 freres.

*Quatre freres sont enclos
Sous cette tombe en repos :
Desquels deux en un iour mesme
Eurent mort, vie & baptesme.*

D'Isabelle.

*Ne voy-ie pas le beau visage
D'Isabelle, pudique & sage :
Defunte, on la connoist viuante
Par sa vertu belle & luisante :
Tousiours de l'esprit la beauté
Celle du corps a surmonté.*

De Chromis.

*Desia de la venteuse rage
De l'Ocean, par le naufrage,
Chromis, echapé de la mort,
Estoit sorti sur terre au port :*

*Chromis, la gentille esperance
Des Pilotes de nostre France :
Qui ce iour là mesme esperoit
Qu'en sa maison sain il iroit :*

*Quand, pressé d'un engourdi somme,
Nu pres du bord s'endort cet homme,*

*Lassé du tourment de la mer ,
Ou presque on le vit abismer.*

*Tandis qu'il dort , vne vipere
Le fait mourir plein de misere !
Pourtant Chromis , helas ! en vain
Tu fuyois le flot inhumain.*

*En vain tu fuyois la fiere onde ,
Puis que tu deuois en ce monde
Finir en terre , & que ta fin
T'appelloit hors du flot marin.*

D'vn Chien.

*D'abois les larrons ie chaffoy ,
Aux amants ie faisoy carresse :
A mon maistre ainsi ie plaisoy ,
Ainsi plaisoy-ie à ma maistresse.*

De Myrtine.

*Ici Myrtine repose ,
Ou ces Myrtes sont venus :
Qui las ! si dire ie l'ose ,
Ou telle estoit que Venus ,
Ou bien Venus elle mesme
En sa beauté plus extrefme.*

D'elle mesme.

*Bien que ie fois Myrtine , helas !
La mort ne me pardonne pas ;
Mais froide ici suis etendue :
Et si n'est aucun toutefois
Qui vueille ore apporter du bois
A la flame que i'ay perdue.*

De Collumelle.

*Orphé iadis tiroit, aux accents de sa voix,
Après luy de Rodope & les monts & les bois :
Mais Collumelle aussi, parlant du labourage,
Attiroit après luy les citez au village :
O combien Rome auoit de biendifants bourgeois,
Qui lors eut vn si docte & facond villageois.*

De M. Budé.

*De ce qu'en France est tant le Grec recommandé,
Et de ce que la Grece en France n'est barbare,
L'vn & l'autre se doit à l'esprit haut & rare
De ce docte François & docte Grec Budé.*

De Paul Ioue.

*Paul Ioue, louant l'Italie,
N'est point mauuais Italien :
Mais quand les François il oublie,
Il n'est point bon historien.*

Du Poëte Marulle.

*Marulle, Poëte & guerrier,
Couronné d'vn double laurier,
Repose ici sous ce tombeau :
Tiré, noyé, pesché de l'eau
D'vn fleuve Tusque, ayant cent fois
Cherché la mort sous le harnois
Entre les combats furieux :
Toutefois tout victorieux
Toujours Pallas l'accompagnoit :
D'ailleurs Phœbus ne dedaignoit,
En langage Romain & Grec,
De luy donner l'honneur avec.*

*Mais toy , grand Neptune inhumain ,
 Tu ne luy tendis pas la main ,
 Quand sur vn courfier il passoit
 Ce fleuve gros qu'il trauerfoit.
 S'il deuoit mourir dedans l'eau ,
 Il meritoit que son flambeau
 Finist au fleuve Aonien ,
 Aupres du mont Parnassien.*

Du Comte de la Mirande.

*Cy gist Iean Pic de la Mirande :
 Son nom fameux , sa gloire grande ,
 Et le reste de sa louange
 Connoissent le Tage & le Gange :
 Et le peuuent encor , peut estre ,
 Tous les Antipodes connoistre.*

Sur le Tombeau de la Peruse , lors que sa Medee
 & autres ses œuures furent imprimees à
 Poitiers 1556. Le Passant & le Prestre.

Pa. *Quel Dieu gist en ce lieu ? Pr. Nul Dieu ne gist ici ,
 Peruse apres sa mort l'a rendu tout ainsi.*

Pa. *Pourquoy sont ces iardins & ces fleurs colorees ,
 Et ces belles forests de beaux citrons dorees ?*

Pr. *Les Muses tous ces lieux ont peint de ces couleurs
 Afin que plus plaisant fust l'ombre par les fleurs.*

Pa. *Mais d'ou vient ce ruisseau qui deffous leur verdure
 Quasi Peruse nomme au bruit de son murmure ?*

Pr. *De l'onde Cheualine , en ce lieu verdelet ,
 Memoire fait couler vn si beau ruisselet.*

Pa. *Qui mist en cette tombe & dans cette Prairie
Vne pareille odeur à celle d'Assirie?*

Pr. *Les Graces l'ont cueillie aux monts Assiriens ,
Et parmi les parfums des bois Arabiens.*

Pa. *Mais qui fait qu'en ce lieu tout du long de l'annee
La verdure iamais n'y demeure fanee?*

Pr. *Saintemarthe Poëte a rendu fleuriffans
Ces rameaux effeuilleç, par luy reuerdissans.*

Pa. *Et pourquoy voy-ie ici tant de belle ieunesse
Plaindre de ce trespas à l'enui la tristesse?*

Pr. *La Muse les attire au frais de ces Lauriers ,
Pour rendre le Deuoir aux humains droituriers.*

Pa. *Que le pouuoir est grand de la Tragique Muse ,
Qui tant d'amis appelle à plaindre la Peruse!*

Pr. *Rien n'est plus fort ici que les amis ouuers
Qui sont ensemble vnis des Muses & des vers.*

Pa. *Je voy que iustement les Muses & Memoire
Ornent tant à propos la Peruse de gloire.
O Poëtes gentils, pour l'affolement dous
Des folâtres Demons, qui volent entre nous,
Nous aimons sa belle ame, & nous aimons ensemble
D'vn amour que la mort iamais ne desassemble.*

De l'Aretin.

*L'Aretin repose en ce lieu,
Qui de tout medist, fors de Dieu :
Car l'Aretin ne medisoit
Que de cela qu'il connoissoit :
Dieu ne connoissant en nul point ,
L'Aretin n'en medisoit point.*

De

De Ia. Tahureau, escuyer, Sieur de la Cheualerie.

*Mon Tahureau mignardelet ,
La Parque fatale deesse
Rompit de tes ans le filet
Au bel Esté de ta ieunesse ,
Sachant que tousiours tu viurois ,
Et que iamais tu ne mourrois ,
Si tu paruenois en vieillesse.*

De luy mesme.

*Phœbus ferma les yeux au gentil Tahureau ;
Les Graces, les neuf Sœurs pleuroient sur son tombeau ;
Et l'Amour, soupirant du profond des entrailles ,
Avec les ieux mignards menoit les funerailles.*

De Ioachim du Bellay, Sieur de Gonnor.

*Au monde en peine pour autruy ,
Bellay ie viuoy plein d'ennuy :
De mon naturel toutefois
L'auoy l'esprit digne des Rois :
Et ie meritoiy par mon sang
Entre les grands de tenir rang :
Maintenant citoyen des cieux
Ie vis à moy comme vn des Dieux ,
Tenant rang entre les esprits
Qui sont ici le plus en pris :
Et sans traual par l'vniuers
Ie vis en terre dans mes vers.*

De luy mesme.

*Du Bellay , qui les flots du blond Tybre arrestoit ,
Quand les restes de Rome en leur cendre il chantoit ,
Ore aux champs Elise'z , pour ouir son bien dire ,*

*Tous esprits il arreste : & ceux qui plus diuins
Suiuient Phœbus ici, soient François ou Latins,
Veulent qu'ore à la leur on prefere sa Lyre.*

D'Ambroise de la Porte.

*Tout d'Ambrosie, Ambroise, tu viuois :
Mais ore ayant ta demeure choisie
Entre les dieux que docte tu suiuois,
Tu as au Ciel reporté l'Ambrosie.*

De R. Belleau.

*Qui veut sçauoir ou de Belleau
Gisent les os, sous ce Tombeau.
Qui veut sçauoir ou son ame est,
Aux Cieux ou belle elle se plaist.
Mais qui veut connoistre la gloire,
Qui tire vne longue memoire
Dans ses escrits apres sa vie,
D'vn eternal iamais suiuite :
Ne croye ni l'aeugle Grec,
Ni le Romain Virgille avec :
Ni le Grec, ni l'Italien
Du pays Syracusien,
Qui des mieux ont en Syracuse,
Fait parler la champestre Muse,
Arrestants l'onde de Sebethé
Au bourdonner de leur Musete.*

*Car eux tous feroient enuieux
De ses baisers delicieux,
A raison qu'on peut egaller
Au leur iustement son parler :
Mais Venus doucement parlante,*

*Et naturelle & suadante ,
 Ou Cupidon son doux refuge ,
 Mignard baisant en fera iuge.
 Ou bien plustost le monde entier ,
 Qui de ses vers est heritier :
 Aufquels viuent les Cupidons ,
 Et les Venus & les brandons ,
 Et les bien flairantes aleines ,
 Dont ses amours sont toutes pleines
 En ses Baifers , quand il soupire
 Mile fredons dessus sa Lyre.*

De I. Dorat.

*Quand Iean Dorat sortit hors de ce monde,
 Muette fut la Romaine faconde,
 Et lamenta la Muse des François :
 Et si pleuroient en Latin & Gregeois ,
 Les Muses lors arrosantes, fachees,
 Son beau Tombeau de larmes epanchees.*

De P. De Ronfard.

*Ronfard, Tours te bastit fidelle
 Vn beau Tombeau : sçais-tu pourquoy ?
 Afin que tu viues par elle,
 Et qu'elle viue aussi par toy.*

Du mesme.

*On faine les Muses à recoy
 Au mont Helicon demeurer :
 Mais, Ronfard, ie veux asseurer
 Qu'elles demeurent avec toy.*

De I. A. de Baif.

Baif estant la Mer de Poëse,

*Il fist (epris de haute fantaisie)
 Couler par tout les ondes de Permesse,
 Suiuant les pas des Muses de la Grece :
 Or' qu'il est mort, cette nouvelle source
 A vers les Grecs soudain repris sa course :
 Cette belle eau pour la France est tarie,
 Si de nos Rois autrement n'est chérie :
 Mais cependant nos larmes iournalieres
 Ont de regret augmenté nos riuieres,
 Voyant nos fleurs n'estre plus arrosees
 De la liqueur de ces ondes prisees.*

Du même.

*Baïf par la guerre ciuile
 Pert sa maison aupres la ville.
 Mourant, sa maison ruineuse
 Au Palais du Ciel a changee :
 Son ame se tient bienheureuse
 De se voir si bien relogee.*

De M. Iean Poiffon.

*Les Griffins meurt par son courage,
 Montrant que le ciuil outrage,
 Les Tyrans, ni tout autre ennuy,
 N'auoient point de pouuoir sur luy.*

De Ch. Toûtain.

*Par ses beaux vers Toûtain sçauant
 Plaiçoit aux Muses en viuant :
 Par ses bons mots qu'il sçauoit dire,
 Ceux de Falaise il faisoit rire :
 Pour ses beaux vers le saint troupeau
 Donne des fleurs à son tombeau.*

*Mais ceux de Falaize marris ,
 Pour ses bons mots & ioyeux ris
 Luy donnent des larmes cuisantes ,
 Et s'elles ne sont suffisantes ,
 Ils requerent Ante & Cressi
 De luy donner les leurs aussi.*

De I. Rouffel, Iurifconsulte & Poete Latin.

*Ci gist Rouffel , qui nous restoit
 Des loix la lumiere diuine ,
 Qui plein d'eloquence Latine
 Le Droit Latin interpretoit :*

*Rouffel le Phœbus de ce tans ,
 Qu'a rai la Parque odieuse :
 O Mort, sur nostre âge enuieuse,
 D'oster le Soleil de nos ans !*

*Mort, tu montres à cette fois,
 Par vn si douloureux presage ,
 Que las ! nous verrons en cet âge
 Sans honneur les vers & les lois.*

De luy-mesme.

*On ne doit s'ebahir comment
 Rouffel est mort auant son âge :
 Car son solide iugement ,
 Et sa sourdesse & son visage ,
 Montroient à la Mort aisément
 Qu'il estoit vieil , estant si sage :
 Puis le voyant si doucement
 Vser d'vn pur Romain langage ,
 Elle pensa soudainement
 Que iamais aucun personnage,*

*Pour viure ici plus longuement ,
Ne pourroit faire dauantage.*

Du mefme.

*Rouffel, Caen te deuoit confeffe
Autant que Rome à la memoire
De fon Virgille : & qu'à la gloire
De fon Homere doit la Grece.*

D'vn Medecin.

*Vn Medecin fous ce marbre repofe ,
Qui ne donnoit fa peine ni fon bien ,
Sans grand profit ou fans quelque grand' chofe :
Et mort t'oyant lire ces vers pour rien ,
Il eft faché dequoy tu les viens lire ,
Sans que profit fous la terre il en tire.*

De Charles 9. Roy de France.

*Si toft qu'aux beaux champs Elifees
Vint le preux Charles de Valois ,
Toutes les ames plus prifees
Des Princes , des Ducs & des Rois ,
A fon arriuer s'etonnerent
Et tous les Heros fe leuerent.*

*Entre tous Homere & Virgille ,
Pour auoir aimé leur bel Art ,
Et fuiui la Mufe gentille ,
Cheriffant le diuin Ronfard ,
A fa memoire consacrerent
Vn chant triomphal qu'ils chanterent.*

*Mais par deuant tous Charlemagne ,
Suiui de grand' fuite d'esprits ,
Ce Prince premier accompagne ,*

*Et courtois par la main l'a pris,
 La vaillance ayant reconnue
 Des vieux François à sa venue.
 Grand Charles, dit il, dont la gloire
 Accroist l'honneur de nostre nom,
 Aimé des Muses, ta memoire
 Deuancera nostre renom :
 Du nom de Grand on me renomme,
 Mais Charles Tres-grand ie te nomme.*

De L. Collonne.

*Ci gist Liuie, vne dame Romaine,
 Et vieille & riche en meuble & grand domaine,
 A qui son gendre & son seul heritier
 (Comme s'elle eust exercé le metier
 Des fous ebats de Venus la deesse)
 Osta la vie en sa grande vieillesse.
 Sera t'il donc pour vne Loy tenu,
 Qu'vne bien riche ayant grand reuenu,
 Soit par son gendre vne putain tenue?
 Malheureux l'âge en la femme chenu!
 O biens à craindre aux riches à ce coup,
 Si c'est forfait que de viure beaucoup!*

De M. P. de Saintclair, escuyer, sieur de
 Martigny, qui deceda le 1. de May 1556.

*La Nature qui met en chacune personne
 L'eguillon d'attenter à toute chose bonne,
 Et l'Art qui la polit, & l'vsance qui fait
 Auec Nature & l'Art vn triangle parfait :*

V v iiij

*Auoient mis en Saintclair l'adresse souueraine,
 Qui paisible entretient nostre façon humaine :
 Si qu'affis à sa porte, à tous il repondoit
 Sur tous les differens que chacun demandoit,
 Et donnoit vn auis & si saint & si sage,
 Non seulement des loix, mais aussi du menage,
 Que son conseil estoit comme Oracle tenu,
 Estant de la droiture au sommet paruenue,
 De sorte qu'on l'eust dit vn Scæuole en prudence,
 Vn autre Ciceron en parfaite eloquence :
 Ou tant d'honneur acquist, que tant que dureront
 Au monde les vertus, les sienes reluiront
 Claires comme son nom. Mais le peu d'exercice
 Qu'il faisoit de son corps, exerçant la Iustice,
 Le rendit tout gouteux & receut la langueur
 Que donne pour salaire aux sçauans le labour.*

*Sa suffisance fist qu'il fut de sa prouince
 Eleu le deffenseur des causes de son Prince.
 Mais estant par la goute en sa ville arresté,
 Et ne pouuant aimer la lasche oisiveté,
 Il se mist à bastir : & fist aupres de celle
 Ou lors il demeuroit, vne maison nouvelle :
 Quand la veille du mois qui, verdoyant & dous,
 Etalle deuant Iuin la verdure entre nous,
 Son corps voulant changer sa couche accoutumee,
 Et passer de la vieille en la maison aimee
 Qu'il auoit fait bastir ; lors par ce changement,
 Son corps, tout reiouy du nouveau bastiment,
 Fist que son ame aussi, d'vne autre aise rauie,
 Changer comme le corps de maison eut enuie.*

De G. de Bourgueuille, Escuyer, sieur du lieu
& de Clincham.

*Passant, demeure vn peu; ie ne t'ennuiray pas,
Tu verras en ce lieu la vie & le trespas
Du Sieur de Bourgueuille: & pourquoy bienheureuse
L'estime maintenant son ame genereuse
D'habiter en triomphe, en repos, en honneur
Le Palais eternel de l'eternel Seigneur;
Ayant des sa ieunesse eu tout ce qu'vn long age
Peut donner de bonheur au plus vieil personnage.*

*Il fut né de Maison ou le moyen, conioint
Avec le noble sang, ne luy defailloit point.
Il fut vnique fils d'vn pere vieil & sage,
Qui lors eut le souci pour luy de son menage:
Luy plein de belles mœurs, ennemi des mechants,
S'addonnoit au plaisir de la ville & des champs:
Bastissant, iardinant sans sentir la misere
Du chagrin des procez, dont se chargeoit son pere.*

*Cependant il aimoit les gracieux trauaux
De la chasse & du vol, des chiens & des cheuaux,
Et des armes sur tout: dont il portoit cachee
Vn ardeur au profond de son ame attachee.*

*Il fut grand de corsage, affable & bien formé,
Modeste, peu parlant, tres-digne d'estre aimé
Pour sa douce prudence, estant vn exemplaire
Des mœurs & des vertus, pour aprendre à bien faire.*

*Ayant veu le Soleil tourner vingt & deux fois,
Il fut ioint sous le ioug, deffous les saintes lois
Du sacré Mariage avec Anne de Bures,
Qui ieune & de bon lieu ressentit les pointures*

*D'une amour mutuelle : vn peu plus de sept ans
 Ils ont vescu loyaux en tous ebats plaisans :
 Estant ce gentil couple vn miroir veritable,
 Qui rapportoit d'Amour l'vnion souhaitable.
 Vn Fils de luy demeure vnique comme luy,
 Duquel il n'auoit point encor receu d'ennuy,
 Ains mille passetemps, dont l'enfance innocente
 Par vn ioyeux espoir pere & mere contente.*

*Or pour montrer l'ardeur qu'aux armes il auoit,
 Que beaucoup faire mieux que bien dire il sçauoit,
 Compagnon valeureux d'une vaillante bande,
 Il marche au Cam Royal ou genereux commande
 Le grand Duc de Ioyeuse : Alors apres Coutras
 La bataille se donne : ou d'vn furieux bras
 Auancant des premiers dans l'epaisse mellee :
 De là fut du grand Dieu sa belle ame apellee.*

*Il falloit qu'il mourust : il n'eust sceu mourir mieux
 Qu'à ce beau liêt d'honneur pour s'en voler aux cieux.
 Apres sa mort encor il eut cet auantage,
 Qu'il fut fait inhumer par ceux de son lignage
 Auec pompe honorable, ou de iuste douleur
 Les deux Cams ennemis regrettoient sa valeur.*

*Ayant donc accompli les charges de la vie,
 Sans se voir ennuyé d'ans ni de maladie,
 Qui voudroit accuser la Parque il auroit tort :
 Car estant vieil d'honneur & ia pere, il est mort
 D'une mort ou bien peu d'hommes peuuent atteindre :
 L'homme mort vaillamment on ne doit iamais plaindre.
 Et puis il vit encore au monde en son enfant,
 Comme il vit dans les cieux heureux & triomphant :*

*Estant pour ses vertus entre les bras de Peres
Qui contemplent de la nos facheuses miserés.*

*Quel heur eust il plus eu? Passant, voila pourquoy
Bien heureux ie l'estime : Adieu, retire toy,
Et ne plains deormais le fleur de Bourgueuille,
Ains le malheur du siecle & la guerre ciuille.*

D'Estienne du Val, Seigneur de
Mondreuille.

*Maigre plus que iamais, ô depiteuse Enuie,
Repais toy de serpents en ton antre relent,
Et pour le bien d'autruy, d'un ennuy violent,
Accrois ton mal du bien d'une si belle vie!*

*Car la belle Vertu, que du Val a suiuite,
La morsure a vaincu de ta chancreuse dent :
Et malgré l'apre feu de ton courroux ardent,
Il a deffous tes pieds ta malice afferuie.*

*C'est pour toy que l'on dit, que la France souuent
Ne souffre pas long temps un riche s'eleuant,
Comme ce grand Du Val, que tu pinçois mechante.*

*Mais les monstres ayant & le Monde domté,
Comme un nouuel Alcide (ame d'honneur brulante)
En souffrant & vainquant aux cieux il est monté.*

Du Sieur de Bras & de ses Recherches
de Normandie & ville de Caen.

*Amis, ne pensez au Tombeau
De moy, Charles de Bourgueuille,
Qui sur mes ans de vostre ville
Ay recherché tout le plus beau.*

*Vous ne me deuez plaindre en rien :
Car Dieu tout bon veut qu'on m'honore,*

*Et que viuant ie vole encore
En la bouche des gents de bien.*

Sur son Pourtrait.

*Ce Pourtrait & maint Liure ,
Par le Peintre & l'Escrit ,
Feront reuoir & viure
Sa Face & son Esprit.*

Du Sieur d'Ouilly le Tesson.

*Ci gist Iacques d'Assi, Cheualier, sieur d'Ouilly ,
Baron de Conteulle & guidon de cent lances ,
Qui, lors que par le Roy fut Danfront assailly ,
En mile sortes fist preuue de ses vaillances :
Tant que d'vn plomb blessé tost apres trespassa :
Et ne laissant de fils qui ses valeurs peust suiure ,
Trois filles seulement à la mere il laissa ,
En qui le bel esprit du pere on voit reuiure.*

Cas pitoyable.

*Passant, de ce Tombeau la pitié confidere :
Par megarde la Sœur tua son petit frere :
La Mere occit sa fille & le mari la mere :
Et la Iustice fist decapiter le pere.*

De Bernardin de Vauquelin.

*D'vn enfant Vauquelin le corps repose ici ,
Digne qu'à son honneur on erigeast vn temple ,
Si la vertu deuoit se guerdonner ainsi ,
Afin d'encourager les bons par cet exemple.*

*Il n'auoit point les ans de la ieunesse attains ,
Que la Parque raut cette fleur à son pere ,
Qui sans montrer son fruit renuersa ses dessains ,
Changeant son alegresse en tristesse contrere.*

*Sa sainte pieté, ses gracieuses mœurs,
 Son gentil naturel, son aimable visage,
 Sa beauté, son sçauoir & ses douces humeurs,
 Helas! n'ont empesché de la Parque l'outrage.*

*O que vain est l'espoir des mortels ici bas,
 Triste vn Pere à son Fils dresse vne sepulture,
 Et le Fils gay deuoit faire, apres le trespas,
 A son Pere vn Tombeau par le cours de Nature!*

De Rob. & Ant. le Cheualier freres.

*Passant arreste toy, si tu prens le loisir
 D'ouir Euterpe ici, ce te sera plaisir:
 Euterpe à la Memoire a sacré cette place,
 Pour estre en ces cartiers comme vn autre Parnasse,
 Y dressant le Tombeau des doctes Cheualiers,
 Qui les premiers ici planterent des Lauriers,
 Qui des Nimphes d'ici polirent la rudesse,
 A l'egal, à l'enui de celles de Permesse:
 Les Muses en ce lieu, conduites d'Apollon,
 Firent leurs monts sacrez des hauts monts de Belon,
 Et dansoient aux accords de la faconde Lyre
 De ces deux Cheualiers tournants les Vaux-de-Vire,
 Et les doux Vire-lais, aux antiques façons
 Dont les Grecs & Romains mesuroient leurs chansons.
 Ils n'auoient qu'vn esprit, ils n'auoient qu'vne Muse,
 Qui n'estoit en deux corps diuerse ni confuse.
 L'vn ne pouuoit sans l'autre vn vers bien embellir:
 Car l'vn le sçauoit faire & l'autre le pollir.
 Sur le point qu'ils deuoient donner meilleure grace
 A leur Maron traduit, à leur traduit Horace,
 (Et maints diuers Autheurs faire parler françois,
 Auec plus de licence & paroles de chois)*

*Vn engourdissement, de nerfs vne foiblesse,
 Qui les tenoit contrains des leur basse ieunesse,
 S'affoiblit tellement, se laschant par dehors,
 Que leur esprit plus fort vainquit leur foible cors,
 Et volla triomphant aux pleines ætherees,
 D'ou nous oyons encor leurs chansons mesurees,
 Qui nous inuitent ore avecque les neuf Sœurs,
 A regretter ici de leurs chants les douceurs.
 Si le bon fruit nous vient d'une bonne semence,
 Ici des fruits viendront d'une rare excellence.*

De N. Michel, Medecin, Poëte græc & lat.

*Loin loin Phœbus d'ici, retirez vous, ô Muses,
 La mort d'un Michel rend vos sciences confuses :
 Penses-tu qu'on te croye, ô Phœbus, medecin,
 O Muses, ni vostre art immortel & diuin ?
 Ce sont contes qu'on fait, hélas ? ce sont des fables,
 Que fausses on raconte ainsi que veritables :
 Car Michel, medecin, qui vous aimoit si fort,
 Deuoit estre par vous garanti de la mort.
 Vous deuiez du trespas sauuer vn Hypocrate,
 Et tousiours faire viure vn Homere, vn Socrate,
 Et Michel qu'on tenoit docte auoir surpassé
 Ceux du siecle present & ceux du temps passé.*

De I. Dalechans, Sieur de Nauarre.

*D'un tel lien estoient les ames saintes
 De Dalechans & de Michel etraintes,
 Que cestuy mort, l'autre aussi tost voulut
 Voler apres à son dernier salut.*

*Mais si le Vray, la Vertu, la Science,
 Si la Bonté, si la sage Prudence,*

*Deuoient mourir , mourir elles deuoient
En Dallechans , ou c'est qu'elles viuoient.
De Damoiselle I. Malherbe , agee de 7. ans ,
au Sieur de Digny , son Pere.*

*Pourquoy , Malherbe , dolent Pere ,
Regrettes tu ta fille chere ,
Puis que la belle Infantelette
Est ore aux cieux vne Angelette ?
T'est-ce pas vne grand' louange ,
D'auoir esté pere d'vn Ange ?*

De R. Garnier , Poete Tragique.

*Neuf lustres sont passez , que ma Muse Lyrique
Lamenta sur le Clain la Peruse Tragique :
Et maintenant ie plain Garnier qui commençant
Alloit tous les Tragics de France deuançant :
Qui iuge , connoissant les lois & la droiture ,
Punissoit en ses vers l'infame forfaiture
Des Rois malauisez , & des Peuples mutins ,
Par l'exemple des Grecs & des Princes Latins :
Cartels , ou tous les Grands bien appris peuuent lire
Ce qu'vn Conseil flateur ou craintif n'ose dire :
Pour ce , de Melpomene & l'amour & le cueur ,
Il fut des vers Gregeois & des Romains vainqueur .
Toutefois de ces vers il n'eut onc recompence :
Le metier de cet Art ne vaut pas la depenche.
Garnier pour le public fut tousiours empesché ,
Et pour son passetemps aux Muses attaché.
Les Muses luy seruoient de Cartes & de Balles ,
Ou prennent leurs plaisirs les ames generalles.
Mais seul en son loisir des Muses frequenté ,
D'vn plaisir souuerain il estoit contenté :*

*Tant ce Iouët à fous, cet Art folaſtre affolle
 Ceux que Phœbus rait maîtres en ſon ecolle.
 La Parque ferma, lors qu'on luy ferma les yeux,
 Le Theatre & la porte à tous ebats ioyeux :
 Mais hélas ! elle ouurit maintes ſources hautaines
 En des yeux regorgeants de piteuſes fontaines.
 Des ruiſſeaux d'Helicon ſa mort nous a priuez,
 Mais le Loire & le Loir enſlez ſont deriuez :
 Et la Ferté Benard, le lieu de ſa naiſſance,
 Sarte & Maine ont ietté des pleurs en abondance.
 Les Muſes ont quitté leurs Lauriers Delphiens,
 Et couronné leurs chefs de Cypres Candiens.
 Et luy trouſſe bagage & conduit ſon Theatre
 Pour faire les grands Rois deuant les Dieux combatre :
 Ayant ſes vers aſſez les mortels reiouys,
 C'eſt bien raiſon qu'ils ſoient des immortels ouys.*

D'un Eſclau.

*Ce poure ſerf viuant fut miſerable :
 Mais maintenant en puiſſance, en bonheur,
 Apres la mort il eſt aux Rois ſemblable,
 Et peut autant que Charles l'Empereur.*

D'Epictete.

*Epictete ie fu boiteux,
 Autant qu'Irus neceſſiteux :
 Eſclau à beaucoup odieux,
 Et toutefois aimé des Dieux.*

De Ianon.

*Damon Ianon ici gifante,
 De Mari n'eut eſtant viuante :
 Et toutefois la bonne Dame
 De pluſieurs Maris eſtoit femme.*

Ci

De Rauet.

*Ci gist Rauet, guerrier nouueau,
Pourtrait armé plein de vaillance,
Qu'on ne vit onc porter de lance,
Ni de haubert qu'en ce tableau.*



SONETS.

Sur la Mort infortunee de D. Madeleine de Bailleul,
fille du s^r du Renouart, auentue l'an 1569.

Par le SIEVR DE LA FRESNAIE
VAUVELIN.



*EDANS Rouen, le quatriefme du mois,
Qui tient de verd toute la terre ornee,
Se celebroit vn festin d'Hymenee,
Dont se feroient bien contentez les Rois.*

*Là par sur tout vne Nimphe de chois,
De sa beauté la Noce auoit paree :
Et lors qui l'eust du festin separee,
Il eust esté sans Soleil cette fois.*

*On n'en verra iamais de telle au monde,
En ses beautez elle estoit sans seconde,
De l'yniuers l'honneur & l'ornement :*

*Au bal, aux ieux, chacun vouloit paroistre,
Quand vn grand feu, qui lors soudainement
Tout deuant, la fist là disparoistre.*

2.

*En ce festin ou le conseil peu sage
 Des hommes vains contrefaisoit les Dieux,
 S'eprit le feu d'un brandon furieux,
 Pour rabbaïffer leur superbe courage :*
*Ce feu bruloit & le plus beau visage,
 Le plus beau corps & les deux plus beaux yeux,
 Qu'eussent peu voir depuis mille ans les cieus,
 Qui se miroient en un si bel ouourage ;*
*En ce beau corps estoit un bel esprit,
 Dont l'amour saint diuinement s'eprit,
 Voyant cet âge indigne de la Belle,
 Ainsi que l'or dans le feu l'eprouua,
 Et pure & nette en flame l'enleua,
 Pour estre aux cieus au rang d'une immortelle.*

3.

*Ce n'est pas moy qui descris la grandeur,
 Ni les apreſts ni la grande deſpence,
 Qui se faisoient à la magnificence
 De ce festin menacé de malheur :*
*Ce n'est pas moy qui chante la valeur
 De ceux qui là, remarquez d'excellence,
 Eussent donné peut estre leur sentence,
 Que le moyen se fust trouué meilleur :*
*Mais las ! ie di l'aenture cruelle,
 Hymen cruel & la Noce infidelle,
 L'Astre cruel, qui ce iour eut pouuoir
 De faire perdre, en moins d'un petit soir,
 De nos beautez la beauté la plus belle
 Que la Nature en ce monde eust fait voir.*

4.

*Les Anges saints & les ames elues ,
 Qui sont du Ciel citoyens bien heureux ,
 Voyant le feu d'vn brafier chaleureux ,
 Qui tant auoit de personnes perdues ,
 Ont contrebas les ailles etendues
 Pour receuoir cet Esprit amoureux ,
 Qui, laissant là son beau corps langoureux ,
 Par eux à Dieu fut conduit sur les nues :
 Et comme aux cieux iadis le grand Voyant,
 Fut eleué dans vn Char flamboyant,
 Laisfant tomber sa robe etincelante :
 Elle ainsi fut, dans vn char enflamé,
 Aux cieux portee à son Dieu bien aimé,
 Laisfant, hélas! sa chair ici brulante.*

5.

*Au plus bel âge ou des belles la Belle
 Eust sceu venir : Amour de sa beauté
 S'enamourant, trouua la chasteté,
 Qui contre luy dans son cueur fut rebelle :
 Et luy, voyant que sa chaude etincelle
 Ne peut forcer sa grand' pudicité,
 Il conspira, par apre cruauté,
 De luy bruler son ecorce mortelle.
 Lors à Vulcan il vient pour se venger :
 Puis qu'il n'a peu de son feu l'outrager ,
 Il veut qu'vn feu naturel la foudroye :
 Le fait auient : le corps est foudroyé :
 Mais son esprit, dans les cieux enuoyé,
 Chaste, d'Amour triomphe avecque ioye.*

X x ij

6.

*Les Cherubins, les Anges precieux,
 Saintes & Saints & les celestes ames,
 Au Ciel montez sans macule & sans blames,
 Admirants or' le Sauueur glorieux,
 Voyants monter, comme en triomphe aux cieux,
 Dedans vn Char enuironné de flames,
 La belle fleur de toutes ieunes Dames,
 Viennent autour pour la contempler mieux :*
*Ayant au feu fait ses vertus plus nettes,
 Elle s'egalle avec les plus parfaites,
 Aise d'auoir là changé de seiour :*
*Arriere aussi pour voir elle se tourne,
 Si du festin la bande encor seiourne,
 A ne vouloir iouir d'vn si beau iour.*

7.

*Les doctes Sœurs, l'Aonide Neuuaine,
 Voyant le feu d'elle autour flamboyer,
 La par leurs yeux, pour la flame noyer,
 Faisoient couler les eaux de leur Fontaine :*
*Avec leurs pleurs les Naiades de Seine
 Vouloient encor leurs ondes employer :*
*Et vouloient tant les Graces larmoyer,
 Qu'eteindre on peust cette flame soudaine :*
Quand Iupiter leurs desseins arresta :
*N'empeschez point, dit il, qu'ici ne vienne
 Auecques vous, compagne & citoyenne,
 Cette Vertu qui les vices domta :*
*Iadis brûlant dans la chemise sienne,
 Mon grand Hercule au Ciel ainsi monta.*

8.

*N'estoit-ce assez de voir la terre peinte
De mille fleurs, & de son verd manteau,
Qu'elle auoit pris en ce doux renouveau,
Sans faire en Salle vne verdure feinte ?*

*N'estoit-ce assez que cette belle Sainte,
De ses beautez fist le Festin plus beau,
Sans arrondir le Buis mort en berceau,
Sous la couleur de quelque toile teinte ?*

*D'elle les cieux en font vn cher ioyau,
Comme de Dieu le miracle nouueau,
Et digne d'eux au Ciel l'ont apellee :*

*Et toy, Festin, tu luy fus vn tombeau
Indigne d'elle : au Festin de Pelee
Ainsi iadis Discorde fut melee.*

9.

*Muses, hélas ! ou habiterez vous
D'orenavant ? dans quelle pucelette,
Las ! sera plus vostre belle logette
Lors que des cieux descendrez entre nous ?*

*Muses, hélas ! & d'ou vint ce courroux,
Qui fist brûler cette belle Nymphette,
Volant aux cieux ainsi qu'une bluette,
Que le vent chasse au ferein le plus doux ?*

*Muses, estant les vertus retirees
(De nous en vain dans les cieux admirees)
Hors de la terre ou regne tout discord,*

*Ore à bon droit estant la vertu mesme,
Elle est vnue à l'vnion suprefme,
Puis qu'elle aimoit comme vous tout accord.*

10.

*Ce iour fatal la belle estoit vestue
 De verd & blanc : & ce taffetas verd,
 Son bel espoir montrait à decouvert :
 Et cet argent sa foy purement nue :
 En ses ans verds la Belle est paruenue
 Ou son Espoir auoit le Ciel ouuert,
 De blanche foy son pur Esprit couuert,
 La fist de Dieu sans tache estre connue :
 Elle est vestue aux cieus ou elle est or',
 D'autres ioyaux que de perles & d'or,
 En vn Festin ou le verd tousiours dure :
 De rais flambans est couronné son chef,
 Sans craindre plus d'vn brandon le mechef :
 Car là le feu ne brule la verdure.*

11.

*S'on ne souffroit iamais aucuns malheurs
 Pour les beautez ou pour la gentilleffe,
 Celle qui fut digne d'estre Deesse
 N'eust par ce feu souffert tant de douleurs.
 Elle passoit de merite & d'honneurs
 De ses parents la superbe richesse,
 Et ses vertus surpassoient sa ieunesse,
 Sa noble race outrepassoient ses mœurs.
 Mais pour cela l'impitoyable flame
 N'eut point pitié d'une si gentille ame,
 Elle eust fait doux les Tigres & les Ours :
 Elle eust fait doux vn rude Antropophage,
 Si le malheur de ce malheureux age
 Eust merité de iouir de ses iours.*

12.

*Lors que i'auois & ma premiere ardeur ,
Et le loisir de songer sur Parnasse ,
Si i'eusses plaint cette quatriesme Grace ,
I'eusses emeu tout l'yniuers en pleur :*

*Mais n'estant plus mon Laurier en verdeur ,
De sa beauté, des beautez l'outrepasse ,
Les plus beaux traits d'encre epaisse i'efface ,
Et ce beau feu i'eteins par ma froideur.*

*Hé qui pourroit d'une pointe assez dure ,
Grauer, hélas! dessus sa sepulture
Le sort cruel d'un si douloureux mal!*

*Qui le pourroit, il feroit les gros marbres
De pitié fendre & le dur tronc des arbres,
Voire briser vn grand mont de metal.*

13.

*Toy sa compagne, ô douce Moriciere ,
Comme les tiens aimoient ses grands ayeux ,
Las! tu l'aimois viuante beaucoup mieux ,
Et morte encor accompagnas sa biere.*

*Comme le sien la Parque filandriere ,
Las! a brulé ton filet gracieux ,
Qui fait iouir ton cœur deuotieux ,
Comme elle aussi, de la belle lumiere.*

*Elle te dit là sus le grand plaisir ,
Qu'elle a d'auoir le comble du desir ,
Que son Esprit imaginoit sans cesse :*

*Et si souhaite auoir pour compagnon
Son oncle cher, des Dieux le cher mignon ,
Qui vit pour elle ici plein de detresse.*

14.

*Vous, son cher oncle, & qui pouuez encore
Sans le sçauoir des autres emprunter,
A son honneur de l'honneur adioûter,
Si quelqu'honneur le mesme honneur honore.*

*Des yeux de l'ame, aux cieux ou elle est ore,
Voyez la Vierge vn saint Epous vanter,
Et toute en feu de beaux hymnes chanter
A l'Eternel, qu'eternelle elle adore.*

*Là rien d'humain vostre Niece ne poind,
Fors que son oncle avec elle n'est point,
Et cette vierge en son heur vous desfire :*

*Enfin aux cieux elle vous tirera,
Comme l'Emant le fer pesant attire,
Et lors son cœur elle contentera.*

15.

*Esprit heureux, qui si doucement
Tournois les yeux plus clairs qu'vne planette,
Et qui formois la parole parfaite,
Qui vit encor en maint entendement :*

*Ia tu sentoies vn chaste embrasement
En la saison de ce mois verdelette,
Non comme fille, ains comme vne Angelette,
Qui va du monde au hautain Firmament :*

*Alors qu'vn feu, venant à l'impourueue,
De toy, sa fleur, la terre a depourueue,
Qui plaint encor ton lamentable Sort :*

*Las! toy partant, l'amour partit du monde,
Defia perir veut la machine ronde,
Et chacun veut mourir apres ta mort.*

16.

*De ce Phenix est brûlé le panage ,
Le pourpre & l'or de ses plumes dorees ,
Le bel azur des ailles honorees ,
Qui las ! faisoient au seul Soleil hommage.*

*Mais pour la flame il a bien dauantage
Dans le seiour des plaines ætherees :
Par ce qu'il a des ailles asseurees ,
Et pour mortel immortel est son age.*

*Ce beau Phenix estant vnic au monde ,
N'eust peu trouuer d'autre vertu seconde ,
Qui n'eust esté pour ses vertus moleste :*

*Et maintenant que Dieu le fait renaistre
Par cette flame , aux cieux on le voit estre
Accompagné de la vertu celeste.*

17.

*Ayant hélas ! tousiours creu fermement
Que par le feu finiroit toute chose :
Mieux que deuant ie croy qu'vn Ecpirose
Sera du monde enfin l'acheuement ,*

*Puis que la Belle estant certainement
Vn petit Monde ou la vertu fut close ,
Or' par le feu dans les cieux se repose ,
Ayant pris fin en cet embrasement.*

*Le feu tout purge & du Monde la masse
Ne le peut estre , auant qu'auoir la Grace ,
Si par la flame on ne la purge aussi :*

*Vray ie le croy , puisque cette Parfaite ,
Qui de Dieu fut vn petit Monde faite ,
A par la flame esté purgee ici.*

18.

*Las! on voyoit de Carrouges la dame
Deça, dela, courir echeuelee,
Les bras croisez, dire : hélas! desolee,
Quelle douleur mon poure cœur entame!*

*Las! que diray-ie, ô malheureuse femme,
A ses parents, qui me l'auoient baillee?
Ce mois pour moy n'a la terre emaillee,
Car vn hyuer fait en moy cette flame.*

*Et qu'ay-ie fait à Dieu, las! miserable,
Qui ne punit le malheureux coupable,
Et donne aux bons vne mort violente?*

*Mais, ô bon Dieu, que tres-mal ie me fonde,
Ie croy voyant mourir cette innocente,
Que ie verray bien tost la fin du monde.*

19.

*Mais qui croiroit cette Nimphe estre morte,
Il erreroit : heureuse elle est encore,
Bien que sans corps son ame au Ciel adore
De ce grand Dieu la Triple-vnité forte.*

*Elle a passé la glorieuse porte
De Paradis : duquel elle void ore
La vanité que ce vain monde honore,
Sans regarder au malheur qu'elle aporte :*

*Elle vit donc & bienheureuse & Sainte,
Sans de la flame auoir aucune crainte,
Ni de souffrir vne mort lamentable :*

*Elle est montée aux cieux en pleine gloire,
Ayant souffert au feu son purgatoire,
Et de terrestre aux Dieux elle est semblable.*

20.

*Seigneur d'honneur, & vous, Dame gentille,
A qui Dieu fist cette grace d'auoir
Os de vos os, sous vostre doux pouuoir,
Cette bien nee & vertueuse fille :*

*Ce vous feroit vne peine inutile,
Que de penser en son corps la reuoir,
S'il ne vous plaiſt ce bonheur receuoir
Par les beaux yeux cachez en l'euangile.*

*Mais s'il vous plaiſt prendre ces diuins yeux,
Sans pleurs humains, penetrerez les cieux,
Et la verrez au rang des saintes ames :*

*Alors heureux dire vous vous pourrez,
Quand Dieu par elle en face vous verrez,
Et benirez les malheureuses flames.*

21.

*O tristes vers, allez trouuer la cendre
De cette Vierge avec ces piteux os
Reſtez du feu dans leur ſepulchre enclos,
Et tout honneur bien toſt allez luy rendre :*

*Si vostre voix vn iour ſe peut etendre
Iuſques aux cieux ou elle eſt en repos,
Faites ſi bien qu'entendant vos propos,
Le monde auſſi ſes vertus puiſſe entendre.*

*Mais las! ie croy que vostre baſſe vois
N'eleuera ſon nom de ſi grand pois
Sur les ſoupirs de vostre foible aleine :*

*Et toutefois vous vous contenterez,
Quand deſormais touſiours vous chanterez
Le chaſte honneur de cette Madeleine.*

22.

*Gentil Esprit , ferois-tu point , hélas !
Ce Rossignol qui , dans ce beau bocage ,
A longs soupirs degoise son ramage
Parmi le frais de ces ombrages bas :*

*Las ! si tu l'es , ne me le cele pas ,
Et mes soupirs par tes soupirs soulage ,
Si tu ne l'es , tu fois vn Dieu sauuage
Qui comme moy lamente vn dur trespas .*

*Car estant seul & n'ayant de compaigne ,
O Rossignol , qui repondre te daigne :*

Las ! reponds moy , soit ore que tu fois

*Ce bel Esprit , que tout le Ciel admire ,
Soit que tu fois quelque Dieu de ces bois ;
Aumoins d'accord plaignons nostre martire .*

23.

*Sì vous auez le bienheureux souci
Du mont Parnasse & des vertes vallees ,
Ou font les eaux liquides deuallees
Et d'Hippocrene & de Permesse aussi ,*

*Si vous auez dans vn marbre endurci ,
Muses , iamais des plaintes engrauees ,
Contre le temps soient en cuiure eleuees
Tous ces regrets & ces durs vers ici .*

*DV MOIS de May la quatriesme iournee ,
L'an mil cinq cents soixante neuf , auint
De ce Phœnix la mort infortunee .*

*Mais luy brûlé , son bel esprit reuint
Autre Phœnix , dont la beauté renee
Malgré la flame , immortelle se tint .*

24.

*Le iour trois fois s'est ouuert & fermé
Pendant que i'ay lamenté la tristesse
Qui me surprit, entendant la detresse
Que ce beau corps souffrit tout enflamé.*

*Mais si i'auoy le doux vers estimé
Dont le Tuscan soupiroit sa Maistresse,
Vn an entier ie plaindroy la Deesse,
Qui surpassoit son Laurier tant aimé :
Et si mes vers tiroient vne memoire
Longue apres eux, comme est grande sa gloire,
Sans fin seroient de bonne oreille ouis :*

*Mais son merite egaller ie n'ay garde :
Car quand de pres le Soleil on regarde,
De ses beaux rais les yeux sont eblouis.*

25.

*Las! ie confesse & que la grand' beauté,
Et la douceur de cette vierge tendre,
Eust de pitié fait les entrailles fendre
D'vne Tigresse horrible en cruauté!*

*Et que courtoise en douce priuauté
Elle sçauoit toutes choses comprendre,
Et si sçauoit aux plus sçauants aprendre
Les chastes loix de chaste loyauté :*

*Qu'elle deuoit ou viure longue vie,
Ou sans douleur aux cieux estre rauie,
S'il m'est permis des faits de Dieu iuger :*

*Mais, ô le Feure, en l'ayant deploreé,
Ie pense rendre & ma Muse honoree,
Et par sa mort de la Mort me venger.*

26.

*Ce beau Soleil, qui des son aube belle
Alla coucher au couchant de son iour,
A fait au Ciel, dont il vint, son retour,
Et là demeure en demeure eternelle.*

*Changez d'habit, sainte troupe pucelle,
Et tout de noir faites vous vn atour,
Et d'vn rebat aux montagnes d'autour
Faites rebruire vne mort si cruelle.*

*Seine, aujourd'hui porte des tristes pleurs
Pour ton tribut à la mer, & vous, fleurs,
Toutes de noir bordeç son long riuage :*

*Puis qu'en ce feu sont les beaux feux eteins,
Qui, rayonnants au Ciel entre les Saints,
Font maintenant en terre vn noir ombrage.*

27.

*Ores vn autre Seine, vn autre beau riuage,
O vierge Madeleine, heureuse tu connois :
Et de l'Eternité les modelles tu vois,
Dont ce Monde n'est rien sinon vn vain ombrage.*

*A d'autres qu'aux mortels, d'vn immortel langage,
De tes chastes desirs tu fais ouir la voix :
Et maintenant sans temple au temple des vrais Rois,
Sans image tu vois de Dieu la vraye image.*

*Et bienheureuse au Ciel tu vois naistre le iour,
Et souz tes pieds encor les estoiles autour
Produire en tournoyant leurs effets variables :*

*Et tu peux voir encor les Muses ici bas
Plaindre que leur Laurier flestrit par le trespas
De toy vierge brûlée en tes ans mariables.*

28.

*Belle ame qui le cœur eus toufiours enflammé
D'vn penfer chaste & haut dans ton corps solitaire,
Et qui libre viuant loin des pas du vulgaire,
As les Muses, les Arts & le Repos aimé :*

*Pleine de chasteté tu n'as guere estimé
Cette humaine demeure : ains t'en voulant distraire,
Ton esprit a suiui le beau chemin contraire,
Et du vice quitté le sentier diffamé.*

*Ainsi toy qui, voulant d'vne soigneuse cure
Enrichir ton esprit d'vn sçauoir precieux,
Et de gentilles mœurs (thresor qui toufiours dure)*

*Arriuant à ta fin tu t'en volas aux Cieux,
Bien aise d'y trouuer (colombe blanche & pure)
Ce sçauoir rare & saint, qui rend l'esprit ioyeux.*

29.

*Quand vn beau pot d'œillets, d'amaranthe & de fleurs
(Duquel a pris le soin vne Nymphette belle,
Pour en parer son chef en la saison nouvelle)
D'auenture est gâté par mauuaises vapeurs,*

*D'auenture est brisé par les apres fureurs
D'vn vent qui brise tout : la Nimphe lors apelle
Le Ciel, le vent cruel, toute estoile cruelle,
Et simplette repand vn grand ruisseau de pleurs :*

*Ainsi Rouen blamant de cette belle plante
Le brisement facheux, s'accoutre tout de noir,
Encor que May se montre en robe verdoyante :*

*Seine defesperee à tout chacun fait voir
Son courroux furieux à bouillons ondoyante,
Et par dessus ses bords en l'Océan va choir.*

30.

*Les Anges & les Saints & les diuins esprits ,
Voyant du Ciel ici la vierge Madeleine ,
Qui par le feu deuoit purger sa chair humaine ,
A Dieu disoient ainsi de grand' merueille epris :*

*Fay , Seigneur , que de toy nous puissions estre appris
Aux vertus, aux beaux arts, dont cette fille est pleine :
Ou tire la dehors de la Cité mondaine ,
Puisque diuine l'ont les mortels à mepris.*

*Le Seigneur repondit : Son ame reluisante
Auecques vous bien tost vous verrez discourante
Du desir qui la tire hors du mondain ennuy.*

*Ce dit , tendant la main à l'ame bien aprise
De la fille ennuyee, en son throsne l'a mise
Au rang des saints esprits qui sont aupres de luy.*

31.

*Bailleul , qui pour m'aimer prises ma Muse basse ,
Cesse de lamenter le trespas douloureux
De ta Niece viuante au beau sein amoureux
De Dieu qui l'a rauie aux Cieux en son Parnasse :*

*Car Dieu voyant du Ciel, d'yne gentille grace ,
Les filles par les Prez, en ce May vigoureux ,
Cueillir des belles fleurs les fleurons bien heureux ,
Pour parer leurs beaux chefs, parements de leur face :*

*Il voulut à l'enui d'yne d'elles s'orner ,
Et comme d'yne fleur son chef en couronner ,
Sur toutes choiffant ta Niece plus parfaite :*

*Pour ce faire il cueillit sa belle ame en sa fleur ,
Qui luit ore en son chef ainsi qu'yne Planete :
Est-ce cause, Bailleul, d'en faire si grand pleur ?*

Si

32.

*Si loin de ce mortel & de ce court seiour ,
 Plein d'ennuis, plein de maux, d'enuie & de martire,
 L'ame de cette vierge, ainsi qu'elle desire,
 Enfin a fait aux cieux à son Seigneur retour :*
*Si les Anges elle a d'elle affis tout autour ,
 En ce Siege de gloire ou tout le monde aspire ,
 Hors du monde facheux ou l'on ne sçauroit dire
 Que l'homme sans douleur puisse viure vn seul iour ,
 Pourquoi la voulons nous lamenter estant morte,
 Puis qu'entrant au vray bien, hors du mal elle sort
 Par la Mort, qui la fait heureuse en cette sorte ?
 Qui iamais se facha de voir surgir au Port
 Le nauire fuyant vne tempeste forte ?
 Quand remercirons nous plus à propos la Mort ?*

33.

*Rigoureuses douceurs, repouffes agreables,
 Pleines de chaste amour, pleines de pieté,
 Enfance, qui prudente as mon cœur surmonté,
 Dont ore i'aperçoy les graces fauorables :*
*Acueil gentil & doux, paroles amiables ,
 Pleines de courtoisie & toute honnesteté,
 Fleur de parfaites mœurs, fontaine de beauté,
 Qui teniez dans vos eaux des miroirs attrayables :*
*Et vous diuins regards pour faire vn homme heureux
 Et maintenant puissants pour retirer de blame
 L'homme qui s'enhardit aux faits degeneux :*
*Et vous diuine ardeur dont le beau feu m'enflame
 D'estre de vos vertus iusqu'au Ciel amoureux ,
 Vous fustes les appas qui rauirent mon ame.*

Y y



Tombeau sur le fait precedent.



*PASSANT, ferme le pas : regarde à ce
mechef :*

*Pour voir qui t'y semond auise de rechef.
Tu verras que ce sont deux filles en
fleur d'age,*

*Parfaites en beauté, de noble parentage,
Eteintes d'un brandon de feux aaventureux,
Qui rendit d'un Festin les ebats douloureux.*

*Ce fut lors qu'un beau feu d'une autre douce flame,
Et l'Epous & l'Epouse enflammoit en leur ame :
Mais ce dous feu n'estoit qu'un glaçon à l'endroit
De ces Filles portant au cœur vn chaste froit :
Quelque feu que ce fust, la chaleur alumee
Rendit tost la maison & la salle enflammee :
Et ce froid quel qui fust tellement se roidit,
Que bien tost la chaleur des flames refroidit.*

*Moy Madelon i'estoy fille du Renouart
(Du vieil sang de Bailleul) brulee en ce hasard :
De plusieurs fus cherie & de tous estimee,
Deuançant par merite encor la renommee :
Je demeuray rauie, en ce grand defarroy,
Des bras du Gouverneur, du Lieutenant de Roy,
Qui sienne me tenoit comme parent, & pere
Me nourrissant aussi comme sa fille chere.*

*Et toy la Moriciere, ô compagne, au besoin
 Me laisseras-tu donc? Quoy? ie ne suis pas loin,
 Ne te pressay-ie point? pourquoy doncques si promte
 Ainsi m'accuses tu? seroit-ce pas ma honte
 Que de t'auoir quittee? hé ton heur est le mien,
 Et tousiours mon bonheur estoit conioint au tien:
 Auroy-ie donc fait faute à l'ynion iuree?
 Tousiours en mesme lit elle fut asseuree:
 Nous auons vn lit mesme en vn mesme tombeau,
 Echangé seulement par vn sentier nouueau,
 Et par mesme chemin, d'vne mesme auenture,
 Coniointes on nous voit en mesme sepulture.
 Dieu t'ayant, Madeleine, ici faite vn Miroir,
 Ou toutes les vertus des filles on peut voir,
 Pouuooy-ie à mon honneur te fausser compagnie,
 Estant des mon enfance à ton enfance vnie?
 O bienheureuse Fille, heureuses vous aussi
 Filles, dont ce brandon deuorant n'eut merci.*

*Et vous, gente ieunesse, en blancs habits vestue,
 Qui simple d'honorer nos cendres s'euertue,
 Blanches vous tesmoignez nostre felicité:
 Nos corps couuers de noir vostre calamité:
 Nostre noir fait le dueil de vostre mal funeste,
 Et des maux auenir desia l'augure atteste.*

*Souuenez vous en bien & tousiours y pensez,
 Car des vostre berceau ces maux sont commencez:
 Vous auez veu souiller les sacrez edifices,
 Renuerfer les Autels, cesser les saints offices,
 Vostre Roy meconnu, son Lieutenant chassé,
 Et vostre Parlement de ce lieu déplacé,*

*La Iustice bannie hors de vos trois Colleges ,
 Et vos Sceaux vsurpez par des mains sacrileges :
 Tairay-ie le surplus? vostre Rouen troublé,
 Vit en vn lieu le corps des Estats assemblé,
 Ce lieu tost se ruine, & la cheute tombante
 Les plus fermes esprits de la troupe epouuante?
 Vostre Pont abismé, les vaisseaux fracassez,
 (En repos dans le Quay) des Rochers deglangez?
 Las! qu'aiouste ce Feu; Si c'est vn sacrifice
 Des ieunes & des vieux appaisant ta iustice,
 O grand Dieu tout puissant, ce brulage est heureux,
 Heureuse l'Holocauste en temps si dangereux!
 Si c'est vn autre signe, vn autre vray presage,
 D'autres maux auenir en vn si facheux age,
 Heureuse deliurance, heureux l'echapement,
 Qui nous garantit tous de ce futur tourment.
 Et vous, ô Suruiuants, si la façon brutiue,
 Des vices de ce Siecle encore vous captiue,
 Dieu vueille detourner cet orage de vous,
 Et le detourne aussi des prudents & de tous.
 Et toy qui lis ces vers, pour toy prens y bien garde :
 Car le commun malheur tout le monde regarde.*





DIVERS SONETS.

Par le SIEVR DE LA FRESNAIE
VAVQVELIN.

I.



YANT quitté Phœbus & Mercure fuiuant,
Alors que ie cherchoy ce qu'enseigne
Barthole,
Pour cribler le sablon, dont se dore
Pañole,

I'alloy des vers sans art par ebat escriuant.

*Troupeau diuin qui vas la Fontaine auiuant,
Qui sur le Mont cornu les Poètes affole,
Si lors ie les apris, disciple en vostre ecole,
Muses, faites les viure au siecle suruiuant.*

*Ie t'en donne, Mon Fils, cette moindre partie,
Que ie fi lors qu'aux Droits mon ame reuertie
En auoit le filet de la trame tissu :*

*Afin, si comme moy de Phœbus tu prens cure,
En le reconnoissant tu ne laisses Mercure,
Depeur que tu ne sois des neuf Muses deceu.*

Y y iij

2.

Petits Sonets, bien peu vous liront aujourd'hui :
Car beaucoup devant moy se sont acquis l'estime,
Que pourroit meriter vne excellente rime,
Qui fait que sans trauail la Nature ie suy.

Sans plus ie me contente en passant mon ennuy,
Au lieu d'autres plaisirs, qu'vne prose ie lime,
D'vn air bas & courant, des vers le plus infime,
Luy baillant vn suiet qui soit digne de luy.

A l'ecart de la France, ô doux Sonets, peut estre
Vous pourrez rencontrer vn iour tant de bonheur,
Qu'aux bors d'Orne & de Seine on vous pourra connoistre.

Heureux ceux-la qui font choses dignes d'honneur,
Et qui meritent bien d'estre escrites & sceues,
Ou d'en escrire aussi bien dignes d'estre leues.

3.

Ce fut toy, Du-Bellay, qui des premiers en France
D'Italie attiras les Sonets amoureux :
Depuis y seiournant d'vn goust plus sauoureux,
Le premier tu les as mis hors de leur enfance.

Ie ne me vante pas, plein de vaine arrogance,
Que les miens soient autant que les tiens vigoureux :
Tu me connois & vois mon stile langoureux,
Qui s'eleueroit trop par son outrecuidance.

On dit, quand au vieux temps les hommes batissoient,
Que les Singes comme eux à bâtir s'efforçoient,
Par mines essayants en tout les contrefaire :

Mais ils estoient sans force & sans outils aussi :
Peut estre, Du-Bellay, que ie veux ainsi faire :
Maints Poètes en France au moins en font ainsi.

4.

*I'ay veu, mon cher Baïf, qu'allant au Mont-Ioubert
 Je recherchoy les pas de ta belle memoire,
 Et qu'estant lors poussé d'une gentille gloire,
 Je marchois au chemin que tu nous as ouuert.*

*Mais ie trouue auiourd'hui ce beau sentier couuert
 De bois entrefiché tout plein d'une ombre noire :
 Puis au fleuve d'oubli mes parents m'ont fait boire,
 N'osant prendre d'ebat qu'aux Forenses d'Imbert.*

*Ma Muse ne sent plus que la Muse Carique
 Pleine de barbarie, & non la Muse Attique
 Doucereuse & coulante : Adieu doncques, Phœbus,
 Si ie veux proroger ta Iustice diuine,
 Il faut qu'avec depens aussi tost ie decline,
 Ou Mercure autrement appelle en cas d'abus.*

5.

*Triste, melencolic & plein de nonchalance,
 Desesperé d'auoir iamais contentement,
 Ie passois Orleans, ou i'eu premierement,
 Caliste, le bonheur d'auoir ta connoissance :*

*A Bourges venant voir de nos Droits l'excellence,
 Duarin de nos loix le diuin ornement :
 I'eu le bien que d'y voir particulierement
 Sainte Marthe pour lors mon frere d'alliance.*

*Combien qu'un plus grand heur ie ne pouuois auoir
 Que le diuin esprit du grand Duarin voir,
 Et receuoir, Caliste, vn confort d'un tel frere :*

*Toutefois assoupi comme vn marbre ie suis,
 Et pour autre plaisir elongner ie ne puis
 De mon cœur, de mes yeux, l'amoureuse misere.*

Y y iiij

6.

*Cher Belleau , qui te voit sous les vertes ombrettes ,
Encifer tes beaux vers aux tendres arbrisseaux ,
Il voit Paris en Ide au long des clairs ruisseaux ,
Avec OEnone encor fluter ses amourettes.*

*Et qui t'oit , mon Belleau , de complaints aigrettes ,
En tes vers accouplez chanter tes petits maux ,
Il oit Ouide encor plaindre les doux trauaux ,
Que Corinne ecouloit dans ses veines secrettes.*

*La Muse te donnant la douceur en tes vers ,
A fait qu'on les verra cherir par l'vniuers :
Sur l'air de la douceur doucement tu te fondes :*

*Tes baisers amoureux dont chacun est epris ,
Ont si bien contenté les plus rares esprits ,
Que Second qui n'auoit de second tu secondes.*

7.

*Saint François , en qui font les Vertus demeurance ,
En qui tous beaux pensers font leur diuin sejour ,
Seul quasi demeuré Soleil à nostre iour ,
Qui de ce monde aueugle eclaire l'ignorance :*

*Ce feroit trop grand faix pour ma foible puissance ,
Le ferois à tous arts encore vn mauuais tour ,
Si vostre los connu par tout ce rond contour ,
Le tachois d'entreprendre à mettre en euidence.*

*De vous chante Belleau , qui pour don a des cieux
Vn Chant qui se conforme aux vers ingenieux :
Car en vain quand à moy vos louanges ie tente :*

*Aussi ie ne pourroy iamais sauter si haut :
Souuent audacieux i'en contemple le faut :
Mais la hauteur trop grande aussi tost m'epouuente.*

8.

*O que l'eau viue plaist d'une belle fontaine ,
Qui naturelle roule en son cours azuré,
Ou quand en marbre blanc, d'or fin elabouré,
Par diuers artifice vn doux bruit elle meine.*

*Or vostre air naturel & poli par la peine ,
Ces deux gloires fait voir , sur le temps assureé :
Estant de la Nature entre tous honoré ,
Et de l'Art plus parfait ayant la douce veine.*

*Ces deux, vnis ensemble, ont fait ce beau ruisseau ,
Dont coule en son canal ceite pure & claire eau ,
Qui tousiours est en vous & riche & naturelle.*

*Du Perron, qui tout l'art de ce bel Art sçauetz ,
Puis que le cœur à Dieu tout tourné vous auez ,
Tournez encor à luy vostre Muse immortelle.*

9.

*Mais n'ont-ce pas esté quelques diuins Orphees ,
Qui iouants de la harpe ont ces rocs amassez ?
Puis les ont l'un sur l'autre, ô Falaise, entassez ,
Pour en faire à la fin aux Muses leurs trophées ?*

*Mais n'est-ce pas ici la belle Roche aux Fees ?
Leur fosse cauerneuse, ou sont leurs pas tracez ,
Qui n'ont encore peu du temps estre effacez ,
Ni l'etoffe qui rend leurs chambres etoffées ?*

*Fut-ce pas Arion qui, sortant de la Mer ,
Fut suiui iusqu'ici d'une haute falaise ,
Dont il fist lors ainsi, Falaise, te nommer :*

*Ayant tant de demons qui maintiennent ton aise ,
Ie ne quiers plus qui fait tes esprits renommer ,
Ne qui fait que si fort avec eux ie me plaise.*

10.

*Le croy que quelquefois cherchant ses auentures ,
Ayant en Theffalie esté pastre Apollon ,
Qu'il vint se pourmener iusqu'aux monts de Belon ,
Et iusqu'au vau-de-Vire & iusqu'aux vaux de Bures :*

*Et qu'il apriuoisa premier les creatures ,
Qui sauuages viuoient ici d'vn cœur felon :
Et lors, chef des pasteurs, les fist viure selon
Les naturelles loix des meilleures natures.*

*Et s'estant amoureux pres d'Amphrise abaissé ,
Anfrie, auroit ton nom en memoire laissé ,
Et les beaux vau-de-Vire & mille chansons belles :*

*Mais les guerres, hélas! les ont mises à fin ,
Si les bons Cheualiers d'Oliuier Basselin
N'en font à l'auenir ouir quelques nouvelles.*

11.

*Guidon qui, te guidant à ce gentil metier
Par les chemins du Ciel, de beaux Cercles façonnées,
Dont tes temples diuins, saint Prestre, tu couronnes,
Bel Astre te montrant guide en si beau sentier :*

*Si le monde ton nom tousiours celebre entier,
Et que par tes beaux chants les mieux chantants etonnes,
Guidon, guide mon ame au rang des ames bonnes,
Pour n'estre point des maux de ce monde heritier.*

*Car si dans cette mer de honte & d'ennuis pleine,
En ces rochers encor ma barque ie pourmeine,
Las! i'ay peur desormais de ne surgir à bord!*

*Mais si, suiuant tes pas, dehors ie m'en retire,
I'espere d'equipper vn si braue Nauire
Que ie ne craindray plus ni le temps ni la Mort.*

12.

*Ami sçauant , qui sçais que vaut la defiance ,
Veux-tu point de ton cœur ce monstre fier oster ?
Veux-tu tousiours ainsi de tes amis douter ,
Et n'aimer des bien-nez l'amiable accointance ?*

*Vertueux , as-tu point aux vertus assurance ?
Humain, veux-tu donc point des humains supporter ?
Veux-tu le manche apres de la hache ietter ,
Et voir ta passion maitriser ta science ?*

*Autre Phœbus, veux-tu des Muses t'en fuir ?
Veux-tu point en l'obscur d'un beau Soleil iouir ,
Qui durcisse la fange & la cire amollisse ?*

*Veux-tu donc point user des fleurs de ton Printemps ?
Penses-tu qu'on te baille à viure un autre temps ?
Avec ceux de son âge il faut qu'on s'eiouisse.*

13.

*Adieu les hauts coustaux, adieu les monts rocheux ,
Adieu le val & l'Ante, adieu la haute Roche ,
Adieu tous vos etangs, à tous ie vous reproche
Que vous m'auiez esté pour un an bien facheux.*

*O que le monde en toy, Villette, est depiteux ,
O quelle estrange gent ! chacun qui vous aproche
Sent aussi tost la dent de son parent plus proche ,
Comme d'un estrangeur mordant & rioteux.*

*Le premier pour neant ie vous ay là menees,
Vous en estes tresmal, ô Muses, guerdonnees :
Mais encor pour l'ingrat employer il se faut.*

*Pourtant puisque ie voy mon ame deliuree
Du venin qui l'auoit là dedans eniuree,
O Muses, apres vous ie franchiray le faut.*

14.

*Quelque part que tu sois, le Feure, que fais-tu ?
 Vas-tu toujours suiuant la douce Poësie ?
 Courtois à ta contree, en toute courtoisie,
 Va t'elle point aimant ta sçauante vertu ?*

*Je pense bien que non : car son cœur abatu
 Du profit mecanic tient son ame saisie :
 Tu ne peux aisement mettre en la fantaisie
 Quelque chose de bon d'un peuple si testu.*

*Le masque & vay courrant d'un visage hipocrite
 La science des Sœurs qu'au cœur ie porte escrete ,
 Depeur que ie ne sois des suffisants blamé :*

*Fais y donc l'ignorant, toutes choses ecoute :
 Toutefois, mon le Feure, assureé ie ne doute
 Que tu ne sois vn iour plus qu'eux tous estimé.*

15.

*Ecoute, Boderie, il te faut ecouter :
 Tout d'un fil ils diront ce qu'ils ont de science :
 Prudent il faut vser de grande patience,
 Qui veut le naturel de ces gents bien goûter :*

*Las ! on me geine bien & ie n'ose tenter
 D'en denouer le nœud : i'en ay bien la puissance ,
 Et ie le connois bien : Mais cette connoissance
 Dauantage m'en fait en l'esprit tourmenter.*

*Que de belles leçons de vieille preudhomie,
 Nous oyons tous les iours en cette academie ;
 Ha nous ne ferons pas renaistre vn siecle d'or !*

*Ne montrons point nos vers à cette gent si fiere :
 Elle est vrayment sauuage : il luy fallust encor
 Du glan, non des epics de Ceres la bletiere.*

16.

Mon Rouffel, ne di point que ie suis bon Poëte :
Ie ne compose plus : si quelques vers ie fais,
C'est qu'en m'y deplaisant malgré moy ie m'y plais :
I'ay la ceruelle aussi comme vn autre malfaite
Ie vis en mon ordure, vn taneur ie respecte
Pour ce qu'il est bien riche & bien sale en ses faits :
Ie n'estime auiourdhuy que ceux-la bien parfaits,
Qui riches pour vn autre emplant bien leur bougette.
Ie n'aime plus la Muse : hé dieu qui l'aideroit !
Nostre ville ennemis du proffit les diroit :
Ieune il se faut nourrir tout de lait de Iustice :
Bon page de bateau : mettre en subtilité
Les loix & la Nature : & n'estimer pas vice
Le mal dont il nous vient de la commodité.

17.

Ie n'aime, Rambouillet, ces graues ieunes gents,
Qui ne font que morguer d'une aparence feinte :
Qui s'accostent tousiours des hommes par contrainte,
Oisifs contrefaisants les hommes diligents.
Ie n'aime, Rambouillet, ces ieunes ignorants,
Qui ne parlent iamais de sçauoir que par crainte :
Toutefois de venin leur langue sera teinte,
Pour blamer le sçauoir des doctes aparents.
Ie n'aime, Rambouillet, vne arrogance fiere,
Qui ment & qui medit de chacun en derriere,
Et comme vn pot percé recelle son secret.
Ie n'aime, Rambouillet, l'indiscrette nature
Du vanteur qui se met de bouche à l'aenture :
Mais ie t'aime pour estre entre eux tousiours discret.

18.

*Beaulart, il fait bon voir ce braue Auenturier,
Qui vit au loin du Cam tousiours à la soldarde :
Qui seulement sa langue & non son corps hasarde,
Pensant par ses gros mots chacun seigneurier.*

*Car celuy qui sçait bien les armes manier
Des Dames sans suiuet, comme luy ne bauarde :
Qui fait comme vn Thrason aux simples la brauade,
Sera tousiours tenu couard & casanier.*

*De mine & de parole il semble qu'il desferre,
Aussi fort que le Ciel, l'eclair & le tonnerre,
Quand apres le repas il veut brauer autruy.*

*Mais lors que tu voudras regarder à son ire,
Tu verras que le vin sans raison le fait dire,
Et que nul au matin n'est plus sage que luy.*

19.

*Dangennes, qui montrez vn doux & graue port,
Vn air diuin qui vient de nature & de race :
Beaucoup plus diligent nos Pandedes i'embrasse,
Quand astre ie vous voy pour me conduire au port.*

*Contre les Muses lors ie me colere fort,
L'empoigne mon Digeste & ie fais la grimace,
Comme fait pres de vous le docteur Boniface,
Pour rechasser l'Amour qui nous tourmente fort.*

*O que les vers au loin ie reiette pour n'estre
De pane lucrando ! car ie me veux repaistre
De loix & de canons pour augmenter le mien.*

*Ce n'est pour estre iuste, afin que ie vous die,
Qu'on apprend auiourdhuy, c'est pour auoir du bien,
Car il n'est plus besoin que le riche estudie.*

20.

*Adieu, mon des Effars, puisque c'est pour partir,
Ça! qu'à Bourges encor mon compagnon i'embrasse :
Car me recommandant à vostre bonne grace,
Vostre depart me fait vn grand regret sentir.*

*De si peu que ie puis ie veux vous auertir
Que ie suis tout à vous tousiours en toute place,
Et pour l'amour de vous à toute vostre race,
Sans que d'vn tel serment ie vueille resortir.*

*L'vn de l'autre tousiours (comme des nostre enfance
Nous nous sommes aimez) nous aurons souuenance,
En la charge ou voudra nostre cœur s'apliquer.*

*Adieu, mon cher Thesart, ie souhaite sans cesse
Qu'auecques la santé, l'argent & la richesse
Ne vous puissent iamais en affaire manquer.*

Dialogue. 21.

*Memeteau, tu viens donc de l'Aure Poiteuine
A Bourges pour nous voir : Que font nos compagnons ?
Ils sont doctes, gentils, affaitez & mignons,
Et chacun aux iardins des neuf Muses iardine.*

*Que fait le bon Nemonde? du tout il se destine
A tirer, bon archer, au but ou nous tirons.
Que fait mon Chantecler? il fait aux enuiron
Rechanter ses beaux vers sur sa Lyre diuine.*

*Et que fait mon Morin? il est docte & gentil.
Et que fait là Queuille? il est braue & subtil.
Et Bonin que fait-il? ie croy qu'on le marie.*

*Et que fait mon Anfrie? il vit sage à l'ecart.
Au retour, Memeteau, dis à tous de ma part,
Que de boire d'autant maintenant ie les prie.*

22.

*Depuis , mon l'Ecallé , qu'auecques ton Brunuille
Aux combats ie te vi des Muses aguerrri ,
Montrant la biendifance ou Pithon t'a nourri ,
Errant i'ay voyagé par mainte & mainte ville.*

*Maintenant rabbaiffé dans mon ame feruille ,
Pour monter aux honneurs i'ay l'esprit aterri :
Après Tribonian ie trauaille en Berri ,
Et des Cefars i'aprens la droiture ciuille.*

*Nous oyons Duarin, Beaulard, Du Bosc & moy :
Pour nous dechagriner du chagrin de la Loy ,
Et nos esprits rompus de tant d'Andinomies ,*

*Fay nous voir tes beaux vers & ceux de Romilly :
Et tu reueilleras nos Muses endormies ,
Remettant le courage à nostre cœur failly.*

23.

*Iadis nos Peres grands n'estoient que des pasteurs ,
Qui gardoient aux forests les bestes pasturantes :
Mais on void , Bellanger , auiourdhuy reluisantes
Sous les rais du Soleil des maisons les hauteurs.*

*Ces vieux temps là plairont aux bons vieillars conteurs :
Mais ie me reiouy de ces façons plaisantes ,
Pour les voir à nos mœurs conformes & duisantes ,
Et qui raporte bien l'esprit des Inuenteurs.*

*Ce n'est pour voir que l'or en tant de parts reluise ,
Ni pour voir que le marbre entaillé se diuise ,
Ni pour voir des Romains & des Grecs l'ornement :*

*Mais pour ce que l'on void par tout la bienseance
Et la propriété : dont la rustique vsance
De l'antique Bon temps ne s'aidoit nullement.*

Cher

24.

*Cher Morin, ne prend point de mes vers la deffence :
Blame le iugement de tant d'hommes diuers ,
Qui ne connoissent point , entre tant de beaux vers ,
Ceux qui sentent l'antique ou moderne excellence.*

*En cet âge facheux les miens, pleins d'innocence,
Marchent en liberté de tort & de trauers :
Qui croiroit que les fruidz fussent autres que verds
Ou c'est que l'hiuer fait tousiours sa residence ?*

*Mais ie loue, Ecageul, ta parole & ta voix,
La Muse, dont tu fais parler si bien François
La graue Thebaïde, epineuse au vulgaire.*

*Et moy pour estre ici, du siecle des meilleurs,
Ie ne puis, cher Coufin, vne Iliade faire,
Ie suis peut estre nay pour estre habile ailleurs.*

25.

*Dix & neuf ans encor mon âge ne bornoient,
Quand, mon cher le Iumel, au gasouil des fontaines,
Au profond des vallons, aux carrieres lointaines,
Ie chantoy tes vertus que les bois aprenoient.*

*En Andaine, en Getel, les forests resonnoient
Au rebat des accents de mes chansons hautaines :
Et la piteuse Ecco repondoit à mes peines,
Que les Naiades d'Orne apres moy retenoient.*

*Ie n'ay plus maintenant cette Muse pollie
Qu'aux forests i'adoroy sous le nom de Thallie :
Vne Muse ie suy, qui n'a plus rien de doux :*

*Marri que ie ne chante encor ta Madeleine,
Ses beautez, sa ieunesse, & la douceur humaine
D'vne si bonne Epouse & d'vn si bon Epoux.*

Z z

26.

*Ici seul ie me plains , ô Fresnaie-au-sauuage ,
A toy de mes ennuis : & ce bois m'est tesmoin ,
Ces champs & ces beaux prez , du lamentable soïn
Qui souuent m'accompagne au bord de ce riuage.*

*Quand ie me voy, Fresnaie, en ton bois en l'ombrage,
Racontant ma tristesse en quelque sombre coin,
Ie suis comme vn Nocher, hors du peril au loïn,
Qui bien aise raconte vn euité naufrage.*

*Ie t'ay de mes ayeux : tandisque ie seray,
Comme en lieu que plus i'aime, en toy ie me pliray,
Si contraire ne m'est de Dieu la Destinee :*

*Vlisse voyageant de mesme en diuers lieux,
De Circe & Calipson, refusa l'heur des Dieux,
Pour reuoir de plus pres fumer sa cheminee.*

27.

*Toutain, veux-tu iouir de l'amoureux remede,
Sois doux & patient, & sans te colerer,
Endure du riual puisqu'il faut endurer :
Le lieu le plus aimé le patient possede.*

*Toutain, en tous debats à ta maitresse cede :
Luy cedant, tu verras ton amour prosperer :
Ses mœurs & ses defauts il te faut tolerer :
A l'amour endurent la victoire succede.*

*Tu serois vn Mari si tu contredisois :
Puis qu'elle est ta Maitresse, il faut bien que tu sois
Son esclau approuuant tout ce qu'elle veut dire.*

*Il faut que son vouloir soit ton vouloir aussi :
Si tu vis patient, Toutain, tousiours ainsi,
Tu feras en amour tout ce qu'Amour desire.*

28.

*Tu veis bien comme moy ces bonnes damoiselles,
Affables en douceur enuers leurs poursuiuants,
D'amiable regard montrer à leurs seruants,
Qu'elles ne sont rien moins que fieres & rebelles :*

*Puis apres se montrant dedaigneuses chez elles,
Trouuer de leurs maris les propos deplaisants,
Et d'vne fiere mine, indignes les faisants
De leurs ieunes beautez, s'estimer trop fidelles.*

*Que t'en semble, Grimout, aurois-tu bien desir,
En voyant leur douceur auoir ce doux plaisir,
Que de viure opressé deffous vn tel martire ?*

*Puisque le poursuiuant reçoit le plus doux ris,
Ie les laisse, Grimout, rudes à leurs maris,
Et d'estre poursuiuant seulement ie desire.*

29.

*Mon Chantecler, celuy fut ennemi des Dieux,
Qui d'Or fist le premier aux femmes son offrande :
Car s'il faut que par l'Or vne femme se rende,
Son ame est engloutie en ce lac oublieux.*

*Que nous sert d'enuoyer des chants melodieux ?
Les Muses ne sont plus en estime si grande :
On prise bien les vers, mais de l'Or on demande,
Et, pourueu qu'il soit riche, vn sot on aime mieux.*

*On peut dire à bon droit cette saison doree :
Par l'Or on voit la vie en grandeur honoree :
Par l'Or tout s'entrepren, l'Amour par l'Or se fait :*

*Et, bien qu'Homere vint, accompagné des Muses,
Sans de l'Or apporter vn Poëme parfait,
On le mettroit dehors comme vn bailleur de ruses.*

30.

*Ronsart, quand le premier la Porte Lionnois,
Tondit la ieune fleur de la belle Iaquete,
Elle auoit seulement quinze ans fimple & ieunette :
Puis il eut prisonniere en chambre plusieurs mois.*

*Après qu'il l'eut fait voir (comme le Roy Lidois
Fist voir au fin Gigés sa Roine si parfaite)
Beaucoup, par la vertu de la bague secrete,
Couplerent à Iaquete en prison mainte fois.*

*Mais depuis que laissée elle fut de la Porte,
Ayant ouuert boutique à tous en mainte sorte,
On dit que ce bonheur chez toy s'en est allé :*

*Et que tandis, Ronsart, qu'avecques si grand' peine
Tu vas renouelant la vieille Loy Romaine,
Que Iaquete a ton corps aussi renouellé.*

31.

*Coufin, te mariant voy qu'à la femme riche,
Il luy vient de la plume & des ailes encor,
D'ou souuent s'eleuant elle vole à l'effor,
Puis ou c'est qu'elle veut aussi tost elle niche :*

*Elle frape du pied tout ainsi qu'une biche,
Et seule cache à part loin de toy son thresor :
Ton plomb à son etein, ton argent à son or
Elle confond alors qu'en bourse elle le fiche :*

*Quand l'eau se mesle au vin, le vin dessus se met :
Qui la veut referrer plus grand' faute commet :
Car il la fait souuent à ces iuments semblable,
Qui dans l'eau se mirant, ayant perdu le crin,
Se deplaisent si fort qu'elles se font enfin
Deplaisantes couourir aux asnes à l'estable.*

32.

*Le magnanime cœur n'aparoist seulement
 Dans vn Cam herissé de piques & de lances,
 Lors que leurs ennemis opposants leurs vaillances
 Soustiennent courageux les assauts brauement.*

*Mais il se montre encor dans vn lit doucement
 Sur la plume ocieuse, alors que nos puissances
 Debiles par le mal cherchent les alegeances
 D'Hipocrate ou Chiron par le medicament.*

*Mon Bailleul, on le voit par vostre grand courage,
 Qui braue, de Breueaux ayant paré l'outrage,
 Inuincible le mal en auez supporté :*

*Preuoyant sagement que tousiours sous l'orage
 Le marinier ne tremble au danger du naufrage,
 Et que tousiours le vent ne souffle d'vn costé.*

33.

*Comme on voit par les prez cent filles d'vne veue
 Pour cueillir force fleurs au matin s'auancer :
 Et cueillant ore ici, la premiere laisser
 Pour s'en courir apres la derniere aperceue :*

*Pareille est l'amitié que d'vn on a conceue,
 Qui veut beaucoup d'amis à la fin embrasser :
 Car laissant l'vn, il va le dernier careffer
 Et deçoit l'amitié d'vne amitié deceue :*

*Mais moy connoissant bien qu'vn fleuve s'epuisant
 En beaucoup de ruisseaux est foible & languissant,
 Je ne veux departir en tant de parts la mienne.*

*Vous aimant donc, Lermit, ie ne veux pas pourtant
 Iamais hair autruy, mais non en aimer tant :
 Car ie veux qu'à vous seul l'amitié me retienne.*

Z z ij

34.

Hé qu'est-ce que du monde ? vne vanité pure :
L'vn veut suiure la guerre , & l'autre aime à plaider :
L'vn des astres se veut , l'autre d'herbes aider :
L'vn veut estre prelat , & l'autre n'en a cure :
L'vn est sage arresté , l'autre est foul de nature :
L'vn la trafique hait , l'autre veut hasarder ,
L'vn voudra des estats , l'autre son bien garder :
L'vn est riche tousiours , l'autre tousiours endure.
L'vn se nourrit d'espoir , l'autre n'espere rien :
L'vn hait le mariage & l'autre l'aime bien :
Quelque autre , Verigny , de tout se voudra rire :
Mais qu'auient il de nous ? Nous nous voyons mourir ,
Sans qu'estats ni moyens nous puissent secourir :
Qui pense estre le mieux se trouue estre le pire.

35.

Sur le front vous portez vne antique bonté :
En vostre graue port l'honneste bienfeance :
En l'esprit vous auez l'vsage & la science ,
Qui rend vostre parler de chacun ecouté.
Lifores , de nature en vous est l'equité ,
Qui de tous arts polie egaleement balance
Et le droit & le tort , & de quelle importance
Peut estre aux heritiers vn procez herité.
Vous n'aez point le cœur vermoulu de l'enuie :
Vous estes grand en faits & simple en vostre vie :
Ainsi nul plus que vous d'honneur n'a merité.
La verité , qui m'est beaucoup plus chere amie
Que Platon ni Socrate , enfin veut que ie die
Ce que ie dis de vous , car ie dis verité.

36.

*Comme en vn echauffaut l'un de l'autre tefmoins,
Mon Seguiet, nous iouons chacun son personnage :
Quand beaucoup iouroient mal, nous deuous d'un cœur sage
Tascher à bien iouer le nostre neantmoins :*

*Si quelqu'un bien le sien ne represente, aumoins
Nous aurons au Public cet heureux auantage
De remettre, peut estre, aux autres le courage,
De sorte qu'il n'aient pour lors ni plus ni moins.*

*En France l'ordre est beau, si la chose priuee
N'estoit sur le public pour le gain eleuee :
S'aux honneurs pour ce gain encore on n'aspiroit.*

*Iouants nostre rollet, faisons de telle sorte
Que, quand mesme vn chacun le contraire feroit,
Que tousiours au Public nostre but se rapporte.*

37.

*La Volupté qui vient, sous vn fard amoureux,
Apaster nostre cœur d'une orde friandise,
Fait porter à la fin le regret pour Deuise,
Le repentir en l'ame & le corps langoureux.*

*Mais en toy, mon Brethel, l'apast voluptueux,
Qui les ieunes desirs en leur ardeur attise,
N'empesche la vertu qu'elle ne te conduise
Au sentier qui te mene au rang des vertueux.*

*Aussi par ton sçauoir, des l'Auril de ton age,
Comme le fils de Nerue, en pareil auantage
Tu plaidas au Palais à ton commencement :*

*Puis iuge au grand Conseil : ores en ta Prouince
Reuenant President sous le Sceptre du Prince,
Tu depars la droiture à tous egallement.*

Z z iij

38.

*Hermier, mes vers ne font de grande inuention,
Car parmi la douceur s'y mesle l'amertume,
Quand quelque beau suiet veut escrire ma plume
Selon sa naturelle & simple affection.*

*Je flate mes amis de leur perfection :
Sans garder de venin ie perce l'apostume :
Je n'estains point le feu que la Nature alume
Sans le faire paroistre en bonne occasion.*

*Mais si quelque enuieux mes ourages deprise,
Hermier qui t'y connois, iuge bien s'il auise
Qu'aux sçauants i'ay limé le meilleur & le mieux :*

*Aux amis, comme à toy, les choses moins parfaites
S'adressent ou seront pour mon seul plaisir faites,
Afin que rien pour luy n'y trouue l'enuieux.*

39.

*Auecque longue barbe & vieil, l'Antiquité
A pourtrait AEsculape : Et Phœbus au contraire
Elle peint ieune & gay : de sorte que le pere
A bien moins que le fils d'apre seuerité.*

*Pour decouurer à nu du fait la verité :
C'est que le medecin, souuent graue & seure,
Dedaigne de Phœbus la Lyre qui tempere
La pratique de l'art d'vn peu de vanité.*

*Toy, qui prises les vers, meprisant la fortune,
Et qu'vn soin d'amasser biens sur biens n'importune,
Autant comme Phœbus tu te fais renommer :*

*Mais celuy qui chagrin tant de moyens attrape,
Fait que ie ne pourrois, Cahaignes, estimer
Autant comme vn Phœbus vn auare AEsculape.*

40.

*Tu t'en vas, mon Grimoult, tenir la lieutenance
Du Bailly d'Allençon, le bonheur en tous lieux
Puisse suiure par tout ton esprit gracieux,
Ayant de tes amis tousiours la souenance.*

*Tu quittes comme moy les lieux de ta naissance,
Pour deployer à tous les thresors precieux
De la iuste equité: dont tant de fa&ieux
En ce temps corrompu n'ont point de connoissance.*

*Mais humain te montrant & doux à l'aborder,
Facile ne sois pas ni prompt pour accorder
Ce qui peut faire ouurir ta main encor pucelle.*

*Bref ne te laisse pas aller à l'abandon,
En iugeant les procez par faueur ou par don,
Tels que Dieu nous connoist le peuple nous apelle.*

41.

*Le Forestier qui vis, comme vnique Phœnis,
Comme vn autre Anacarse en ta Sparte petite,
En ton Bellou plaissant, ou la Muse t'incite
A voir du Mont-sacré le gentil Olenis:*

*Cependant loin de toy les vices tu banis:
Comme tousiours au Nort tourne la Calamite,
Tousiours à la vertu la Muse nous incite,
Et rend les bas esprits aux hauts esprits vnis.*

*Vn rude Naturel les Muses adouciissent:
De l'horreur du forfait tousiours elles rougissent:
En les suiuant, on fuit tout vicieux penser.*

*Moy quand i'auroy l'aneau de Gige ou d'Angelique,
De Pluton la salade ou quelque autre Art magique,
Je ne voudroy iamais vn seul homme offencer.*

42.

*Il est temps de formais que de poil vous changez,
De changer de desirs, de changer de pensees :
Et que laissant, Catay, les œuvres commencees,
Qu'aux beautez de l'esprit vostre esprit vous rangez :*

*Il est temps que du monde au Ciel vous voyagez,
Que les graces de Dieu de vous soient balancees
Contre le vain loyer, dont sont recompensees
Les choses d'ici bas, de gains trop menagez.*

*Suivez donc Apollon, vous n'aurez qu'allegresse,
Le Monde en vanité n'apporte que tristesse,
L'un nous donne du blame & l'autre un diuin los :*

*L'un sçait guider au mal, l'autre au bien nous conduire :
L'un fait mourir le corps & sçait l'ame seduire :
Mais l'autre avecque Dieu nous guide en son repos.*

43.

*Je suis bien aise à voir quelquefois ces beaux fils
Qui, remplis de fureur, regorgeants de science,
Font de l'art de Phœbus ieunes l'experience,
Pensant que par leurs coups les vieux soient deconfits :*

*Et d'ailleurs ie les iuge orgueilleux et bouffits,
Quand pour se bien connoistre ils n'ont la patience,
Que medisant de tous ils ne font conscience
De louer les fruits crus pour ceux qui sont confits.*

*Mais ie t'estime bien ayant vne belle ame,
Mon Cordier, qui de feu les refroidis enflame,
Guidé de l'Ange bon, qui guide les sçauants :*

*Et qui ne t'asseruis à ces Fouls poëtafres,
Qui, croyants l'art des vers leur estre infus des astres,
Se disent surpasser les morts & les viuants.*

Amours chastes. 44.

*Rocheux & dur Caillou, dont le fusil d'Amour
Tire le feu subtil, qui depuis tant d'annees
M'a tout brulé le cœur, comme par tes trainees,
Tu rends le monde aueugle au plus ferein du iour.*

*Qui croiroit, pour t'auoir fait vn si braue tour
Que de te mettre au Ciel, tu m'as par tes menees,
En mon plus doux Auril, tant de peines donnees,
Qu'encor en mon Oâobre elles y font seiour?*

*Et tant plus ie languis & tant plus ie lamente,
D'autant moins i'aperçoy que mon ame dolente,
Connoissant son erreur, vueille eteindre ses feux :*

*Enfin si la pitié pour moy du tout est morte,
Ie ne sçay comme Amour ne peut estre honteux
De voir ta cruauté qu'il souffre & qu'il supporte.*

45.

*Si ie vouloy, Madame, en mon ame chanter
Les beautez de la vostre, & que mon œuure, pleine
D'ombrage & d'encre obscur, deuint belle & fereine,
Il faudroit au Soleil du grand Soleil monter.*

*Il faudroit d'amour saint l'amour vain surmonter,
Luy faire regarder la clarté souueraine,
Dont naist le saint desir qui me conduit & meine
A la beauté qui peut toutes beautez domter.*

*Cependant du Penfer mon ame estant repue,
Et de vostre parler & de vous qu'elle a veue,
En moy conçoit de vous vn si parfait obiet,*

*Quand il me fait renaistre en moy d'vn si bel estre,
Que si vous m'auiez veu mortel ainsi renaistre,
Vous diriez qu'à la mort mon corps n'est point suiet.*

46.

*Comme pour voir bien clair en l'éternelle vie,
Il faut que l'esprit monte au ciel d'un vol léger :
Et de tout soin humain son ame descharger,
Tant qu'elle vole aux cieus à Dieu qui la conuie.*

*Ainsi si vos beautéz de voir i'ay bien enuie,
Il faut que soubz vos yeux ie me sache ranger,
Et soubz leurs beaux rayons mon ordure purger,
Afin qu'en vos beautéz mon ame soit rauie.*

*Car pour vous ouir bien, aussi pour bien vous voir,
Ie suis sourd & ie n'ay de vous voir le pouuoir,
Dont tout morne & honteux il faut que ie rougisse.*

*Purgé renuoyez moy mon Penfer, qui se tient
Toufours avecque vous & iamais ne reuient,
Afin que par vos rais mon obscur se finisse.*

47.

*Esprits, qui combatéz soubz l'enseigne amoureuse
Forçant tout vil penfer : contemplez cete-ci
Deuant qui la Nature, en se domtant aussi,
Etalle mille dons prodigue & plantureuse.*

*Contemplez comme Amour, d'une grace pompeuse,
Ainsi qu'il regne au Ciel, inspire & regne ici :
Comme d'un seul regard il rend tout adouci,
Et montre des vertus la sente bienheureuse :*

*Et puis avecque moy, vous direz etonnez
(En regardant les cieus) : ô les ans fortunez
Que nous viuons pour voir vne chose si belle !*

*Pourquoy, dira chacun, en regardant son œil
Ne fus-ie le premier nege à si beau Soleil ?
Heureux est qui la voit & qui parle avec elle.*

48.

*Bel Ange qui descends en la terre, des cieux ,
Pour rendre à cette fois plus heureux nostre monde ,
Par vostre vertu propre à nulle autre seconde ,
Vous nous montrez du ciel les threfors dans vos yeux.*

*Parnasse, garde luy tes lauriers precieux ,
Afin d'en couronner sa chevelure blonde ,
Tu dois bien epuifer ta fontaine feconde ,
Autrement que tu n'as pendant les siecles vieux.*

*Dieu, comme en vn miroir, en elle à nous se montre ,
Les Cieux vn grand bonheur versent à sa rencontre ,
Presentant de Nature vn miracle nouveau.*

*Qui la voit ne peut voir apres chose pareille.
O le beau Siecle d'or ! ô trefrare merueille !
Quand iamais fut en terre vn chef d'œuure si beau ?*

49.

*Heureux le bel esprit qui dedans vous respire ,
O porte de rubis, ô bouche de coral ,
D'ou fort le beau parler ennemi de tout mal ,
Qu'Amour si doucement vous fait luy mesme dire.*

*Heureux le ventelet, heureux le doux Zephire
Qui haussant & baissant soupire en ce beau val ,
Qui parlant adoucit l'esprit le plus brutal ,
Et tourne en douce paix toute rage & toute ire.*

*Heureuse aussi la voix qui rend accouardis
Les propos plus hautains, les parleurs plus hardis ,
Nous ourant l'Hippocrene ou toute ame se plonge.*

*Mais, ô moy plus heureux, qui sens par ses beaux dits
Et par tant de beautez (raui comme par songe)
Mes oreilles au Ciel, mes yeux en paradis.*

50.

*Ni les beaux lis plantez au long d'un clair riuage ,
 Ni le bel arc-en-ciel, bigarré de couleurs,
 Ni le ieune Printemps vestu de ieunes fleurs ,
 Ni de beaux Orangers vn coloré paisage ,
 Ni voir dans les forests mainte beste sauuage ,
 Ni l'odorant parfum des plus douces odeurs ,
 Ni voir vne Princeesse elancer mille ardeurs ,
 Au bal, d'un geste gay decoupant maint passage :
 Ne font rien que laideur deuant vostre beauté,
 A quiconque depres à vous s'est arresté,
 Son ame repaissant d'un œil emerueillable.
 O l'exemple certain & l'vnique miroir
 De l'eternel semblant, qu'en vous seule on peut voir !
 Toute chose mortelle à vous n'est comparable.*

51.

*Vn desir tout parfait me pouffe à vous aimer ,
 D'un instinc si diuin m'echauffant la poitrine,
 Que l'ardeur en sera tousiours sainte & diuine,
 Sans qu'un amour mortel mon cœur puisse enflammer.
 Et bien qu'en vos beaux yeux Amour puisse alumer
 Vn feu qui bruleroit du monde la machine,
 Le porte toutefois de l'eau pour medecine,
 Si froide qu'elle fait vn brasier consommer.
 En vain ses traits dorez Amour contre moy tire :
 Pour cela ie n'en sens aucun lascif martire :
 Car vostre esprit sans plus i'aime diuinement :
 Et bien que vos beautez soient rares & de celles
 Qu'un Mome repreneur prendroit pour les plus belles,
 Par elles vostre esprit i'aime tant seulement.*

52.

*Quand la Raison en moy forte les armes prend ,
 Pour, las ! bien que perdu , recouurer son Empire ,
 Et le Tyran Penfer en chasser , qui defire
 Toufiours s'y maintenir , au contraire entreprend :
 Amour les Sens assemble , & d'vn courage grand
 Leur apporte secours, qui ce Penfer rend pire :
 Si qu'apres maint combat mon Fort ie voy destruire ,
 Et la Raison vaincue à l'ennemi se rend.*

*Alors Amour vainqueur , d'vne façon cruelle ,
 Sans en auoir pitié punit mon cœur rebelle ,
 Qui me trahit auffi se rendant à la fin.*

*Voila comme on peut voir que celuy plustoft erre ,
 Qui tient ferme & refifte à l'ordre de la terre ,
 Que celuy qui plus doux consent à son deflin.*

53.

*Des gemmes & de l'or, caduque vanité,
 Que le peuple commun sur toute chose estime :
 De l'orgueil des plus grands, qui les petits deprime,
 Remarquant des ayeux la vieille autorité :*

*Des Colloffes, des Arts, de toute antiquité
 Que le temps à la fin periffable fupprime :
 Des Empereurs, des Ducs, de la gloire sublime
 Dont Rome est glorieufe en fa calamité :*

*Bref de toute Grandeur, de toute grande pompe,
 De tout cela de grand dont le monde se trompe,
 Ne vous chaille iamais fuffe vne Royauté,*

*(O Dame en qui le Ciel a mis toute fa grace)
 Car iamais rien fi grand ne fe peut voir en place,
 Que ma fidelle peine & vofre grand' beauté.*

54.

*Qui fouhaite de voir ou c'est qu'au vray s'adore ,
Comme en son temple saint la sainte Pieté ,
Ou c'est qu'en mesme lieu s'vnt la Chasteté
Auec mile beautez en vn beau corps encore :*

*Vienne voir cetteci que l'honneur mesme honore ,
Sur toutes les beautez ayant l'honnefteté ,
Qui luy donne à bon droit toute principauté
En ce Siecle dernier, dont le fer elle dore.*

*Mais qu'il ne tarde pas : car ie crains les malins ,
Sauuages, ehontez , depiteux & chagrins ,
Qui la feront cacher en l'horreur d'elle mesme.*

*Il verra s'il la voit vne Perle de prix ,
Et comme ses beautez eleuent les esprits
A voler d'ici bas à la beauté suprefme.*

55.

*Repandez d'Arabie & l'odeur & les fleurs ,
Nymphes, voyant venir celle qui vous commande :
Que dessus son beau chef vn nuage on repande ,
Pour tesmoigner combien vous prizez ses valeurs.*

*Que les petits Amours bigarrez de couleurs ,
Couple à couple volants , accompagnent sa bende ,
Et que le chaste honneur son hommage luy rende ,
Chassant de ce beau iour le chagrin & les pleurs.*

*De Palmes, de Loriers, que son chef on couronne ,
Que toutes benissons chaque Dame luy donne ,
Puis qu'on voit que le ciel admire ses vertus.*

*O vif & beau miroir des diuines Idees ,
Ou des celestes dons les formes sont gardees ,
Pour releuer à Dieu les esprits abatus !*

Si

56.

*Si tu veux , mon Soleil , que ie chante & descriue
La beauté que les Cieux en toy veulent cacher ,
Fais que pour te bien voir ie te puisse aprocher ,
Afin que tes beautez au naturel ie suiue :*

*Cette claire lueur , non aprochable & viue ,
Ne permet à mes yeux tes beautez eplucher ,
D'autant qu'à bien te voir lors que i'ose tacher ,
Ma veüe est eblouye & mon ame captiue.*

*Fais ce que fist celuy qui nous donne le iour :
Qui , pour faire aprocher son fils ieune & volage ,
Osta hors de son chef les rayons d'alentour :*

*Car ainsi ie ne puis tenir autre langage
Que des rais & des feux sortants d'un beau visage ,
Qui m'aeuglent les yeux & me brulent d'amour.*

57.

*Avec quel nouuel art , Amour , ta rude main
Va trauaillant le monde en ta malice accorte :
Il se peut voir en moy , tombé soubs ta main forte ,
Portant le pesant fais de ton ioug inhumain !*

*Mon beau Soleil ie cherche & ie le cherche en vain ,
Car hors ie ne le trouue & dedans ie le porte
Imprimé dans mon ame : & pour ce qu'en la sorte
Ie l'ay si pres , ie plains de l'auoir si prochain.*

*Cependant que ses rais fermement ie regarde ,
Et d'ire & de douleur ie me sens le cœur poind
D'autant que de le voir vn Eclipse m'en garde :*

*Ainsi ie me voy riche & poure en mesme point :
Riche , car dedans moy , mon beau Soleil ie garde :
Poure , car ioint à luy , ie l'ay , ne l'ayant point.*

A a

58.

*A la beauté de Dieu i'eleue ma penſee,
Et la voſtre me fert d'echelon & d'obiet
Pour monter iuſqu'au Ciel à ſi diuin ſuiet,
Dont ie trouue l'amour en mon cœur commencee.*

*Voyant d'vn ſi beau feu mon ame trauerſee,
Ie ne conçoÿ plus rien ni de vil ni d'obiet :
Et de vous, belle plante, il ſort vn ſi beau iet
Que iuſqu'au ſein de Dieu mon amour eſt pouſſee :*

*Tant qu'enfin aprochant de ſa viue clarté,
(Autant qu'il eſt permis) ie prens des ſaintes ailles,
Et tout ſanctifié par la Diuinité,*

*Ie vole au beau ſeiour des ames immortelles,
Et tout aupres de Dieu ie me tiens arreſté
A contempler ravi les beautez les plus belles.*

59.

*A l'heure que les ans qui ſi ſoudain arriuent,
Nous font changer de poil, de façon & d'humeur,
Que la Raiſon armee au haut Penſer d'honneur
Chaffe l'occaſion, ſoubs qui les Sens retiuent,*

*La vigueur s'eteignant dont les Defirs deriuent
L'Amour non ſeulement s'amortit dans vn cœur,
Mais qui plus en bruloit refroidit ſon ardeur,
Et les Sens repentants par la Raiſon s'en priuent.*

*A l'heure que quelqu'vn, menacé de la Nuit,
Preuoit quelque naufrage au prochain port s'enfuit,
Auant que deſſus luy vienne fondre l'orage :*

*Mais iuſques à la Nuit ſouffrir il me conuient :
Car tant de vanité ſi fort mes Sens retient
Qu'en mes Sens, ô bon Dieu, ma Raiſon fait naufrage.*

60.

*En mon Penſer reluit d'elle vne image viue ,
Qui m'enflame le cœur à tirer cette part
Ou ſe retire l'ame : & l'ame à l'heure part,
Qui tirant vers le Ciel en terre me raviue.*

*De tout humain penſer ce mien Penſer me priue,
Et par les yeux de l'ame en elle il ſe depart,
Ou voyant tout le Beau, que la Nature & l'Art
Au monde peuuent mettre, ils font que ie le ſuiue.*

*Iamais vn ſoul deſir ne trouble ma clarté :
Ni iamais l'eau d'oubli du fleuve de Lethé,
De mon beau feu ne peut eteindre vne etincelle.*

*Ainſi ie vis en moy : d'ou quelquefois hautain
Mon eſprit vole aux cieux : puis dans ſon chaſte ſein,
Ie forme & ie conçois ce qu'après i'eſcri d'elle.*

61.

*Beaux yeux, miroirs de l'ame, ô beaux aſtres iumeaux,
Qui des rayons brillants de vos lampes luisantes
M'auez ouuert le cœur ! qui de flames ardantes
Alumez vn beau feu dans les eſprits plus beaux :*

*Beaux yeux qu'on dit d'Amour eſtre les ſeuls flambeaux,
Aux cieux conduifez moy hors des ombres nuifantes :
Sans arreſter les miens aux charongnes puantes,
Qui tiennent acharnez les vautours & corbeaux.*

*Faites moy voir bien clair en cette droite voye,
Ou m'apelle le ray de Dieu qui me conuoie
A la vertu, qui peut du vice triompher.*

*Amour en lettres d'or en nous voyant eſcriue,
IL FAUT que cet Amour ſur toutes amours viue :
Car le mortel n'a peu l'immortel echauffer.*

A a ij

62.

*O d'Enuie & d'Amour la fille mal nourrie,
 Qui vas tournant la ioye en dueil du pere tien !
 Clair-voyant pour le mal , aueugle pour le bien ,
 Ministre de tourment , bourrelle ialoufie !*

*Thisiphone d'Enfer , rauiffante Harpie,
 Qui rauis le plus doux & ne veux laisser rien
 De ce qu'ont les Amants de meilleur pour soustien,
 Rendant la belle fleur sans fuiet defleurie :*

*Monstre , qui de toymesme es encor defaimé ,
 Oiseau , qui de malheur es presage estimé,
 Crainte , qui vas entrant au cœur par mainte porte :
 Qui te pourroit l'entree avec raison fermer,
 D'autant seroit plus beau le Royaume d'aimer
 Qu'yne Cité sans haine est plus qu'yne autre forte.*

63.

*O clairs & chers Pensers de nuages couuers,
 O ma verte Esperance, or' seche & toute morte,
 Le trouue de douceur ore close la porte
 Par ce Desir qui met mes desseins à l'enuers !*

*O doux liens changez en des ceps , en des fers,
 Qui font que de mon corps si tost mon ame forte,
 O pas marchez en vain, puisque ma seure escorte
 Me fait du droit chemin eniamber de trauers !*

*O nuiçs auparauant si claires & sereines,
 En des obscurs brouillats de tempestes si pleines,
 Puisque ie ne voy point mon Pole en cette Mer !*

*O beaux iours autrefois , ô tres douces iournees,
 Ameres maintenant en absinthe tournees,
 Ou sans voir le Soleil ie suis prest d'abismer.*

64.

*Estoile, qui ton cours me rends obscur & lent,
Seul ie t'attens ici, voyant tant de bruine,
(Caché dans ces rochers) si luisante & benine,
Tu me r'apaiseras l'orage violent :*

*Si tu r'acoiseras l'Ocean turbulent,
Ou ie crains la fortune & diuerse & maline :
Si tu m'ostes ce flot qui me bat & me mine,
Sur tous ie priferay ton rayon excellent :*

*Car estant echapé des vagues perilleuses,
Au port ie chanteray tes clarteꝝ bienheureuses,
Racontant aux neueux ta faueur, ta bonté :*

*Et de ton bon Aspect ils chanteront l'exemple,
Voyant pour ce bienfait, au milieu d'vn beau temple,
Ma depouille sacree à ta grand' chasteté.*

Dialogue. 65.

*Que ferez vous, mes yeux, puis qu'helas ie n'espere
Pouuoir voir de si loin mes astres, ses beaux yeux ?
Nous ferons larmoyans, d'orages pluuiieux,
Vn plus grand fleue encor que le Rhin, ni l'Ibere.*

*Etancherez vous point de vos pleurs la misere,
Voyant d'autres beauteꝝ si belles en maints lieux ?
Cela peut conforter les cœurs ambitieux,
Mais non pas nous nourris en lumiere si claire.*

*Aumoins tentez vous mesme, yeux, à vous deceuoir :
Faignez que ses beauteꝝ ailleurs vous pouuez voir,
En contemplant souuent quelque beauté semblable.*

*Nous ne le pouuons faire estant accoutumeꝝ
A ne voir rien pareil à ses beaux yeux aimez :
Car nous ne trouuons rien aupres d'eux agreable.*

A a iij

66.

*Vous aimez Dieu, Madame, & ie n'aime rien tant
Que me rendre tout sien par ieufnes & par veilles :
Recherchant ses bontez ainsi que les abeilles
Vont le sucre des fleurs au printemps suçotant :*

*En cet ample vniuers ie ne trouue pourtant
Chose ou se montre mieux ses œuures non pareilles
Qu'en vos perfections, du monde les merueilles,
Qu'admire vn bel Esprit d'esprit au ciel montant.*

*Donques vous admirant i'admire aussi, Madame,
Ce grand Dieu qui dans vous a mis la sainte flame,
Qui me brule par tout avec tant de rayons,*

*Qui parent vostre chef d'une belle couronne
En langues s'estendant, telle que nous voyons
Celle qui de nos Saints le beau chef environne.*

67.

*Amour m'emplume l'aile, & me guide si haut
Le courageux Penfer que, montant d'heure en heure,
I'espere paruenir à quelque fin meilleure,
Voire aux portes du Ciel faire vn nouuel assaut.*

*Mais regardant en bas ie crains trop mon defaut :
Toutefois ce Penfer audacieux m'asseure :
Si de ce vol hautain la course n'est pas seure,
Immortel est l'honneur si mortel est le saut.*

*Car s'vn autre iadis d'ailes malasseurees,
Quand le Soleil fondit ses plumes encirees,
Par sa mort à la Mer vn nom fameux donna :*

*On pourra dire encor : Cestuy-ci qui rauie
Vit son ame aspirante à l'eternelle vie,
Courageux se perdant iamais ne s'etonna.*

Des troubles. 68.

*C'est donc à cette fois que de nostre semence
Doit racueillir le fruit vne barbare main ?
Et de nos bons fruitiers cultivez, mais en vain,
Doit remporter le fruit l'Espagnole arrogance ?
Cette mere de Rois, cette Emperiere France,
Sentant decoloré son beau visage humain,
Plaint son ample dommage & son pouuoir hautain,
Sa Franchise Royale & sa vieille esperance :
Et dit, ô Roy du Ciel, si tu sentis iamais
Vne iuste colere à venger les forfais,
Venge les maintenant de certaine science.
Venge moy de mes maux, toymesme venge toy,
Ou fay les cœurs bouillants tellement tenir coy
Que de voir leur erreur ils prennent patience.*

69.

*Les grand's diuisions & les maux deplaisants,
Les outrages François, les morts & les querelles,
Que ie plain soubs le nom de cruels & rebelles,
Etonneront encor ceux-la des derniers ans.
Mais on peut dire aussi que, la paix refusants,
Les plus grands mesme sont à la France infidelles :
Et qu'à tort ils ont mis les choses eternelles
Soubs les courroux mutins qui les vont meprisants.
Les Princes, qui deuroient se regir par prudence,
Ne doiuent outrageux poursuiure vne vengeance
Au dommage public, ni du Roy leur Seigneur :
Auecque nostre sang, nous auons trop vengée
La colere de ceux qui la France afligée
N'ont peu remettre encore en son premier honneur.*

A a iiij

70.

*Mon Du-Pontbellenger, ô que vous fustes sage
D'auoir vostre pays quitté pour quelque temps :
Depuis vostre depart cent mille malcontents
Ont la France rempli d'une cruelle rage :*

*France, qui deuient or' comme vn desert sauuage
Par la barbare main de tant de combatants :
Les freres, en leur sang leurs mains ensenglantants,
Contre leur mere encor exercent leur outrage.*

*O Saint Loys, reuien cette honte venger.
Puis qu'on n'empesche point les Grands de t'outrager,
Rapellons les esprits de nos Grands Charlemagnes!*

*Mais qu'en est-il besoin? ô France, il suffira,
Quand ton Roy pour vengeurs les siens appellera,
Les siens qui peuuent plus que toutes les Espagnes.*

71.

*Mon de la Boderie, ici se fait vn bruit
Que tu veux repasser les Alpes spacieuses,
Et qu'à voir maintenant nos façons vicieuses
(Las! ie ne sçay pourquoy) le desir te conduit.*

*Le Soleil est couuert ici d'obscure nuit :
Ici les ames sont par tout seditieuses :
Ici chacun deçoit de langues captieuses,
Et Mars deffous le ioug tout le monde a reduit.*

*Ici tu ne verras que des plaines desertes,
Que des bois abroutis sans fleurs ni feuilles vertes,
N'ayants peu le Printemps nos terres echauffer.*

*Ici chaque Prouince a soy mesme outragée :
Et d'un beau Paradis nostre France est changée
En l'abisme effrayant d'un tenebreux Enfer.*

72.

*Voici qu'horriblement va marchant par la voye ,
 Et descend, tout ainsi qu'un torrent rauissant ,
 Des monts de Germanie un Esquadron puissant ,
 Qui veut faire de nous une effroyable proye :
 Et desia nostre sang de toutes parts ondoie ,
 Soubs le cruel effort de Mars nous terrassant :
 Et faut las ! que la France en son cœur fremissant ,
 Miserable , en plain iour ses nuits dernières voye.
 Que diroient maintenant & ce grand Roy François ,
 Et ce vaillant Henry , qui t'ont en tant d'endroits ,
 Cruelle , auare gent , fait seruir de litiere ?
 S'ils oyoient nostre France avec sa triste voix
 Renoueler ses cris aux champs , rochers & bois :
 Et par les vents en vain epandre sa priere ?*

73.

*Du paresseux sommeil ou tu gis endormie
 Desia par si long temps, ô France , eueille toy ,
 Respire dedaigneuse & tes offenses voy ,
 Ne sois point ton esclave & ta propre ennemie.
 Repren ta liberté , gueri ta maladie ,
 Et ton antique honneur , ô France , ramentoy :
 Legere désormais sans bien sçavoir pourquoy ,
 Dans un sentier tortu ne donne à l'etourdie.
 Si tu regardois bien les Annalles des Rois ,
 Tu connoistrois auoir triomphé mille fois
 De ceux qui veulent or' amoindrir ta puissance.
 Sans toy , qui contre toy depite ouures le sein ,
 Ces ventres de Harpie , eiunez par souffrance ,
 N'auroient iamais osé passer le Rhin Germain.*

74.

*Gaule, qui sous Cefar as conquis l'univers,
Qui dedans la Syrie as conduit tes armées,
Planté tes estandars aux plaines Idumees,
Et fait trembler Pluton au profond des Enfers!*

*Esclauve tu languis pour tant de maux souffers
Par la diuision des ames animees*

A rendre les vertus à la fin abismees

Dans le gouffre auernal avecque les peruers.

*Nostre Dieu, c'est le Dieu qui n'aime point la guerre,
Qui charitable veut mettre la paix en terre,
Et tous les deuoyez remettre au bon chemin :*

*Garde d'estre vaincue encor comme la Grece,
Pour auoir appellé le turc en sa detresse :
Car le Marran ainsi te peut vaincre à la fin.*

75.

*Defia deffous le faix des hauts sapins armez,
Gemit la Mer AEgee : & pleignent les Syraïnes,
Et les Tritons legers, & les lourdes baleines,
De voir qu'ait l'Afriquain vos vaisseaux abismez.*

*Vous estes cependant en Europe blamez
De vous entredonner, ô Chrestiens, tant de peines :
Tournez à l'auenir vos armes incertaines
Sur les Orientaux contre vous animez.*

*Vous Empereurs & Rois, pleins de valeur antique,
Faites vous les Remparts de la Chose publique,
Et des fiers Ottomans l'audace surmontez :*

*Marbres, Colloffes, Arts, triumphes & trophees,
Ici victorieux, ô Princes, raportez,
Et Tiphis vous serez chantez d'autres Orphees.*

Vers Chrestiens. 76.

*Je te prie, ô Seigneur, change ma guerre en paix,
Tourne en iour bien ferein la nuit qui m'est obscure :
Helas ! puisque i'ay trop du monde aueugle cure,
Fay qu'en toy seul ie pense enquoy tant ie me plais.*

*Echauffe mon cœur froid, alege mon dur faix :
Rend mon ame plus mole helas ! qui m'est si dure,
Et rend ma chair souillee à l'esprit sans souillure,
Et mon esprit eleue à contempler tes faits.*

*De triste à ce moyen ioyeux tu me peux faire,
Me tirant du naufrage en vn tranquille port,
Sans que ie sente plus la tempeste contraire.*

*A ce moyen, Seigneur, tu donneras confort
A me rendre suiuet mon plus grand aduersaire,
Et me feras viuant encor que ie sois mort.*

77.

*Auisons à mourir, puisque la douce Mort
Est vne heureuse fin de toutes nos miseres,
Vn sucre qui confit toutes choses ameres,
Et qui met à la fin tous debats en accord.*

*Au Ciel ne nous peut rien le variable Sort,
Ni d'vn fier Lestrigon les depites coleres,
Ni le sourcy tyran des Princes plus feueres,
Ni des plus enuieux le dard poignant & fort.*

*Là sans fin on iouit d'vne paisible vie,
Des Anges & des Saints voyant la compagnie,
Et ce Christ, qui pour nous soustint vn si grand faix :*

*Heureux donc est celuy qui par la Mort s'enuole
A iouir du seiour de la diuine Ecole,
Et du bien eternal d'vne eternelle Paix.*

78.

*Seigneur, si de ta vigne vn des rameaux ie suis,
Dont tousiours verdoyant est le branchu feuillage :
Ne permets que mon cep seche en son bel ombrage,
Mais humede l'humeur ou triste ie languis.*

*Fais que le beau Soleil, ô Seigneur, dont tu luis,
Raiue tes drageons qu'une gresle sacage :
Et de tes beaux rayons ecarte le nuage,
Qui me trouble la veue & me charge d'ennuis.*

*Nous sommes tes prouins comme toy nostre vigne :
Fais que ie porte vn fruit qui puisse en estre digne,
Ayant defia promis qu'avec nous tu seras :*

*Sois donc avecque moy, ma foiblesse supporte :
Fais reuerdir ma plante & la rends assez forte
Pour porter le bon fruit dont tu la chargeras.*

79.

*Avec le soc agu de mon humilité,
Il faut que dans mon cœur bien auant ie fillonne,
Pour en vuidier l'humeur qui triste l'environne,
Auant qu'il soit noyé de tant de vanité :*

*Afin qu'il sente aumoins de la Diuinité
La fraicheur qu'en son fond liberale elle donne :
Et que d'un saint Amour vn fruit en luy foisonne,
Qui ne soit en son champ ni flestri ni gâté.*

*Mais las ! Seigneur, premier qu'il soit couuert d'ordure
Et premier que son fruit sente la pourriture,
Attendant, bien qu'en vain, tes rayons lumineux,
Toy qui fus humble seul, ouure luy debonnaire
Les portes de l'esprit, qu'il trouue si contraire,
Et rabaisse l'orgueil de ce cœur dedaigneux.*

80.

*Du grand enfantement Estoile messagiere ,
 Qui tant de clairs rayons en Orient montrois ,
 Estant pour guide eleue à ces trois sages Rois ,
 Et qui les conduisant leur seruois de lumiere :*
*Iamais auiendra-til que cette flame fiere
 Soit eteinte en mon ame , & qu'encore vne fois
 Me conduisant la part ou tu les conduisois ,
 Pour voir ce Roy des Roys i'aille soubs ta baniere.*
*Mais vn Herode , plein de cent mile defauts ,
 Me retient & si vient me liurer tant d'affauts
 Qu'il detourne cruel mon ame penitente.*
Ainsi pour resister trop foible ie me sens :
*Toutefois dans mon ame ou l'Enfant se presente ,
 Le luy porte de l'Or , du Mirrhe & de l'Encens !*

81.

*Le bon Seigneur de qui le sçauoir est certain ,
 Qui deux Natures ioint en personne diuine ,
 Est ore mon Phœbus : en sa sainte poitrine
 Je goûte d'Helicon le neectar souuerain :*
*Autre Lyre , autre Muse , vn autre air plus serain ,
 D'vn feu de viue foy , tout par tout m'illumine ,
 Qui d'vn penser plus haut aux astres m'achemine ,
 Pour rendre mon esprit plus clair & plus hautain.*
*Mon Chef plus couronner de laurier ie n'espere ,
 Ni voller tellement d'aile promte & legere
 Que ie tombe d'en haut en vn second trespas :*
*Bien esperay-ie viure avec autre couronne ,
 Si d'vn faut plus leger le vice i'abandonne ,
 Fuyant l'apast trompeur du monde d'ici bas.*

82.

*Vierge Mere de Dieu , qui des rayons si beaux
 Du Soleil eternel es toute enuironnee :
 Soleil, dont la clarté, d'estoilles couronnee,
 Perce iusqu'en l'obscur des plus obscurs tombeaux :
 Homme & Dieu tu le vis entre les pastoureaux ,
 Entre les sages Rois, qui cette grand' iournee,
 Comme toy l'adoroient la face prosternee ,
 Voyant la nuit plus clair qu'avec mille flambeaux.
 Vray Dieu tu l'adoras deffoubs vn humain voile ,
 Enfant tu le nourris emmailloté de toile ,
 Tu l'aimas comme Epoux, Pere tu l'honoras :
 Pri'-le, Vierge, pour moy , que les fautes passees
 De mon ame il retrenche & mes folles pensees,
 Et d'vn homme du monde vn Ange tu feras.*

83.

*Par la foy ie sçay bien que ton bras grand & fort
 Fist & crea mon ame, & que tu vins au Monde
 Pour mettre vn nouuel ordre à la machine ronde,
 Et qu'immortel tu pris vn foible & mortel sort :
 Et qu'à la Croix pendu tu souffris dure mort
 Pour les vilains pechez dont la Nature abonde ,
 Que tu fermas d'Enfer l'Orque affreuse & profonde,
 Et nous ouuris du Ciel le salutaire port.
 Helas! comme ie doy toutefois ie ne t'aime :
 Dont ie sens en mon cœur vne douleur extrefme ,
 Qui m'abrege la vie & m'oste tout plaisir :
 Je n'ose denouer les næuds de cette corde
 Pour humble recourir à ta misericorde ,
 Sans plus ie te decouure, ô Seigneur, mon desir.*

84.

*Si touché dans le cœur de sainte affection,
 Je me pouvois hauffer comme vn petit Zachee,
 Et voir de deuant moy toute ombre retrenchee,
 Tant que mon Dieu ie viffe en sa perfection;*

*Je pourrois estre heureux en ma condition
 Si mon Seigneur prenoit mon ame debauchee
 Pour son humble maison : & de vice entachee,
 Que nette il la rendist d'humaine passion.*

*Lors i'apareillerois vn festin delectable,
 Vne sincere foy luy seruiroit de table,
 De viande & de mets, l'esprit pur & le cœur :*

*Puis qu'il me dist apres : pour ample recompence
 Ton peché t'est remis : mais à suiure commence
 Celuy qui t'a sauué, du monde estant vainqueur.*

85.

*Arriere vains desirs, arriere foul Espoir,
 Arriere vains honneurs, & vous richesses vaines,
 N'embrouillez plus mon ame en miserables peines,
 Puis qu'en vous le vray bien on ne peut receuoir.*

*Arts vains & curieux, Recherches de sçauoir,
 Vous humaine Prudence, & Sageesses mondaines,
 Retirez vous de moy; vos Raifons incertaines,
 De contenter mon ame helas ! n'ont le pouuoir.*

*Je n'ay que trop gousté de l'arbre de science,
 Me repentant i'en suis honteux en conscience :
 Il faut courrir ma honte ainsi que fist Adam.*

*Je suis ietté dehors, s'il ne te plaist, ô Pere,
 Que le sang de ton Fils mon ame regenere,
 Et laué me remette au beau iardin d'Edem.*

*Soleil, dont le Soleil n'est qu'un rayon petit,
Par qui visiblement nous remarquons ta face :
Qui par tant de flambeaux l'ombre des vices chasse :
Soleil, raviue en moy ton feu qui s'amortit.*

*Disfipe ce brouillas qui l'ame apesantit :
Soleil, guide mon ame, enseigne luy la trace,
Qui la puisse conduire au chemin de la grace,
Dont le Pere premier par le peché sortit.*

*Tire la desormais hors de ces vieux nuages,
Qui l'ont enuelopee en tant de fous ombrages
Qu'elle ne peut plus voir la face de son Roy.*

*Laue donc en ton sang ses fautes criminelles,
Donne luy par pitié des plumes de tes ailles,
Qu'elle puisse, ô Seigneur, d'ici voler à toy.*

*Seigneur, ie n'ay cessé, des la fleur de mon âge,
D'amasser sur mon chef pechez dessus pechez :
Des dons que tu m'auois dedans l'ame cachez,
Plaisant ie m'en seruois à mon desauantage :*


*Maintenant que la nege a couuert mon visage,
Que mes prez les plus beaux sont fanez & fauchez,
Et que desia tant d'ans ont mes nerfs desechez,
Ne ramentoy le mal de mon ame volage.*

*Ne m'abandonne point : en ses ans les plus vieux,
Le sage Roy des Iuifs adora de faux Dieux,
Pour complaire au desir des femmes estrangeres.*

*Las! fay qu'à ton honneur ie puisse menager
Le reste de mes ans sans de toy m'estranger,
Et sans prendre plaisir aux fables mensongeres.*

NOTES.



UAND l'idée nous vint de réimprimer les DIVERSES POÉSIES de Jean Vauquelin de la Fresnaie, nous n'avions qu'un but : reproduire aussi fidèlement que possible le texte de l'édition de 1605, page pour page, avec l'orthographe, avec la ponctuation de l'original.

Dès les premières feuilles de l'*Art poétique*, le besoin de notes se fit tellement sentir; les difficultés d'interprétation, de recherches & de rapprochements s'offrirent en si grand nombre; la tâche qui s'imposait devint si considérable, que nous dûmes recourir à un érudit de premier ordre pour nous aider à retrouver les textes de l'antiquité imités, traduits ou paraphrasés par Jean Vauquelin.

M. Jacques Denis, professeur à la faculté des Lettres de Caen, fut cet érudit, & sa complaisance inépuisable mit à notre disposition tant de passages familiers à notre poète & qui l'inspirèrent; M. Denis nous apporta tant de témoignages du commerce de La Fresnaie avec

les anciens, qu'un certain embarras fut le premier fruit de nos richesses. Le commentaire allait de beaucoup dépasser le texte si nous donnions *in extenso* les citations trouvées, & nous courions risque de rappeler, en plein XIX^e siècle, le pédantisme du XVI^e. Force était de trier parmi ces trésors, & nous nous sommes borné le plus souvent à de simples indications de sources.

Après M. Denis, nous devons citer parmi nos aides bénévoles M. Victor Choisy, auteur d'une excellente étude sur Vauquelin, justement louée par Sainte-Beuve. Personne ne connaît mieux que notre ami les campagnes où le poète des *Satyres* & des *Idillies* cherchait le calme & les doux loisirs; personne n'est plus au courant que lui des habitudes de Vauquelin.

Toutefois, après les services analogues à ceux de MM. Denis & Choisy, que nous ont rendus MM. Eugène de Beaurepaire & G.-S. Trebutien, Canivet & Émile Travers, de l'École des Chartes; après des questions posées par nous à des historiens, à des littérateurs profondément versés dans les matières qui nous laissaient des problèmes à résoudre, nous l'avouons en toute humilité, nous n'avons pu tout expliquer, tout éclaircir. Vauquelin nomme en passant beaucoup de ses compatriotes, des amis d'école avec lesquels il fut lié à Paris, à Poitiers, à Bourges; des gentilshommes, ses voisins, dont il eut à se louer ou à se plaindre; il fait des portraits, il désigne parfois sous des pseudonymes de petits personnages qui ont posé devant lui & que nous ne connaîtrions pas davantage après trois siècles,

alors que l'auteur nous eût livré leurs noms. Impossible aujourd'hui de soulever les voiles qui les couvrent, & nous renonçons à tout effort pour y parvenir.

Ce que nous avons pu faire, nous l'avons fait, & ce n'a pas été sans peine : nous avons annoté l'ouvrage entier, plus particulièrement la partie qui offrait le plus de difficultés, l'*Art poétique*.

Quelques noms propres se représentant plusieurs fois, nous les avons réunis, à la suite des notes, dans un *Di&ionnaire* qui permet de les trouver facilement, quel que soit le passage dans lequel on les rencontre. Nous avons pris sans scrupule une partie de ces articles un peu partout, mais plus particulièrement dans le *Di&ionnaire* de MM. Dezobry & Bachelet, auquel nous avons fourni nous-même un large contingent. Quoique les biographies des hommes les plus célèbres (Homère, Aristote, Platon, Virgile, Horace, Ovide, &c.) aient été sciemment omises, beaucoup de celles que nous donnons paraîtront inutiles : qu'on se garde de les lire ; ce ne sont que des *en-cas* à l'usage des mémoires oubliées. Quelques autres ne méritent pas les dédains : elles nous ont coûté assez de recherches pour que, en considération de ces trouvailles, on nous pardonne d'inévitables erreurs & des omissions forcées.

Quant aux mots vieilliss, ou forgés, ou altérés par Vauquelin, nous en avons réservé le plus grand nombre pour un *Glossaire* que nous publierons plus tard. Plus tard, en effet, mais pas plus tard que l'année prochaine, nous donnerons un *Complément des Diverses Poésies de Jean Vauquelin de la Fresnaie*, c'est-à-dire

tous ceux de ses ouvrages qui ne sont pas entrés dans le volume de 1605. Ce *Complément*, composé de pièces encore plus rares que les *Diverses Poésies*, sera précédé d'un *Essai sur la vie & les œuvres de Jean Vauquelin* & terminé par le *Glossaire* des trois volumes. Nous n'aurons de repos qu'après l'achèvement de ce travail.





NOTES.

Page 1, vers 1. *Sire*, Henri III.

Ibid., vers 5 & 6 :

Sit fas vestra mihi vulgare arcana per orbem,
Pierides, penitusque sacros recludere fontes.

VIDA, *De arte poetica*, liv. I, v. 1, 2.

Page 2, vers 13. *Ouvrier* n'avait que deux syllabes. La Fontaine n'en donnait encore que deux à *sangliers* & à d'autres mots semblables dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

Page 3, vers 27. Voir le *Dictionnaire des noms propres* qui suit ces notes.

Ibid., vers 28. *Du harpeur de Calabre*. HORACE.

Ibid., vers 29. *Vide*, & *Minturne après*. Voir ces deux noms dans le *Dictionnaire*, à la suite de ces notes.

Page 4, vers 11 :

Mais tout par art se fait, tout par art se construit.
Par art guide les Naux le Nautonnier instruit.

Arte citæ veloque rates remoque moventur,
Arte leves currus. OVIDE, *Art d'aimer*, I, 3, 4.

Vauquelin affirme avec raison les lois de l'art, qui ne diffèrent pas autant qu'on pourrait le croire pour l'artiste & pour l'artisan : en tout, l'art est un choix de moyens qui tendent à une fin précise.

Page 4, vers 17 :

*Comme on void que les voix fortement entonnees
Dans le cuyure étrecy des trompettes sonnees,
lettent vn son plus clair, plus haut, plus souverain,
Pour estre l'air contraint dans les canaux d'erain, &c.*

« Nam, ut dicebat Cleanthes, quemadmodum spiritus noster clariorem sonum reddit, quum illum tuba, per longi canalis angustias tractum, potentiolem novissimo exitu effudit; sic sensus nostros clariores carminis arcta necessitas efficit. » SÉNÈQUE, Lettre 108.

« Car, comme disoit Cleantes, tout ainsi que la voix contrainte dans l'estroit canal d'une trompette fort plus aiguë & plus forte; ainsi me semble-il que la sentence pressée aux pieds nombreux de la poésie s'elance bien plus brusquement, & me fiert d'une plus viue secouffe. » MONTAIGNE, *Essais*, I, 19.

Page 5, vers 1 :

Car estants idiots de fureur sainte epris, &c.

C'est la doctrine de Platon dans l'*Ion*.

Quid, cum animis facer est furor additus. VIDA, II, 395.

Ibid., vers 11 :

Quel Bacchus leur auoit l'ame tant éleuee, &c.

Ce vers & les suivans rappellent ceux d'Horace, liv. II, ode 19 :

Evohe! recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore turbidum
Lætatur. Evohe! parce, Liber, &c.

Ibid., vers 20 :

Les Orateurs se faire, & les Poëtes naistre.

Nascuntur poetæ, fiunt oratores. QUINTILIEN.

Ibid., vers 23 & suiv. Voir Aristote, *Poétique*, ch. IV, § 1, 2.

Page 6, vers 7 & suiv. *Ibid.*, § 2.

Ibid., vers 20 :

*Nul ne pensoit à l'Art qui depuis s'en est fait :
Mais l'usage fist l'Art.*

Per varios usus artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. MANILIUS, I, 59.

Page 7. Toute cette page développe les quatre vers d'Horace, *Art poét.*, 408-411.

Page 8, vers 1-6. Comp. Aristote, *Poétique*, iv, 1.

Ibid., vers 13. Voir, au II^e livre des *Métamorphoses* d'Ovide, le désespoir de Clymène, après la chute de son fils Phaéton :

At Clymene, postquam dixit quæcunque fuerunt
In tantis dicenda malis, lugubris, & amens,
Et laniata finus, totum percensuit orbem, &c.

Ibid., vers 15-18. Un tableau qui offre l'imitation du laid n'est point laid par cela même. Boileau, comme Vauquelin, a pris cette observation à la *Poétique* d'Aristote :

Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable, &c.

Ibid., vers 19 & suiv. :

Donc s'en peintre, &c.

Cet alinéa est une traduction paraphrasée du début de l'*Épître aux Pisons* : *Humano capiti, &c.* Si nous citions tout ce que Vauquelin a emprunté d'Horace, la fameuse épître passerait presque en entier dans ces notes. Les lecteurs de notre vieux poète normand connaissent trop leurs classiques pour que nous leur fassions remarquer ces perpétuelles imitations. Nous ne mettrons donc plus sous leurs yeux d'autres vers d'un chef-d'œuvre que tous les esprits cultivés ont dans leur mémoire. Il nous suffira de renvoyer aux morceaux les plus failants par les principes féconds qu'ils exposent.

Page 9, vers 9, 10 :

*Ce sont des vers muets que les tableaux de prix,
Ce sont tableaux parlants que les vers bien écrits.*

« Nous lui figurerons & decrirons que c'est de la poésie en lui faisant entendre que c'est un art d'imiter, & une science repondante à la peinture, & lui alleguant non seulement ce commun dire, que la poésie est peinture parlante. » PLUTARQUE, *Œuvres morales* tr. par Amyot.

Page 9, vers 21, 22. HOR., *Art poét.*, v. 14-18.

Page 10, vers 7 & suiv. HOR., *Art poét.*, v. 19-25.

Page 11. HOR., *Art poét.*, v. 29-42.

Page 12, vers 1. Ce vers résume les trois parties de la rhétorique, *invention, disposition, élocution*.

Ibid., vers 9 & suiv. HOR., *Art poét.*, v. 45-53.

Ibid., vers 23. *Françoïsez* de françois, comme *impuniment* d'impuni. Ces dérivés étaient plus réguliers que *francisé* & *impunément*.

Ibid., vers 25. Le goût de Vauquelin n'était pas sûr. Il admet trop facilement ici les compofés dont Ronfard a tant abusé, Ronfard qui regrette de ne pouvoir dire, comme les Grecs, dans une épitaphe :

Ocymore, dyspotme, oligochronien ;

ce qui signifierait : dont la mort est prompte, la destinée malheureuse, la durée courte.

Ibid., vers 30 :

Par les vers éleuez de sa haute Delie.

L'épithète de *haute* est donnée à Délie, parce que Maurice Scève avait publié un recueil intitulé *Delie obie& de plus haute vertu*, avec figures & emblèmes; Lyon, 1544, in-8°.

Par respect pour le texte de 1605, nous avons conservé l'accent aigu sur le premier *e* d'*éleuez*. Cette faute du typographe est rare. Les *e* fermés ne recevaient l'accent que sur les syllabes finales.

Page 13, vers 4 :

. *pourquoy m'en porte l'on enuie ?*

Cette forme n'a rien d'étrange & n'a pas la dureté de *portet-on*. Il y a ellipse; c'est comme si l'on disait : « D'où vient que l'on me porte envie si j'invente des mots? » Encore aujourd'hui *l'on* s'emploie indifféremment pour *on*.

Ibid., vers 25, 26. Erreur de l'école de Ronfard s'imaginant que, les quatre dialectes des Grecs étant déjà arrêtés, Homère les avait brouillés ensemble & s'en était servi à son gré.

Page 14, vers 5, 6. Par ces deux vers il indique les hiéroglyphes égyptiens. La plupart des mots des quatre vers précédents appartiennent au blason.

Ibid., vers 19 & suiv. HOR., *Art poét.*, 59-63. — 27 & suiv. — *Id.*, v. 64-68.

Page 15, vers 4 :

Des blonds cheueux que tond la dent de la faucille.

Les *blonds cheueux* de ce vers élégant rappellent la hardiesse plus condamnable dont se moque Perse dans sa première satire :

.... Costam longo subduximus Apennino.

Ibid., vers 11. HOR., *Art poét.*, v. 69-72.

Ibid., vers 17. *Ibid.*, 73-74.

Ibid., vers 22 :

Ergo ipsum ante alios animo venerare Maronem, VIDA, ch. 1.

Ibid., vers 28 :

Dedans la Thebaïde & dans les Argonautes.

La *Thébaïde*, poème historique plutôt qu'épopée, en douze chants, de Stace, poète latin, mort en 96. *Les Argonautes*, c'est-à-dire *L'Argonautique* ou *La Conquête de la Toison d'or*, poème en huit chants de Valérius Flaccus, qui l'a imité d'un poème en quatre chants d'Apollonius de Rhodes, auteur alexandrin du III^e siècle avant Jésus-Christ.

Ibid., vers 29. *cet Italien. Le Tasse.*

Page 16, vers 8. *Francus*, héros de la Franciade de Ronfard.

Ibid., vers 17 & suiv. Dans L'HELLÉNISME EN FRANCE, précieux recueil des *Leçons sur l'influence des études grecques dans le développement de la langue & de la littérature françaises*, faites en 1867-1868 par M. Egger à la faculté des Lettres de Paris, le savant professeur, dans sa dix-septième leçon, parle de la manière dont la poésie épique était envisagée par Ronfard & par ses contemporains. « Une fois seulement, dit M. Egger (t. I^{er}, p. 405), dans l'*Art poétique* de Vauquelin de la Fresnaie, on croit apercevoir une conception plus large &

plus généreuse de l'épopée; c'est dans les vers suivants du 1^{er} livre, où respire je ne fais quel sentiment lointain des riches & naturelles beautés que prodiguait le génie épique au temps d'Homère & d'Hésiode, & que ne fait pas oublier la beauté plus savante de l'épopée virgilienne :

Si, né fous bon aspect, &c.

Après une citation de 36 vers, M. Egger ajoute : « Et il (Vauquelin) poursuit le détail des événements & des personnages que le poète épique peut mettre en scène : c'est une description un peu vague, mais qui, par cela même, répond mieux à la liberté de la conception homérique, où la nature & l'histoire se développent, sinon sans mesure, au moins sans règle précise. L'épopée perdra plus qu'elle ne gagnera, dans la suite, à tomber sous l'étroite discipline des préceptes recueillis chez Aristote par la pédanterie de Paul Beni, de Rapin, du père Le Bossu. »

Page 17, vers 9, 10. C'est le sens, non les mots d'Horace au début de l'épître 2^e de son 1^{er} livre :

Trojani belli scriptorem, &c.

Ibid., vers 15 & suiv. :

C'est un tableau du monde, &c.

Quelques traits particuliers sont pris à Vida; mais le développement que Vauquelin leur donne a une autre portée que ce passage :

Non aliam ob causam reges.

Ibid., vers 22. *Qu'une grand' Royne. DIDON.*

Page 18, vers 4 :

Ou l'ambition mist les deux freres Thebains.

Étéocle & Polynice.

Ibid., vers 16. *La fille de Dicæe.* Hélène, que l'on a dite la fille de Jupiter & de Némésis : Némésis, suivant Ammien Marcellin, était fille de la Justice, Δίκη.

Ibid., vers 29, 30. HOR., 75, 76.

Page 19, vers 7 :

Cette Elegie un Lay nos François appelerent.

Le lai primitif était une narration de faits héroïques qui dégénéra en contes, en nouvelles, en fabliaux. Le lai dont parle Vauquelin avait pris la forme lyrique; il était devenu une sorte de romance.

Page 19, vers 12 :

Sur le Patron poli de l'amant de Cinthie.

Propertius est ce patron, dont voici le premier vers de la première élégie :

Cynthia prima fuis miserum me cepit ocellis.

Ibid., vers 19 & suiv. :

Qui la triste Elegie a premier amenee.

HOR., *Art. poét.*, 77, 78.

Il est à remarquer toutefois que dans Horace il s'agit, non de l'élégie, mais du pentamètre appelé par les Grecs *ἐλεγος*.

Ibid., vers 24 :

A Romaine imité Callimaque & Philætte.

Callimachi manes & Coi sacra Phletæ

In vestrum, quæso, me finite ire nemus.

PROPERTIUS, III, I, 1, 2.

Ibid., vers 29 :

Et des vieux chants Royaux décharge le fardeau.

Le chant royal était une pièce de vers de cinq stances ou couplets, de onze vers chacun. L'*envoi* qui la terminait formait une sixième stance ou couplet de cinq ou sept vers au plus. Les rimes du premier vers réglaient celles des suivants, lesquelles y devaient être les mêmes & dans le même ordre; le dernier vers du premier couplet servait de refrain pour les autres, qu'il devait également terminer. Ainsi toute la pièce, de soixante-deux vers, roulait sur cinq rimes, dont les deux premières revenaient dix fois, la troisième & la dernière douze fois, & la quatrième jusqu'à dix-huit fois.

Ibid., vers 30 :

Oste moy la Ballade, oste moy le Rondeau.

La *ballade*, primitivement chançon composée pour l'accom-

pagnement de la danse, de *baller, ballare, danfer*. C'était, au XVI^e siècle, une pièce de trois stances, chacune de huit, dix ou douze vers, avec un envoi de quatre à sept vers. Les rimes de la première stance réglaient l'ordre des rimes pour les deux autres, & le dernier vers était le même dans les trois stances & dans l'envoi. Il ne faut pas confondre cette vieille forme des ballades françaises avec les romances narratives ou petits poèmes populaires de l'Angleterre, de l'Espagne & de l'Allemagne, dans lesquels on racontait des traditions romanesques, des légendes terribles & dramatiques. C. Delavigne a tenté de naturaliser chez nous cette ballade, en l'affaissant d'ironie. — Rondeau vient de *ronde* ou retour d'un même mot & d'une même pensée. Sa forme a varié. Le rondeau double, qui a survécu à l'anathème de Vauquelin, avait, sur deux rimes, treize vers divisés en deux stances de cinq vers, séparées par un tercet, avec refrain du commencement de la première stance à la fin du tercet & de la deuxième stance. La simplicité, la facilité, le naturel, joints à la difficulté des rimes heureusement vaincues, donnaient du charme aux rondeaux, dont la naïveté était le caractère. L'ancienne fortune du rondeau a fourni à l'auteur de ces notes le sujet de celui qu'on va lire :

Naïveté : tel est le caractère
 Que des Français la muse à la lisière
 En bégayant assignait au rondeau.
 Avec effort notre langue, au berceau,
 Se dégageait de sa rouille grossière.

Il lui fallait, pour peindre la bergère
 Simple en atours, fraîche, vive & légère,
 Les jours de fête, aux danses du hameau,
 Naïveté.

De ses rondeaux alors elle était fière.
 Elle a depuis agrandi sa carrière,
 Touché peut-être aux limites du beau.
 Oui; mais, hélas! dans le meilleur tableau
 Manque aujourd'hui ce doux moyen de plaire :
 Naïveté.

Page 20, vers 1 :

Les Sonnets amoureux des Tançons Provençales.

Tenfon veut dire débat & vient du mot latin *contentio*. C'était une pièce en dialogue chez nos vieux poètes, surtout chez nos troubadours; assaut d'esprit en vers, dans lequel deux interlocuteurs défendaient tour à tour par des couplets de même mesure & en rimes semblables leur opinion contradictoire sur des questions d'amour, de chevalerie, de morale, &c. « Les tenfons, dit Jean de Nostradamus, estoient disputés d'amours, qui se faisoient entre les chevaliers & dames poètes entreparlans ensemble de quelque belle & subtile question d'amours, & où ils ne s'en pouvoient accorder; ils les envoyoyent pour en avoir la définition aux dames illustres présidentes qui tenoyent cour d'amour ouverte & plannière à Signe, & à Pierrefeu ou à Romanin, ou à autres, & là dessus en faisoient arrests qu'on nommoit *lous arrests d'amours*. » Le jugement sur la tenfon n'était pas toujours remis aux dames constituées en cours d'amours, mais à des arbitres choisis par les poètes. La tenfon n'avait pas non plus toujours pour objet une question d'amour: c'étaient parfois des plaintes alternatives langoureusement exprimées, & parfois encore des reproches amers, de sanglantes injures qu'échangeaient deux adversaires. Si la tenfon avait plus de deux interlocuteurs, elle prenait souvent le titre de *torneyamen*, *tournoy*, *tournoyement*, pour indiquer que chacun prenait la parole à son tour & disait son opinion sur la question proposée. Voir sur les tenfons & les jeux-partis, qui avaient le même sens, Fauchet, La Borde, Maffieu, Le Grand d'Aussi, La Ravallière & surtout Raynouard (*Choix de poésies originales des troubadours*, t. II).

Page 20, vers 3 :

..... *alors des Trobadours.*

Trobadours, nom des anciens poètes provençaux qui, du II^e au XIV^e siècle, écrivirent ou chantèrent dans la langue d'oc ou langue romane, le premier des idiomes de l'Europe

qui naquirent du latin. On a appelé *trouvères* les poètes du nord de la France qui, à la même époque, écrivaient dans la langue d'oïl ou roman wallon, d'où est sortie la langue française. Les mots *trouvère* & *troubadour* venaient de *trobar*, trouver, inventer, tout comme en grec le nom de *poète* signifiait *faiseur, créateur*. Le cours de la Loire formait la ligne de partage entre ces deux moitiés de la France. ARTAUD.

Page 20, vers 4. *Fut la Rime trouuee*. La rime est plus ancienne : les Orientaux la connurent ; Jean Lemaire la fait inventer en Gaule 700 ans avant la guerre de Troie, par un roi Bardus dont le nom est resté aux Bardes ; la chanson des soldats de Clotaire II est antérieure à l'an 628, & combien de chants d'église sont rimés avant les troubadours !

Ibid., vers 6 :

Ils sonnoient, ils chantoient, ils balloient sous leur Rime.

Abfolument comme chez les anciens où « cantabantur, saltabantur carmina. »

Ibid., vers 7 :

Du Son se fist Sonnet, du Chant se fist Chanfon.

Vauquelin dit vrai : le *fon* ou *fonnet* remonte à nos vieux trouvères, & Pétrarque n'en est pas l'inventeur ; mais le *fonnet*, en ces temps reculés, n'était qu'une pièce en stances que l'on chantait en s'accompagnant. Sa forme définitive lui fut donnée par les Italiens & mise en vogue chez les Français par nos poètes du XVI^e siècle.

Ibid., vers 15 & 16 :

. *il fait memoire de Rembaud,*

De Fouques, de Remon, de Hugues & d'Aarnaud.

Ces noms sont connus dans l'histoire de la littérature provençale, & appartiennent à l'une des cinq écoles qu'on y remarque.

Ibid., vers 20, 28, 29. *Pafithee, Olliue, Caffandre*, amantes chantées par Pontus de Thyard, du Bellay & Ronfard.

Page 21, vers 28. *Iouglours*. Voir le GLOSSAIRE à la fin de notre III^e volume.

Page 22, vers 3 :

..... lors *Tristau de Cisteaux*, &c.

Est-ce *Tristau*? est-ce *Tristan* qu'il faut lire? Nous avons vainement cherché cet illustre inconnu dans Muratori, & personne n'a pu nous renseigner.

Ibid., vers 8 :

Du Cathelan, Roman, Vualon & Thiois.

La *langue catalane* est la langue de la fouche gréco-latine parlée dans la Catalogne. — Le *roman* semble désigner ici la langue provençale. Le nom de langues romanes ou néo-latines convient à toutes les langues issues du latin, parlé par les anciens Romains. — Le *wallon* est l'idiome des populations belges du Hainaut, de Liège, de Luxembourg & d'une partie du Brabant. Dialecte roman, il se distingue du français par une quantité plus grande de mots latins qui s'y sont conservés. On y trouve aussi des mots empruntés au flamand & à l'ancien haut-allemand. — La langue *thioise*, ancien allemand & dialecte franc. Dans le traité d'alliance que Charles le Chauve & Louis le Germanique firent ensemble contre Lothaire, en 840, le premier prononça son ferment en langue thioise, le second en langue romane.

Ibid., vers 17 & suiv. HOR., 79-82.

Ibid., vers 25 :

Mais nostre vers d'huict sied bien aux Comedies.

Toutes nos anciennes comédies sont écrites en vers de huit syllabes.

Ibid., vers 27. L'opinion de Vauquelin est très-vraisemblable. Le roman, d'Alexandre le Grand, commencé au XII^e siècle par Lambert li Cors & continué par Alexandre de Paris, est en vers de douze syllabes. Voici à ce sujet un passage de l'introduction que MM. Le Court & Talbot ont mise en tête de l'*Alexandriade* : « On croit être fondé à prétendre qu'Alexandre de Bernay (collaborateur de Lambert Le Court pour l'*Alexandriade*, ou *Chanson de Geste d'Alexandre le*

Grand, épopée romane du XII^e siècle) a donné son nom à notre grand vers, l'alexandrin, engendré par l'asclépiade latin, à l'époque où le pied syllabique remplaça le groupe métrique dans la poésie populaire. Fauchet & Pasquier s'accordent à dire « que la poésie du roman d'Alexandre fut trouvée si agréable que Lambert Le Court & Alexandre de Bernay ayant été inventeurs des vers de douze syllabes, par lesquels ils avoient écrit la vie d'Alexandre, la postérité les nomma *vers alexandrins*, mot qui est venu jusques à huy en usage. »

Page 23, vers 3-6. Expédition des Argonautes.

Ibid, vers 12 :

..... comme une villanelle.

Villanelle (de l'italien *villano*, payfan), ancienne pièce de poésie pastorale, composée de plusieurs couplets de trois vers avec refrain; un quatrain la terminait. La villanelle, originaire d'Italie ou d'Espagne, fut mise à la mode en France au XVI^e siècle. Il faut qu'elle ait pris quelquefois un autre caractère que celui de la poésie champêtre & gracieuse pour que Vauquelin puisse dire d'elle :

Et raconte aux carfours les gestes des mutins.

Ibid., vers 29 :

Ou par les plis tournez des Odes du Sonneur.

Le *Sonneur*, c'est Pindare, & les *plis tournez* de ses odes en font les parties : strophes, anti-strophes & épodes.

Page 24, vers 1-10. Voir sur ce passage l'article de Sainte-Beuve, intitulé : *Anacréon au XVI^e siècle*.

Ibid., vers 11 & suiv. Hor., 83-85.

Ibid., vers 21, 22. Ronfard fit des odes divisées, comme celles de Pindare, en strophes, anti-strophes & épodes.

Ibid., vers 23 :

Imitant la pavane ou du Roy le grand bal.

La pavane, ancienne danse grave & solennelle, réservée aux gens de qualité : les dames y figuraient en robes longues & traînantes, les hommes avec la cape & l'épée. La mode s'en passa dans le XVII^e siècle.

Page 24, vers 29, 30. Le *Harpeur latin* désigne Horace; la *Teïenne & la Saphique Lyre*, Anacréon & Sappho.

Page 25, vers 1 & suiv. HOR., v. 366-377.

Page 26, vers 21 & suiv. HOR., v. 333.

Ibid., vers 25 :

Château-vieux bouffonnant

Châteauvieux est sans doute un rival de Ganasse, un des prédécesseurs des Garguille & des Tabarin.

Page 28, vers 7. *Parrasse & Pollignot*, pour *Parrhasius*, célèbre peintre né à Éphèse vers 420 avant J.-C.; & *Polygnote*, autre peintre grec qui florissait vers 400 avant J.-C. Ceux des deux vers précédents ont tous été célèbres.

Ibid., vers 15 & suiv. HOR., v. 86-88.

Ibid., vers 21 & suiv. HOR., v. 89-94.

Page 29, vers 5 & suiv. HOR., v. 95-97.

Ibid., vers 11 & suiv. HOR., v. 99-112.

Page 30, vers 11 & suiv. HOR., v. 114-118.

Ibid., vers 13. *Pantalon*. Nom d'un personnage de la comédie italienne, qui représente les vieillards. — *Zani* (Jean), personnage bouffon de la même comédie. — *Ganasse*. Voir le *Didionnaire* des noms propres.

Ibid., vers 22. Vers remarquable par sa bonhomie fine & sa causticité gauloise.

Ibid., vers 25 & suiv. HOR., vers 119-122.

Page 31, vers 2. *L'invaincu* de ce vers est passé dans P. Corneille :

Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

Ibid., vers 7 & suiv. HOR., v. 123-130.

Ibid., vers 18. *L'Aeugle clair voyant*. HOMÈRE.

Ibid., vers 25, 26. Boileau & ses contemporains n'étaient pas de cet avis.

Page 32, vers 13, 14. Les *Géorgiques* de Virgile, qui s'inspirèrent de l'ouvrage d'Hésiode : *Œuvres & Jours*.

Ibid., vers 15, 16. Les *Fastes* d'Ovide.

Page 33, vers 9 & suiv. HOR., v. 131-135.

Page 34, vers 4. *le preux Dardanien. Énée.*

Page 36, vers 8 :

Sinon qu'elle seruit à ce Peintre ancien.

Protogène, peintre grec, du temps d'Alexandre & de ses successeurs.

Ibid., vers 19, 20 :

De ce beau iugement vn exemple se voit.

Quand Polignot, Scopas, & Diocle, &c.

Anecdote qui n'a aucun fondement, puisque Polignote, Scopas & Dioclès n'ont pas vécu dans le même temps; mais épisode bien approprié au conseil de « discrétion » que Vauquelin donne aux poètes, s'ils veulent tirer profit

De cet Art, ou fouuent

Les sçauants indiscrets n'emportent que du vent.

Page 39, vers 14 :

Qu'il payoit son esprit plus tost que son pinceau.

Admirable vers. Vauquelin a quelquefois le bon sens de Boileau & la finesse de Molière. (Note de M. A. Genty.)

Page 40, vers 15 & 16. Vauquelin était conseiller du Roy & président au bailliage & siège de Caen. Il était trop consciencieux pour donner à Phébus-Apollon le temps qu'il devait aux affaires de sa charge. (Note de M. Genty.)

Page 42, vers 7 :

. *ó riantes Charites.*

Les trois Grâces, qu'il vient de nommer, Aglaïe (Aglaé, v. 2), Thalie & Euphrosine.

Ibid., vers 30 :

En l'autre Thespian imitant leurs chansons.

L'autre Thespian ou de Thespies est quelque grotte à inspiration poétique, puisque cette ville était bâtie au pied de l'Hélicon, montagne consacrée aux Muses.

Page 43, vers 3 & suiv. :

Comme l'Emant le fer, &c.

C'est l'image par laquelle Platon, dans l'*Ion*, représente l'influence de la poésie.

Page 43, vers 27. *Pour y voir, c'est-à-dire parce qu'on y voit, alors que l'on y voit.*

Page 44, vers 19 & suiv. HOR., v. 136-139.

Page 45, vers 1 & suiv. HOR., v. 140-142.

Ibid., vers 3 & suiv. Début de l'Odyssée.

Ibid., vers 7, 8 :

*Ou bien n'ostre Ronfard, si d'un air entonné
Hautement sa trompette en long vers eust sonné.*

Vauquelin reproche à Ronfard de n'avoir pas écrit sa Franciade en vers héroïques, au lieu de se servir du vers de dix syllabes; & pour lui faire complètement la leçon, il compose un début de vingt-quatre vers pour l'épopée du poète vendômois dans la forme qu'il concevait.

Page 46, vers 3 :

Et s'il m'estoit permis, &c.

L'auteur annonce que lui aussi avait composé ou du moins commencé un poème épique, auquel (on le fait par ses amis) il avait donné le titre d'*Ifraélide*.

Ibid., vers 7 :

Inspiré de l'esprit qui divin tout inspire, &c.

Ici Vauquelin donne les cinquante premiers vers de son *Ifraélide*. C'est tout ce qu'on en connaît.

Page 47, vers 23 & suiv. HOR., v. 393-396.

Page 48, vers 3 & suiv. Ces vingt-huit vers sont le début de l'Énéide.

Page 49, vers 1 & suiv. HOR., v. 143-145.

Ibid., vers 17 & suiv. HOR., v. 146, 147.

Ibid., vers 23 & suiv. HOR., v. 148, 149; — & : Haud sapiens quisquam, &c. VIDA, ch. II, v. 74-86.

Ibid., v. 29 & suiv. HOR., v. 149-152.

Page 50, vers 5 & suiv. ARISTOTE, *Poétique*, ch. v, § 3 : « La tragédie tâche de se renfermer dans un tour de soleil, ou s'étend peu au-delà : l'épopée n'a point de durée déterminée, quoique dans les commencements il en fût de même pour les tragédies. »

Ibid., vers 13 & suiv. Voir la *Poétique* d'Aristote, ch. I, § 3.

Page 50, vers 16 :

D'Héliodore voy l'histoire Ethiopique.

Les Éthiopiennes, ou les Amours de Théagène & de Chariclée font un roman grec d'Héliodore, évêque de Tricca en Thessalie, contemporain de l'empereur Théodose & de son fils.

Page 50, vers 17 :

Cette Diane encor, &c.

La Diane, roman pastoral de Georges de Montemayor, poète espagnol, mort en 1562.

Ibid., vers 19 & suiv. Voir Plutarque : *Comment il faut lire les poètes*. Édit. de Reiske, t. VI, p. 55.

Page 51, vers 11, 12. ARISTOTE, *Poétique*, ch. XII, § 2.

Ibid., vers 22. Allusion au dernier chapitre de la *Poétique*, où l'auteur donne la préférence à la tragédie sur l'épopée.

Ibid., vers 25 & suiv. Vauquelin n'est pas plus enthousiaste de Virgile que Vida :

Unus hic ingenio præstanti gentis Achivæ
Divinos vates longe superavit, & arte,
Aureus, immortale sonans. Stupet ipsa pavetque,
Quamvis ingentem miretur Græcia Homerum.

VIDA, *Poetica*, ch. I.

Quintilien, critique plus judicieux, donne hardiment la palme à Homère. Voir le portrait qu'il en fait au premier chapitre de son X^e livre, & plus loin dans ce même chapitre : « Utor verbis iisdem quæ ex Afro Domitio juvenis accepi; qui mihi interroganti, quem Homero crederet maxime accedere : *Secundus*, inquit, *est Virgilius, propior tamen primo quam tertio.* »

Page 52, vers 13 & suiv. HOR., v. 153-155.

Ibid., vers 19 & suiv. HOR., v. 156-160.

Ibid., vers 29 & suiv. HOR., v. 160-165.

Page 53, vers 11 & suiv. HOR., v. 165-167.

Ibid., vers 15 & suiv. HOR., v. 168-175. Voir tout ce tableau des âges de l'homme dans les chapitres XII & XIII du livre II de la *Rhétorique* d'Aristote.

Page 54, vers 1 & suiv. HOR., v. 176-179.

Ibid., vers 17 & suiv. HOR., vers 179-184.

Page 55, vers 1 & suiv. HOR., v. 185-188.

Ibid., vers 3. *Afree* pour Atrée, sans doute parce que l'A initial est généralement long dans le grec Ἀτρέυς & le latin *Atreus*.

Ibid., vers 5. *Ou que Progne en oiseau*. En hirondelle.

Ibid., vers 9, 10. Voir l'*Antigone* de Sophocle.

Ibid., vers 18 :

Qu'à Paris on fait voir en l'Hostel de Bourgogne.

L'hôtel de Bourgogne désigne le théâtre bâti par les Confrères de la Passion sur une partie du terrain de l'ancien hôtel des ducs de Bourgogne, acheté par eux en 1548. Ils ne devaient plus jouer que des sujets profanes. Ce fut, on le fait, l'origine du Théâtre-Français.

Ibid., vers 19 :

Ains fortant en Chéré.

Chéréas dans l'*Eunuque* de Térence.

Ibid., vers 29 & suiv. VIRG., *Géorg.*, II, 380. Non aliam ob culpam Baccho caper, &c. Rapprocher le passage d'Horace sur l'origine des vers Fescennins : *Agricolæ prisci*, &c. *Ép. II*, ép. 1, v. 139.

Page 56, vers 13. *Tirants* pour *tirans*. Souvent l'auteur introduit ou supprime des lettres afin de rimer richement pour l'œil.

Page 57, vers 1 & suiv. HOR., v. 189-192.

Ibid., vers 9 & suiv. HOR., v. 193-201.

Ibid., vers 29 & suiv. HOR., v. 202-207.

Page 58, vers 11 :

Quand ils representoient leurs Moralitez belles.

Les pièces de théâtre connues sous le nom de *moralités* se distinguaient des *miracles* & des *myères*. Les *moralités* étaient le fruit d'une imagination didactique qui instruisait sous le voile de l'allégorie, en donnant souvent des rôles, avec une grande hardiesse, aux êtres les plus rebelles à la person-

nification. Nous devons dire cependant que cette distinction généralement admise entre les *mystères*, représentations des faits historiques pris dans l'Ancien & le Nouveau Testament, & les *miracles*, représentations des actes vrais ou supposés des saints & des martyrs, n'a pas existé pour les anciens copistes & pour les anciens imprimeurs de ces pièces. Ils ont écrit *mystère de saint Martin, de saint Fiacre, &c.*, & *miracle de Notre-Dame*. On trouve même le titre de *moralité* donné aux mystères de la *Vendition de Joseph, de l'Assomption de Notre-Dame, &c.*

Page 58, vers 17 & suiv. HOR., v. 208-213.

Page 59, vers 1 & suiv. HOR., v. 213-216.

Ibid., vers 16 & suiv. HOR., v. 217, 218.

Ibid., vers 25 & suiv. PLUTARQUE, *Propos de table*, IX, quest. 15. Edit. Reiske, VIII, 979, 980.

Ibid., vers 29. La pyrrhique, danse militaire des anciens Grecs.

Page 60, vers 5 :

Vn plaisant Mataffin.

Mataffin (de l'espagnol *matachino*), bouffon, celui qui danse les mataffins ou la mataffnade, fort usitée au XVI^e siècle.

Ibid., vers 7. Le vau-de-vire est une chanson consacrée d'abord en Normandie à l'éloge du cidre & du vin. Grâce à la licence des buveurs, ses couplets devinrent caustiques, malins, fatiriques, & son nom, en s'éloignant du lieu de sa naissance, dégénéra en celui de vaudeville. Les premiers vaux-de-vire sont dus à Olivier Basselin, foulon de Vire dans la première moitié du XV^e siècle. Ses chants bachiques sont perdus. Quelques-uns ont peut-être servi de thèmes à Jean Le Houx, autre poète Virois de la deuxième moitié du XVI^e siècle, auteur des *Vaux-de-Vire* publiés au XIX^e sous le nom de Basselin. Le manuscrit autographe de Le Houx appartient aujourd'hui à la Bibliothèque de Caen.

Page 61, vers 4 :

..... *les vulgaires passa.*

Surpassa les langues vulgaires,

Ibid., vers 15. *Broffons*. Voir le GLOSSAIRE.

Page 61, vers 17 & suiv. HOR., v. 379-382.

Ibid., vers 21 & suiv. HOR., *Ep. II*, ép. 1, v. 118-131.

Page 63, vers 1 & suiv. HOR., *Ep. II*, ép. 1, v. 219-228.

Ibid., vers 10 :

Que nostre Luth qui donne aux forests des oreilles.

Blandum & auritas fidibus canoris

Ducere quercus. HOR., *Od. I*, od. 1, v. 11, 12.

Ibid., vers 21 & suiv. HOR., *Ep. II*, ép. 1, v. 167. — VIDA, III, v. 509. — PLINE, liv. XXXV, ch. xxxv, § 18.

Page 64, vers 3 & suiv. HOR., *Ep. II*, ép. 1, v. 239-243.

Ibid., vers 7 & suiv. HOR., *Ep. II*, ép. 1, v. 248-250.

Ibid., vers 17, 18. *L'arbre Delphien*, le laurier d'Apollon ; *l'arbrisseau Paphien*, le myrte de Vénus.

Page 65, vers 3 & suiv. HOR., *Sat. I*, sat. iv, v. 3-6.

Ibid., vers 7 & suiv. HOR., *Art poét.*, v. 220-224.

Ibid., vers 20-22 :

Les Satyres qu'alors ils nommoient Syruentes,

Ou Syluents, un nom qui des Sylves Romaines

A pris son origine en nos forests lointaines.

Les Troubadours donnaient le nom de *firvente* à toute poésie lyrique qui ne roulait pas sur l'amour, & qui, par cela même, leur semblaient d'un ordre inférieur, une poésie de fervant d'armes (*firventese*, de *firvent*) par opposition avec la poésie noble roulant sur l'amour & appelée *canfô*. La plupart des *firventes* appartiennent au genre satirique, si cher à la vieille France.

Les Romains nommaient *silves* des recueils de pièces dont les sujets semblaient disposés au hasard comme les arbres d'une forêt (*silva*). Ce titre répond à nos *mélanges*. Témoin les *Silves* de Stace.

Ibid., vers 25. *Le coq-à-l'âne*, discours interrompu & sans suite, vient, d'après Ménage, de Clément Marot, qui intitula *Du Coq à l'Ane* une épître pleine d'idées incohérentes.

Page 66, vers 7. *Le piquant Aquinois* désigne Arioste que sept satires ont fait surnommer l'Horace italien.

Page 66, vers 11 & suiv. HOR., v. 225, 226.

Ibid., vers 23 & suiv. HOR., v. 226-229. Ce passage se rapporte au drame fatirique & non à la satire, deux choses sur lesquelles Vauquelin ne cesse de se méprendre, & qu'il confond encore un peu plus haut avec la comédie aristophanesque.

Page 67, v. 7 & suiv. HOR., v. 232.

Ibid., vers 17 & suiv. HOR., v. 234.

Ibid., vers 19 :

Ou Pite ayant Simon de son argent mouché.

Pite pour *Pithias*, servante d'une des comédies de Cécilius. Par ses ruses elle amenait son maître Simon à lui remettre un talent, dot de la fille du bonhomme. — *Mouché*, expression de Térence, empruntée par Horace : « *Emunxi argento senem,* » dans le *Phormion*.

Ibid., vers 27, 28. On peut rapprocher de ces vers le passage où Quintilien dit, en parlant de la narration : « *Neque enim aliud in eloquentia, cuncta experti, difficilium reperient, quam id quod se dicturos fuisse omnes putant, postquam audierunt.* » *Orat. Inst.*, IV, 2.

Page 68, vers 3 & suiv. HOR., v. 340-342.

Ibid., vers 9 & suiv. HOR., v. 244 & suiv.

Ibid., vers 24. *Le Ferrarois* désigne Arioste, né à Reggio, mais qui avait fait ses études à Ferrare.

Page 69, vers 3 & suiv. HOR., v. 251 & suiv.

Ibid., vers 21, 22 :

*De sorte que Toutain a fait que l'Alexandre
En la Rime pouvoit en Phaleuces se rendre.*

La phaleuce, vers grec ou latin, dans le système dactylique a cinq pieds, donnant souvent nos six pieds de l'alexandrin ; aussi deux vers plus haut l'appelle-t-il *senaire*. Toutain avait-il fait un *Alexandre* dans lequel il eût combiné les deux systèmes de la quantité & du nombre des syllabes ? Cet *Alexandre* ne nous ferait point parvenu, & ni Gouget ni Du Verdier n'en ont parlé. On peut croire seulement que, si l'ouvrage exista, il fut communiqué à Vauquelin par l'auteur, son ami, & qu'il

ne fut jamais imprimé. — Mais n'est-ce point trop donner à la conjecture ? Peut-être *l'Alexandre* est-il mis pour *le vers alexandrin* (la nécessité de la rime fait si souvent altérer les finales chez Vauquelin !), & le sens en est-il : « a fait que l'alexandrin, tout en gardant la rime, pouvait se composer de phalèuces. »

Page 69, vers 23 & suiv. Baif & bien d'autres, jusqu'à Turgot & même jusqu'à des écrivains postérieurs, ont fait en français des vers métriques, à l'imitation des anciens. Vauquelin s'adresse à la postérité pour qu'elle les juge; la postérité les a condamnés sans appel.

Page 70, vers 15 & suiv. HOR., v. 260-262.

Ibid., vers 25 & suiv. HOR., v. 263-268.

Page 71, vers 9 & suiv. HOR., v. 268, 269.

Ibid., vers 16 :

. Ainsi va s'effeuant
Le renom des humains : quelquefois des la vie
Et quelque fois apres la mort en est suiuite.

L'exemple de Vauquelin en est la preuve.

Ibid., vers 29, 30, & vers 1 & 2 de la page 72. Opinion sage, fort opposée à celle de l'auteur, p. 13, v. 25-28. *L'Art poétique*, œuvre de ses loisirs, a été lentement composé. Vauquelin a pu varier dans ses doctrines, à une époque de transition comme le XVI^e siècle.

Page 72, vers 3, 4 :

Et, comme vn du Monin, faire vne parlerie
Qui nouvelle ne sert que d'une moquerie.

Voir sur DU MONIN la note biographique qui lui est consacrée dans le *Dictionnaire* ci-après, & le *Tableau de la poésie française* par Sainte-Beuve.

Ibid., vers 23 & suiv. HOR., v. 270-272.

Ibid., vers 29. *Le Romain parler*, la langue latine.

Page 73, vers 3 & suiv. Nous avons déjà expliqué la plupart de ces mots désignant des genres de pièces. Ajoutons-y les autres brièvement : *Chanterels*, petits chants. — *Pastourelle*, poésie

pastorale dialoguée entre un troubadour & un berger ou une bergère. — *Déport*, petite pièce joyeuse. — *Soulas* a un sens analogue. — *Sonnet*, petite pièce de quatorze vers, dont Boileau a donné les règles avec son admirable précision. — *Triolet*, couplet de huit vers, dont le premier se répète après le troisième, & le premier & le deuxième après le sixième. — *Virelai*, sorte de lai (V. plus haut), où l'on faisait *virer* les vers de certaine façon par leur mesure. — *Jeu-parti*, genre de composition poétique, emprunté aux troubadours par les trouvères, & dialogué comme le nom l'indique. — *Sornettes*, contes frivoles, bagatelles rimées. — *Goffes*, plaisanteries grossières.

Page 73, vers 15 & suiv. HOR., v. 270-274.

Ibid., vers 25 & suiv. Comparaison semblable dans Cicéron parlant des Stoïciens. *De finibus*, liv. V, ch. 25.

Page 74, vers 6 :

Et de leur premier tronc perdre le souvenir.

Pomaque degenerant, succos oblita priores.

VIRG., *Géorg.*, II, 50.

Ibid., vers 13 :

Et l'Arioste après, en les pillant tous deux.

C'est ce qu'a démontré J.-V. Le Clerc dans ses derniers écrits sur le moyen-âge.

Ibid., vers 22 :

Vouloit deffous ses lois la grand' Cité ranger.

Cette *grand' Cité* est Paris. V. *Roland Furieux*.

Ibid., vers 23 :

A l'heure Lancelot, en Prose Héroïque.

L'*h* est aspirée ici, comme dans *héros*.

Page 75, vers 13 & suiv. HOR., v. 275-277.

Ibid., vers 19 :

Ainsi vont à Rouen les Conards badinants.

Les *conards* ou *cornards* étaient une ancienne confrérie de Rouen & d'Évreux, semblable à celle des *fous* & de la *mère-folle* de Dijon. V. un art. de M. Floquet dans le 1^{er} vol. de la *Bibl. de l'École des chartes*,

Page 75, vers 21 & suiv. HOR., v. 278-280.

Page 76, vers 6 :

Plustost le bien estrange on prise que le sien.

L'observation est judicieuse & bien exprimée. Combien de fois n'a-t-on pas admiré les chefs-d'œuvre d'une nation étrangère aux dépens des nôtres !

Ibid., vers 11-18. Pour l'intelligence de ce passage, voir nos deux notices biographiques sur *La Peruse & Sainte-Marthe*.

Ibid., vers 25-28. Cette idée de la supériorité de la littérature française à cette époque n'était point particulière à Vauquelin. On croyait généralement que notre poésie avait dit son dernier mot, parvenue qu'elle était à la perfection sous Ronfard. Voyez Montaigne, *Ess.*, liv. II, ch. xvii. Même illusion chez Pasquier & chez bien d'autres.

Page 77, vers 23 :

*Tesmoins font de ma part la belle eau de Cressy,
Ante petit, la Roche, & mon grand Orne aussy.*

Voir pour les noms propres le *Dictionnaire* ci-après.

Page 78, vers 7, 8. OVIDE, *Mét.*, II, 781, 782.

Page 79. Il y a dans cette page de beaux vers inspirés à Vauquelin par ses principes politiques, & qui rappellent sa pièce de 1563 : *Pour la monarchie de ce royaume contre la diuision*, pièce qui fera partie de notre III^e volume.

Ibid., vers 15-16 :

*Nous, qui sentons en nous
Vu Dieu qui nous echauffe & nous chatouille tous.*
Est Deus in nobis, agitante calefcimus illo. Ov.

Page 81. Le début de ce III^e livre est imité de Virgile.

Page 82. Une partie de cette page est empruntée au commencement du III^e livre de VIDA, v. 6-14 :

Ne te, opere incepto, deterreat ardua meta;
Audendum, puer, atque invicto pectore agendum.
Jam te, Pierides, summa en de rupe propinquum
Voce vocant, viridique ostentant fronde coronam
Victori, atque animo stimulos hortatibus addunt.

Jamque rofas calathis spargunt per nubila plenis
 Defuper, & florum placido te plurima nimbo
 Tempellas operit, gratumque effusus odorem
 Ambrosiæ liquor aspirat, divina voluptas.

Page 83, vers 1 :

Sur l'Helicon menteur couronnant les Perruques.

Perruque qui nous choque aujourd'hui était fort en usage au XVI^e siècle, où ce mot était synonyme de *chevelure*. Le soleil était le *Dieu perruquier*, le *Dieu chevelu*, l'*astre perruqué de lumière*. Les langues, sujettes aux vicissitudes de tout ce qui appartient à l'humanité, changent de tropes, & les tropes inuités semblent barbares.

Ibid., vers 13 & suiv. Imité de Lucrèce, IV, 11-17 :

Nam veluti pueris abinthia tetra medentes
 Cum dare conantur, prius oras pocula circum
 Contingunt mellis dulci, flavoque liquore,
 Ut puerorum ætas improvida ludificetur
 Laborum tenuis; interea perpotet amarum
 Abfinthi laticem, deceptaque non capiatur;
 Sed potius tali tactu recreata valecat.

Page 84, vers 11 & suiv. HOR., v. 281-284.

J'ai déjà cité les intéressantes leçons de M. Egger sur *l'Hellénisme en France*. Voici un passage de la 18^e :

« Dans la comédie en particulier, les libertés théâtrales dégénérent bien vite en licence. Vauquelin de la Fresnaie, comme je l'ai déjà fait observer, traduit quelquefois Horace ou Aristote, sans trop s'inquiéter si ce qu'il leur emprunte s'applique à la poésie de son temps. Sur le sujet qui nous occupe, la traduction d'un texte ancien devient d'elle-même une page moderne. Les vers d'Horace

Succedit vetus his comœdia, &c.,

reparaissent ainsi transformés dans son 3^e chant : *

Or aux Grecs vint ainsi la vieille Comédie.

(Citation de seize vers)

Mais cette liberté depuis estant refrainte, &c.

« En lisant ici Vauquelin, on croit lire les pages de ces

grammairiens grecs qui ont écrit des introductions aux pièces d'Aristophane, & qui nous ont raconté les premiers & hardis essais de la satire comique sur les théâtres populaires de la Grèce. De même les farces que jouaient sur les tréteaux les Enfants sans-souci, ou les Clercs de la Basoche, s'attaquaient hardiment à tous les ordres de l'État, à tous les personnages si grands qu'ils fussent; elles soulevaient les plus graves questions d'ordre public ou de morale domestique, & sur tout cela elles parlaient avec une intempérance de langage qui va jusqu'à la licence & descend jusqu'à l'ordure. Il fallut bien souvent mettre un frein à cette liberté. »

On fait que la licence des Enfants sans-souci fut souvent réprimée par les arrêts du Parlement. On fait aussi que l'histoire des pièces jouées par les Clercs de la Basoche est liée à celle du théâtre français.

Page 85, vers 9. *La Reconnue*, de Remy Belleau, comédie en cinq actes & en vers de huit syllabes.

Ibid., vers 13 & suiv. Voir la *Poétique* d'Aristote, ch. xvi & xvii.

Page 86, vers 7. *Nomien*, épithète d'Apollon, en souvenir des troupeaux qu'il avait gardés chez Admète. De νόμιος, qui veille sur les troupeaux. « Un Apollon Nomios (dans Hirt, *Bilderbuch*, IV, 6) est assis sur un rocher de la Thessalie, la chlamyde sur le rocher, la lyre dans la main droite & le pedum à côté de lui. » PARISOT.

Ibid., vers 15 & suiv. *Poétique* d'Aristote, ch. v.

Page 87, vers 3 & 4. Voir l'*Antigone* de Sophocle.

Ibid., vers 10. Plaute appelle tragi-comédie son *Amphytrion*, mais pour cette autre raison, qu'un dieu & des rois sont parmi les personnages.

Ibid., vers 15. *L'Aminte* est un drame pastoral du Tasse (1573).

Ibid., vers 17. *Poétique* d'Aristote, ch. iv.

Ibid., vers 18, 19 :

Le Margite d'Homère

Respondoit au Comic, &c.

Le Margitès, poème satirique grec, est très-ancien, mais

n'est pas d'Homère. Aristote lui attribue sur la comédie la même influence qu'eurent sur la tragédie l'*Iliade* & l'*Odyssée*.

Page 87, vers 22 :

Comme Heroïque écrite.

Écrite, comme l'étaient les actions héroïques, en vers héroïques.

Ibid., vers 27, 28 :

*Las! le temps deuorant Margite a deuoré,
Et le nom seulement nous en est demeuré.*

A peu près vrai : il ne nous reste que deux ou trois vers du *Margitès*.

Page 88, vers 3. Voir l'*Odyssée*.

Ibid., vers 5 & 6. Vauquelin est moins sévère que Boileau, qui ne peut souffrir l'anneau de l'Asstrate.

Ibid., vers 7 & suiv. *Poét.* d'Arist., ch. x.

Ibid., vers 9-12. *Polinisse* est *Polineffe*, duc d'Albanie. *Ariodant*, chevalier d'Italie, amant de *Genèvre*. Voir le 5^e ch. de *Roland furieux*.

Ibid., vers 13-30. Tout ce morceau est un résumé des derniers chants de *Roland furieux* de l'Arioste.

Page 89, vers 9-12. Voir les *Métamorphoses* d'Ovide.

Ibid., vers 13. Théocrite. — Vers 15. Virgile. — Vers 18. San-nazar.

Ibid., vers 27 :

Et mefpriant mon nom, &c.

Vauquelin eut toujours sur le cœur le peu de succès de ses *Foresteries*.

Page 90, vers 1. Belleau a composé une longue *Bergerie* en prose & en vers, divisée en deux journées.

Ibid., vers 3. La dernière *Foresterie* de Vauquelin est seule en prose & en vers.

Ibid., vers 7-14. Théorie des improvisations, des vers de circonstance, comme les *Silves* de Stace, dont il parle dans l'alinéa suivant.

Page 91, vers 27, 28 :

Hic carmen media dignum me scribe columna,
Sed breve, quod currens vector ab urbe legat.

PROPERCE, liv. IV, *Élég.* VII, v. 83, 84.

Page 92, vers 8 :

Donne leur, comme luy, le beau nom de louanges.

Pour comprendre cette fin de vers où l'initiale de *louanges* devrait être une grande lettre, il faut favoir que Pelletier publia les *Louanges*, en 1581. Voir ci-après la note biographique qui lui est consacrée.

Ibid., vers 17, 18. Voir *Roland furieux* de l'Arioste.

Ibid., vers 21. Les mots de cet alinéa qui pourraient embarrasser se trouveront dans le GLOSSAIRE.

Page 93, vers 5 :

Comme a fait du Bellay, &c.

Voir l'*Entreprise du Roy-Daulphin pour le tournoy soubz le nom de cheualiers aduantureux*; Paris, Federic Morel, MDLVIII.

Ibid., vers 9 & suiv. HOR., v. 285-291.

Ibid., vers 23-26. Ces quatre vers sont des meilleurs & des plus judicieux. Quatre pages plus loin, le poète dit avec l'accent d'une vérité sentie :

*Et l'homme n'a iamais plus grand plaisir troué
Que celui du Poëte en son œuvre acheué.*

Cet amour du rythme (dont la puissance est plus grande encore en poésie qu'en musique, parce que le poète a une langue moins vague que celle du musicien) se trouve admirablement exprimé par notre Alfred de Musset (*Namouna*, ch. II) :

J'aime surtout les vers, — cette langue immortelle.
C'est peut-être un blasphème, & je le dis tout bas;
Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle
Que les fots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, — qu'elle est limpide & belle,
Que le monde l'entend & ne la parle pas.

Ibid., vers 27 & suiv. HOR., v. 291-294.

Page 94, vers 3 & suiv. HOR., v. 295-301.

Ibid., vers 5, 6 :

Nec pluteum cædit, nec demorfos fapit ungues.

PERSE, *Sat. I*, v. 106.

Page 94, vers 9 :

La Nature estimant plus heureuse que l'Art.

La prédominance de l'art sur la nature ou de la nature sur l'art, tranchée par le bon sens d'Horace, l'avait été par le poète Simylus qui vivait au milieu du IV^e siècle avant J.-C., & dont Stobée a fait deux citations. L'une de ces citations est précisément cette décision, ainsi traduite dans le *Polyanthea* :

« Neque natura sine arte sufficit. »

Ibid., vers 21 & suiv. HOR., v. 304-308.

Page 95, vers 5 & suiv. HOR., v. 309-311.

Ibid., vers 29 & suiv. On peut rapprocher de ce morceau celui de Vida (ch. II), où il développe des idées analogues :

Nam variant species animorum; & pectora nostra, &c.,

jusqu'au vers :

Tantus amor famæ, &c.

Page 96, vers 11 :

Et la se reposer mesme à l'heure d'étendre

La corde lentement.

D'étendre est une faute de l'original trop scrupuleusement copiée, comme quelques autres. Vauquelin devait écrire *detendre*.

Ibid., vers 21-24. Montaigne cite, après Pline, ce fait de la rivalité des rossignols allant jusqu'à ce point : « que parfois le vaincu y demeure mort, l'aileine luy faillant plustost que la voix. » *Essais*, liv. II, ch. XII.

Page 97, vers 25 & suiv. HOR., v. 312-316.

Page 98, vers 11 & suiv. HOR., v. 317.

Ibid., vers 19. & suiv. HOR., v. 318-322.

Ibid., vers 29-30. VIDA., *Poét.*, ch. II.

Page 99, vers 1 :

Zeuxis fut si soigneux de suivre la Nature, &c.

Ce passage est tiré de Pline l'Ancien, liv. XXXV, ch. xxxvi : « Alioqui tantus diligentia (Zeuxis), ut Agrigentinis facturus tabulam, quam in templo Junonis Laciniæ publice dicarent, inspexerit virgines eorum nudas, & quinque elegerit, ut quod in quaque laudatissimum esset, pictura redderet. »

Page 99, vers 3 & suiv. HOR., v. 323-324. On peut remarquer à la fin de ce quinzième vers *Gres* pour rimer avec *apres*. Vauquelin ne se gênait ni avec le matériel des mots ni avec leur syntaxe.

Page 100, vers 1 & 2. Dans la chasse au faucon, fort en usage en Europe depuis les Croisades, on portait l'oiseau sur le poing.

Ibid., vers 13 & suiv. HOR., v. 325-330.

Ibid., vers 15 :

A partir, à fommer, multiplier, distraire.

C'est-à-dire à faire la division, l'addition, la multiplication & la soustraction.

Ibid., vers 25 & suiv. HOR., v. 330-332.

Page 101, vers 576. Allusion à cette anecdote, qu'Alexandre le Grand avait toujours Homère sous son chevet.

Ibid., vers 7 & suiv. HOR., v. 333, 334.

Ibid., vers 11 & suiv. HOR., v. 335, 336.

Ibid., vers 17 & suiv. HOR., v. 337-342.

Page 102, vers 1 & suiv. HOR., v. 343, 344.

Ibid., vers 5 & suiv. HOR., v. 345, 346.

Ibid., vers 9 & suiv. HOR., v. 347-358.

Page 103, vers 5 & suiv. HOR., v. 359, 360.

Ibid., vers 9 & suiv. HOR., v. 361-365.

Page 104, vers 7 & suiv. HOR., v. 366-373.

Ibid., vers 13 & 14. *Duarin* ou *Duaren*, professeur de droit ; *Marion*, célèbre avocat du temps.

Page 105, vers 17, 18 :

Le grand de l'Hospital a toute Aufonienne

En France ramené la troupe Aonienne.

Aufonienne, en écrivant en latin, langue de l'Aufonie. On fait que le chancelier de L'Hospital se consolait de ses disgrâces en composant des vers latins, portion notable de ses œuvres.

Ibid., vers 26. Cette épithète de *divin* n'a pas plus sauvé *Vaillant* de l'oubli, que *Michel* du septième vers de cette page & l'avocat *Tirmois* du treizième.

Ibid., vers 30. *Pindarum quisquis studet æmulari, &c.* HOR., liv. IV, od. 2.

Page 106, vers 19 & suiv. On reconnaît dans cet alinéa l'idée la plus juste de Ronfard, de Du Bellay & de leur école pour le perfectionnement de notre langue.

Ibid., vers 30. HOR., v. 374-378.

Page 107, vers 10 & suiv. HOR., v. 379-384.

Ibid., vers 27 & suiv. HOR., v. 385, 386.

Page 108, vers 1 & suiv. HOR., v. 386-390.

Ibid., vers 9 & suiv. HOR., v. 391-396.

Ibid., vers 21 & suiv. HOR., v. 396-399.

Ibid., vers 29 & suiv. HOR., v. 400-407.

Page 109, vers 11 :

Nos Samothés Gaulois, nos Bards, nos Sarronides.

Ce sont des classes de Druides : *Samothés, Samothées, Simnothées* ou *Semnothées*, les extatiques, les contemplateurs; — *Bardes*, poètes-musiciens, chargés de composer & de chanter des pièces de vers en l'honneur de Dieu & des héros de la nation; — *Sarronides* pour *Saronides* (comme Bardes pour Bardes), instructeurs, instituteurs pour les sciences comme pour la religion.

Ibid., vers 18. HOR., v. 406, 407.

Ibid., vers 30 & suiv. :

. tuisque ex, inclute, chartis,
Floriferis ut apes in falibus omnia limant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta.

LUCRÈCE, liv. III, v. 10-12.

Page 110. Vauquelin, dans cette page, se laisse emporter par l'enthousiasme, & excite les prélats de son temps à substituer la muse chrétienne à la muse païenne. Pierre Du Val, évêque de Sées, avait chanté en vers la grandeur de Dieu; Claude d'Angennes, évêque de Noyon & pair de France, auteur de quelques ouvrages en prose, avait sans doute fait aussi des vers; de Coffé, évêque de Coutances, pouvait chanter, ainsi que notre poète le lui suggère, l'archange que sa statue représenta sur le Mont-Saint-Michel, terrassant le démon, comme dans la légende; d'Espinay (Charles) fut évêque de Dol, de 1558 à 1591: peut-être a-t-il, comme le lui conseille Vau-

quelin, *police son Eglise Armorique* par la poésie; nous ne croyons pas toutefois qu'il ait fait imprimer les vers.

Page 111. Les vingt-&-un premiers vers de cette page expriment un vœu qui ne s'accomplit qu'au XVII^e siècle. Encore le plan hardi que trace Vauquelin pour la tragédie classique dut-il être singulièrement modifié. Le dénouement qu'il indique par l'arrivée de saint Georges, *bien armé, bien monté*, luttant contre le Diable, ne pouvait convenir au théâtre régénéré.

Ibid., vers 22. HOR., v. 408-411.

Page 112, vers 3 & suiv. HOR., v. 412-414.

Ibid., vers 11 & suiv. HOR., v. 414-418.

Ibid., vers 21 :

La Pelade & le mal venu de Parthenope.

La pelade, maladie qui fait tomber les poils & les cheveux. *Le mal venu de Parthenope* est le mal que les Français appelaient « le mal napolitain, » & les Italiens « le mal français, » sans doute parce que les Français l'avaient pris à Naples pendant l'expédition de Charles VIII, & propagé dans toute l'Italie. Naples le tenait des Espagnols, les maîtres, qui l'avaient apporté d'Amérique.

Ibid., vers 29 & suiv. HOR., v. 419-425.

Page 113, vers 14 & suiv. HOR., v. 426-433.

Page 114, vers 1 & suiv. HOR., v. 434-437.

Ibid., vers 11 & suiv. HOR., v. 438-441.

Ibid., vers 21 & suiv. HOR., v. 442-444.

Ibid., vers 27 & suiv. HOR., v. 445-452.

Page 116, vers 17 & suiv. HOR., v. 453-463.

Page 117, vers 1 & suiv. HOR., v. 463-467.

Ibid., vers 10 :

Les gardant de passer l'onde non renageable.

Evaditque celer ripam irremeabilis undæ.

VIRG., *Én.*, liv. VI, v. 425.

Page 118, vers 5 & suiv. HOR., v. 470-472.

Ibid., vers 13 & suiv. HOR., v. 472-476.

Page 118, vers 29, 30 :

*Homere a tant souuent fait les Dieux banqueter ,
Que d'aimer le bon vin des Grecs se fist noter.*

Laudibus arguitur vini vinofus Homerus.

HOR., *Ép.*, liv. I, ép. 19, v. 6.

Ibid., vers 30, & page 119, vers 1 & suiv. Cette anecdote est empruntée à Pline l'Ancien, liv. XXXV, ch. xxxvii : « Fuit & Arellius Romæ ceber, paulo ante divum Augustum, nisi flagitio insigni corrupisset artem, semper alicujus feminæ amore flagrans, et ob id Deas pingens, sed dilectarum imagine. Itaque in pictura ejus scorta numerabantur. »

Page 119, vers 10. HOR., *Ép.*, liv. IV, ép. 1, v. 1-4.

Page 120, vers 3 & suiv. VIRG., *Géorg.*, liv. IV, 55 & suiv.

Ibid., vers 9-12 :

*Ayant aupres de vous, comme Auguste, vn Mecène,
Joyeuse, qui sçauant des Virgiles vous mene,
Des Horaces, vn Vare, vn Desportes qui fait,
Composant nettement, cet Art quasi parfait.*

La reconnaissance pour le roi, l'amitié pour Desportes donnent à ces vers le caractère de la flatterie. Desportes était loin de la perfection, & le mignon de Henri III, le nouveau *Mécène*, Anne de Joyeuse, est ce commandant de l'armée royale en Guyenne qui perdit la bataille & la vie à la journée de Coutras (1587).

Ibid., vers 13 :

Depuis vn chant plus haut s'entrepri tout celeste.

Ce *chant plus haut* est probablement son épopée que les troubles politiques lui firent abandonner.

Ibid., vers 23 & suiv. Cette fin est imitée des quatre derniers vers des *Géorgiques*.

Page 136, vers 1. Non eadem est ætas. HOR., *Ép.* I, liv. I, ép. 1, v. 4.

Ibid., vers 29 & suiv. HOR., *ibid.*, v. 7-9.

Page 137, vers 1. HOR., *Ép.* I, ép. 1 : Solve senescentem, &c., v. 8.

Ibid., vers 11 & suiv. HOR., *Ép.* I, ép. 1, v. 11-17.

Page 138, vers 5 & suiv. HOR., *Ép. I*, ép. 1, v. 19-31.

Page 139, vers 1 & suiv. HOR., *Ibid.*, v. 33-51.

Page 140, vers 6 & suiv. HOR., *Ibid.*, v. 52-88.

Page 141, vers 3. HOR., *Ibid.*, v. 89-99.

Ibid., vers 23 :

Le sçay combien il faut de liqueur en mon vase.

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Alfred DE MUSSET.

Page 142, vers 21 & suiv. HOR., *Ép. I*, ép. 1, v. 105-108.

Page 143, vers 8. HOR., *Ép. II*, ép. 1, v. 15, 16.

Page 144, vers 5 & suiv. HOR., *Sat. II*, fat. 1, v. 1 & suiv.

Ibid., vers 14. HOR., *Sat. I*, fat. x, v. 60, 61.

Page 145, vers 19 & suiv. HOR., *Sat. II*, fat. 1, v. 1-5.

Ibid., vers 27 & suiv. HOR., *Ibid.*, v. 10 & suiv.

Page 146, vers 1 & suiv. HOR., *Ibid.*, v. 17-19.

Ibid., vers 15 & suiv. HOR., *Ibid.*, v. 21-34.

Ibid., vers 28. *Castor gaudet equis.* HORACE.

Page 148, vers 3 & suiv. HOR., *Sat. II*, fat. 1, v. 39-46.

Ibid., vers 29. *Varlon*, comme *Chiquot & Adrian*, p. 146 ; comme *Tamberlois, Rauin, Valentine, Rudemont, Sabournet*, p. 149, ne font pas tous des noms imaginaires : quelques-uns étaient connus au palais, comme juges, victimes ou accusés. Malheureusement les cahiers judiciaires du XVI^e siècle ne font pas venus jusqu'à nous, & dans ces pages, comme dans beaucoup d'autres, nous renonçons à des recherches inutiles.

Page 149, vers 1 & suiv. HOR., *Sat.*, liv. II, fat. 1, v. 47-56.

Page 150, vers 5 & suiv. HOR., *Ibid.*, v. 57 jusqu'à la fin.

Page 151, vers 24 :

Et si mauvais, Hurant, tu ne le trouues.

Ce n'est pas *Hurant* qu'il faudrait lire, mais *Huraut* ou *Hurault*, vrai nom du comte de Chiverny.

Page 152. La Roquette était sans doute une terre de Mgr de Chiverny, comme celle d'Esclimont où il se retira après sa disgrâce, sous Henri III.

Page 153, vers 2 & suiv. Les Chiverny étaient de Bretagne.

Page 153, ligne 15. Tiron est une abbaye de Desportes. C'était une congrégation de St-Maur, non loin de Nogent-le-Rotrou.

Page 154, vers 7. *Debonnaire*, singulière épithète pour Charles IX.

Ibid., vers 13 :

Aux bords huittreux de Gran-Cam & de Port.

Port & Grandcamp, petits ports du Calvados, dans le voisinage desquels on pêche encore des huitres, comme au temps de Vauquelin.

Page 158, vers 27 & suiv. *Rauin*, dont le nom revient plus d'une fois sous la plume du poète & contre lequel il a dirigé des épigrammes imprimées dans le présent volume, est probablement un pseudonyme qu'ont dû reconnaître les contemporains. C'était la bête noire de Vauquelin, qui le peint partout comme un homme d'affaires de la pire espèce.

Page 159, vers 9 :

Mignons du temps, accreus avec loye.

Le vers est estropié si on ne lit pas *accréus* ou mieux *avecque*.

Page 160, vers 27 & 29. *Verigny & les Griffins*, comme quelques autres de la page suivante, ne nous font connus que par cette mention de Vauquelin.

Page 161, vers 27, 28. Allusion au noble à la rose, monnaie d'or d'Angleterre, qui portait la rose d'York ou celle de Lancastré.

Page 162, vers 22 & suiv. Ce n'est pas Paul-Émile qui parle ainsi, mais Plutarque, qui rapporte une anecdote destinée, ce semble, à justifier Paul-Émile séparé de Papiria par un divorce. Un Romain ayant repudié sa femme, ses amis l'en tancerent en luy demandant : *Que trouves-tu à redire en elle? n'est-elle pas femme de bien de son corps? n'est-elle pas belle? ne porte-elle pas de beaux enfants?* Et luy estendant son pied, leur monstra son foulier, & leur respondiçt : *Ce foulier n'est-il pas beau? n'est-il pas bien fait? n'est-il pas neuf? toutesfois il n'y a personne de vous qui sçache où il me blesse le pied.* » Traduction d'AMYOT, éd. Bastien, 1784, t. II, p. 313.

Page 163, vers 29 :

Ayant defia quarante cinq annees.

Ce vers donne la date de cette épître : c'est en 1581 que Vauquelin eut quarante-cinq ans, puisqu'il était né en 1536.

Page 164, vers 11. *Ni s'escriuant.* Ne faudrait-il point lire *s'eskrimant* ?

Ibid., vers 25-28. Ces vers, où d'infâmes débauches sont dénoncées, rappellent la satire intitulée : *Les Princes*, dans les TRAGIQUES de d'Aubigné. Avec quelle énergie ce rude poète flétrit certains vices ! Comme il plaint le malheureux

Qui vit esclave infame

Soubs une femme hommace & soubs un homme femme !

Comme il peint l'efféminé Henri III, habillé en femme,

Si bien qu'un jour des Rois, ce douteux animal,
Sans cervelle, fans front, parut tel en son bal !

.....

Son visage de blanc & de rouge empasté,
Son chef tout empoudré, nous firent voir l'idée,
En la place d'un roy, d'une fardée.

.....

Pour nouveau parement, il porta tout ce jour
Cet habit monstrueux, pareil à son amour :
Si qu'au premier abord chacun estoit en peine
S'il voioit un roy femme ou bien un homme reyne.

LES TRAGIQUES, éd. P. Jannet, p. 100-102.

Page 165, vers 11. *Esse pour est-ce.* Une orthographe aussi fantaisiste, qui se représente sous mille formes, appartient-elle à l'auteur ou à l'imprimeur ?

Page 166, vers 5 :

Et qui, pratic du bien, &c.

Pratic, plus grec que français : *πρακτικός τῶν δίκαιων*, accoutumé à faire ce qui est juste.

Ibid., vers 13-16 :

. . . . Fugere pudor, verumque, fidesque,
In quorum subiere locum fraudesque, dolique,
Infidiæque, & vis, & amor sceleratus habendi.

OVIDE, *Mét.*, liv. I.

Page 167, vers 7 :

Les Macrons, les Sejans, &c.

Ces noms, comme celui de Verrès, v. 3, sont devenus des noms communs, par antonomase. L'éd. de 1605 porte *Secans!*

Cet alinéa satirique rappelle les vers d'Ovide, *Mét.*, liv. 1^{er} :

Vivitur ex raptō : non hospes ab hospite tutus,
 Non focer a genero : fratrum quoque gratia rara est :
 Imminet exitio vir conjugis, illa mariti :
 Lurida terribiles miscent aconita novercæ :
 Filius ante diem patrios inquirat in annos :
 Victa jacet pietas.

Ces trois derniers mots sont développés avec application à J.-C. dans les vers 21-24.

Ibid., vers 25 :

Vn Simon, &c.

Simon le Magicien, qui voulut acheter des Apôtres les dons du Saint-Esprit, a fait donner le nom de simonie à la vente & à l'achat des choses spirituelles ou qui tiennent au spirituel.

Page 169, vers 9. Faustine, femme dissolue de Marc-Aurèle.

Ibid., vers 13. *Et Messaline, &c.*

Mox, lenone suas jam dimittente puellas,
 Tristis abit : sed, quod potuit, tamen ultima cellam
 Claudit, adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ,
 Et lassata viris, sed non satiata, recessit.

JUVÉNAL, 6^e sat.

Ibid., vers 21-24. Ce quatrain rappelle l'épigramme sur l'époux de Pithané dans l'*Anthologie grecque*, la 4^e dans les « *Épigr. de table & comiques.* »

Page 170, vers 13, 14 :

*Et maint Pollux on voit & mainte Helene nec
 Sous le large manteau du nocier Hymenee.*

Hélène & Pollux, nés de l'adultère de Léda avec le cygne Jupiter.

Page 171. Cette épitaphe est sans doute de 1601, année de la mort de Charles d'Angennes.

Page 172, vers 9 :

Ou fust au Parlement exerçant la droiture.

Dans ce vers, dans les trois suivants & dans trois autres de la même page, *fust* est au passé elliptiquement pour *soit*. *Soit* s'emploie depuis longtemps comme le *five* des Latins, & vient cependant bien plutôt de *fit*. *Fust* pour le passé serait donc plus logique, plus grammaticalement exact.

Page 174, vers 13 :

Nunc potitis novus exuviis, nitidusque juvena.

VIRG., *Æn.* II, 473.

Page 175, vers 5-10 :

Ultra Sauromatas fugere hinc libet & glaciale
Oceanum, quoties aliquid de moribus audent
Qui Curios simulant, & Bacchanalia vivunt.

JUVÉNAL, *Sat.* II, v. 1-3.

Ibid., vers 11, 12. HOR., *Od.*, liv. III, od. VI, v. 46-48.

Ibid., vers 25 :

Aussi ie veux Chrestien viure à Dieu, viure à moy, &c.

HOR., *Ép.*, liv. I, ép. XVIII, v. 107, 108.

Page 177, vers 10 :

Ce n'est moindre vertu de garder qu'acquérir.

Nec minor est virtus, quam quærere, parta tueri.

OV., *Ars am.*, II, 13.

Ibid., vers 26 & suiv. Traduction des vers 26 & 27 de la 13^e satire de Juvénal.

Page 178, vers 21 & suiv. :

. Dedit hanc contagio labem,
Et dabit in plures : sicut grex totus in agris
Unius scabie cadit & porrigine porci,
Uvaque conspecta livorem ducit ab uva.

JUVÉNAL, *Sat.* II, v. 78-81.

Page 179, vers 5 & suiv. HOR., *Ép.*, liv. II, ép. II, v. 199-202.

Ibid., vers 10 :

N'aille ma grand' Olonne en eau tranquille enfant.

L'Olonne est probablement l'Olène, d'Olena, l'Orne.

Page 180, vers 3 & suiv. :

Si fortuna volet, fies de rhetore consul,
Si volet hæc eadem, fies de consule rhetor.
Juv., *Sat. VII*, v. 199, 200.

Ibid., vers 23. HOR., *Od. II*, od. II, v. 23, 24.

Ibid., vers 27 & suiv. HOR., *Ibid.*, v. 13-16.

Page 181, vers 9 & suiv. HOR., *Od. III*, od. XVI, v. 42, 43.

Page 182, vers 5 :

Imitant le Soleil, &c.

Vauquelin prend cette image d'une réponse que Diogène Laerce prête au philosophe Diogène, à qui l'on reprochait d'entrer dans des lieux infâmes. Voir aussi Sénèque : *De ira*.

Ibid. A SON LIVRE. Toute la pièce est imitée du 1^{er} livre des *Ép.* d'Horace, ép. 20 : *Ad librum suum*.

Ibid. Derniers vers. C'était une coutume bien connue des amateurs de nos vieux poètes, que ceux-ci ne publiaient guère de recueils sans les faire précéder de vers grecs, latins & français, composés en faveur du livre par leurs amis.

Page 186. Dans cette page & dans les suivantes, jusqu'à la fin de la satire par laquelle il termine son 1^{er} livre, Vauquelin donne de curieux détails sur sa famille, sur ses alliances, sur ses relations, sur ses goûts, &c. Ces détails nous serviront à rédiger l'*Essai sur la vie & les œuvres de Vauquelin de la Fresnaie*.

Page 192, vers 23 & suiv. SOCRATE dans STOBÉE, & ÉPICTÈTE, fragment 48, éd. Didot.

Page 193, vers 3, 4 :

Et courent tous au bois (comme on dit en proverbe)

A l'arbre que le vent a couché dessus l'herbe.

Δρύος πεσοῦσης, πᾶς ἀνὴρ ξυλεύσται.

Le chêne tombé, tout homme y court pour faire du bois.

MÉNANDRE, *Γνώμαι μονόστιχοι*, 123.

Ibid., vers 5 & suiv. ÉPICTÈTE (*Διατριβαί*), I, ch. XXII.

Page 194, vers 7-26. ÉPICTÈTE, II, § 9 & 10.

Ibid., vers 27 & suiv. Encore tiré d'Épictète.

Page 195, vers 3 & suiv. « Y a-t-il danger de vie? Vous, père, vous direz à votre fils : La lumière est douce pour toi ; crois-tu qu'elle ne le soit pas à ton père? Tu aimes à voir le jour ; crois-tu que ton père ne l'aime pas? » ÉPICT., II, 22, § 11.

Ibid., vers 21. *Vn Loys debonnaire*. Louis le Débonnaire.

Ibid., vers 25, 26. Louis XI.

Page 196, vers 1-30. Toute cette page traduit & paraphrase Épicète. Les pages 197-200, jusqu'au vers 20 de cette dernière, sont également imitées du même chapitre xxii Περὶ φιλίας.

Page 201, vers 3-6. Pour *Landry*, *Fredegonde*, *Galsonde* & bien d'autres personnages, voir toutes les *Histoires de France* un peu détaillées. — Plus bas, pour *Ariadne*, *Medee* & bien d'autres noms appartenant aux fables antiques, voir les *Dictionnaires de Mythologie*. Nous commençons à nous apercevoir que les notes se sont trop multipliées. Ce que nous avons fait jusqu'ici pourrait être fort augmenté dans un travail rétrospectif ; mais ne tomberait-on pas dans les minuties & les longueurs? N'avons-nous pas encouru déjà le reproche de trop nous défier de nos lecteurs? Nous tâcherons d'être plus sobre désormais, & de nous en tenir à l'indication des imitations & à des éclaircissements indispensables. Quant aux mots surannés, altérés, obscurs, on les trouvera dans le GLOSSAIRE.

Page 204, vers 20 :

Le fils de Maia.

Maie pour *Maia*, mère de Mercure, dieu des bonnes trouvailles.

Page 209, vers 16. *Soi's* pour *foies* : l'e muet gêne le poète, il lui substitue une apostrophe. Page 213, *enu'lope* pour *enuelope*, &c.

Page 213, vers 28, 29 :

Nec in bicipiti somniaffe Parnasso

Memini, ut repente sic poeta prodirem.

PERSE, *Prol.*

Ennius, suivant l'ancien scoliaste de Perse, assurait, dans ses *Annales*, que l'âme d'Homère était passée en lui, & sa preuve était qu'il l'avait rêvé sur le Parnasse.

Page 214, vers 5 & suiv. HOR., *Art poét.*, vers 391-400.

Page 215, vers 13, 14. Postquam docti prodierunt, boni defunt. SÉNÈQUE, ép. xcix, citée par Montaigne, I, 24.

Page 216, vers 29. HOR., *Ép.* I, III, v. 18, 20.

Page 221. *A F. de Malherbe, sieur de Digny.* Le poète Malherbe, aîné de neuf enfants, ajoutait à son nom le titre de sieur Digny ou de Digny, comme son père « noble homme François Malherbe, sieur Digny, conseiller du Roy au siège présidial de Caen. »

Page 222, vers 2. Cette *Laure* était Madeleine de Carriollis, qu'épousa Malherbe, le 1^{er} octobre 1581, âgé de vingt-six ans.

Page 231, vers 7 & suiv. Encore emprunté d'Épictète.

Page 232, vers 1 & suiv. Voir cette fable dans Horace, *Ép.*, livre 1^{er}, ép. VII, vers 29 & suiv. *Forte per angustam*, &c.

Page 233, vers 1 :

Le me veux retirer.

Vauquelin fait allusion, dans plusieurs endroits de cette pièce, aux faits contemporains, aux dégoûts que lui causaient certains personnages, haut placés & pleins d'envie & de jalousie.

Page 234, vers 6 & suiv. *Beatus ille qui, procul negotiis*, &c. HOR., *Épod.* II, v. 1.

Toute la pièce est une imitation libre de cette épode.

Page 238, vers 29, 30. VIRG., *Géorg.*, II, v. 523, 524.

Page 239, vers 30. VIRG., *Géorg.*, IV, v. 133.

Page 240, vers 7 & suiv. *Has inter epulas*, &c. HOR., *Épod.* II, 61 & suiv.

Page 242, vers 1-4. Ce quatrain rappelle, en les corrigeant, les vers 111, 112 qui terminent la XVIII^e ép. du 1^{er} livre d'Horace. Les derniers vers de cette page en rappellent quelques-uns de l'Épître à Tibulle. — Même livre, ép. IV.

Page 244, vers 13. *Comme vn fils de Climene*, Phaéton.

Page 245, vers 3 & suiv. SÉNÈQUE.

Page 246, vers 25, 26. OVIDE, *Tristes*, V, XII, v. 3-6.

Ibid., vers 27. & suiv. JUVÉNAL, *Sat.* VII, v. 56.

Page 247, vers 11 & suiv. « Ariston, dit Stobée, comparait

ceux qui recherchent les connaissances encyclopédiques en négligeant la philosophie, aux amants de Pénélope, qui, ne pouvant posséder la maîtresse, s'adressaient à ses suivantes. »

Page 249, vers 9 & suiv. :

..... Pauci dignoscere possunt
 Vera bona, atque illis multum diversa, remota
 Erroris nebula.
 Nociturna toga, nociturna petuntur
 Militia. Juv., Sat. X, v. 2-4, 8.

Ibid., vers 22. Comme Ixion.

Page 252, vers 12. *Entre nos rocs (à Falaise) eleut sa sepulture (à Caen).*

Page 255, vers 29 :

Quelquefois mesme il parle Gasconnas.

Allusion à l'irruption des Gascons (de Henri IV) dans les hautes positions. Ils y apportaient leur jargon en même temps que leurs vanteries, & Malherbe dut *dégasconner* la cour.

Ibid., vers 30. *Ragas*, valet de meunier, terme de mépris, relevé peut-être par le son & l'emphase de la prononciation.

Page 256, vers 7 :

Car sur le dos il porte son moulin.

Sénèque (*De vita beata*) : « Quare uxor tua locupletis domus censum auribus gerit? »

Page 259, vers 3. On montre encore la fontaine où la tradition dit qu'Arlette fut aperçue pour la première fois du duc Robert, soit du haut du donjon de Falaise, soit en revenant de la chasse.

Page 266, vers 9, 10. *Quid Romæ faciam? Mentiri nescio.* Juv., III, 41.

Page 267, vers 27 & suiv. :

Laudat
 Sermonem indocti, faciem deformis amici,
 Et longum invalidi collum cervicibus æquat
 Herculis, Antæum procul a tellure tenentis.
 Juv., III, v. 86-89.

L'antithèse d'Achille & de Tersite est encore dans Juvénal, VIII, 269.

naissent coup sur coup des céraistes. Vauquelin prend ce mot au figuré pour des désirs sans cesse renaissants. Sa métaphore a le tort de n'avoir pas été admise.

Page 285, vers 15 & suiv. HOR., *Ép. II*, ép. II, v. 154-156.

Page 286, vers 21 & suiv. Passage qui rappelle celui de Juvénal, *Sat. VIII*, v. 19-25.

Page 287, vers 29, 30 :

Incipit ipforum contra te stare parentum
Nobilitas, claramque facem præferre pudendis.
JUVÉNAL, VIII, v. 137, 138.

Page 289, vers 23 & suiv. EURIPIDE, dans STOBÉE.

Page 290, vers 1 & suiv. BION, dans STOBÉE.

Page 291, vers 15-18. Voir le *Prologue* de Perfe.

Page 294, vers 19. Sur *Yos*, ANTH., *Ép. fun.*, 2^e & 4^e.

Page 297, vers 7 & suiv. MONTAIGNE, liv. 1^{er}, ch. xxv.

Page 301, vers 2 & suiv. C'est la ruse que Juvénal prête aux orateurs pour se faire valoir. *Sat. VII*, v. 129-149.

Qu'on nous permette une toute petite citation, v. 136, 137 :

Convenit illis
Et strepitu, & facie majoris vivere census.

Page 303, vers 1, 2. Juvénal dit, avec un accent plus mâle & plus noble :

Nil habet infelix paupertas durius in se
Quam quod ridiculos homines facit.

Page 304. Cette première satire du IV^e livre est principalement d'HORACE : *Sat.*, livre 1^{er}, sat. IV.

Page 313, vers 13. *Ne sus Minervam*, proverbe ancien.

Ibid., vers 19 & suiv. ÉPICTÈTE, dans STOBÉE, 1^{er} disc.

Page 314, vers 9 & suiv. « La vie vertueuse est comme une source intarissable, aux eaux limpides, tranquilles, douces au goût, abondantes, utiles à tout le monde sans jamais faire le mal ni la perte de personne. » *IBID.*

Page 315, vers 5 & suiv. « Comme si tu devais bientôt mourir, jouis de ton bien; & comme si tu devais toujours vivre, ménage-le. L'homme sage est celui qui, ne perdant pas

de vue ces deux préceptes, tient le juste milieu entre l'épargne & la dépense. » LUCIEN, *Anthologie*, Ép. morales, 26.

Page 317, vers 19 & suiv. C'est le mouvement de Lucrèce : *Si non aurea sunt*, &c., imité par Virgile : *Si non ingentem foribus*, &c.; mais les idées & les images sont différentes.

Page 318, vers 1 & suiv. ÉPICTÈTE, *Frag.* 14.

Ibid., vers 23 & suiv. HOR., *Ép.*, liv. I, ép. xv, v. 26 & suiv.

Ibid., vers 29 & suiv. HOR., *Sat.*, liv. I, sat. 1, v. 103-106.

Page 319, vers 9, 10. Obrepi non intellecta senectus. Juv., *Sat.* IX.

Ibid., vers 12. *Fleury*. Épithète très-fréquente dans nos vieux romans de geste : *Charles à la barbe fleurye*, &c.

Page 320, vers 1-4. Épigramme de l'*Anthologie*, ainsi traduite par Grotius :

Cui non empta domi semper sunt tritica, cornu
Illud Amaltheæ, quod dedit uxor, habet.

Ibid., vers 7 :

Pyrrhes en conuoitise.

Allusion à l'anecdote si connue de Pyrrhus & de Cinéas (V. PLUTARQUE).

Ibid., vers 15-18 :

Cum tamen hos tu
Evassisse putas, quos diri conscia facti
Mens habet attonitos, & furdo verbere cædit,
Occultum quatiente animo tortore flagellum? &c.

Juv., *Sat.* XIII.

Ibid., vers 25. *Connin*, pour *conil*, de *cuniculus*, lapin. On écrivait *conil* au XVI^e siècle; mais le besoin de la rime fait changer à Vauquelin quelques terminaisons de mots, comme les exigences de la mesure lui font ajouter ou retrancher des syllabes. L'abus des licences poétiques appelait un réformateur, & . . . enfin *Malherbe vint*.

Page 321, vers 7, 10. Idées & images qui reviennent fréquemment dans les poésies amoureuses du XVI^e siècle.

Ibid., vers 24 & suiv. :

Incisæ fervant a te mea nomina fagi,
Et legor Cœnone falce notata tua.....

Populus est, memini, fluviali confita ripa,
Est in qua nostri litera scripta memor.

OVID., *Héroïde V.*

Page 321, vers 28. Allusion au morceau des *Métam.* d'Ovide, que devait plus tard si admirablement imiter La Fontaine.

Page 324, vers 30. *Qu'il* ; ellipse de *ce*, ou *que* pour *combien*.

Page 325, vers 3 & suiv. ÉPICTÈTE, *Frag.* 25, édit. Didot.

Page 326, vers 13 & suiv. HOR., *Sat.*, liv. II, fat. VII, v. 83-86.

Page 327, vers 9 & suiv. HOR., *Ép.*, liv. I, ép. X, v. 34-41.

Page 328, vers 13 & suiv. VALÈRE-MAXIME, V, ch. VIII, § 5.
Voir encore, dans Tacite, le dernier chapitre d'Agricola.

Page 329, vers 2. Ce vers aurait une syllabe de trop, si l'on ne resserait, par la prononciation, *Theô* dans *Theôgnis*.

Page 330, vers 7 & suiv. JUV., *Sat.* XIII, v. 1-4.

Page 331, vers 25 & suiv. HOR., *Ép.*, liv. I, ép. VI, v. 65, 66.

Page 333. Les principales idées de cette page & des deux suivantes sont empruntées d'Épictète.

Page 338, vers 9 :

Le temps à tous moments nostre âge nous derobe.

Singula de nobis anni prædantur euntes. HORACE.

Page 339, vers 26 :

Le pleur de l'heritier sous le masque est un ris.

Hæredis fletus sub persona risus est.

PUBLIUS SYRUS.

Page 341, vers 7 & suiv. HOR., *Sat.*, liv. I, fat. I, v. 41 & suiv.

Ibid., vers 21, 22. « Pense à faire que tes inimitiés soient de peu de durée, & que tes amitiés durent longtemps. »
THÉOPOMPE, dans STOBÉE.

Page 342, vers 9 & suiv. Ces vers rappellent ceux de VIRGILE, *Géorg.*, liv. III, v. 66, 68, & de JUVÉNAL, *Sat.* IX, v. 126-128.

Page 345, vers 25, 26. HOR., *Art poét.*, v. 141-142.

Page 349, vers 22-24. Il s'agit de Louis XII qui, veuf d'Anne de Bretagne, épousa la belle Marie, âgé qu'il était de 53 ans, fit le jeune sans rajeunir, & mourut, dit-on, à la suite d'excès amoureux le 1^{er} janvier 1515.

Page 350, vers 1 & suiv. VIRG., *Géorg.*, III, 97-100.

Page 352, vers 2 & suiv. THÉOGNIS, 83-86.

Ibid., vers 26-28. HOR., *Od.*, liv. IV, od. IV, v. 29-32.

Page 353, vers 1 & suiv. :

Scilicet expectas ut tradat mater honestos
Aut alios mores quam quos habet ? Utile porro
Filiolam turpi vetulæ producere turpem.

JUVÉNAL, *Sat.* VI, v. 240-249.

Ibid., vers 21 & suiv. EURIPIDE cité par STOBÉE.

Ibid., vers 26 & suiv. :

Non honor est, sed onus, species lætura ferentes :
Si qua voles apte nubere, nube pari.

OVIDE, *Hér.* IX^e, v. 31, 32.

Page 354, vers 29, 30. « Recherche une alliance médiocre & felon ta condition. » CHILON cité par STOBÉE.

Page 355, vers 3 & suiv. « On prend une femme laide; la vie n'est plus tenable & l'on n'ose plus mettre le pied à la maison. On en prend une belle; elle n'appartient pas plus au mari qu'aux voisins. » ANAXANDRIDE, dans STOBÉE.

Page 356, vers 26 :

Vice caché bien fouvent n'est pas vice.

Non peccat quæcunque potest peccasse negare.

OVIDE, *Les Amours*, liv. III, élég. XIV, v. 5.

Page 357, vers 9 & suiv. « Celui-là est mûr pour le mariage, qui n'a pas beaucoup moins ou beaucoup plus de trente ans : c'est la bonne faison pour le mariage. » HÉSIODE, *Travaux & Jours*, v. 640.

« C'est un mal de s'unir trop jeune à une jeune femme, car la force des hommes dure plus longtemps; mais la jeunesse abandonne vite le corps des femmes. » EURIPIDE cité par STOBÉE.

Ibid., vers 23 & suiv. La satire de Juvénal contre les femmes se termine aussi par des attaques à la superstition; mais tous les traits sont différents. Vauquelin parle ou d'après ce qu'il voit, ou d'après les impressions qu'il a reçues de nos vieux fabliaux.

Page 358, vers 3 & suiv. Cet alinéa semble dirigé surtout contre les moines.

Page 359, vers 4-8. Hoc de menstuis intelligas.

Ibid., vers 9 & suiv. Vauquelin dit de la carnation & des dents ce qu'Ovide dit des cheveux (*Am.*, l. I, élég. xiv, v. 1, 2) :

Dicebam : « *Medicare tuos defiste capillos,* »

Tingere quam possis, jam tibi nulla coma est.

Page 362, vers 12. *Larrecins* par le besoin d'une syllabe.

Page 365. La pièce adressée à du Rosel, prouve l'inhabileté de l'auteur comme éditeur. Il intitule cette pièce : *Du Naturel des femmes, traduit de Naumache, Poete Grec*, & il commence par une épître à son ami, épître de 40 vers, que suit une traduction de Simonide, non le lyrique, mais le iambographe; puis après ce morceau de 188 vers, après une séparation marquée comme pour un autre sujet, vient l'imitation de *Naumache*. Nous avons respecté ces divisions, parce que nous avons pris à tâche de reproduire, page pour page & dans sa forme, le volume de 1605; mais nous tenons à ce qu'on ne nous impute pas les fautes de goût auxquelles notre fidélité a dû nous astreindre.

Page 378. Le commencement de cette pièce est emprunté à des fragments de Mufonius & d'Épictète, dans Stobée. « Ni le cheval, dit ce dernier, n'est fier & se glorifie de son écurie, de ses harnais & de ses houffes; ni l'oiseau, de sa nourriture & de son nid : l'un & l'autre sont plus fiers de la rapidité, l'un de ses pieds, l'autre de ses ailes. Toi non plus ne va pas te glorifier de ta bonne chère, de tes vêtements & de toutes les autres choses extérieures, mais de ta probité et de ta bienfaisance. »

Page 379, vers 21 & suiv. HOR., *Ép.*, liv. I, ép. vi, v. 1-5.

Page 380, vers 5 & suiv. *IBID.*, v. 6 & suiv.

Page 381, vers 7 & jusqu'au bas de la page. *IBID.*, v. 15-27.

Page 382, vers 9 & suiv. *IBID.*, v. 28-30.

Ibid., vers 21 & suiv. *IBID.*, v. 31, 32.

Page 383, vers 1. *IBID.*, v. 32 & suiv.

Ibid., vers 7 :

De ces estranges pays.

Pays n'a ici qu'une syllabe, & cette prononciation est conservée dans les campagnes de la Basse-Normandie.

Page 383, vers 15, 16. Mot de Vespasien dans Suétone, ch. xxiii, & auquel sans doute Juvénal fait allusion dans cette fin du vers 204 de sa 14^e satire :

Lucri bonus est odor ex re

Qualibet.

Ibid., vers 24, 25. Mot de Jugurtha : « Urbem venalem, & mature perituram, si emptorem invenerit. » SALLUSTE, *Jugurtha*, ch. xxxv.

Page 384, vers 4. *Pieds-gris*, synonyme de paysans. Ce nom de *pieds-gris* ou *pieds-poudeux* était chez les Grecs un terme de mépris pour désigner les travailleurs de la campagne.

Ibid., vers 23 & suiv. HOR., *Épod. XVI*, v. 21 & 41, 42.

Page 385, vers 13 & suiv. Toute la fin de cette satire est une révélation des pensées intimes de Vauquelin. Il est anti-protestant, parce que les doctrines nouvelles troublent l'État & amènent des guerres civiles ; il est catholique, parce que la religion établie est une garantie pour l'ordre politique ; il est aussi libre-penseur à certain degré, puisqu'il condamne les couvents & qu'il adhère aux doctrines de Rabelais fondant l'Ordre des Thélémites, dont la devise est : *Fay ce que voudras*. Un catholique sincère n'admettra jamais la morale facile de Gargantua.

Page 386, vers 6. *Canaries*, vieille danse où le cavalier & la dame, après s'être séparés, dansaient tour à tour l'un devant l'autre, en affectant quelques poses & gestes étranges & bizarres pour figurer les sauteries de qui on disait que cette danse était imitée. LITTRÉ.

Ibid., vers 19 & suiv. HOR., *Épod. XVI*, v. 43, 44.

Page 387, vers 6 :

Les preux contes d'Alais, dont tu es descendu.

Les Pellet descendaient en effet des comtes d'Alais. V. MORÉRI.

Page 391, vers 12. P. de la Verune épousa Jourdain-Magdeleine de Montmorency en 1591. Cette satire fut donc composée au plus tôt en 1591.

Page 394, vers 19. *Piedscaux*, aux pieds déchaux ou déchauffés, pieds nus.

Page 399. Une pastorale au milieu des fatires !

Ibid., vers 7. C'est l'*auritas quercus* de l'ode d'HORACE, liv. I, od. XIII.

Ibid., vers 15, 16 & 19. V. la note biographique sur les La Boderie, *infra*.

Page 400, vers 9 & suiv. THÉOCRITE, I, 66.

Page 401, vers 17 & suiv. Même mouvement, mêmes idées que Virgile, *Égl. V^e*, v. 56, 57.

Ibid., vers 27 & suiv. VIRG., *Égl. V^e*, v. 40, 41.

Page 402. La satire adressée à Messire Claude de Sanzay débute, comme la deuxième satire du liv. I^{er} d'Horace : *Ambubaiarum collegia*, &c.; mais l'imitation est libre & originale. Toute la pièce est pleine de traits à des adresses inconnues, d'allusions à de petites individualités qui n'étaient pas un mystère pour leur entourage au XVI^e siècle, mais dont toute trace est depuis longtemps effacée. Qui nommerait aujourd'hui ceux que Vauquelin désigne dans cette pièce par Arlon, Gron, Orbin, Marc, Anthoine, Sibary, Gyronde, Sybus, Sillie, Sillane, la Normande, la Têtue, Ombesy? De plus célèbres personnages de ce temps-là : le chanteur *Epinevaux*, le *More* qui tenait, Dieu fait quelle école! & *Tabarin* & le bon *Ganasse* ne vivent que dans bien peu de mémoires. Nous trouvons sur ces deux derniers une note importante de M. Gustave Aventin dans son *Introduction aux Œuvres complètes de Tabarin*; Paris, Janet, 1858. L'auteur copie les premiers vers de la satire de Vauquelin, & dit ensuite : « En voyant simultanément cités ces noms de Ganasse & de Tabarin, il est évident qu'il ne s'agit pas du farceur de la place Dauphine, qui était à peine né, ou du moins fort jeune, lorsque fut composée cette satire restée longtemps inédite. Quant à Ganasse (Juan Ganasa), on fait que, sous Philippe II, & quelques années après son avènement au trône, il dirigeait en Espagne une troupe de comédiens italiens qui jouaient en leur langage des farces dans lesquelles figuraient le Docteur, Pantalon, Paillasse, Arlequin, &c. Le jeu mimique des acteurs qui remplissaient ces différents rôles & les costumes aussi bizarres que grotesques

dont ils s'affublaient leur valurent beaucoup de succès. Après un long séjour en Espagne, J. Ganaffe vint en France. On ne saurait dire si ce fut pour y jouer avec sa troupe, ou s'il y arriva seulement de sa personne pour se joindre aux comédiens de Tabarin. »

Page 403, vers 5 & suiv. HOR., *Sat.*, liv. I^{er}, sat. II, vers 4-6.

Ibid., vers 17 & suiv. *IBID.*, v. 24-28.

Ibid., vers 26 :

Qui bien obserue en son fait le moyen.

Le moyen, le moyen terme, le milieu, *in medio virtus*.

Ibid., vers 29 & suiv. HOR., *Sat.*, liv. I^{er}, sat. II, v. 28-30.

Page 404. Dans cette page on reconnaît trois imitations de cette même satire d'Horace.

Page 406, vers 21 & suiv. Même satire d'Horace, v. 47-49.

Ibid., vers 27. *IBID.*, v. 54-57.

Page 407, vers 4. *IBID.*, v. 60-62.

Ibid., vers 17 & suiv. *IBID.*, v. 116 & suiv.

Page 409, vers 4 & suiv. *IBID.*, v. 127 & suiv.

Page 410, vers 7 & suiv. *IBID.*, v. 114-116.

Page 411, vers 1 & suiv. *IBID.*, v. 127-134.

Page 415, vers 19 & suiv. V. CICÉRON, traduisant dans le 1^{er} livre des Tusculanes un passage du *Phèdre* de Platon.

Page 416, vers 15. VIRG., *Égl. VI*, 56.

Page 418, vers 9. PLATON, *Phédon*.

Page 419, vers 3 & suiv. Théorie de Platon sur la réminiscence.

Ibid., vers 21. Lycaon changé en loup pour son impiété.

Territus ille fugit, noctisque silentia ruris

Exululat, frustra loqui conatur...

OVIDE, *Mét. I*, 232.

Page 420, vers 1 & suiv. PLATON, *Phédon*.

Page 423, vers 1. VIRGILE, *Én. VI*, 625, 626 : *Non, mihi si linguæ centum, &c.*

Ibid., vers 19-21. Après avoir accumulé tous les supplices de la mythologie dans l'enfer païen, pour punir les crimes de

fon temps, Vauquelin ajoute avec la juste indignation de l'honnête homme :

*Et, chose horrible à dire, ils murmurent secrets,
Que de Rome est passée en nous l'horreur des Grecs,
Dont Orphé fut puni par les femmes de Thrace.*

Orphée fut tué par les Bistoniennes,

Οὐνεκα πρώτος δειξεν ἐνὶ Θρήκισσιν ἔρωτας
Ἀρρενας. PHANOCLÈS, dans STOBÉE.

Ibid., vers 30 & suiv. :

Multa pudicitiae veteris vestigia forsan,
Aut aliqua exstiterunt & sub Jove, sed Jove nondum
Barbato. JUVÉNAL, *Sat. VI*, v. 14-16.

Page 424, vers 16. *A reprendre ces maux*. Les troubles civils.

Page 425, vers 9 & suiv. Cette tirade contre les prélats, qu'il accuse hautement de luxure, d'avarice, d'envie, d'ambition, & d'avoir eu la plus grande part aux *maux* apportés par le *parti de Luther*, prouve combien le terrain était préparé aux novateurs, combien il était (qu'on nous passe le mot) *fumé* par les abus.

Page 426, vers 27, 28. Image empruntée à SUÉTONE, *Vespasien*, 16.

Page 427, vers 3 :

Car que nous seruira l'Edit saint d'union.

L'*Édit d'union* est ce traité signé, en juillet 1588, entre Henri III, chassé de Paris, & les ligueurs.

Page 428. Le sonnet qui termine la page porte la date du 6 novembre 1588, & l'épître-fatire qui le précède doit avoir été écrite dans le même temps. Les États de Blois furent réunis du 16 octobre 1588 au 17 janvier 1589. Ponthus de Thiard & Vauquelin s'y rencontrèrent, députés de leurs provinces respectives, & liés bientôt par leurs opinions politiques & surtout par leurs goûts littéraires. Il n'est pas étonnant que notre poète ait vu avec indignation le milieu dans lequel couraient tant de périls les destinées de la France & surtout de la royauté. Il fait une peinture énergique de ce qu'il a sous

les yeux, & se montre, à la langue près, aussi bon poète que bon citoyen.

Page 430, vers 13. *Marsie*, pour *Marfias*, qui osa lutter contre Apollon.

Ibid., vers 17. *L'oiseau Cillenien*. Mercure.

Ibid., vers 19 & 20. HOR., *Ép.*, liv. II, ép. 1, v. 232-234.

Ibid., vers 21 & suiv. *IBID.*, v. 239-241.

Page 431, vers 1 & suiv. :

Difficile est satyram non scribere; nam quis iniquæ

Tam patiens urbis, tam ferreus, ut teneat se?

JUVÉNAL, *Sat. I*, v. 30, 31.

Ibid., vers 5. *La lyre Calabroise*. Horace.

Ibid., vers 6. *La quiterre d'Aronce & la trompe Aquinoise*. Lucilius & Juvénal.

Ibid., vers 8, 9 :

Qu'icy Perse foudroye & l'antique Cratin,

Sufarion, Menandre & Philemon encore.

Horace met avec Cratinus Eupolis & Aristophane, parce qu'en effet ils flétrissaient les fripons avec une grande liberté (*Sat.*, liv. I, sat. iv); mais non pas Ménandre & Philémon dont les comédies n'étaient qu'une peinture générale des vices.

Ibid., vers 26. OVIDE, *Mét.*, liv. II :

Quacumque ingreditur, florentia proterit arva,

Exuritque herbas.

Page 432, vers 1 & suiv. *IBID.* :

Pallor in ore fedet; macies in corpore toto;

Nusquam recta acies; livent rubigine dentes;

Pectora felle vident; lingua est suffusa veneno.

Ibid., vers 13. *IBID.* :

Rifus abest, nisi quem visi movere dolores.

Ibid., vers 17 & suiv. *IBID.* :

Nec fruitur somno, vigilacibus excita curis;

Sed videt ingratos, intabescitque videndo

Sucessus hominum.

Page 433, vers 21, 22 :

Nos facimus, Fortuna, deam cœloque locamus.

JUVÉNAL, *Sat. X*, v. 336.

Page 435, vers 17. *O feure Lemnien. Forgeron de Lemnos, Vulcain.*

Page 437, vers 22. *Ce prince de Grece. Ulyffe.*

Page 438, vers 27. *La Roine AEgyptienne. Cléopâtre.*

Page 439, vers 3 & suiv. *Juv., Sat. I, v. 135-143, & Sat. V, v. 92-98.*

Page 441, vers 11 & suiv. :

Scriptorum chorus omnis amat nemus, & fugit urbes

Rite cliens Bacchi, fomno gaudentis & umbra.

HOR., *Ép.*, liv. II, ép. II, v. 76, 77.

Page 443. Après la publication de ses *Foresteries*, Vauquelin continua à cultiver le genre champêtre, & se disposa en 1560, l'année même de son mariage, à donner un nouveau recueil, qu'il comptait dédier à Saint-François, futur évêque de Bayeux, comme il avait dédié le premier à Du Val, évêque de Séez. Les troubles civils & les affaires domestiques l'arrêtèrent : les *Idillies* restèrent dans un portefeuille qui se grossit à la longue & avait plus de 150 pièces quand l'auteur se décida enfin à l'impression de ses *Diuerfes Poësies* (1604-1605). Cette partie de ses œuvres a été l'objet de jugements très-divers. Quoique l'opinion de Sainte-Beuve nous paraisse trop favorable, nous la consignons volontiers ici, persuadé qu'elle sera justifiée par d'heureux passages : « Nulle part, dit le célèbre critique, Vauquelin ne nous semble avoir aussi bien réussi qu'aux *Idillies* ou *Pastorales*, poësies de sa première jeunesse, qu'il retoucha sans doute en les réimprimant dans le recueil complet de ses œuvres. Plus délicat que Du Bellay, Ronfard & Belleau, il préfère ainsi que Des Portes, aux noms un peu vulgaires de Guillot, Perrot & Marion, ceux de Galatée, Philanon & Philis. » Sainte-Beuve cite ensuite quelques pièces de Vauquelin : les idillies 36 & 60 du 1^{er} livre ; 5, 9, 12, 24 du second.

Page 444, ligne 7. « Le nom de Bucolique est plus général. » Si l'on s'en tient à l'étymologie & à l'acception du genre chez les Grecs, les *églogues* (d'*ἐκλογία*, choix de pièces), les *idylles* (d'*εἰδύλλιον*, image, petite poésie de l'espèce des fugitives) s'étendaient à un bien plus grand nombre de sujets.

Page 444, ligne 16. Sainte-Beuve, après avoir cité la phrase qui se termine par « fantaisies d'amour, » dit excellemment : « Une idylle, une odelette anacréontique ou une pierre gravée, c'est bien cela ; & à la grâce précise de sa définition, le bon Vauquelin montre assez qu'il a dû souvent atteindre dans le détail à la justifier. »

Ibid., ligne 28, 29 :

Et changea, sans respect de l'oreille & du son,
Lycidas en Pierrot & Philis en Toinon.

BOILEAU, *Art poét.*, ch. II.

Page 447, vers 17. *Sentent le mieux.* Oient : bene olet qui nihil olet.

Page 448, vers 5. THÉOCRITE, *Idil. VIII*, v. 3. VIRGILE, *Égl. VII*, v. 4.

Ibid., vers 17, 18 :

Sembloient viure Daphnis, Titire & Palemon :
Mopse, Mæris, Damète, Alféfibe & Damon.

Daphnis, égl. de Virg. 5 ; *Tityre*, égl. 1^{re} ; *Palémon*, 3^e ; *Mopse*, 5^e ; *Mæris*, 9^e ; *Damète*, 3^e ; *Alphéfibée*, 8^e ; *Damon*, 8^e.

Page 449, vers 9, 10. CATULLE, LXII, v. 39.

Ibid., vers 16. *Ce flageol à sept voix* est copié dans Théocrite & dans Virgile.

Ibid., vers 29, 30. *Prima Syracosio*, &c. VIRG., *Égl. VI*, v. 1, 2.

Page 450, vers 19, 20. Ces images de l'Amour allumant sa torche aux rayons d'un beau visage n'étaient pas seulement une importation de l'Italie : on les trouve dans l'*Anthologie grecque*, & Théocrite dit dans sa 14^e idylle : « Elle rougit & l'on eût allumé une lumière à sa joue. » Que cela soit grec, italien ou français, notre goût ne peut l'admettre.

Page 457, vers 3 & suiv. Imitation de ce passage des *Géorgiques*, liv. III, v. 224-237.

Ibid., vers 7, 8. *Mugir sa rage* vaut peut-être le *suspirat amores* de Tibulle.

Page 458, vers 26. *Camufettes*. Simæ dans Virgile. *Égl. X*, vers 7.

Page 460, vers 24 :

Dire & de fureur se consume.

La confusion de *consommer* & *consumer* se retrouve encore dans les premières éditions de Corneille, qui plus tard effaça cette faute à peu près partout où elle s'était glissée.

Ibid., vers 27, 28. VIRG., *Égl. II*, v. 17.

Page 461. Idill. 13. HOR., *Od. XXIV* du 1^{er} livre : A CLOÉ.

Page 462, vers 3 & 4. *Syrinx*, poursuivie par le dieu Pan ; *Daphné*, par Apollon.

Page 463, vers 20. *Pleur* se trouve également au singulier dans Boffuet. L'école romantique a affecté de s'en servir.

Page 465, vers 4. *Qui te verroit*. En te voyant, *si quis te videret*.

Page 466. Les derniers vers de l'idillie 15 sont imités de l'*Anthologie* : « Si tuournes vers moi ton visage couvert d'un nuage, c'est l'hiver que je vois ; s'il se montre joyeux, je vois fleurir le printemps. »

Page 467, vers 17 & suiv. THÉOCRITE, I, v. 113 & suiv.

Page 468, vers 7. *IBID.*, VIII, v. 41.

Ibid., vers 14 & suiv. Images empruntées à l'ode 33^e d'Anacréon : « L'Amour fait son nid dans mon cœur. Un désir nouveau-né se revêt déjà de plumes ; un autre est dans l'œuf ou à demi-éclos, &c. »

Ibid., vers 19-26. THÉOCRITE, VI, v. 29, 30.

Page 469, vers 1. VIRGILE, *Égl. I*, v. 75.

Page 470, vers 1, 2. VIRG., *Égl. I*, v. 60. HOR., *Od. II^e* du liv. 1^{er}. ANTHOLOGIE, *Épigr. ér.* 19.

Page 472, vers 2. *Pelerinage*. Vauquelin prend ce mot dans son propre & vrai sens, éloignement, de *peregrinus*, étranger.

Ibid., vers 17 :

Ni moins ouir tant de Droite prudence.

Droite prudence, science du droit, *jurisprudencia*.

Ibid., vers 22. *Andinomies* pour *Antinomies*, contradictions, oppositions. Pourquoi le *d* substitué au *t* ? Ne raisonnons pas sur l'orthographe de Vauquelin : a-t-il jamais suivi d'autre loi que sa fantaisie ?

Page 472, vers 23, 24. Il n'était bruit à Bourges, en ce temps-là, que d'un déplorable événement, récemment arrivé. Louis Herman, second fils de Frédéric III, comte palatin du Rhin & duc de Bavière, âgé de 14 ans, était en promenade sur la rivière, le 1^{er} juillet 1556, entre sept & huit heures du soir ; le bateau chavira, & le petit duc d'Allemagne, comme on l'appelait, fut noyé avec son gouverneur & quelques autres personnes. Voir le *Journal de Jehan Glaumeau*. Bourges, 1541-1562, publié par le président Hiver. Paris, Aubry, 1868.

Ibid., vers 25, 26. La Sainte-Chapelle de Bourges, élevée par Jean de Berry, troisième fils de Jean II, dit le Bon, était un chef-d'œuvre d'architecture, construit sur le modèle de celle de Paris. Un ouragan, le 18 février 1756, abattit le pignon de cet édifice dont il entraîna la ruine. Bourges en possède un modèle dans son musée & quelques beaux morceaux de sculpture dans sa cathédrale.

Page 473, vers 11, 12. *Fauxsemblant, Belacueil*, personnages allégoriques du *Roman de la Rose*.

Ibid., vers 21. *Ma Tramontane*, mon étoile polaire, ma boussole, toutes expressions synonymes & souvent, comme ici, métaphoriques.

Page 476, vers 3. « Peins son nez & ses joues en mêlant des roses & du lait. » ANACRÉON, 28.

Ibid., vers 28. Il y a dans ce vers un *à credit* qui eût fort agréé aux Précieuses.

Page 477, vers 17 & suiv. Ces gracieuses images sont empruntées à Théocrite, XI, 25, & à Virgile, *Égl. VIII^e*, v. 37-41.

Page 479, vers 3-5. VIRG., *Égl. VI^e*, v. 27-28.

Ibid., vers 15. *Iliade*, ch. v. 749. Cette idylle est le développement d'une épigramme de Méléagre, dans l'*Anthologie*.

Page 480, vers 9-14. VIRG., *Égl. X^e*, v. 53-55.

Page 481, vers 8. *IBID.*, *Égl. III^e*, v. 100.

Ibid., vers 11 & suiv. ANTHOLOGIE GR., *Épigr. ér.* 144.

Ibid., vers 26. ARISTOTE, *Rh. III*, ch. x.

Page 482. Idylle 31. Développement de l'ANTHOL., *Ép. ér.* 142.

Page 484, vers 13-15. Voir Ovide, *Métam.*, & plusieurs ép. ér. de l'*Anthologie*.

Page 485. L'Idillie 37 nous apprend que Baif fit un voyage en Normandie, passa par les châteaux de Tillières, Carrouges & Lignère pour arriver à la terre de la Fresnaie.

Page 486, vers 16. *A la fontaine Iobertine*, c'est-à-dire du mont Joubert, près de Poitiers.

Page 487, vers 28. *Maron*, Virgile, Virgilius Maro.

Page 489, vers 9-18. ANACRÉON, *Od. I. VIRG. Égl. VI*, v. 3, 4. HOR., liv. IV, *Od. XVI*, v. 1, 2.

Ibid. Idil. 41. VIRG., *Égl. II*, v. 40-43. THÉOCR., *Idyl. 3*, v. 34, & *Idyl. 5*, v. 96. VIRG., *Égl. III*, v. 68.

Page 490. Idillie 42. Cette jolie pièce renferme des imitations de Théocrite & de Virgile : du premier, *Id. 6^e*, v. 34, *Id. 11^e*, v. 34-37 ; du second, *Égl. II*, v. 25-27.

Page 493, vers 5. VIRG., *Égl. III*, v. 64. THÉOC., *Id. 5^e*, v. 88, & *Id. 6^e*, v. 6. HOR., *Od.*, liv. II, od. XII, v. 25-28.

Page 497, vers 15. *Vis à vis*, visage à ou devant visage.

Ibid., vers 18. *Amolit*, dans le sens neutre, *mollescit*.

Page 498. Idil. 53. C'est le mouvement de l'ode 14 d'Anacréon avec un autre sens. Vauquelin a surtout imité de cette ode les vers 12-17.

Page 502, vers 13 :

! *D'ou c'est que vint son mal luy viendra son remede.*

Ce vers se retrouve à peu près dans Corneille, notamment dans *Andromède*, acte 1^{er}, scène 3^e :

Et nous dirons enfin que d'où le mal procède
Part aussi le remède.

Page 504, vers 13, 14. VIRG., *Égl. III*, v. 64, 65.

Page 506, vers 21, 22 :

Ni te plus oculis meis amarem. CATULLE.

Expression si fréquente chez les anciens qu'on peut la regarder comme proverbiale.

Page 509, vers 13. « Je pleure & tu ris ; est-ce là un rire, barbare ? » ANTHOL.

Page 509. Idil. 68. Cette pièce semble inspirée par une épigramme qui a un tout autre sens. C'est la 32^e des Ép. ér. de l'*Anthologie*.

Page 511, vers 25. *Vivant Ptolomee*. Du temps de Ptolémée, grand astronome & géographe du second siècle de notre ère.

Page 513, vers 11-16. VIRG., *Égl.* VI, v. 30. HOR., *Od.*, liv. I, od. xxv, v. 13-15.

Ibid. Idil. 71. ANTHOLOGIE, *Ép. ér.* 79.

Page 515. Idil. 74. Les premiers vers donnent la date du mariage de Philanon (Vauquelin) avec Philis (Anne de Bourgueville). Le mois de *Iule* est Quintilis devenu mois de Jules (César), comme Sextilis devint le mois d'Auguste (juillet & août).

Page 517, vers 22 :

De sa dent fole vne marquete.

Impreffit memorem dente labris notam.

HOR., *Od.*, liv. I, od. xiv, 12.

Page 518, vers 16 :

Après des decorts rapointables.

En plus d'un endroit l'auteur introduit dans sa poésie la langue du droit. Ce vers doit signifier : « Après des défaccords qui peuvent être l'objet de rapprochements à l'amiable. »

Page 521. Cette imitation de la 12^e idylle de Théocrite est une faible paraphrase de la première partie ; mais si Vauquelin se donne carrière dans les développements, du moins il ne chante que le penchant des deux sexes l'un pour l'autre, que des attachements légitimes, que des amours avouables.

Page 522, vers 28, & 523, vers 2. Ces *devises* sentent des bergeries de seigneurs, non de pâtres. *Rencontroit en portant*, c'est-à-dire « offrait par contre cette autre devise. »

Page 523, vers 25 & suiv. CLAUDIEN. Noces d'Honorius & de Marie, v. 66-69.

Sur les amours des plantes & spécialement des palmiers voir le chap. VII du XIII^e liv. de Plin^e l'Ancien.

Page 526, vers 13. *Lerelot* doit être un nom de berger.

Page 527, vers 7, 8. VIRG., *Égl.* X, 33, 34.

Page 528, vers 21. *Sainte Latonienne*. Sainte fille de Latone, Diane.

Ibid., vers 25. *Chaste Diçine*, Diane.

Page 529, vers 18. *Venus doree*. Épithète fréquemment donnée à Vénus par les Grecs & par les Latins.

Ibid., vers 24. Cette pièce semble jusqu'ici la contre-partie de l'ode d'Horace : *Solvitur acris hiems, &c.*, I, 4.

Page 530. Idil. 80. Traduction paraphrasée de la 1^{re} églogue de Virgile, à laquelle il ne faut pas la comparer. Tout au plus peut-on la rapprocher de la traduction de cette pièce, par Marot, qui l'a faite, lui aussi, en vers de dix syllabes.

Page 537, vers 7-14. Allusion aux troubles civils de son temps.

Page 539, vers 17, 18. O vierges du Parnasse.

Ibid., vers 20. *Antres cois*. Épithète employée par La Fontaine.

Ibid., vers 25 :

Maintenant foyez pitoyables.

Corneille emploie aussi cette épithète dans le sens actif, par exemple lorsque Félix fait l'énumération de ses sentiments :

J'en ai de furieux, j'en ai de pitoyables.

Ce sens ne se conserve aujourd'hui que dans le composé *impitoyable*.

Ibid., vers 29 :

Faites que i'acheue mon age.

Latinisme : c'est *l'ætatem agere, ducere, &c.*

Page 540, vers 6. Baucis & Philémon immortalisés par Ovide, — & surtout par La Fontaine.

Page 541, vers 10 :

Qui derobe soudain nos coulantes annees.

Singula de nobis anni prædantur euntes.

HOR., *Ép.*, liv. II, ép. II, v. 55.

Page 542, vers 4. *Sagettes* se trouve encore dans La Fontaine.

Page 545. L'idillie 5^e est citée par Sainte-Beuve, qui la fait précéder de ces lignes : « Le sonnet qu'on va lire est du petit nombre de ceux où le sentiment triomphe du bel esprit, où la

forme donne du relief au sentiment, & desquels on ferait tenté de dire sans épigramme qu'ils *valent un long poème.* »

Page 545, vers 12. *Bafme*, du grec *βάλσαμον* que les Latins ont pris, *balsamum*.

Ibid. Idillie 6^e. Imitation de l'ode 23 du 1^{er} livre d'Horace. Les trois derniers vers de Vauquelin ne sont pas dans l'original, & le dernier est charmant.

Page 546, vers 26. THÉOCRITE, XXIX, 28.

Ibid., vers 27. CATULLE, LXI, v. 30.

Page 547, vers 5 & suiv. *IBID.*, V & XLVIII.

Page 548. L'antithèse de la 8^e idillie se retrouve dans l'ANTHOLOGIE, *Ép. ér.* 82 & 281.

Page 553, vers 5-8. ANTHOLOGIE, *Ép. ér.* 59.

Page 554, vers 13. *Ma douce contraire.* Ma douce ennemie.

Page 555, vers 5 & suiv. Les épigr. ér. de l'*Anthologie*, 13, 26, 48, 258, 282 ont aussi pour objet des femmes déjà mûres. La 258^e, qui est de Paul le Silencieux, est celle que Vauquelin s'est plu à retourner dans tous les sens. Voir les idillies 23, 24 & 25.

Page 557. Idillie 22. Imitée de l'ANTH., *Ép. ér.* 90 & 91.

Page 558. Idillie 24. Sainte-Beuve la cite & met en note : « Cette pièce rappelle naturellement les stances de Maynard à la *Belle Vieille*, & aussi l'épigramme attribuée à Platon : « J'aime Archéanasse de Colophon. Dans ses rides repose le cruel Amour. Ah ! malheureux qui reçûtes les premières caresses lorsqu'il était jeune, quel incendie vous avez traversé ! »

Page 559, vers 8, 9. VIRG., *Égl. VIII*, v. 55, 56.

Ibid., vers 11, 12. HOR., *Od.*, liv. 1^{er}, od. XII, v. 7-12.

Ibid. Dernier vers. De la Verune avait épousé une Montmorency.

Page 560, vers 14 :

Gratior & pulchro veniens in corpore virtus. VIRG.

Ibid. Les derniers vers de la 28^e idillie sont le sujet du *Roman de la Rose*.

Page 561. Gentilleffes anthologiques. V. PLANUDE. ép. 209.

Page 561. Idil. 30. Ces miévreries viennent toutes du beau vers de Théocrite sur Hélène, idylle 18, vers 87. Voir encore l'ANTHOLOGIE, *Ép. érot.* 177.

Page 563, vers 6. On connaît la fable de Vénus & de Mars surpris dans un réseau inextricable par Vulcain (*Odyssée*, VIII, 267-359).

Ibid., vers 10. *Roman de la Rose*.

Page 567, vers 15-20. Ces six derniers vers rappellent la 78^e ép. érot. de l'*Anthologie*, mais le sentiment final est de Vauquelin.

Page 569. Idil. 4. Imitée de Bion, V, édit. Didot.

Page 570, vers 1, 2. Le scoliaste de Sophocle nous apprend que le sommeil de midi est le plus profond.

Page 571, vers 1. *S'amie*. Syrinx.

Page 572. Idil. 42. Cette pièce, la 4^e de Bion dans l'édition de Didot, a été imitée par Millevoye.

Page 574, vers 10. Apollon chez Admète.

Ibid., vers 13. *Ou le Dieu d'Arcadie*. Pan.

Ibid. Idil. 44. C'est la contre-partie de l'ode *Vitas hinnuleo*, &c., d'Horace, qu'il a imitée, p. 545 & 546.

Page 575, vers 17. *Ouy*. Vauquelin fait ici ce mot de deux syllabes, peut-être avec intention. Une certaine hésitation, une certaine réserve de la bergère semble se trahir dans cette prononciation de trois lettres, qui lui demande deux émissions de voix.

Page 586. Idil. 54. Cette pièce charmante de Théocrite a été grossièrement altérée par Vauquelin, qui a négligé les jolis détails du début & paraphrasé le reste avec trop de complaisance.

Page 598. Idil. 56. Imitée en partie de l'ode 11^e d'Anacréon.

Page 618. vers 1. *Anne-Philis*. Anne de Bourgueville qu'il épousa.

Ibid., vers 4 :

En memoire du Myrt de Venus la Cyprine.

Vauquelin nous informe ainsi du motif qu'il eut d'appeler Myrtine l'objet de son premier amour.

Page 619, vers 5. VIRGILE, *Égl. II*, v. 60-61.

Ibid., vers 9-12. *Id.*, *Ibid.*, v. 31-33.

Ibid., vers 21 :

Des Princes la louange & celle des Princeffes.

THÉOCRITE, *Éloge de Ptolémée, & Épithalame d'Hélène.*

Ibid., vers 22 :

Et pour vn Adonis les larmes des Deeffes.

THÉOCRITE, *Les Syracufaines ou fête d'Adonis.*

Ibid., vers 27, 28. VIRG., *Égl. II*, v. 36-38.

Ibid., vers 30. *IBID.*, *Égl. IV*, v. 3.

Page 620, vers 5, 6. *IBID.*, *Égl. II*, v. 39.

Ibid., vers 9 & 24. *Le Mince & le Sebetae ou Sebetae.* Voir la note sur la p. 5 des FORESTERIES.

Page 621, vers 6 :

Que des premiers aux vers i'auois meflé la profe.

Le seul exemple qu'il en ait donné est la 9^e *Foresterie* de son second livre.

Ibid., vers 7 :

Ronfard, qui n'a laiffé d'outil qui n'ait touché.

Nous n'avons pas corrigé le second *qui*, évidemment pour *qu'il*. Ronfard a fait des pièces dans presque tous les genres.

Ibid., vers 13-16. Aveu sur ses FORESTERIES qu'il publia à 19 ans.

Ibid., vers 18. *La chiennine morsure* exprime la dureté des critiques à l'égard de sa première œuvre.

Page 622, vers 27. *Pale* pour *Palès*: Te quoque, magna Pales. VIRG., *Géorg.*, III, 1.

Page 626, vers 2. Épigramme, neutre en grec & en latin, fut longtemps en français du genre masculin. Ce quatrain sur l'Épigramme est imité de l'ANTHOLOGIE, *Ép. descr.* 369. Les deux premiers vers de la pièce suivante sont les mêmes, à un mot près, que les vers 15 & 16 de la page 91.

Ibid. D'Amour. ANTHOL., *Ép. descr.* 666, 784.

Ibid. Du même. *IBID.*, de *Planude*, I, 14.

Ibid. De ne medire. *IBID.*, *Ép. mor.* 33.

Page 627. *Hieroglife de Cupidon*. « Ce n'est pas fans raïson qu'il a dans ses mains un dauphin & une fleur : dans l'une il tient la terre, & la mer dans l'autre. » ANTHOL. de *Planude* IV, 207.

Ibid. D'un baiser. Épigr. attribuée à Platon. IBID., *Ép. ér.* 78.

Ibid. D'un regard. IBID., *Ép. funéraires*, 669.

Ibid. De la Rose. IBID., *Ép. comiques*, 53.

Page 628. *De la Beauté*. IBID., *Musa Stratonis*, 235.

Ibid. Que Dieu voit tout. IBID., *Ép. mor.* 27.

Ibid. Du riche & du poure. AUSONE, *Épigr.* 134.

Ibid. D'une vieille fardee. ANTH., *Ép. com.* 408.

Page 629. *D'une publique*. IBID., *Ép. desc.* 529.

Ibid. Rien ne demeure impuni. IBID., *Ép. fun.* 310, 356, 357, 358, 359, 360, 580.

Ibid. Contre l'Auaricieux. IBID., *Ép. com.* 294.

Page 630. *De l'or*. Fragment de Ménandre.

Page 631. *Du fard*. ANTH., *Ép. com.* 68.

Ibid. Du mesme. IBID., 266.

Ibid. D'une Noire. IBID., *Ép. ér.* 210.

Ibid. De la femme. IBID., *Ép. mor.* 124.

Page 632. *Du Bigame*. IBID., *Ép. desc.* 133.

Ibid. De l'Excez. IBID., *Ép. mor.* 42.

Page 633. *De mesme*. IBID., *Ép. com.* 215.

Ibid. D'Echo. Cette épigramme est imitée de plusieurs épigrammes de l'*Anthologie grecque*. Peut-être Vauquelin l'a-t-il prise à Ausone dont il a copié la forme.

Page 634. *De Ptolomee*. ANTH., *Ép. descr.* 557, attribuée à Ptolémée lui-même.

Page 636. *D'un pleur*. IBID., *Ép. com.* 282.

Ibid. De Cræsus & de Diogenes. IBID., *Ép. descr.* 145. C'est aussi la 54^e épigramme d'Ausone.

Page 638. *Contre Simon*. L'*Anthologie* a aussi des épigrammes qui roulent sur des mots, dont une légère altération change beaucoup le sens.

Page 639. *D'entreprendre*. ANTH., *Ép. mor.* 37.

Ibid. D'un aueugle & d'un boiteux. AUSONE, *Épigr.* 132.

Page 639. *Du plaisir*. ANTH., *Ép. mor.* 30, traduite par Aufone, épigr. 82 :

Gratia quæ tarda est ingrata est ; gratia namque
Cum fieri properat , gratia grata magis.

Le même Aufone, épigr. 83 :

Si bene quid facias , facias cito ; nam cito factum
Gratum erit : ingratum gratia tarda facit.

Ibid. De la variété de fortune. ANTH., *Ép. desc.* 44, 45.
Aufone a traduit cette anecdote de deux manières. *Ép.* 22 & 23.

Page 640. *Il faut craindre à retenter fortune*. ANTH., *Ép. desc.* 30.

Ibid. Autrement. IBID., *Ép. desc.* 31, 105, 131, 376.

Ibid. De l'Épargne. IBID., *Ép. mor.* 119.

Page 641. *Contre Oreste*. IBID., *Ép. desc.* 126.

Ibid. Contre les maratres. IBID., *Ép. desc.* 68, 69.

Ibid. De mesme. IBID., *Ép. desc.* 67.

Ibid. D'un frere & d'une sœur, borgnes & beaux. C'est une imitation de ce charmant quatrain de Jérôme Amalthée, médecin, philosophe & poète, né à Oderzo en 1506, mort en 1574 :

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla finistro,
Et potis est forma vincere uterque deos.
Blande puer, lumen quod habes concede parenti ;
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Page 645. *Du mepris de fortune*. ANTH., *Ép. desc.* 49, 134, & ANTH. LAT. :

Inveni portum ; Spes & Fortuna, valete ;
Sat me iustis, ludite nunc alios.

Ibid. De l'Ingrat. Cette fable d'Ésope & de Phèdre est aussi dans le II^e livre de Desbillons & dans le VI^e de La Fontaine.

Page 646. *De la vie humaine*. ANTH., *Ép. mor.* 73.

Ibid. Autrement. IBID., 72.

Page 648. *La Religion*. Il faudrait peu changer au style de ce dialogue pour en faire un morceau digne des grands poètes du XVII^e siècle.

Page 649. *Le bien fait ne change la Nature.* ANTH., *Ep. desc.* 47.

Page 650. *De la piété.* IBID., *Ep. desc.* 163.

Ibid. *D'un tableau*, & p. 651 : *Du mefme.* ANTH., *Ep. com.* 145, 149, 151, & dans AUSONE, *Ep. contre Rufus* (Rouffeau), 45, 46, 47, 48, 50, 51, 52.

Page 652. *Sur le Pourtrait de Jean Brife.* Voir la biographie de ce perfonnage dans le *Di&ionnaire* des noms propres ci-après.

Page 653, vers 15. *Pharmaceutrie* signifie ici préparation de drogues & non magicienne (*φαρμακείτρια*).

Ibid. *D'un baffin de Valence.* Épigramme fur le modèle de celles de l'*Anthologie* fur la Vache de Myron, &c.

Page 654. *D'Herodote.* ANTH., *Ep. desc.* 160.

Ibid. *De Iuliete.* Les cinq derniers vers de cette épigramme rappellent ce mot attribué à Charles-Quint, à propos de fes querelles avec François I^{er} pour la poffeffion de Milan : « Mon coufin François & moi nous fommes les meilleurs amis du monde : ce qu'il veut, je le veux. » A tous deux il fallait ce qu'ils convoitaient, ou la guerre ! comme dans le ménage de Juliette.

Page 655. *D'une Maifon.* ANTH., *Ep. desc.* 74.

Page 656. *Des amours de Iupiter.* IBID., *Ep. desc.* 48.

Ibid. *D'un Pefcheur.* IBID., *Ep. vot.* 26.

Page 657. *D'un Buueur.* IBID., *Ep. vot.* 77.

Page 659. Vauquelin a déjà mis ces deux vers fur l'épigramme dans fon *Art poétique*, p. 91.

Ibid. *D'Ulyffes.* C'est la 5^e épitaphe d'Aufone :

Conditus hoc tumulo Laerta natus Ulixes;
Perlege Odyffean, omnia noffe volens.

Page 660. *D'un couard.* ANTH., *Ep. fun.* 230.

Ibid. *De 4 freres.* IBID., 323.

Ibid. *De Chromis.* IBID., 290.

Page 663, vers 23. *De l'onde Cheualine.* L'Hippocrène, que fit jaillir d'un coup de pied le cheval Pégafe.

Page 677, vers 7. *Gay* dans ce vers eft une épithète malheureufe.

Page 680. *D'un Esclave*. ΑΝΤΗ., *Épigr. funér.* 538.

Ibid. *D'Épictète*. ΙΒΙΔ., 676.

Page 681. Cette série de sonnets, apothéose bizarrement mêlée de paganisme & de christianisme, fut composée dans une circonstance que M. le baron Pichon rapporte ainsi :

« Un triste événement arrivé à Rouen en 1569 donna occasion à Jean Vauquelin d'exercer son talent poétique. A l'occasion d'un mariage sur lequel il ne donne aucun détail, on donna à Rouen une fête brillante. Parmi les personnes distinguées qui s'y trouvèrent réunies, on remarquait messire Tanneguy Le Veneur, comte de Tillières & de Carrouges, lieutenant-général en Normandie & gouverneur du château de Rouen (1). Magdeleine de Pompadour (2), sa femme, s'y trouvait également. Elle avait amené avec elle Magdeleine de Bailleul, fille de M. de Bailleul du Renouart (3), jeune personne d'une beauté parfaite & d'un esprit très-distingué, qui était sa parente & demeurait ordinairement chez elle. Au milieu de la fête, un incendie éclata. M^{lle} de Bailleul, vêtue d'une robe légère de taffetas verd & blanc, périt dans les flammes avec une de ses amies, M^{lle} de La Moricière. La joie se changea bientôt en désolation. M^{me} de Carrouges courait çà & là tout échevelée, en proie au plus violent désespoir, & tremblant d'annoncer cette triste nouvelle aux parents de la jeune fille. La ville de Rouen tout entière partagea cette dou-

(1) « Vauquelin lui a adressé la 1^{re} satire de son III^e livre ; il mourut en 1592. »

(2) « J'ai vu cette année (1844) au château de Carrouges, ouvert aux visiteurs avec la plus noble hospitalité, le portrait de ces deux personnages desquels descend en ligne directe M. le comte Le Veneur, propriétaire de cette belle terre. M^{me} de Carrouges était fort jolie. »

(3) « Le P. Anfelme n'a pas su à quel point de la généalogie de Bailleul il devait rattacher ce Bailleul du Renouart. Il devait être frère de Bertrand de Bailleul, mort le 17 juillet 1570, si toutefois la généalogie donnée par le P. Anfelme est complète. En effet, les vers sur la mort de Magdeleine sont adressés à un Bailleul qui était son oncle, & Bertrand est le seul Bailleul vivant en 1569 qui ait pu avoir cette qualité. »

leur, & Vauquelin, qui était lié avec l'oncle de cette infortunée, composa, à l'occasion de cet événement, trente-trois sonnets & un tombeau qui ne manquent pas de sentiment. »

Page 683, vers 9. *Le grand Voyant*. Élie, qui, au moment de monter au ciel dans un char de feu, laissa tomber son manteau, que Vauquelin nomme plus bas *sa robe étincelante*.

BIBLE, *Rois*, liv. IV, ch. II.

Page 684, vers 15. *L'Aonide Neuuaine*. Les neuf Muses.

Ibid., vers 28. SILIUS ITALICUS, *Pun.* III, 44 :

Ingentemque animam rapiunt ad fidera flammæ.

Page 685, vers 1-4. C'est sans doute ce qu'il voulait dire dans les deux premiers vers de la page 662.

Ibid., vers 27. *L'union suprefme*, l'Unité suprême, la Trinité.

Page 686, vers 11. *Le verd* pour l'espérance.

Page 687, vers 19. *La Parque filandrière*. La Fontaine a justement préféré *filandrière*.

Page 688, vers 27. *La machine ronde*. Pauvre périphrase, devenue nauséabonde par un trop long & fréquent usage.

Page 689, vers 17. *Ecpirose*, embrasement, d'ἐκπύρωσις.

Ibid., vers 20. *Vn petit monde*, μικρόκοσμος, le monde en petit.

Page 690, vers 27 :

Ayant souffert au feu son purgatoire.

Ayant été purgée (purifiée) par le feu.

Page 692, vers 23, 24 :

*Du mois de May la quatriefme iournee,
L'an mil cinq cents foixante neuf.*

V. Hugo a imité ce procédé au début de *Cromwell* :

Demain, vingt-cinq juin mil fix cent cinquante-sept.

Page 693, vers 6. *Le Tuscan*. Pétrarque.

Page 694, vers 24. VIRG., *Égl.* V, v. 57.

Page 695, vers 21. *IBID.*, v. 23.

Page 697, vers 12 :

Qui iamais se facha de voir surgir au port, &c.

Surgir au port, que l'on traitait récemment de néologisme, a, comme on voit, plus de trois siècles d'existence.

Page 699, vers 9. *Vn lit mesme pour vn mesme lit.*

Page 702, vers 13, 14. Ces vers supposent des ellipses, leur construction grammaticale est impossible.

Page 703, vers 9. *La Muse Carique*, ou Carienne, pour les poètes de Carie, barbares par comparaison avec les Attiques.

Ibid., vers 13, 14. *Auec depens, ie decline, appelle en cas d'abus*, termes de droit familiers au magistrat Vauquelin.

Page 704, vers 3. *Paris en Ide.* Paris sur le mont Ida.

Page 705, vers 15. Régulier & barbare.

Ibid., vers 22. *Ni*, non plus que.

Page 706, vers 2. Apollon chez Admète. TIBULLE, *Él.*, l. II, él. III, v. 11.

Ibid., vers 15. *Guidon.* C'est Guy de La Boderie, en latin *Guido*.

Page 709, vers 22. *Aparents*, qui font en évidence.

Page 710, vers 7. *Thrason*, le *miles gloriosus* de Térence.

Ibid., vers 23, 24. *Pour n'estre de pane lucrando*, c'est-à-dire un homme qui a son pain à gagner, un besogneux.

Page 711, vers 12-14. HOR., *Ép.*, liv. I, ép. IV, v. 10, 11.

Page 712, vers 15. OVIDE, *Art d'aimer*, III, 713 & suiv.

Page 714, vers 13, 14. Voir l'*Odyssée*.

Ibid., vers 14. OVIDE, *Pontiques*, I, III, v. 33.

Ibid., vers 19-22. TIBULLE, liv. I, él. IV, v. 39, 40.

Ibid., vers 23. OVIDE, *Art d'aimer*, II, 153.

Ibid., vers 27, 28. PROPERCE, I, X, vers 27, 28.

Page 715, vers 20. OVIDE, *Art d'aimer*, II, 275.

Page 716, vers 5. *Comme le Roy Lidois.* Gandaule, roi de Lydie.

Page 717, vers 9-11. Il serait difficile d'éclaircir cette anecdote. Peut-être Bailleul est-il complimenté de son courage à supporter une opération causée par une blessure reçue dans un duel avec Breaux.

Page 719, vers 16. *Apaster*; cette métaphore est passée dans une éloquente sortie de Bossuet contre la Conjuración d'Amboise: « Un peuple *appâté de carnage*, &c. »

Page 721, vers 26, 27. L'anneau de Gigès, celui d'Angélique, héroïne de l'Arioste (*Roland furieux*), la falade ou le casque de Pluton rendaient invifible.

Page 726, vers 27. *Qu'vn Mome repreneur*. Momus, le dieu moqueur. « Ce qui ne laiffe point de pife à Momus, eft irréprochable, » difaient les Grecs.

Page 727, vers 19. *Arts*. Arcs, ici arcs-de-triomphe.

Ibid., vers 25. *Fuffe* pour *fût-ce*. Nous commençons à nous repentir de nos scrupules à reproduire l'orthographe fantaiſiſte ou hafardée du premier imprimeur. Peut-être les futurs éditeurs agiront-ils ſagement en corrigeant toutes les fautes du genre de *fuffe*, *esperay-ie* pour *espere-ie*, p. 741, v. 26, &c., & en donnant plus de régularité à la ponctuation, tout en lui confervant certaines formes ſyſtématiques qu'elle avait à l'époque de Vauquelin.

Page 728, vers 26, 27. Pour les idées ou les formes premières de toutes chofes, voir Platon.

Page 729, vers 9-11. Voir l'épifode de Phaéton dans Ovide, *Mét. II*, 39-40.

Page 730, fonnet 58. N'eſt-ce pas déjà le difcours de Tartufe à Elmire?

Page 733, vers 17, 18. Certaines hyperboles des *Larmes de ſaint Pierre*, par Malherbe, font encore pires.

Page 734, vers 1, 2. Tartufe a ce ſtyle & ce ton.

Ibid., vers 24. *Car s'vn autre*. Icare. HOR., *Od. IV*, II, v. 2-4.

Page 735, vers 1, 2. Barbarus has ſegetes? VIRG., *Égl. I*.

Ibid., vers 12. Même idée dans ce vers de Racine, imité lui-même de Sappho :

Déeſſe, venge-moi, nos caufes font pareilles.

Page 736, vers 7, 8. Long développement dans les *Tragiques* de d'Aubigné.

Page 738, vers 15. *Sapins*, comme *pinus* pour naves.

Ibid., vers 28. Églogue à Pollion.

Page 739, vers 2. Voir l'*Eſther* de Racine.

Ibid., vers 21. *Sourcy*, pris comme le latin *ſupercilium* pour la choſe ſignifiée, l'orgueil & la colère.

Page 740, vers 1. La vigne du Seigneur a passé, comme parabole, de l'Ancien dans le Nouveau Testament.

Page 741, vers 1. L'étoile des Mages.

Ibid., vers 14. Présents des rois mages:

Page 743, vers 26. C'est-à-dire : hors du Paradis, comme Adam.

Page 744, vers 1. *Soleil*, &c. Les choses visibles sont pour nous le signe, le symbole des invisibles, selon la doctrine de saint Paul, ou de Platon. A ce dernier appartient le rapprochement du soleil, lumière visible, avec Dieu, lumière invisible (*Républ.*, VII).

NOTES ADDITIONNELLES.

Page 219, vers 13-19. Cet *oncle*, fait prisonnier dans la campagne de *Lignys en Barrois*, est Charles Vauquelin, seigneur & patron des Yveteaux. Il fut chevalier de l'ordre de St-Michel.

Page 220, vers 17. *De mon autre oncle*. C'est Guillaume Vauquelin, seigneur de Nepcy & de Guibray, conseiller du roi, lieutenant général de Falaise, plus tard avocat général du parlement de Normandie, & réformateur de la Coutume. Son tombeau est dans l'église Ste-Trinité de Falaise.

Page 313. *A Jérôme Vauquelin*, &c. Cousin de notre poète, ce Jérôme Vauquelin, sieur de Méheudin, Loucé & Guibray, avait épousé damoiselle Charlotte Le Roux, dame de Bourthouroude. C'est à l'époque où ce gentilhomme n'était encore que conseiller du roi au parlement de Rouen, que l'auteur lui adresse cette satire. Nous voyons, durant la Ligue, Jérôme Vauquelin, devenu avocat général, figurer comme l'un des commissaires du roi, dans la séance des États de Normandie, ouverte à Caen le 10 avril 1590.







DICTIONNAIRE

DE

QUELQUES NOMS PROPRES, MYTHOLOGIQUES, HISTORIQUES & GÉOGRAPHIQUES.



A.

AGRAMANT, neveu de Braban, roi d'Espagne, tué par Charlemagne, & qui comptait trente-deux rois parmi ses vassaux, est un des héros qui jouent un grand rôle dans *Roland l'Amoureux* du Boyard, & *Roland furieux* de l'Arioste.

AIGNEAUX (Robert & Antoine Lechevalier, fleurs d'), deux frères toujours unis dans leur vie & dans leurs travaux. Nés à Vire au milieu du XVI^e siècle, ils moururent à peu de distance l'un de l'autre : Robert en 1590, Antoine l'année suivante. Ils ont publié en commun une traduction de *Virgile*; Paris, 1582, in-4^o, & une d'*Horace*, in-8^o, 1588. La traduction de Virgile, qui eut plusieurs éditions, est en grands vers. On a encore des frères d'Aigneaux divers poèmes, sonnets, complaintes, &c., publiés à Caen, en 1591, par P.-L. Sablières. Les œuvres de ces deux Virois sont rares & recherchées.

ALCINE, fée, sœur de Morgane, nées toutes deux d'un inceste. On peut voir les aventures de Roger dans l'île enchantée d'Alcine, ch. vi, vii & viii de *Roland furieux*.

AMADIS DE GAULE OU DE GALLES, héros d'un roman de chevalerie, en vingt-quatre livres, qui retrace les prouesses de ce fils de Périon, supposé roi de Gaule. Amadis, *le chevalier du Lion*, appelé aussi *le beau Ténébreux*, est un personnage imaginaire. Ses exploits ont lieu en Espagne, & les quatre premiers livres du roman lui sont consacrés; les suivants s'occupent de son fils Floriando & d'autres Amadis, *Amadis de Grèce*, *Amadis de l'Asie* ou de *l'Étoile*, *Amadis de Trébizonde*. Ce poème romantique est en prose, & fut composé vers le commencement du XIV^e siècle. Le thème primitif vient du pays de Galles, d'où il a passé en France, puis en Espagne & en Portugal. Les treize premiers livres de l'original sont en espagnol, & les autres en français. Les quatre premiers, de beaucoup les meilleurs, parurent à Séville en 1490, & à Paris en 1500, in-folio, traduits par N. d'Herberay. Cette production & ses suites ont fait les délices de l'Europe, entretenu l'ardeur chevaleresque de nos ancêtres, & contribué à former les mœurs & le caractère de plusieurs nations modernes.

AMALTHÉE, chèvre nourrice de Jupiter. Une de ses cornes, brisée & remplie de fruits par les nymphes, devint la *corne d'abondance*.

AMPHRISE, AMPHRISUS, petit fleuve de Thessalie, sur les bords duquel Apollon fit paître les troupeaux d'Admète, d'où son surnom d'*Amphrysius*.

ANDAINE, forêt du département de l'Orne.

ANDROMÈDE, fille de Céphée, roi d'Éthiopie, fut exposée aux fureurs d'un monstre, dont la délivra Persée, monté sur Pégase.

ANGENNES (Claude d'), né à Rambouillet, en 1538, conseiller-clerc au parlement de Paris, en 1565; évêque de Noyon, en 1557, puis du Mans, en 1588, à la place de son frère Charles, y établit un séminaire, & y mourut, le 15 mars 1601. Vauquelin l'avait connu sur les bancs de l'école de droit. Les ouvrages de Claude d'Angennes sont en prose, & de circonstance. L'épître qui lui est adressée, p. 166-171, est de 1588 ou de l'une des années suivantes.

ANTE, fort ruisseau qui coule au pied du donjon de Falaise.

APOLLODOTE, grammairien d'Athènes, vers 140 avant J.-C., auteur

d'ouvrages, foit en profe, foit en vers, dont quelques-uns nous font parvenus.

ARAT, ou **ARATUS**, poète phyficien, né en Cilicie vers 270 avant J.-C. Il a compofé un poème grec fur l'aftronomie. Dans la première partie de cet ouvrage : *Les Phénomènes*, il décrit la fphère célefte; dans la feconde : *Les Pronoftics*, il expofe les fignes phyfiques qui précèdent le beau ou le mauvais temps. On fait que Cicéron traduifit en vers latins le livre des *Phénomènes*.

ARCHILOQUE, poète lyrique grec, du VII^e fiècle avant J.-C. Inventeur de la fatire, il la porta au plus haut degré de perfection, comme expreffion d'une âme haineufe & vindicative.

ARELIE, *Arellius*, peintre romain, du I^{er} fiècle de notre ère. Ses modèles de déeffes étaient les courtifanes, fes maîtrefles. L'autorité s'en formalifa & fit enlever des temples les tableaux d'un peintre fi réalifte.

ARÉTIN (Pierre), c'eft-à-dire natif d'Arezzo, renommé par fes écrits licencieux & fatiriques, né en 1492, mort en 1557. Parmi fes ouvrages, on diftingue quelques comédies, quelques dialogues, flances & fonnets, fix volumes de lettres, &c.

ARISTON, de Chios, ftoïcien du III^e fiècle avant l'ère chrétienne. Disciple immédiat du fondateur de l'école ftoïcienne, il forma une fecte qui s'éteignit bientôt. Ses écrits ne font point venus jufqu'à nous.

ARLETTE, fille d'un bourgeois de Falaise, aimée du duc Robert, qui en eut Guillaume le Bâtard, conquérant de l'Angleterre.

ASCALLE (L') eft Jules-Céfar Scaliger, né en 1484, mort en 1528. Vauquelin, en le défignant par ce nom de *L'Ascalle* (p. 106), femble admettre la prétention de Scaliger qui fe difait iflu des La Scala, fouverains de Vérone. Outre fes ouvrages d'érudition, tous écrits en latin, Scaliger a fait *Poemata in duas partes divifa*. Il n'eft guère, fuivant Ménage, de plus méchant livre, & Huet dit qu'il a déshonoré le Parnaffe. On peut affirmer que, malgré l'éloge de Vauquelin, Scaliger fut un poète au-deffous du médiocre.

ASCREAN (Mont). Sans doute le mont Hélicon au pied duquel fut bâtie la ville d'Ascra, patrie d'Hésiode.

AUBERVILLE (C. d'). J. de Cahaignes fait l'éloge de trois d'Auberville qui furent baillis de Caen. Charles, à qui Vauquelin s'adresse, p. 203, est le second de ces baillis. « Il commanda, dit Beziens, la noblesse de son bailliage en 1575. Il prend le titre de chevalier de l'Ordre du Roi, dans une sentence de 1581, par laquelle il se rend garant de Charles d'Harcourt de Beuvron, son beau-frère, pour une rente qu'il devoit à Jacques de La Haye, châtelain de Hottot. » *Chronologie historique des baillis & gouverneurs de Caen*, p. 115.

AURETTE, AVRETTE, ruisseau qui se jette dans l'Évre, à Bourges même.

B.

BAÏF (Jules-Antoine de), fils de Lazare de Baïf, ambassadeur de France, qui a composé des livres d'érudition en latin & des traductions en vers français de tragédies grecques, naquit à Venise en 1532 & mourut en 1589. Condisciple de Ronfard à l'école de Dorat, il ne rêva, comme son ami, qu'innovations dans la langue & révolutions dans la littérature, débuta par chanter en sonnets deux maîtresses, *Méline & Francine*, s'occupa beaucoup de vers métriques à la façon des anciens, & tenta des réformes orthographiques inadmissibles. Quoique Pelletier du Mans ait loué sa veine *fluide*, quoiqu'il ait, au dire de Sainte-Beuve, habilement manié le vers de dix syllabes, Baïf a mérité la qualification de *très-mauvais poète*, que lui a donnée le cardinal Du Perron. Ses œuvres renferment des *poèmes*, des *traductions* du grec en vers métriques, des *Mimes*, *enseignements & proverbes*, une tragédie d'*Antigone* en vers de cinq pieds, une comédie, *le Brave*, en vers de quatre pieds, &c. Baïf fut l'un des sept membres de la Pléiade du XVI^e siècle.

BAILLEUL DU RENOUART. Voir, page 817, la note sur les trente-trois sonnets qui commencent à la page 681, note que nous avons empruntée à la Biographie de J. Vauquelin par M. le baron Pichon, l'érudite bibliophile.

BALDUIN OU BAUDOUIN, juriconsulte, né à Arras le 1^{er} janvier 1520, mort à Paris le 3 novembre 1573, enseigna le droit à Bourges & dans d'autres villes. On a de lui des ouvrages de jurisprudence, d'histoire, de

théologie & de controverse. Heineccius a recueilli le commentaire de Baudouin sur les *Institutes* dans sa *Jurisprudentia romana & attica*.

BARTHOLE, célèbre juriconsulte, né en 1313, à Saffo-Ferrato (Ombrie), mort à Pérouse en 1356. Professeur de droit à Pise, puis à Pérouse, il fit école; mais, malgré son érudition, il fut abandonné quand parurent les Alciat & les Cujas.

BASSELIN (Olivier), foulon & chanfonnier bachique, né & mort à Vire au XV^e siècle. Les vaux, situés près de sa ville natale, & où l'on étend encore, pour les faire sécher, les draps des fabriques établies sur la Vire & sur la Virène, retentirent de ses chants, qui en prirent le nom, & s'appelèrent Vaux-de-Vire, d'où beaucoup d'étymologistes font dériver *vaudeville*. L'ancien vaudeville diffère complètement, pour le fond, des Vaux-de-Vire de Basselin, chançons aujourd'hui perdues, mais dont le vin & le cidre étaient le sujet. Le recueil attribué en partie à Basselin est en entier de Jean Le Houx, avocat à Vire dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Voir **OLIVIER BASSELIN ET LES COMPAGNONS DU VAU-DE-VIRE. Une erreur historique & littéraire : Mémoire inédit lu à la Sorbonne, le 4 avril 1866, par M. Julien Travers; suivi de l'incident Martin-Travers, extrait des journaux. Caen, Le Blanc-Hardel, 1867, in-8°.**

BAZOUCHES, commune de l'Orne, arrondissement d'Argentan, canton de Putanges. En 1601, Nicolas de Bellengreville, abbé de Tréport, vendit à François de Vauquelin le fief & patronage de Bazoches. A cette terre était attaché le titre de baronnie. Il reste encore des ruines de la tour du château.

BELLEAU (Remy), né à Nogent-le-Rotrou en 1528, mort à Paris en 1577, l'un des poètes de la Pléiade, fut précepteur de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf. Il fut l'un des commentateurs de Ronfard, qui le surnommait *le peintre de la nature*. Belleau décrit en effet les pierres précieuses, leurs propriétés physiques & leurs vertus occultes, avec une grande profusion de couleurs & d'images. Les *Œuvres poétiques de Remy Belleau* ont été réimprimées & complétées après sa mort dans l'édition de Rouen, 1604, deux volumes in-12. Elles renferment : *Les amours & nouveaux échanges des pierres précieuses, vertus & propriétés d'icelles; Discours de la vanité, pris de l'Ecclesiaste de Salomon; Eglogues sacrées, prises du Cantique des cantiques de Salomon; La Bergerie divisée en une première & une seconde*

Journee (mélange de prose & de vers, à l'imitation des Italiens); *Les apparences celestes d'Arat, poete grec*; *Les odes d'Anacreon, traduites de grec en françois*; *Petites inventions & autres poesies* (parmi lesquelles *Diſtamen metrificum de Bello Huguenotico & Reiftrorum piglamine, ad fodales*, pièce macaronique); *La reconnue*, comédie en cinq actes & en vers de huit ſyllabes. Belleau fut appelé *le gentil Belleau*, & le mérita par quelques pièces au milieu deſquelles ſe diſtingue ſa chanſon d'*Avril*.

BELLOU, commune de l'arrondissement de Domfront (Orne).

BELON, dans l'épithaphe des frères Le Chevalier d'Aigneaux, eſt probablement Beſlon, commune de l'arrondissement de St-Lo, aſſez voisine de Vire, patrie des deux poètes.

BEMBE, BEMBO (Pierre), cardinal & remarquable écrivain, né à Veniſe en 1470, mort en 1547. Puriſte en latin & en italien, il a compoſé des ouvrages en prose & en vers qui ont joui d'une grande eſtime. Vauquelin cite à propos l'opinion ſur l'importation de la rime de Sicile en Provence.

BERNE eſt BERNI franciſé par Vauquelin. Berni, poète italien, né en 1490, mort en 1536, excella dans le genre burleſque, nommé en Italie genre berneſque, & fut chef d'école. Vauquelin le cite avec raiſon comme fatirique & licencieux.

BERTAUT (Jean), né à Caen en 1552, mort en 1611, précepteur du duc d'Angoulême, puis ſecrétaire & lecteur de Henri III, premier aumônier de Marie de Médiciſ en 1594, évêque de Séez en 1606, dut ſa fortune à ſon talent poétique. Quoique admirateur de Ronſard, il fut moins aventureux dans ſon ſtyle, & peut-être *retenu* par l'exemple de ſa chute, ainſi que l'a remarqué Boileau. Plus ſenſible que Malherbe, il dut à ſon cœur quelques vers ſimples, à ſon eſprit quelques vers ingénieux, qui indiquèrent la vraie route à ſuivre pour le perfectionnement de la langue françaïſe.

BERTHEVILLE. M. Viſtor Choïſy nous communique une note ainſi conçue: « *Au nom de Bertheville*, page 190, c'eſt-à-dire, croyons-nous, *ſous le nom de Bretteville*. En effet, de nos jours encore, les habitants de nos campagnes, qui, comme tous les payſans, ont, en fait de langage beaucoup plus l'habitude de ſe ſouvenir que d'inventer, prononcent &

écrivent Berteville pour Bretteville. — Il doit être question ici de Bretteville-le-Rabet, commune de l'arrondissement de Falaise, à peu de distance de Sacy, & dans laquelle nous trouvons, en 1412, un Robert de Fontenay, écuyer & seigneur de cette paroisse. »

BERTRAN (Robert). Il y a plusieurs Robert dans cette famille, l'une des plus anciennes de Normandie, & que Guillaume de Jumièges fait remonter au commencement du X^e siècle. Le Robert, baron de Briquibec, que cite Vauquelin à l'appui de sa thèse sur la fameuse particule, p. 186, est probablement celui qui signa, comme témoin, à la charte de Henri II, en 1097. M. Barabé, dans ses *Recherches historiques sur le Tabellionage royal*, p. 443, critique en passant l'opinion de Vauquelin sur le *de* & le *du* : l'exemple qu'il cite est d'un temps bien postérieur à Robert Bertrand : c'est donc une attaque sans preuve.

BETOULAUD, BÉTOLAND OU BETHLAND (Roland), juriconsulte français du XVI^e siècle, connu par ses *Regles du droit civil & canon* & par des vers français & latins.

BINET (Claude), né à Beauvais, l'un des amis les plus enthousiastes de Ronfard, lui survécut & fut l'un de ses commentateurs. Vauquelin le cite comme poète champêtre. Outre d'autres vers, il a composé une *Eglogue* sur la mort de Ronfard; *Chant forestier, ou le Chasseur*; *Plaisirs de la vie rustique & solitaire*. Voir **GOUGET**, t. II.

BLAIS (Mathurin Le), sieur du Quefney, conseiller au parlement de Normandie en 1600. « De sinople, au chevron d'or, accompagné de trois branches de chêne chargées de trois glands formant trèfle du même 2 & 1 » (*Catalogue & Armorial des présidents, conseillers, gens du Roi & greffiers du Parlement de Rouen, dressés sur les documents authentiques*, par M. Steph. de Merval, p. 51).

BODERIE (Guy Le Fèvre de La), l'aîné de sept frères, dont trois furent célèbres dans la seconde moitié du XVI^e siècle, naquit dans le manoir de la Boderie, qu'on voit encore à Ste-Honorine-la-Chardonne (Orne), le 9 août 1541, & y mourut en 1598. Savant orientaliste & poète français, il fut très-lié avec Vauquelin de La Fresnaie comme ami des vers & comme voisin de campagne, puisque la terre de la Boderie touchait à celle de la Fresnaie-au-Sauvage. Guy de La Boderie travailla à la Bible polyglotte de Montanus, publia une Grammaire chaldaïque, &c. Comme

poète, il donna *L'Encyclye des secrets de l'Eternité*; Anvers, 1571, in-4°, espèce de poème, dit M. de La Ferrière, divisé en huit cercles ou chants qui forment le 1^{er} livre de l'ouvrage, le seul qui ait paru; *La Galliade, ou de la révolution des arts & sciences*; Paris, 1578, in-4°; *Hymnes ecclesiastiques, Cantiques spirituels & autres melanges poetiques*, 1578, 1582, in-16; *L'Harmonie du monde*, 1578, in-f°.

BODERIE (Nicolas Le Fèvre de La), frère du précédent, travailla aussi à la Polyglotte, traduisit *L'Heptaple* de Pic de La Mirandole, 1578, in-f°. On trouve une pièce de lui dans les *Melanges poetiques* de Guy Le Fèvre.

BODERIE (Antoine Le Fèvre de La), troisième des sept frères Le Fèvre & la grande illustration de la famille. Il entra à dix-huit ans dans la carrière diplomatique, rendit de grands services à la France comme ambassadeur, prit part à la rédaction de la *Ménippée*, & traduisit un dialogue du Tasse *sur la noblesse*; Paris, 1554, in-12. On n'a de lui qu'une pièce en vers; elle est en tête de la *Galliade* de Guy de La Boderie.

Nous recommandons à nos lecteurs *Les La Boderie, étude sur une famille normande*, par M. le comte H. de La Ferrière; ouvrage fait avec talent & conscience, sorti des presses de M. Hardel, Caen, 1857, in-8°, de 194 pages.

BODILLE, pour BODILLON ou BADILON, traité avec ignominie par Childeric, l'affaffina pour s'en venger.

BOISSEY, commune de l'Orne, arrondissement d'Argentan, canton de Mortrée, différent du Boiffey mentionné dans l'article SACY.

BORDEAUX (Louis de), seigneur du lieu & d'Estouvy, baron de Coulonces, chevalier de l'ordre du roi & capitaine de 50 hommes d'armes de ses ordonnances. Sonnet de Courval lui a consacré une épitaphe qui se trouve à la suite de sa satire *Ménippée* contre les femmes. Il y rappelle la conduite courageuse de Bordeaux à Moncontour & la mission délicate qu'il remplit auprès du roi de Navarre. Vauquelin nous apprend de plus que « le jeune guerrier » cultivait les lettres ou les protégeait.

BOUGREN, gentilhomme qui possédait le pré *Brisegaut* au-dessous

des rochers de Noron, en face du château de Falaise, où naquit le Conquérant.

BOURGUEVILLE fleur de BRAS (Charles de), né à Caen, le 6 mars 1504, baptisé dans l'église St-Pierre, où il fut enterré plus de 89 ans après, étant mort le 5 novembre 1593. Après avoir étudié le droit à Angers & à Poitiers, de Bourgueville se prépara sérieusement aux fonctions qu'il eut à remplir : successivement lieutenant général du vicomte de Caen, avocat pour le roi en l'élection de Caen, échevin, lieutenant du bailli, c'est-à-dire du maire inamovible de Caen, conservateur des privilèges de l'Université, homme de talent, de zèle & prudent ami d'une sage liberté. En 1540, il se maria en secondes noces, & devint père de sept fils & de sept filles. L'une de ces dernières épousa Vauquelin. Notre poète adressa une de ses dernières satires à son beau-père qui venait de publier *L'Athemachie & discours de l'immortalité de l'ame & resurrection des corps*. De Bourgueville, qui a fait imprimer d'autres ouvrages, est connu surtout par ses *Recherches & Antiquitez de la Neustrie... plus spécialement de la ville & Université de Caen*; 1588, in-4°. M. Trebutien en a donné une nouvelle édition en 1833.

Un des fils de C. de Bourgueville, G. de Bourgueville, fut tué à la bataille de Coutras (1587). Vauquelin a fait sa biographie dans l'épigramme qu'on lit, p. 673-675.

BRIFE (Jean). Jacques de Cahaignes a consacré un article dans ses *Elogia civium Cadomensium* à Jean Brife, & nous a donné le mot de l'énigme que présente au premier abord l'épigramme un peu longue de Vauquelin, p. 652 & 653. L'éloge fait par Cahaignes débute gravement & finit par des épigrammes latines. Évidemment l'ironie domine dans le morceau. Jean Brife s'était bien conduit dans une grave circonstance ; mais il avait tout gâté par l'exaltation bruyante de son amour-propre. La guerre civile était dans la ville de Caen. Le parti de l'insurrection s'était emparé de l'hôtel-de-ville; le pont St-Pierre était pris, & une porte qui devait protéger les révoltés allait se refermer lorsque Jean Brife accourt, jette sa lance entre les deux battants, passe son escopette par l'ouverture, fait feu & casse la cuisse au capitaine des insurgés ; deux citoyens tuent ce capitaine à coups de pertuisanes, ouvrent les portes à un flot de combattants qui s'y précipite & délivre l'hôtel-de-ville. Jean Brife ne se contenta point de la part qu'il avait eue à l'action. Il s'attribua l'honneur d'avoir tué le chef ennemi & repris le pont St-Pierre : seul, à l'entendre, il avait tout fait. Il invita les poètes à chanter sa gloire, & il devint

leur jouet; « Plerique, dit Cahaignes, immodicis laudibus eum potius *onerarunt* quam *ornarunt*. » Lui-même se fit peindre au moment où il empêchait avec sa lance de fermer la porte sur les infurgés, & dans toutes les émotions populaires il se montra depuis avec une cuirasse labourée de balles qu'elles n'avaient point percée. Un dernier ridicule mit le comble à tous les autres : âgé de plus de 70 ans, il s'éprit d'une jolie fille d'une vingtaine d'années & finit par être la fable de la cité. Vauquelin ne fut pas le dernier à chanter un tel héros.

Dans les archives municipales de Caen se trouve mentionné, comme notable & jouissant d'une certaine fortune, Jehan de Brize, du 1^{er} janvier 1562 au 4 février 1592.

BRISEGAUT. Voir BOUGREN.

BUCHANAN (Georges), poète & historien, né en Écosse (*Caledon*, dit Vauquelin) en 1506, mort en 1582, étudia à Paris, fit des éducations illustres, & publia des poésies latines qui lui firent une grande réputation. Son recueil se compose de poétiques imitations des *Psaumes*; de deux tragédies, *Jephté* & *Jean-Baptiste*; d'*Épigrammes*, de *Satires* contre les Franciscains, d'un poème sur la *Sphère*, &c. *L'Histoire d'Écosse* est le plus estimé de ses ouvrages en prose.

BUDÉ (Guillaume), né à Paris en 1467, mort en 1540, considéré comme le restaurateur des études grecques en France.

BURES, commune de l'arrondissement de Vire, canton de Bénv-Bocage.

C.

CAHAIGNES (Jacques de), recteur de l'Université de Caen, docteur & professeur en médecine à Caen, où il naquit en 1548 & mourut en 1612. Sous le titre d'*Elogiorum civium*, &c., dit notre grand bibliographe normand, M. Éd. Frère, il a laissé des notices curieuses sur les hommes distingués de la ville de Caen; mais il est à regretter qu'il n'ait publié que la partie relative à ses contemporains. Ce médecin érudit était lié avec beaucoup de savants de son époque, & tournait assez bien dans l'occasion des vers latins.

On a de lui des discours d'apparat, des ouvrages de médecine & une traduction française du *Traité du vin & du sidre*, par Julien de Paulmier; Caen, 1589, in-8°.

CALIS, CALIX OU CALLY, partie d'un faubourg de Caen, au-delà de l'enclos abbatial de Ste-Trinité.

CALISTE, que nous ne trouvons pas plus dans la *Biographie générale* que dans la *Biographie universelle*, est mentionné par Belleau (Commentaire sur le second livre des *Amours* de Ronfard). A la suite du sonnet 61, adressé par Ronfard à Caliste, Belleau dit : « Il écrit ce Sonnet à Caliste, fort docte, bien nay & bien versé en l'une & l'autre langue, lequel fut tué à Paris l'an 1562. »

CALLIMAQUE, poète grec, né à Cyrène, vers 320 avant J.-C. Ses élégies, qui le plaçaient au premier rang, ont presque entièrement péri. Ce qui nous reste de Callimaque atteste plus de savant travail que de verve poétique.

CARROUGES, chef-lieu de canton du département de l'Orne. Son château est renommé.

CATHERINE, que Vauquelin cite comme bâtissant tous les jours, est Catherine de Médicis, femme de Henri II, princesse très-distinguée par ses connaissances & par le goût des arts. Elle éleva les Tuileries, Monceaux, acheva le Louvre, &c.

CHAMBOURG, ancien nom de Chambord, village où se trouve, dans Loir-&-Cher, le magnifique château construit par les ordres de François I^{er}.

CHIVERNY (Philippe *Hurault*, comte de), né à Chiverny en 1528, mort en 1599, épousa la fille du président de Thou. En 1553, L'Hôpital se démit en sa faveur d'une charge de conseiller au parlement de Paris; plus tard, Chiverny, chancelier du duc d'Anjou, l'accompagna aux batailles de Jarnac & de Moncontour, fut nommé garde des sceaux en 1578, & chancelier en 1583. Disgracié après la journée des Barricades, à cause de ses liaisons avec les Ligueurs, il fut rétabli dans ses dignités en 1590, par Henri IV. Très-habile aux affaires politiques, il ne fut pas inaccessible à la corruption.

CHOISY (Jean de), proche parent des La Boderie, homme de guerre qui devint homme de finances, entre les bras duquel, selon l'abbé Langevin, Philippe de La Boderie mourut, en 1590, au siège de Pont-Audemer. « En 1600, dit M. de Caumont, Jean de Chiverny, conseiller,

notaire & secrétaire du Roi, avait acheté la seigneurie de Balleroy, avec des terres à Cormolain, Vaubadon & Montfiquet. » Il mourut en 1625, & laissa une fortune immense. Son fils éleva le château que l'on voit encore, & qui fut, dit-on, le coup d'essai de Mansard. La seigneurie de Balleroy fut érigée en marquisat par Louis XIV.

CHRESTIEN (Florent), né à Orléans en 1541, mort en 1596, fils de Guillaume Chrestien, médecin de François I^{er} & de Henri II. Il étudia le grec sous Henri Estienne, & devint précepteur de Henri IV. Helléniste distingué, il composa des vers grecs, latins & français, commenta & traduisit plusieurs pièces du théâtre grec, & laissa en manuscrit un grand nombre de corrections & de remarques sur tous les auteurs grecs, qui se sont perdues après sa mort. Il est un des auteurs de la *Satire Ménippée*, dans laquelle il fit la harangue du cardinal de Pelyé. On dit qu'avant de mourir il abjura le calvinisme.

CIRRHE OU **CIRRA**, ville de la Phocide, était consacrée à Apollon.

CLAIN, rivière dont le nom revient souvent sous la plume de Vauquelin. Comme elle passe à Poitiers, où il publiait ses *Forêtiers* à 19 ans, elle dut lui rappeler souvent ses premiers plaisirs & ses illusions de jeunesse.

CLYMÈNE, fille de l'Océan & de Téthys, mère de Phaéon. Voir au II^e livre des *Métamorphoses* d'Ovide, le désespoir de Clymène après la chute de son fils qui avait voulu mener le char du Soleil.

COLUMELLE, agronome latin du I^{er} siècle, vécut sous Claude & fit un *Traité de l'agriculture* en treize livres, dont le dixième, consacré aux jardins, est écrit en vers.

COMMINES (Philippe de), politique & historien, né à Commines (Flandre) vers 1445, mort à Argenton en 1509, auteur de *Mémoires* très-estimés.

CORINNE, maîtresse d'Ovide.

COTS, voyez **ESCOTS**.

COURVILLE. La Boderie le cite dans sa *Galliade*, 5^e cercle, p. 126.

En faifant la revue des poètes normands à l'époque de Henri II, il dit :

*Viene Mercure aiflé, & d'une main habile
Ente fa lyre courbe en la main de Couruille,
Qui fçait fi doucement les modes varier
Et aux nerfs bien tendus les odes marier.*

CRESSY, fource à mille & quelques mètres de Falaise, & qui alimente cette ville de fes eaux juftement renommées.

CHANTECLER (Charles de), fils de Charles de Chantecler, de Moulins, préfidant au parlement de Paris. Lui-même, probablement poète fur les bancs de l'école de droit, devint confeiller d'état, publia des œuvres latines d'une rare érudition, et mourut en 1620.

CHÉRILE, méchant poète du temps d'Alexandre le Grand & qui le fuivit dans fes expéditions pour les chanter dans fes vers. Le roi fe difsimulait fi peu la faiblesse du poète, qu'il eût mieux aimé, difait-il, être le Therfite d'Homère que l'Achille de Chérile. — Il y a deux autres Chérile, dont l'un avait fait 150 pièces de théâtre, & inventé, dit-on, les mafques & les coflumes.

CYNOSURE, nymphe du mont Ida, qui éleva Jupiter, & fut enfuite placée dans la conftellation de la Petite-Ourfe. Auffi Vauquelin défigne-t-il l'Ourfe par Cynofure, p. 384.

D.

DALECHAMPS (Jacques), chirurgien, botanifte & philologue, né à Caen & non à Bayeux, comme l'a écrit M. le docteur Daremberg, étudia à Montpellier, s'établit à Lyon & y exerça la médecine avec un grand fuccès. Quoique praticien fort occupé, il compofa plusieurs ouvrages, & donna des éditions ou traductions d'Athénée, de Pline l'Ancien, &c.

DE LA PORTE (Ambroife), parifien, était le frère aîné de Maurice de La Porte, auteur d'un recueil d'*Epitetes*, par ordre alphabétique; Paris, in-8°, 1571. Du Verdier attribue l'ouvrage de Maurice à Ambroife, que nous connoiffons uniquement par le jeu de mots de Vauquelin dans l'épigramme qu'il lui a confacrée, p. 666.

DELBENE (Senuccio), poète italien, vivait à Florence vers le milieu du XIV^e siècle. Il fut secrétaire d'Étienne Colonne & ami de Pétrarque. Ses œuvres n'ont jamais été recueillies; on ne connaît guère de lui que *Le Couronnement de Pétrarque*, imprimé à Venise, en 1607.

DESMASURES (Louis), en latin Mafurius, né à Tournay vers 1510, mort vers 1580. Il embrassa le calvinisme, & fut ministre protestant à Metz, à Ste-Marie & à Strasbourg. On a de lui : *Les deux premiers livres de l'Eneide de Virgile, traduits en vers françois*; Paris, 1547, in-4^o; *Les quatre premiers*, 1554, in-12; *Vingt psaumes de David*; Lyon, 1557, in-4^o; *Le jeu des echecs*, 1557, in-4^o; *Les douze livres de l'Eneide*, 1560, in-4^o; *David combattant, triomphant & fugitif*, tragédies saintes, 1565, in-12; *Bergerie spirituelle*, 1566, in-4^o; quelques autres pièces de vers & des poésies latines qui ont eu plusieurs éditions. En 1580, Claude Micard, libraire à Paris, publia un *Virgile* complet, texte & traduction en vers français de dix syllabes; *Les Bucoliques* étaient traduites, la première par Clément Marot; les neuf autres & les *Géorgiques*, par Richard Le Blanc; *les douze livres de l'Eneide*, par Desmasures; *le treizième livre*, de Maphée, & les *Analectes*, par Pierre de Mouchault.

DESSPORTES (Philippe), poète, oncle de Rénier, né à Chartres en 1546, mort en 1606, voyagea d'abord en Italie, & suivit en Pologne le duc d'Anjou, qui, monté sur le trône de France sous le nom de Henri III, dota son favori d'abbayes dont les revenus s'élevaient à la somme énorme de 10,000 écus. Desportes fit un noble usage de sa fortune, mit sa riche bibliothèque à la disposition des gens de lettres, & après avoir combattu Henri IV, devint son partisan dévoué. Élegant imitateur des Italiens, il évita l'emphase de Ronfard, commença à perfectionner notre versification, & prépara le succès de Malherbe. Le sonnet domine dans ses premières œuvres, généralement consacrées à la galanterie, & imprimées d'abord in-8^o en 1575 & 1579, puis in-12 en 1585, 1600 & 1611. Plus tard il traduisit les *Psaumes* en vers français; ils eurent également plusieurs éditions, quoiqu'ils soient bien inférieurs à ses œuvres légères.

DIVES, rivière qui prend sa source dans le département de l'Orne, & se jette dans la Manche au-dessous de Dives, bourg du Calvados.

DOIAC de la page 223 est Jean DE DOYAT. Né en 1445, il jouit d'une

grande faveur sous Louis XI; mais après la mort de ce monarque, il fut privé de tous ses biens, fouetté publiquement, mutilé, banni. Réhabilité par Charles VIII, il mourut vers 1499.

DONEAU (Hugues), célèbre jurifconsulte, né à Châlons en 1527, mort à Attorf en 1591, reçu docteur en droit le 17 juillet 1551, à Bourges, où il fut le professeur de Vauquelin. Doneau fit imprimer une quinzaine d'ouvrages, la plupart sur le droit romain.

DORAT ou **DAURAT** (Jean Dinemandy, qui changea son nom en), en latin *Auratus*, professeur & poète du XVI^e siècle, l'un des membres de la Pléiade, né dans le Limoufin, mort en 1588, se fit connaître de bonne heure par des vers qui lui attirèrent la faveur de François I^{er}. Au milieu des troubles civils, il porta trois ans les armes, puis retourna à ses études. Directeur du collège de Coqueret, il eut pour élève Ronfard dont il prévint le succès. En 1560, Dorat fut nommé professeur de langue grecque au collège de France. Charles IX lui donna le titre de poète royal. Il a laissé des poésies latines fort médiocres, & de bonnes remarques sur les *Sibyllina Oracula*. Il fut un des meilleurs critiques de son temps.

DOUBLET (Jean), né à Dieppe en 1528, publia en 1559 un recueil d'*Elegies*, suivies d'*Epigrammes* en grande partie imitées du grec. Guillaume Colletet dit dans sa Vie de Doublet : « La seconde partie de ses œuvres, imprimée à Paris, l'an 1582, contient quelques versions en prose française de plusieurs traités de Xénophon, comme les quatre livres des faits & paroles mémorables de l'antique Socrate, &c. Il vivait encore l'an 1582. » Il est probable, d'après la manière dont on parle Vauquelin, que Jean Doublet avait en portefeuille des fatires morales qui n'ont jamais vu le jour.

Nous recommandons aux amis des poètes du XVI^e siècle, une édition des *Elegies* de Jean Doublet, donnée par un poète du XIX^e, M. Prosper Blanchemain, dans la précieuse collection que publie la Société des bibliophiles normands.

DUAREN ou **DUARIN** (François), né à St-Brieuc, célèbre professeur de droit à Paris, puis à Bourges où il mourut en 1559, âgé de 50 ans. Il est célèbre par ses querelles avec Cujas, Baron, Baudouin, & par ses ouvrages dont l'édition la plus estimée est en 2 vol. in-f^o, Lyon, 1579.

DU BELLAY (Joachim), né vers 1525 au château de Lyré, mort le

1^{er} janvier 1560, chanta *Viola*, sa maîtresse, sous l'anagramme d'*Olive*, en 115 sonnets, & fut surnommé l'*Ovide français*. Il en composa 47 sur les *Antiquités de Rome*, & 183 sous le titre de *Regrets*. Il en donna d'autres encore qui le firent appeler le *Prince du sonnet*, comme Ronfard fut le *Prince de l'ode*. On a de Du Bellay une foule de traductions en vers & de pièces originales, réunies en 1567; Paris, 2 vol. in-8^o, plusieurs fois réimprimées, & récemment avec un très-grand soin, par M. Marty-Laveaux; Paris, Alphonse Lemerre, 2 vol. in-8^o, 1866-1867. Ces deux volumes ouvrent la série des sept poètes de la Pléiade, tirée à 250 exemplaires. En tête se trouve le fameux manifeste, concerté avec Ronfard, pour la révolution poétique dont ils furent les chefs, & que l'auteur intitula : *La défense & illustration de la langue française*. Sainte-Beuve en a bien fait ressortir le caractère dans son *Tableau historique & critique de la poésie française au XVI^e siècle*.

DU PERRON (Jacques *Davy*), cardinal, que beaucoup de biographes font naître à St-Lo, le 25 novembre 1556 (suivant le P. Anselme, mort en 1618), fut probablement emporté tout enfant dans le canton de Berne, d'où on l'a cru originaire. Son père, médecin, avait, comme protestant, subi la persécution. Venu plus tard à Paris, Du Perron obtint la protection de Desportes, qui le détermina à embrasser le catholicisme, & le plaça comme lecteur près de Henri III. Il traduisit en vers deux livres de l'*Eneïde*, fit les oraisons funèbres de Ronfard & de Marie Stuart, & acquit bientôt une grande réputation comme poète & comme orateur. Il joua un grand rôle politique. La controverse, les négociations & la littérature font l'objet de ses ouvrages, qui soutiennent mal la renommée de leur auteur, homme instruit, spirituel, mais écrivain médiocre, plein de vanité & d'ambition. Il y a loin de ce jugement de la postérité à celui qui ressort des éloges exagérés, selon nous, que lui donne Vauquelin. Vauquelin du reste est excusable : Du Perron, son ami, était regardé comme un des grands hommes du siècle, même en poésie.

DU VAL (Pierre), théologien & poète, né à Paris au commencement du XVI^e siècle, mort à Vincennes en 1564. Il surveilla l'éducation du dauphin, fils de François I^{er}, & devint évêque de Sées en 1545. La Croix du Maine s'évertue à prouver qu'il n'est pas l'auteur du *Puy du souverain amour, tenu par la déesse Pallas*, &c., publié en 1543 par un autre Pierre Du Val, sous le voile d'un anagramme. Le goût du temps & la dédicace que le jeune Vauquelin lui fit de ses *Foresteries* peu édifiantes, autoriseraient peut-être à confondre les deux poètes. Quoi

qu'il en foit, P. Du Val a publié : *Le Triomphe de la Verité, où sont montrés infinis maux commis sous la tyrannie de l'Ante-Christ, tiré de Maphæus Vegeus & mis en vers*; Paris, 1552, in-12; *De la grandeur de Dieu & de la cognoissance qu'on peut avoir de lui par ses œuvres*; Paris, 1553, in-8°; *De la puissance, sapience & bonté de Dieu*; Paris, 1558, in-8°. Il a aussi traduit le *Criton* de Platon, 1547.

« DUVAL (Étienne), seigneur de Mondrainville, célèbre négociant à Caen dans le XVI^e siècle. Il trafiquait avec l'Afrique & le Nouveau-Monde, & tirait annuellement de la Barbarie des quantités considérables de blés, qu'il vendait à ses concitoyens au-dessous du prix courant. Le ravitaillement de la ville de Metz, sous Henri II, pendant que Charles-Quint la tenait assiégée, lui valut des lettres de noblesse & l'emploi de receveur général des États de Normandie. Caen lui dut, en 1558, le rétablissement de son Palinode... On lit dans son épitaphe, composée par J. Vauquelin, que l'envie ne lui pardonna ni ses richesses, ni son élévation. Mort le 19 janvier 1578, à l'âge de 71 ans. » BOISARD, *Notices sur les hommes du Calvados*.

E.

EMPÉDOCLE, célèbre philosophe, né à Agrigente vers l'an 450 avant J.-C. Son principal ouvrage était un poème : *De la nature & des principes des choses*. C'est aussi le titre du poème de Lucrèce : *De natura rerum*.

ÉPIMÉTHÉE, fils de Japet, épousa Pandore, ouvrit la boîte que lui avait donnée Jupiter, & en vit sortir tous les maux qu'elle renfermait. Il est qualifié *peu fin*, p. 57, parce qu'il accepta un hymen que refusa son frère Prométhée.

ESCOTS, commune du Calvados, arrondissement de Lisieux, canton de St-Pierre-sur-Dives.

ESQUAY, commune du Calvados, arrondissement de Caen, canton d'Évrecy.

F.

FANU (Michel Le) a été loué par Jacques de Cahaignes & Halley. Huet a l'air de n'en parler que par ouï-dire. Quant au P. Martin, voici

ce qu'il en dit dans l'*Athenæ Normannorum*, précieux ouvrage, malheureusement inédit : « *Fanutus Michael*, Cadomenfis, poema hendecasyllabum confecit de antiquissima juris origine. *Stephanus* autem, illius proles, poetas inter merito recensetur ab Antonino Hallæo, in suo poemate præfixo Ruxelii operibus. »

Il y eut donc deux Fanu, Michel & Étienne, tous deux avocats, tous deux auteurs de quelques vers latins, & voici le passage où Halley les mentionne dans le poème intitulé *Cadomus*, en tête de ses *Opuscula miscellanea*; Caen, Jean Cavelier, 1675, in-8° :

*Causidicum par grande loquar, natumque patremque
Fanutios; geminum caput iisdem & laurus obumbrat,
Collecta in gemini sacro vertice montis,
Phœbus ubi vates æterna fronde coronat.*

FIERABRAS, nom d'un géant dans les romans de chevalerie, devenu le synonyme de faux brave, fanfaron, rodomont.

FILLEUL (Nicolas), né à Rouen vers 1530, mort vers 1575, a publié *Les Theatres de Gaillon* (en vers) à la Royne; Rouen, 1566, petit in-4°. Ce volume renferme quatre églogues & deux pièces de théâtre : *Les Naiades*, *Charlot*, *Tethys & Francine*, qui furent représentées en l'île heureuse, devant le roi & la reine; *Lucrece*, tragédie en 5 actes, & *Les Ombres*, comédie en 5 actes, représentées devant Charles IX, au château de Gaillon, les 26 & 29 septembre 1566. On a encore de Filleul *Achille*, tragédie en 5 actes & en vers (1573); *La Couronne de Henry le Victorieux, roi de Pologne* (1573); plus un recueil de sonnets moraux, mentionné dans la *Monographie du sonnet; Sonnettistes anciens & modernes, suivis de 80 sonnets*, par M. Louis de Veyrières, aidé dans ce travail par M. Georges Garnier. Aussi distingués comme poètes que comme littérateurs, ces messieurs ont trop légèrement parlé (tome I^{er}, p. 134) de Vauquelin de La Fresnaie, dont un des sonnets est cité comme *chef-d'œuvre* par Sainte-Beuve.

FLAMIN ou **FLAMINIO** (Marcantonio), poète latin moderne, né à Serravalle en 1498, mort à Rome en 1550. On a de lui, entre autres ouvrages : *De rebus divinis Carmina*; Paris, 1552, in-12.

FOIX (GASTON III, surnommé PHÉBUS, comte de), né en 1331, mort en 1391. La chasse était sa passion favorite, & il nous a laissé un

monument de son profond faveur en vénerie : c'est un traité complet & méthodique, dans lequel sont exposés les préceptes de cet art. Le livre est intitulé : *Miroir de Phebus, des deduits de la chasse des bêtes sauvages & des oyseaux de proie.*

FONTENÉ. Voyez JEAN.

FRACASTOR (Jérôme), médecin & poète latin, né à Vérone en 1483, mort en 1553. On remarque parmi ses œuvres un poème intitulé : *Syphilis*, plein de charmes décents, ce qui lui vaut de la part de Vauquelin l'épithète de *gentil* Fracastor, p. 424.

FOUILLOUX (Jacques du), gentilhomme du Bas-Poitou, auteur d'un livre curieux, intitulé : *La Venerie*; Poitiers, 1560, in-f°, souvent réimprimé & traduit en plusieurs langues.

FRANCIÈRES (Jean de), écrivain cynégétique du XV^e siècle, dont on a : *La Fauconnerie recueillie des livres des trois maîtres* (Malopin, Michelin & Aymé Cassian), *ensemble le deduit des chiens de chasse*; in-4°, gothique, sans date (vers 1511); ouvrages plusieurs fois réimprimés à la suite de la *Venerie* de du Fouilloux.

FRESNAIE-AU-SAUVAGE (LA), *Fresneium silvestre*, commune de l'arrondissement d'Argentan (Orne). Avant notre Jean Vauquelin, son père & plusieurs membres de sa famille avaient été seigneurs & patrons de cette paroisse. La terre qu'ils y possédaient était loin d'avoir l'importance de celle des Yveteaux. Le château ou gentilhommière qui existe encore, avec ses tourelles quadrangulaires, n'est plus, depuis longtemps, qu'un bâtiment d'exploitation rurale occupé par un fermier.

G.

GALLUS (Caius Cornelius), poète latin, né en 66, mort en 26 avant J.-C. Ami d'Auguste, il se montra général habile, s'attira la haine dans sa préfecture d'Égypte, fut exilé, privé de ses biens & se tua de désespoir. Gallus a laissé un nom cher aux lettres & recommandé à la postérité par les beaux vers de Virgile. Malheureusement toutes ses œuvres sont perdues. Il ne nous reste pas même des fragments de ses

élégies. Les six pièces de ce genre, publiées sous son nom, sont de Maximien, poète du V^e siècle de notre ère.

Vauquelin, au vers 25 de la page 19, dit : *Gallus le vieillart*. Cette épithète ne convient pas à un homme mort à quarante ans. Un érudit de nos amis, qui nous a été d'un grand secours pour la recherche des textes de l'antiquité, M. Jacques Denis, nous a donné la note suivante : « Cette singulière épithète est justifiée par le contenu des élégies du pseudo-Gallus que Brunck appelle « *nescio quem Maximianum, scriptorem barbarum, lutulentum ac tantum non stercoreum.* » La première élégie de Maximien est *in senectutem* : les autres reviennent sans cesse à cette idée de la *vieillesse*. »

GANASSE. Voir la note sur le vers 402.

GARNIER (Robert), poète tragique, né en 1545 à La Ferté-Bernard (Sarthe), mort en 1601, fit son droit à Toulouse, où il remporta l'églantine d'or aux Jeux-Floraux. Avocat, lieutenant général au bailliage du Mans, puis conseiller au grand conseil de Henri IV, il ne fut pas seulement un magistrat zélé, il montra un grand talent pour la poésie dramatique, & fut, avec Jodelle & Hardy, l'un des pères de notre théâtre. Après avoir débuté par des *Plaintes amoureuses*, 1565, & par un *Hymne à la monarchie*, 1568, il donna huit tragédies : *Porcie*, 1568 ; *Hippolyte*, 1573 ; *Cornélie*, 1574 ; *M. Antoine*, 1578 ; *La Troade*, 1578 ; *Antigone*, 1579 ; *Les Juives, ou Sédécie*, 1580 ; & *Bradamante*, 1580. Dans cette dernière pièce, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre, il s'est inspiré de l'Arioste : dans les autres, il suit & copie Sénèque. Quelque informe que fût encore la langue de Garnier, on reconnaît dans ses pièces le sentiment de la grandeur ; elles comptent parmi nos plus remarquables essais dans le genre tragique.

GETEL, forêt du département de l'Orne.

GIAC (Pierre de), courtisan de Charles VII, coupable de grandes perfidies, fut livré à des juges par le connétable de Richemont, & jeté à l'eau dans un sac, en 1426.

GOBELIN (Gilles), teinturier sous François I^{er}, s'établit avec son frère Jean dans le faubourg St-Marcel, à Paris, sur les bords de la Bièvre. Il s'y livra à la teinture des laines en écarlate de Venise : on teignit en écarlate de cochenille postérieurement à 1650. En 1667, Louis XIV fit

élever, à la place de la fabrique des Gobelins, une manufacture royale de tapis, à laquelle il donna le nom de ces habiles teinturiers : c'est la même dont les produits sont aujourd'hui si renommés.

GREVIN (Jacques), né en 1539 à Clermont (Beauvoisis), mort en 1570, médecin & poète de l'école de Ronfard. Il débuta fort jeune par une comédie intitulée *La Maubertine*, fit jouer *La Tresoriere* en 1558. Deux ans après il donnait *Les Esbahis*, & bientôt la tragédie de *Jules Cesar*, que La Harpe met bien au-dessus des pièces de Jodelle. Beaucoup des poésies de Grevin furent réunies en un vol. in-8°; Paris, 1561. En 1562, il publia son théâtre, qu'il fit précéder d'un discours où il traite des règles de l'art dramatique. Sa part fut grande dans l'œuvre de notre progrès dramatique.

GRIMOULT (Ravend), condisciple de Vauquelin à l'école de Poitiers, était un gentilhomme poète, né à Falaise. D'après l'abbé De La Rue, il a composé un ouvrage ayant pour titre : *Observations sur la France*.

GROULART (Claude), « chevalier, seigneur de La Court & baron de Monville, premier président au parlement de Normandie, de 1585 à 1607, né à Dieppe en 1551, mort à Rouen, le 3 décembre 1607, fut l'un des membres les plus éminents de cette magistrature française du XVI^e siècle, si féconde en grandes figures. Il contribua à la réformation de la Coutume de Normandie, & a composé le discours qui y est joint & qui a paru sous le nom de l'avocat-général Thomas. Cet illustre magistrat a laissé de curieux Mémoires dans lesquels il raconte les rapports fréquents qu'il entretenait avec les deux rois de France Henri III & Henri IV. Ces Mémoires ont été imprimés dans la Collection Petitot, 1^{re} série, tome XLIX. La bibliothèque de Rouen possède le manuscrit original de cet ouvrage. » ED. FRÈRE. *Manuel du Bibliographe normand*.

GUILLAUME DE LORRIS, né vers 1260, & **JEAN DE MEUNG**, qu'on n'en peut séparer, sont auteurs du *Roman de la Rose*, si fameux depuis le XIII^e siècle. On fait que la première partie seule est de Guillaume; elle a environ 4000 vers. La seconde, d'environ 18000, fut composée quarante ans après par Jean de Meung, dit Clopinel, à cause qu'il était boiteux. Ce poème est une allégorie où la Rose est la femme aimée, que l'on ne peut obtenir qu'après mille épreuves. Il eut une immense influence sur notre littérature.

I.

IMBERT (Jean), jurisculte, né à La Rochelle vers 1522, mort à la fin du XVI^e siècle. Ses *Institutions Forenses, ou pratique judiciaire*, furent imprimées une dizaine de fois, dont l'une à Poitiers en 1563. Il n'est pas surprenant qu'il soit cité par Vauquelin, p. 703 & ailleurs. Peut-être celui-ci l'avait-il étudié, non sans répugnance, quand il était encore sur les bancs de l'école de droit.

Ios, une des Cyclades.

J.

JAMYN (Amadis), né vers 1540 à Chaource, près de Troyes (Champagne), mort en 1585 (quelques-uns disent en 1593), l'un des poètes de la Pléiade, a composé deux volumes d'*Œuvres poétiques*, 1575-1577, in-4^o, & 1582-1584, deux volumes in-12. On lui doit aussi les treize derniers chants de l'*Iliade* pour faire suite à l'œuvre de Hugues Salel, qui avait traduit les onze premiers. D'après la biographie Hofer, Olivier de Magny aurait composé le douzième chant & une partie du treizième, 1574, in-4^o. La troisième édition, 1580, in-12, se termine par les deux premiers livres de l'*Odyssée*, par Jacques Peletier du Mans. Il est à remarquer que les onze livres de l'*Iliade*, par Salel, & les deux livres de l'*Odyssée*, par Peletier, sont en vers de dix syllables; les treize livres de l'*Iliade*, traduits par Jamyn, sont en vers de douze.

JEAN de FONTENEY, écrit Fontené pour la rime. Un manuscrit de notes précieuses qu'on nous a communiquées, contient la suivante : « JEAN, nom patronymique; de FONTENEY, nom de terre. Notre poète avait pour aïeul Nicolas Vauquelin qui, de 1498 à 1500, fut lieutenant-général de la ville & vicomté de Falaise. Ce gentilhomme, dont l'épithaphe a été au couvent des Cordeliers de Falaise, avait épousé, en 1498, Marguerite Jean, héritière de Sacy, comme fille de Richard Jean, écuyer, seigneur de Fonteney & de Sacy. Le Jean de Fontené, cité p. 190, était, bien apparemment, l'un des proches parents de Marguerite, cette aïeule maternelle de notre auteur. »

Disons, en passant, qu'un sonnet adressé à *Maître Robert le Rocque; sur le Miroir d'éternité*, est signé *Thomas Goffelin, S. de Fontené, Gentilhomme Beffinois*.

JEAN DE MEUNG. V. GUILLAUME DE LORRIS.

JODELLE (Étienne), sieur de Lymodin, né à Paris en 1532, mort en 1573, est le premier en France qui ait composé des tragédies imitées des Grecs, avec prologues & chœurs. Sa *Cleopatre* & sa *Didon* firent révolution au théâtre, tant on avait d'enthousiasme pour l'antiquité. Jodelle fut un des poètes de la Pléiade de Ronfard. On lui doit une comédie, *Eugene*, en 5 actes. Ses *Œuvres & melanges poetiques* ont paru à Paris, 1574, in-4°, & 1583, in-12.

JOVE (Paul), historien latin moderne, né à Côme en 1483, mort en 1552. Il n'est pas sans mérite, mais sa véracité est suspecte. Le jugement que Vauquelin en porte dans l'épithaphe qu'il lui consacre, est confirmé par la postérité.

JUMEL (Pierre Le), sieur de Lifores, homme fort lettré, fut reçu au parlement de Rouen en 1571. Il était d'une famille considérable de l'Élection de Pont-l'Évêque (Note de M. Blanchemain, p. 11 de la *Notice sur Doublet*, par G. Colletet, en tête des *Elegies de Jean Doublet*, réimprimées en 1869 par la Société des bibliophiles normands).

L.

LANCELOT (du Lac), un des chevaliers de la Table-Ronde, fils de Ban, roi de Brucie, élevé par la fée Viviane, dame du Lac. On a sur Lancelot un roman de chevalerie, écrit en latin & traduit en langue vulgaire par Gautier Map, au XII^e siècle.

LE DAIM (Olivier Teufel, dit), ou le Diable, favori de Louis XI, son valet de chambre, son barbier; il fut sacrifié à la haine populaire, & pendu en 1484.

LESTRYGONS, peuple qui, selon la mythologie grecque, habitait la Sicile orientale. Géants anthropophages, les Lestrygons dévorèrent plusieurs compagnons d'Ulysse.

LIBETHRA (*Libetre* de Vauquelin), fontaine voisine du mont Hélicon en Béotie; les Muses, à qui elle était consacrée, en tiraient leur nom de *Libétrides*.

LIGNÈRES, commune de l'Orne, arrondissement d'Argentan.

LUCILIUS, fatirique latin, né dans le Latium plus de 80 ans avant Horace. Il ne nous reste que des fragments des 30 fatires qu'il avait composées.

LUCULE, c'est-à-dire Lucullus, général romain, célèbre par ses victoires sur Mithridate, & par son goût & ses profusions pour la bonne chère.

M.

MAGELLAN, célèbre navigateur portugais du XVI^e siècle, qui découvrit en 1520 le détroit qui porte son nom.

MAISONNIER (Roger), poitevin, fut un de ces jeunes littérateurs que Vauquelin rencontra sur les bancs de l'école de droit à Poitiers. Leurs goûts les lièrent si promptement, que Maifonnier adressa à son ami un sonnet qui occupe la page 144 des *Foresteries*. C'est à ce R. Maifonnier que Sc. Sainte-Marthe adresse un éloge du sol natal en vers latins, p. 62 de son recueil impr. à Paris par Fréd. Morel, 1575, in-8°. Sainte-Beuve parle de Maifonnier dans son *Tableau*, &c.

MANILE, **MANILIUS**, poète latin de la fin du siècle d'Auguste, auteur d'un poème en cinq chants sur l'astronomie.

MARCHANVILLE (De), sieur du Rosel, trésorier général de France à Caen. Les registres de l'hôtel-de-ville de Caen ne mentionnent point de Marchanville, mais un Marchand, que Vauquelin a pu modifier selon ses habitudes fantaisistes. On trouve, aux élections de 1588, un Pierre Lemarchand, sieur du Rosel, élu & non trésorier général. A la fameuse assemblée du 4 novembre 1608, Pierre Lemarchand, sieur du Rosel, est qualifié de trésorier général.

MARPHORE, ou **MARFORIO**. V. **PASQUIL**.

MARTIN (Jean), secrétaire du cardinal de Lénoncourt, traduisit & commenta, avec la collaboration de Jean Goujon, *L'Architecture de Vitruve*. Paris, 1547 (1), petit in-f°, fig.

(1) Cette date de 1547 est donnée par M. Maufras, traducteur de Vitruve dans la Bibliothèque latine-française de Panckoucke. Choiseul d'Aillecourt, dans le tome XLIX de la *Biographie universelle*, 1^{re} éd., donne la date de 1553.

MARULLE, un des meilleurs poètes latins modernes, mort en 1500. Grec d'origine & natif de Constantinople (Vauquelin l'appelle *ce Bisontin Marulle*), il étudia à Venise & à Padoue, prit la profession des armes, & composa quatre livres d'épigrammes & trois livres d'hymnes, consacrés aux dieux de la mythologie. Vauquelin les donne pour des modèles. Dans l'épithaphe de vingt vers qu'il lui a consacrée, p. 662, 663, il rappelle sa mort dans *l'eau d'un fleuve Tusque*. Marulle, en effet, revenant à cheval de Volterra, se noya dans la Cecina, petite rivière de la Toscane.

MATIGNON (Jacques Goyon de), né en 1525 à Gacé, guerrier remarquable, qui devint maréchal de France en 1579. C'est en 1574 qu'il prit Domfront, Saint-Lo & Carentan. V. p. 154.

MÉHEUDIN, commune de l'Orne, arrondissement d'Argentan, canton d'Écouché. Sa vicomté ressortissait au bailliage de Falaise.

MERLIN, surnommé *Ambroise l'Enchanteur*, né, selon la légende, à Carmarthen, dans le V^e siècle, fut un grand mathématicien, un sage par excellence, l'ami & le conseiller de quatre rois, notamment d'Artus, si célèbre par sa Table-Ronde. Merlin joue un rôle très-important dans les romans de chevalerie : il métamorphose qui il lui plaît, transporte des rochers & en fait des géants, échappe à ses ennemis dans un vaisseau de verre, &c. On croit qu'il mourut dans l'île de Bardsey. Il existe sous son nom un livre de *Prophéties*, traduit en français dès 1498 par Robert de Borron.

MINTURNE désigne Antoine-Sébastien de Minturne, évêque d'Ugento, dans la terre d'Otrante; puis de Cotrone, dans la Calabre ultérieure, mort vers l'an 1564. « Cet auteur, dit Adrien Baillet, a fait six livres *Du Poète*, qui furent imprimés à Venise l'an 1554, in-4^o. » De La Monnoie ajoute en note : « Il parut du même Ant. Sébastien, à Venise, in-4^o, l'an 1563, un ouvrage italien intitulé *l'Arte poetica* contenant des instructions pour tous les genres de poésie, héroïque, tragique, comique, satirique & autres; les règles des sonnets, des chansons & de toutes sortes de vers toscans, avec la méthode de composer à la manière de Pétrarque. »

MICHEL (Nicolas), professeur de belles-lettres, étudia la médecine sous Jacques de Cahaignes qui lui a consacré l'article 95 de son livre *Elogiorum civium Cadomenfium centuria prima*; in-4^o, Caen, 1609.

Michel succéda à Rouxel dans la chaire d'éloquence; mais quelle qu'ait été sa valeur, elle est fort exagérée dans son épitaphe, p. 678, où Vauquelin le traite de Socrate, d'Hippocrate & d'Homère!

MIMNERME, poète grec, né à Colophon, florissait dans le V^e siècle avant J.-C. Il ne reste que des fragments de ses élégies.

MIRANDE (le comte de La), à qui Vauquelin consacre une épitaphe, p. 663, est le fameux Jean Pic de La Mirandole, né en 1463, mort en 1494, enfant précoce, placé, à dix ans, au premier rang des poètes & des orateurs, & dont il ne reste guère que quelques écrits théologiques & philosophiques.

MODUS (Le livre du roi); 1486. En voici le titre : *Cy commence le liure du roy Modus & de la royne racio lequel fait mencion comment on doit deuiser de toutes manieres de chasses. C'est assauoir des cerfs des biches des sangliers des cheureux des loups & semblablement de toutes aultres bestes sauuaifges.* M. Elzéar Blaze en a donné, en 1839, une édition d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale.

Il paraît que ce livre fut composé au commencement du XIV^e siècle. « A cette époque, dit M. Blaze, soit par modestie, soit par toute autre raison, les écrivains cachaient souvent leur nom sous un pseudonyme allégorique. Notre auteur explique les motifs qui le déterminèrent à donner le titre de *Modus* à son livre : « *Modus*, dit-il, signifie Manière, « & *Racio* Raison. Ces deux peuvent bien être joints ensemble; car « bonne manière ne peut sans raison, ni raison sans bonne manière, « & pource font joints ensemble par mariage. Et pource qu'ils « ont si grant vertu que nulle chose qui bonne soit ne peut être faite « sans eux, comme dict est au commencement du livre present, ai-je « fait de bonne manière roi couronné, c'est-à-dire Modus; & aussi ai-je « fait royne de Racio, c'est-à-dire raison. »

MONCANTOUR, chef-lieu de canton dans la Vienne, célèbre par la bataille que, le 3 octobre 1569, le duc d'Anjou (Henri III) y remporta sur les Calvinistes, commandés par Coligny.

MONIN (Jean-Édouard du). Du Verdier accole à son nom le titre de l'ouvrage suivant : « Le Quarême divisé en trois parties : première, le Triple Amour, ou l'Amour de Dieu, du monde angélique, & du monde humain : seconde, la Peste de la Peste, ou jugement Divin, Tragédie :

troisième, la Confuivance du Quarême; imprimé à Paris, in-4°, chez Jean Parent, 1584. » C'est à bon droit que Du Monin est repris par Vauquelin comme un forger de mots bizarres. Sainte-Beuve en parle ainsi dans une note de son *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, p. 238, éd. de 1843 : « Il a beaucoup écrit en toute langue, & toujours d'une façon à peu près inintelligible... Ce Du Monin est bien le produit le plus *monstre* qu'ait enfanté le croisement des écoles de Ronfard & de Du Bartas. » Comme échantillon de son style, M. G. Brunet cite le quatrain suivant d'un sonnet où l'auteur fait l'*anatomie d'une beauté* :

*Bouche, ma bouche encor, bien que tu la débouche,
Ne se débouche tant qu'elle ose s'emboucher
A sa haute embouchure à ofer déboucher
Ma bouche, & l'emboucher d'un baiser de ta bouche.*

MORE (Le), fameux restaurateur parisien de la seconde moitié du XVI^e siècle.

MOREL (Jean de), chevalier de l'ordre du Roi, seigneur de la Courbonet, vicomte-maire de Falaise (de 1566 à 1585).

Le gentilhomme auquel Vauquelin dédie la satire des pages 252-263, dont le nom, affirme-t-il dans le sonnet qui l'accompagne, devra l'immortalité à ses vers, était, à n'en pas douter, un véritable *ami des Muses*. Nous trouvons, en effet, qu'en 1583 il a, à ses côtés, pour lieutenant dans la juridiction de sa vicomté, cet ancien condisciple de Vauquelin, ce poète, lui aussi d'origine falaisienne, Charles Toutain, sieur de la Mazurie, conseiller du Roi, auteur dramatique auquel un article est consacré ci-après.

Jean de Morell avait d'ailleurs à l'honneur que lui fait notre poète, un autre titre encore, celui de la parenté. En 1535, en effet, son père, Thomas de Morell, premier comte d'Aubigny, épousa Jeanne de Vauquelin, fille de François de Vauquelin des Yveteaux, baron de Sacy. On comprend cette alliance de deux familles, déjà si considérables à cette époque.

Comme celle des Vauquelin, la maison des Morell compte diverses branches.

Jean de Morell avait pris parti contre la Ligue en faveur de Henri IV. Au combat d'Arques, l'un de ses neveux, Nicolas, s'était fait tuer au service du prince. Lui-même, en fujet fidèle, le reçut bientôt dans son château de la Courbonet où le roi établit son quartier général, lors du

siège de la ville de Falaise occupée par le maréchal de Briffac (1589-90). Henri, reconnaissant envers son hôte, autorisa le gentilhomme à faire sculpter en relief une statue équestre représentant le prince & placée au-dessus du linteau de la porte d'entrée du château de la Courbonet. Ce château, bâti à l'époque de la Renaissance & qui fut détruit en 1815, était, à peu de distance de l'une des portes de la ville, situé en face de celui de Guillaume le Conquérant dont parle le poète au début de sa pièce. C'est également à l'une des dépendances de cette habitation de Jean de Morell que Vauquelin fait allusion dans ces vers :

« *Car de Cressy la douce onde bruyante,*
 « *Qui par canaux d'artifice coulante,*
 « *Passe en tes prez, &c.* »

Cette belle source de Cressy se trouve à 1 kilomètre de Falaise ; &, de nos jours, c'est encore à travers ces *prez* de l'ancien domaine de la Courbonet que passent les canaux qui alimentent les fontaines publiques de la ville.

En nous bornant, avec regret, à une époque pour nous déjà ancienne, nous devons citer, parmi les membres de la famille de Jean de Morell, son frère Ravan, chevalier de l'ordre du Roi, gentilhomme de sa chambre, comte d'Aubigny, chambellan du duc d'Alençon, & tué au siège de Rouen, en 1594 ; — puis, l'un de ses neveux, Corboran-Jacques de Morell, seigneur de Brécour, qui épousa Valentine de Luxe, fille de Charles, prince de Luxe en Basse-Navarre. C'est à ce Corboran & à sa femme, qui n'avaient point d'enfants, que la ville de Caen dut, en 1622, la fondation du couvent des Carmélites.

En 1758, le comte Jean-Marc-Antoine de Morell d'Aubigny, appelé depuis le Grand-Comte, était brigadier des armées du roi, sous les ordres du duc d'Aiguillon, quand, grâce à l'héroïsme du gentilhomme normand, les Anglais furent battus à St-Cast. De grandes récompenses lui furent accordées à cette occasion : — grade de lieutenant-général, — médaille frappée en son honneur, — autorisation d'enlever du champ de bataille quatre pièces de canon & de les dresser devant un de ses châteaux. L'épée que lui remit alors le général Cavendish est aujourd'hui déposée au musée de la ville de Falaise.

Aujourd'hui, aussi, antiquaires & artistes aiment à voir, dans la petite église d'Aubigny, à 1 kilomètre de la ville, six statues de grandeur naturelle, représentant six des principaux guerriers qui ont rendu célèbre cette ancienne famille de Jean de Morell, l'ami & le cousin germain de notre poète.

(Note de M. Victor Choisy.)

MORIN (Robert) D'ÉCAJEUL. Huet dit que la poésie latine & française fit les délices de Morin, conseiller du Roi au bailliage de Caen, & il ajoute : « Il avoit entrepris la traduction des poèmes de Stace en vers françois..... Il laissa un fils, amateur comme lui des belles-lettres, trésorier de France à Caen, &c. »

MOULINET (Louis du), évêque de Sées de 1565 à 1601, neveu de son prédécesseur Pierre du Val, & oncle de son successeur Claude de Morenne. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces trois prélats cultivèrent la poésie. Louis du Moulinet se distingua comme théologien. Il avoit accompagné son oncle au concile de Trente, & fut l'un des prélats qui reçurent à Saint-Denis l'abjuration de Henri IV.

MURET (Marc-Antoine), érudit, orateur & poète, né en 1526 à Muret, près de Limoges, mort en 1585, professa de bonne heure & avec un grand éclat les humanités à Auch, à Poitiers, à Bordeaux, où il eut Montaigne parmi ses élèves; à Paris, où l'on dit que le roi & la reine allaient l'entendre, & d'où le bannirent ses mauvaises mœurs. A Toulouze, il se déroba au bûcher par la fuite, changea de vie, fit des leçons publiques à Venise, à Padoue, à Rome, sur la théologie, la philosophie & le droit civil, & entra dans les ordres en 1576. Excellent humaniste, Muret n'a guère écrit qu'en latin. On a de lui des *Commentaires* sur les auteurs anciens, quarante-fix *Oraisons*, trois livres de *Lettres*; des *Juvenilia* où l'on trouve une tragédie de Jules César, dix élégies, deux satires, cent quatre épigrammes, trois épîtres, six odes; & des *Poemata varia*, qui renferment des pièces sacrées & profanes, terminées par l'*Institutio puerilis*, distiques latins, & les *Sententiæ græcæ*, vers didactiques pour l'éducation de son neveu, & contenant d'excellents préceptes moraux.

N.

NAUMACHE, nommé **NAUMACHIUS** par les historiens de la littérature grecque, poète chrétien dont l'époque est inconnue, composa des *Préceptes sur le mariage*, conservés par Stobée, & traduits assez fidèlement par Vauquelin.

NÉMOND (François de), jurisconsulte auquel Vauquelin, enthousiaste dans ses amitiés, donne le surnom d'*Ulpian* dans la Foresterie qu'il lui a dédiée, page 105 de notre édition.

NICOMACHE ou NICOMAUQUE, de Stagyre, père d'Ariftote.

NICOT (Jean), né à Nîmes en 1530, mort à Paris en 1600, ambaffadeur en Portugal où il reçut d'un marchand la graine de pétun, nicotiane ou tabac. Érudit plein de fens, il compofa en partie le *Di&tionnaire françois-latin*; Paris, Jean Macé, in-f°, 1564. Cet ouvrage dont la bafe eft un Dictionnaire de Robert Eftienne, 1539, fut très-amélioré dans l'édition de 1573 que connaissait Vauquelin. Celle que l'on préfère : *Thréfor de la langue françoife, tant ancienne que moderne, &c.*, eft de Paris, D. Douceur, 1606, in-f°. Nicot avait composé un *Traité de la marine*, & les principaux termes de cet art font dans le *Nomenclator* joint à fon Dictionnaire.

NOIREAU, petite rivière qui fe jette dans la rivière d'Orne (Calvados).

NOLLENT, famille noble, de l'élection de Lifieux. Un Gérard de Nollent fit construire, à l'extrémité du faubourg St-Gilles de Caen, vers la fin du XV^e fiècle, un petit château ou manoir très-original, connu vulgairement fous le nom de *Maison des Gendarmes*. Philippe de Nollent, à qui Vauquelin adrefse la fatire qui commence au bas de la page 264, fervait fous Matignon quand notre poète était commiffaire des vivres dans l'armée de ce dernier (1574). Ph. de Nollent, qui aimait les arts, dut facilement fe lier avec lui, s'ils ne fe connaiffaient déjà depuis longtemps.

NOVINCE, fleur d'Aubigny, désigné dans les actes par le titre de général en Normandie, fut trésorier des finances à Caen. Quoiqu'il réfidât fouvent à Hambie, d'où partit longtemps fa correspondance avec les échevins, il était très-dévoûé aux intérêts de leur ville, & rendit de signalés services, grâce à fes relations avec de puiffants perfonnages. Pour obtenir modération de la taille ou de quelque autre taxe, il fit plus d'une fois le voyage de la cour & refusa toute indemnité pour lui & fes gens. Nous avons vu fon nom fur les registres de l'hôtel-de-ville, ainfi orthographié : *Nouynce*.

O.

OGER, ou plutôt OGIER LE DANOIS, héros d'un poème en douze chants, composé par Raimbert de Paris, & qui fait partie du cycle carlovingien. Voir *Histoire littéraire de la France*, tome XXII.

OLÈNE. Vauquelin a francisé ainfi le nom latin de l'Orne, *Olena*. Il ajoute, p. 511, qu'elle eut le nom d'*Oulne* : *Qu'Oulne nos Maieurs apeloient*. Ailleurs, p. 79, il l'appelle *Olonne*.

PASQUIER (Étienne), célèbre jurifconsulte & poète, né à Paris en 1529, mort en 1613, plaida sa première cause à 20 ans, & peu occupé d'abord, se livra aux lettres qu'il cultiva toute sa vie avec un grand succès. Dès 1554, il publia *Le Monophile*, dialogue en prose, réimprimé l'année suivante dans un recueil de *Rimes & Profes*. Ses « gaillardises de jeuneffe, » comme il les appelle, n'étaient que le prélude de travaux sérieux. Élevé aux honneurs, & auteur des *Recherches de la France*, où son érudition, en défaut sur bien des points, est féconde en résultats acquis à la science, & en aperçus que doivent développer de plus grands génies, Pasquier se retira des affaires, & dans la retraite, il relut ses ouvrages, publia de nouveau ses premières compositions (*La jeuneffe de Pasquier*, renfermant *le Monophile*, *Colloques d'amour*, *Lettres amoureuses*, *Jeux poetiques*, en cinq parties, 1610, in-8°), & y ajouta de la prose & des vers français & latins. Vauquelin trouve sa poésie excellente : l'éloge est exagéré.

PASQUIL pour PASQUIN, bouffon. M. Déadé abrège ainfi ce qu'on fait de Pasquin (*Encyclop. des gens du monde*) : « On attribue l'origine de ce personnage à un savetier de la Rome du moyen-âge, lequel avait coutume de poursuivre de ses plaifanteries tous ceux qui passaient devant son échoppe (*passa qui*). Des fouilles qui eurent lieu, après sa mort, sur l'emplacement de sa demeure, ayant fait découvrir les restes mutilés d'une statue antique de gladiateur, on dressa ce débris à l'encoignure même de la boutique du savetier, & on la décora du nom de *Pasquino*. Puis, en souvenir des brocards que le pauvre diable faisait pleuvoir de son vivant sur le peuple romain, on imagina de se servir du personnage discret de cette statue pour faire la critique perpétuelle des abus & des ridicules du jour. Le muet Pasquin recevait sur son piédestal les satires & les épigrammes adressées à la cour du Souverain-Pontife, & il entretenait à cet égard un échange incessant de bons mots avec un confrère du nom de *MARFORIO*. »

PASSERAT (Jean), poète & savant, né à Troyes en 1534, mort en 1602, occupa de bonne heure une chaire au collège du Pleffis, à Paris, approfondit les auteurs latins, & pour bien entendre leurs jurifconsultes, alla trois ans suivre à Valence les leçons de Cujas; puis il devint, en

1569, le commenfal & l'ami de Henri de Mefmes. Successeur de Ramus au collège de France, 1572, Pafferat eut un grand fuccès dans fa chaire. Fidèle à fon roi, il fit une partie des vers de la *Satire Menippée*. Érudit aimable, il a laiffé des œuvres pofthumes : discours, commentaires, traductions, publiés de 1606 à 1612. Pafferat avait donné de fon vivant la partie la plus curieufe de fes œuvres, les vers latins & les vers français, dont la meilleure édition eft celle de L'Angelier, 1606, 2 vol. in-8°. Ses vers français offrent beaucoup d'intérêt à ceux qui étudient notre langue au XVI^e fiècle, & l'un de fes contes en vers, *le Coucou ou Metamorphofe d'un homme en oifeau*, eft narré avec une grâce naïve qui femble avoir fervi de modèle à La Fontaine. Voir L. Lacour, *Jean Pafferat, chapitres inédits*, précédés d'une notice fur fa vie; Paris, 1856, in-8°; Charles Du Guerrois, *Jean Pafferat, poète & favant*; Paris, 1856, in-8°.

PELETIER (Jacques), né au Mans en 1517, mort à Paris en 1582. Vauquelin le traite à bon droit de *savant* : il traduisit Euclide du grec en latin, publia des ouvrages de mathématiques, & fut l'un des novateurs influents au XVI^e fiècle. On a de lui *L'Art poétique d'Horace*, traduit en vers français; Paris, 1545, in-8°; *Œuvres poétiques*, 1547, in-8°; *L'Art poétique françois*, 1555, in-8°; *Les amours des amours*, 1555, in-8°; *La Savoie*, poème en trois chants, 1572; *Les Louanges*, à favior : la parole, les trois Grâces, &c., 1581, in-4°. Dans un *Dialogue* de 1550, il propofe de rendre l'orthographe conforme à la prononciation.

PELLET. Voyez VERUNE.

PERUSE (Jean de La), né vers 1530 à Angoulême, mort en 1556, fit fes études à Paris, fut l'ami de Ronfard & des poètes de fon école, joua dans la *Cleopatre* de Jodelle, reçut le meilleur accueil à Poitiers par les jeunes littérateurs qui y affluaient, y fut regardé par ces enthoufiaftes comme l'Euripide français, & mourut à la fleur de l'âge en laiffant imparfaite fa tragédie de *Medée* que Sainte-Marthe termina. Cette pièce, imitée de Sénèque, fut bientôt imprimée avec des odes, des fonnets, des épigrammes, &c., du même auteur; Poitiers, Marnef, in-4°.

PHINÉE, roi de Salmydeffus en Thrace, fut tourmenté par les Harpies qui infectaient fes aliments.

PHILÛTTE. Vauquelin appelle ainfi Philétas de Cos, poète grec

alexandrin, auteur d'élégies vantées par les anciens, mais dont il ne reste que quelques fragments. Voir Bach, *De Phileta Coo*, Breslau, 1828.

PHOXYLIDE, poète gnomique grec du VI^e siècle avant notre ère.

PIMPLE ou **PIMPLA**, montagne de la Piérie, au pied de laquelle était une fontaine consacrée aux Muses, surnommées en conséquence Pimpléides.

PIBRAC (Gui du Faur de), né à Toulouse en 1529, mort en 1584, ambassadeur de Charles IX au concile de Trente, remplit d'autres fonctions importantes & composa quelques ouvrages, soit en latin, soit en français. Ses *Quatrains* sont célèbres. Vauquelin le cite comme poète bucolique, & l'on a, en effet, de Pibrac un *Poème sur les plaisirs de la vie rustique*, imprimé plusieurs fois à la suite de ses *Quatrains*.

PIRÈNE, fontaine d'une montagne voisine de Corinthe, & consacrée aux Muses.

POLLION, orateur, poète & historien romain, mort l'an 3 de J.-C., protecteur & ami de Virgile & d'Horace, & le premier qui ait ouvert dans Rome une bibliothèque publique.

PONTAN. Il y a plusieurs Pontan. Il est probable que Vauquelin parle de Pontanus, en italien Pontano, né dans l'Ombrie en 1426, mort en 1503, après avoir rempli les fonctions de premier ministre de Naples. On a de lui six volumes in-folio dans lesquels se trouvent des poésies.

PONTCARRÉ (Geoffroy Camus, seigneur de), né en 1539, mort en 1626, conseiller au parlement de Paris, s'efforça de dissuader Henri III du meurtre du duc de Guise. Nommé par Henri IV président du parlement d'Aix, il fut membre du conseil de régence établi par le testament de ce prince.

PONTHUS DE THIARD ou mieux Tyard, né en 1521, mort en 1605, d'une famille noble de Bourgogne, l'un des fondateurs de la Pléiade du XVI^e siècle, aumônier de Henri III, évêque de Châlon-sur-Saône, poète & érudit si varié, si profond qu'on lui appliqua ces mots d'Ovide : *Omnia Pontus erat*. On a de P. de Tyard : *Les erreurs amoureuses*,

1549, 1555, trois livres; *Œuvres poétiques* renfermant *Les erreurs*, un livre de vers lyriques & d'autres pièces. « Un œil bienveillant, dit M. Jeandet, découvrirait à peine cinq ou six morceaux passables dans les 206 pièces de vers que cette dernière édition renferme. » L'auteur introduisit en France le sonnet & la *sextine*, « poésie pauvre de rime & riche d'invention, dit Tabourot, que ce grand Tyard a le premier d'italien habillée à la françoise. » Outre ses vers, Ponthus de Tyard a publié divers ouvrages en latin & en français.

POYET (Guillaume), mort en 1548, fut chancelier de France en 1538. Accusé de malversations, il fut mis à la Bastille en 1545; un arrêt du Parlement, en 1545, le priva de ses dignités, le déclara inhabile à exercer aucune charge, & le condamna à une amende de 100,000 livres.

Q.

QUERCENT, GUERSENT ou GUERSENS (Café-Jules ou plutôt Julien), né à Gifors, mort à Rennes (où il était sénéchal), le 5 mai 1583, âgé de 38 à 40 ans. Des poèmes qu'il composa il ne fit imprimer que la tragédie de Panthée; Poitiers, 1571, dédiée à son Mécène, l'évêque de Coutances.

QUITRY (Jean de Chaumont, seigneur de), se distingua dans les Pays-Bas, & prit l'un des premiers les armes en faveur du protestantisme. La reddition de Carentan, mentionnée page 154, est du 28 juin 1574.

R.

RABELAIS (François), né en 1483, mort en 1553, prêtre, bénédictin, médecin, savant autant qu'homme de son siècle, philosophe devant l'avenir, composa *Les faits & dits du geant Gargantua & de son fils Pantagruel*, roman satirique & allégorique, dirigé contre les moines, les princes, les rois, & toute espèce d'autorité politique ou religieuse. L'auteur, qui connaissait le monde ancien par les livres, & le monde contemporain par ses voyages, génie d'une trempe & d'une originalité extraordinaires, se joue de la science & s'attaque aux abus par d'invincibles railleries. Rabelais mérite d'être étudié à bien des points de vue, mais surtout sous le rapport philosophique & comme l'un des pères de notre idiome.

RAGOT, fameux bélfre, probablement de la fin du XV^e fiècle & du commencement du XVI^e. Brantôme en parle ainfi que Rabelais, Clément Marot, Henri Estienne & quelques autres. M. Anatole de Montaiglon a consacré à Ragot une favante notice en tête de plusieurs pièces de vers où l'on fait parler ce gueux célèbre. La première est intitulée : *Le grant regret & complainte du preux & vaillant capitaine Ragot, très scientifique en l'art de parfaite beliftrerie*; la seconde : *Le Testament du hault & notable homme nommé Ragot*, &c. Voir le *Recueil de poésies françoises des XV^e & XVI^e fiècles, morales, facétieuses, historiques, réunies & annotées par M. Anatole de Montaiglon*. P. Jeannet, Bibliothèque Elzévirienne, t. V, p. 137-154.

RAMBOUILLET, à qui est adressé le sonnet 17, p. 709, est probablement Claude d'Angennes-Rambouillet, fils de Jacques d'Angennes, seigneur de Rambouillet, favori de François I^{er}, lieutenant-général des armées de Henri II, de François II & de Charles IX.

RAVIN (nom réel ou pseudonyme) est la bête noire de Vauquelin : il le peint partout comme un homme d'affaires de la pire espèce.

RENAUDIN était un sculpteur habile, qui ressembloit à celui d'Horace : *Infelix operis summa*. Vauquelin l'appelle *imager*, qui, comme imagier, signifie sculpteur en langue romane.

REPICHON, trésorier général des finances à Caen, fut l'un des plus ardents adverfaires des Jésuites, dans la fameuse assemblée du 9 novembre 1608, où il motiva longuement son opinion.

RICHEMONT (Arthur III de Bretagne, duc de), né en 1393, mort en 1458. Il lutta contre l'influence de *Giac* (Voy. GIAC), gagna la bataille de Formigny, qui mit fin à la domination anglaise, & devint duc de Bretagne en 1457.

ROCHE (La) est une masse de rochers, en face du donjon de Falaise, à l'extrémité est de la chaîne de Noron.

ROCHE AUX FÉES (La) désigne, p. 258 & 401, la partie des rochers de Noron où se trouve la grotte dite *des Fées*.

RODOMONT, roi d'Alger, encore plus insolent que brave, est un type

dans les romans de chevalerie & dans les anciennes comédies. Son nom est devenu synonyme de fanfaron, & *rodomontade* en dérive.

ROLAND (le paladin), l'un des guerriers de Charlemagne & son neveu, au dire des poètes romanciers, qui lui ont donné une taille & une force extraordinaires, & se sont évertués à multiplier ses aventures & ses exploits. Voir sur ce héros : la *Chanson de Roland*, poème de Théroulde, la *Chronique* de Turpin, le Pulci, le Bojardo, surtout l'Arioste.

RONFARD (Pierre de), né au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, en 1524, mort dans son prieuré de St-Côme, près de Tours, le 27 décembre 1585, fut le plus grand poète français du XVI^e siècle. Dès ses débuts, il est mis au rang des maîtres, regardé comme l'égal d'Homère & de Virgile, proclamé, aux Jeux-Floraux, le prince des poètes, & bientôt, ainsi qu'on l'a dit de lui, de Marot & de bien d'autres, le poète des princes. L'un de ses rois, Charles IX, se met au rang de ses flatteurs. Marie Stuart, foulagée dans sa captivité par la lecture de ses poésies, lui envoie un Parnasse d'argent avec une inscription de louanges hyperboliques. Le Tasse, qui vient à Paris, visite respectueusement le Pindare français, & s'avoue avec sincérité bien inférieur en génie. Les pensions civiles & les bénéfices ecclésiastiques s'accroissent sur une tête que couronnent autant de lauriers qu'elle a cultivé de genres poétiques. A Ronfard, le prix des sonnets pour les centaines de ces petites pièces qui composent ses *Amours*; le prix des odes pour l'importation de l'ode antique sur notre Parnasse; le prix du poème épique pour les quatre premiers chants de la *Franciade*, qui devait en avoir vingt-quatre; le prix des épîtres élogieuses pour son *Bocage royal*; le prix de la poésie bucolique pour ses *Eglogues*; le prix de la poésie de circonstance pour ses *Mascarades, Combats & Cartels*; le prix de la poésie tendre pour ses *Elegies*; le prix du lyrique religieux pour ses *Hymnes*; le prix des sujets d'histoire & de mythologie, héroïdes, &c., pour ses *Poemes*; le prix des poésies héroïques & bachiques pour ses *Gayetes*; le prix de la satire politique pour ses *Poesies diverses, Chansons, Epitaphes, &c.*

Le concert fut unanime pendant plus de cinquante ans. Cet engouement, dont il serait difficile de trouver un second exemple, finit avec le siècle. On connaît la réaction de Malherbe. Sur la foi de Boileau, parfois trop sévère, le créateur de l'ode en France fut négligé comme plus barbare qu'il n'est en réalité; on cessa de le lire, & l'on parut ignorer que peu d'hommes ont été aussi richement doués par la nature des dons si rares qui font le poète. Son génie a manqué d'un idiome

fait; & il s'est complètement mépris, moins par ignorance que par système, sur les qualités de cette langue ébauchée, à la perfection de laquelle ses beautés & surtout ses défauts n'ont pas été inutiles. Il eut le sentiment du grand, du noble, qu'il n'atteignit qu'en le faisant grimacer par un bizarre mélange; il fraya, plus que Marot, la route à Corneille. C'est lui qui a restauré le vers alexandrin, presque oublié dès sa naissance; c'est lui qui a tenté le premier de donner à notre langue une majesté & un éclat qui lui manquaient & vers lesquels ont tendu nos efforts durant plus d'un siècle.

ROUXEL (Ruxelius Joannes), fleur de Bretteville, né à Caen vers la fin de 1530, mort le 5 septembre 1586, fit ses études dans sa ville natale, suivit les cours de droit à Paris, à Orléans & à Bourges, où il se trouva avec Vauquelin & ses amis, la plupart écoliers & apprentis-poètes. Il suivit Baudoin, l'un de ses professeurs, en Allemagne, passa en Suisse & revint à Caen, où il se maria deux ans après, en 1552. Livré aux lettres, il enseigna dans sa maison & eut François Malherbe pour élève. Deux fois échevin, il représenta le tiers-état de la vicomté de Caen aux États-Généraux de Normandie, convoqués à Rouen pour le 25 octobre 1576. L'un des restaurateurs de l'Université de Caen en 1582, il y professa l'éloquence, la philosophie & le droit. Cahaignes prononça son oraison funèbre en latin; Vauquelin de La Fresnaie la traduisit en français, & composa sur la mort de Rouxel quelques petites pièces & une églogue de plus de 300 vers, qu'il a omise dans le recueil de 1605, dont ces notices biographiques accompagnent la réimpression. Souvent vainqueur dans les Palinods, Rouxel a laissé : *Lamentationes Jeremiae carmine elegiaco*, 1568, in-8°, & *J. Ruxelii poemata*, imprimés à Rouen en 1600 & réimprimés par les soins d'Antoine Halley à Caen, chez A. Cavalier en 1636. Cette deuxième édition renferme trois discours universitaires, précédemment publiés, de Jean Rouxel, son oraison funèbre & des pièces à sa louange. Même comme poète latin, Rouxel nous semble surfait. Sa biographie a été le début littéraire de M. E. Duhamel, de l'École des chartes : *Essai sur la vie & les œuvres de Jean Rouxel, poète & jurisconsulte caennais au XVI^e siècle*. Caen, 1862, in-8°.

S.

SACY, commune de l'arrondissement de Falaise. A quelque distance du lieu où se trouvent les restes du château-fort des firs de Sacy, com-

pagnons de Guillaume le Conquérant, on voit un petit manoir qui tombe en ruines. C'est là que notre poète passa une partie de ses dernières années. Dans l'église est une chapelle jadis *titrée*, collatérale au chœur, & sous laquelle se trouve un caveau que « Joannes Valquelinus fibi fuisse in Saffy, cujus patronus fuit templo, construxerat, » nous dit Jacques de Cahaignes, l'ami de Vauquelin. C'est en effet dans ce caveau que fut inhumé notre poète. De ses quatre fils, deux reposent à ses côtés, savoir : Charles Vauquelin, seigneur d'Arry, comte & abbé commendataire de St-Pierre-sur-Dives; puis Jean-Jacques Vauquelin, seigneur & patron de la Fresnaie-au-Sauvage, de Boissef, de la Lande-Terrée, &c. Au-dessus de l'autel de la chapelle se voit un ancien tableau dont le sujet est le *Christ crucifié*. Le peintre y a représenté, dans le costume de l'époque, Jean Vauquelin & ses deux fils, Charles & Jean-Jacques à genoux au pied de la croix. On fait que l'aîné, Nicolas, & le troisième, Guillaume, patron des Yveteaux, de Boissef au Pays-d'Auge, &c., furent inhumés, le premier, en 1652, dans l'église de St-Arnould de Varède, en Picardie; le second, en 1653, dans l'église des Yveteaux, où l'on peut lire encore son épitaphe.

SAGON (François), né à Rouen, se fit surnommer *l'Indigent de sagesse*. « Il commença à versifier vers l'an 1532, dit Goujet, & a continué jusqu'à la fin du règne de Henri II. » Sa célébrité vint de ses polémiques en vers avec Clément Marot. Nous renvoyons pour ces querelles & pour les autres œuvres de Sagon au tome II de la *Bibliothèque française*.

SAINTCLAIR (P. de), sieur de Martigny, mort le 1^{er} mai 1556, fut un magistrat intègre & très-affable. C'est à un Saint-Clair Turgot, conseiller d'état un siècle après, que Moissant de Brioux adressa deux lettres, dont la première donne de curieux détails sur la fondation de l'Académie de Caen, l'an 1652, lettres publiées, en 1669, à la suite de *Mofanti Briosii poematum pars altera*.

SAINTE-CLAIRE, couvent de religieuses fondé en 1517, à Argentan (Orne), par Marguerite de Lorraine, duchesse douairière d'Alençon. M. l'abbé Laurent donne d'intéressants détails sur ce couvent dans son *Histoire de Marguerite de Lorraine*; Argentan, 1854, in-18. Ces détails sont amplement complétés dans un autre volume du même auteur : *Notice historique sur l'abbaye royale de Ste-Claire d'Argentan*; Argentan, 1857, in-18.

SAINTE-MARTHE (Scévole de), en latin *Sammarthanus*, né à Loudun en 1536, mort dans la même ville en 1623. Ses grands emplois dans la finance ne l'empêchèrent pas de composer des vers latins & des vers français. On estime sa *Pædotrophia*, poème didactique sur l'allaitement des enfants. On a de lui des odes, des silves, des élégies, des épigrammes, &c. Vauquelin fit, très-jeune, sa connaissance à Poitiers, où tous deux cultivaient la poésie plus que la science du droit, & bien des années après il lui rappelait, dans l'épître qui occupe les pages 173-182 du présent ouvrage, leurs premiers travaux, leurs premiers plaisirs; il l'informe de la résolution qu'il a prise de quitter les fonctions publiques & l'exhorte à l'imiter.

SAINTE FRANÇOIS (Bernardin de), né à Marigny, dans la province du Mans, commença sa carrière au parlement de Paris, & la termina comme évêque de Bayeux, passant à juste titre pour un des prélats les plus savants de son siècle. Il mourut le 14 juillet 1582.

SAINTE-GELAIS que Vauquelin écrit SAINGILAIS, par suite d'une prononciation vicieuse (Octavien de), poète, né à Cognac vers 1426, mort en 1502, fut nommé évêque d'Angoulême en 1494. On a de lui des traductions en vers de l'*Eneïde* & des *Epîtres* d'Ovide; divers poèmes, tels que *La chasse d'Amours*, 1509, in-folio; *Le séjour d'honneur*, in-4°; *Le trésor de la noblesse*, in-4°. Ces ouvrages qui eurent une immense renommée, ne sont plus, comme tant d'autres, recherchés que des curieux.

SAINTE-GELAIS (Mellin de), poète, né à Angoulême en 1491, mort en 1558, aumônier du Dauphin, ami de Cl. Marot, fit pour les jeux de la cour des vers de circonstance, traduisit de petites pièces grecques & latines, composa force quatrains, fixains, huitains, dixains, douzains, sonnets, excella dans le madrigal & l'épigramme, mit en français l'histoire de *Genevre*, imitée d'Arioste, & *La Sophonisbe* du Triflin. Ses œuvres, moins *La Sophonisbe*, réunies dans un volume in-12 en 1719, renferment quelques vers latins. Il était neveu du poète Octavien de Saint-Gelais.

SALEL (Hugues), né vers 1504 à Cafals (Querci), mort en 1553 à l'abbaye de St-Chéron dont il fut le premier abbé commendataire. Cette abbaye lui fut donnée par François I^{er}, dont il avait été valet de chambre, puis maître d'hôtel, pour le récompenser de sa traduction des premiers chants de l'*Illiade* en vers français (Voir ci-dessus l'article

JAMYN). Outre les onze premiers chants de *Illiade*, on a de Salet : *Dialogue auquel font introduits les dieux Jupiter & Cupidon*, 1538, in-8°; *Les œuvres de Hugues Salet*; Paris, 1539, in-12, & Lyon, 1573, in-16.

SALMACIS, naïade de Carie, obtint des dieux de ne faire qu'un avec Hermaphrodite.

SANZAY (Claude de), chevalier, feigneur de Coffé & de la Motte-fouquoi, troisième fils de René II de Sanzay, & de Renée du Plantis, comtesse de Magnanne, dont la mère était une Coffé. Claude de Sanzay épousa Marguerite de La Motte Fouqué, fille de René de La Motte Fouqué, baron de St-Surin, & de Renée de Coué, petite-fille de Jean de La Motte Fouqué & de Françoise d'Amphernet. C'est de cette Marguerite que M. le comte de La Ferrière a publié *Le Journal de la comtesse de Sanzay, intérieur d'un château normand du XVI^e siècle*, savante & très-intéressante publication; Paris, deuxième édition, Aubry, 1859, grand in-18. La première édition avait paru in-8° en 1855.

SAPHON OU mieUX SAPPHO, femme célèbre comme poète lyrique, née à Mitylène, dans l'île de Lesbos, florissait vers 600 av. J.-C.

SCÆVOLE, Quintus-Mucius SCÆVOLE, consul l'an de Rome 637. Bon orateur, excellent juriconsulte, il fut le maître de Cicéron, qui en a fait un des interlocuteurs de ses ouvrages : *De Amicitia*, *De Oratore*, *De Republica*.

SCÈVE (Maurice), poète français, né à Lyon où il mourut en 1564. « Il estoit, dit La Croix du Maine, grand chercheur de l'antiquité, doué d'un esprit esmerueillable, de grand jugement & de singulière invention. » Malheureusement le style lui manque; souvent il se jette dans la recherche & arrive à de telles obscurités que Pasquier, son admirateur, avoue ne pas le comprendre. On a de lui : *Arion*, 1536; *Delie, objet de plus haute vertu*, 1544; *La Saufaye*, 1547; *Le Microcosme*, 1562, &c.

SECOND (Jean), poète latin moderne, né à La Haye en 1511, mort en 1536. Ses poésies, publiées à Utrecht en 1541, sont estimées. On y remarque les *Baisers*, chants érotiques, au nombre de dix-neuf, qui ont été traduits en prose par Mirabeau, le grand orateur de la Constituante, & en vers par Tissot, de l'Académie française.

SEGUIER (Pierre ou Antoine). Le premier sonnet de la page 719 est adressé à Séguier le père, mort en 1580, ou à Séguier le fils, né en 1552, tous deux magistrats fermes, indépendants, dévoués au bien public, vraiment dignes des nobles pensées exprimées par Vauquelin.

SERRE (Grégoire de La), fleur d'Escots, de Viette, du Pontif, &c., fils de Louis de La Serre, anobli en 1544. Grégoire fut avocat du roi au bailliage & siège présidial de Caen, de 1579 à 1623. Il épousa Catherine Gohier, fille de Gohier de Pertheville, qui lui fit don de tous ses biens.

SIMONIDE d'Amorgos, poète grec, qui florissait vers 660 avant J.-C., est connu pour son talent à manier l'iambe satirique. On lui attribue le poème contre les femmes, traduit par Vauquelin, p. 367-373.

SPORE ou **SPORUS**, mignon de Néron.

T.

TABARIN. Voir la septième note de la page 800.

TABLE-RONDE (Chevaliers de la), ordre fabuleux, institué, selon les légendes de la Grande-Bretagne, à la fin du V^e siècle, par le roi Artus ou Arthur, d'après le conseil de l'enchanteur Merlin. Le nom de Table-Ronde vient, dit-on, de l'habitude où étaient les chevaliers de s'asseoir autour d'une table circulaire, afin d'éviter les querelles de préséance. Tout un cycle de poèmes du moyen-âge a été écrit en l'honneur des chevaliers de la Table-Ronde; les principaux sont *Lancelot du Lac*, *Perce-Forêt*, *Tristan de Léonais*, *Saint Graal*, *Merlin*, *Flore & Blanche-Fleur*.

TAHUREAU (Jacques), né au Mans en 1527, entra dans la carrière des armes, la quitta pour celle des lettres, acclamé à ses débuts poétiques, se maria, & mourut bientôt, à 28 ans. Le recueil de ses *Poésies*, Poitiers, 1554, in-8^o, fut suivi des *Sonnets*, *Odes & Mignardises de l'Admirée*. Le tout fut publié & réuni en un vol. in-8^o; Paris, 1574. Sainte-Beuve cite des stances de lui, qu'il loue outre mesure, & dit en note que Jacques Tahureau est le Parny du XVI^e siècle. » M. Prosper Blanchemain vient de publier une charmante édition des

Poésies de Jacques Tahureau en deux volumes ; Paris, librairie des Bibliophiles, 1870.

TERPANDRE, poète & musicien grec, né dans l'île de Lesbos vers l'an 676 av. J.-C. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu.

THALASSE, THALASSUS, THALASSIUS, dieu du mariage dans l'ancien Latium.

THÉOGNIS, poète gnomique grec du VI^e siècle avant notre ère.

THERSITE, le plus vil des guerriers & le plus maltraité par la nature, ennemi des chefs au siège de Troie, & devenu, par antonomase, le nom des lâches insolents.

THESPIE, ville de Béotie, au pied de l'Hélicon : d'où l'ancre *Tespien*, pour un lieu d'inspiration poétique.

THOU (Jacques-Auguste de), magistrat & historien, né à Paris le 8 octobre 1553, mort dans la même ville le 7 mai 1617. Dans son admiration pour ce grand homme, Vauquelin l'appelle *Apollon* (page 106 de son *Art poétique*). Ses vers latins ont excité cet enthousiasme, surtout son poème sur la Fauconnerie : *De re accipitraria*, dont les deux premiers chants parurent à Bordeaux en 1582, & le troisième à Paris en 1584. Bergantani l'a imité en vers italiens ; Venise, 1735, in-4°.

TILLIÈRES (Eure), commune du canton de Verneuil, ancien comté, dont le château est appelé *Tegulense Castrum* dans Orderic Vital.

TILLIÈRES (Tanneguy Leveneur, comte de), lieutenant général de Normandie, capitaine de cent hommes d'armes, gouverneur du vieux palais de Rouen en 1576, fut, en 1588, nommé maréchal de France à brevet, avec promesse de la première vacance. Il mourut en 1592. L'ambassadeur de France en Angleterre, sous Louis XIII, était le petit-fils de ce brave & loyal serviteur de Charles IX & de Henri III. Les *Mémoires inédits* de cet ambassadeur ont été publiés par M. Hippeau en 1862 ; Paris, Poulet-Malassis, un volume in-12.

TIRMOIS, poète & traducteur en prose. On trouve un Claude de Tirmois, sieur des Esfarts, & ses frères François & Thomas, anoblis

en 1597 (commune de Ste-Marguerite-de-Viette), élection de Falaise. Est-ce bien le Tirmois cité, p. 105 ? M. Choisy pense (& son opinion est vraisemblable) que « ce doit être Jean de Tirmois, sieur de Hautes-Noës, avocat au bailliage de Rouen, & qui comparut en cette qualité, le 13 mai 1583, devant le président du parlement de Normandie, pour l'homologation de lettres-patentes du roi sur la Coutume. » Les Tirmois occupèrent longtemps des charges importantes à Argentan & dans les environs.

TOIEP, voyez POYET.

TOURAILLES, commune du canton d'Athis (Orne). Non loin de l'église est le château des Tourailles, dont les seigneurs sont cités dès le XII^e siècle. « Philippine Bertrand, dame des Tourailles, en 1445, épousa Jehan Turgot, & lui apporta cette seigneurie. » (*Histoire du canton d'Athis*, par M. le comte de La Ferrière.)

TOUTAIN ou TOUSTAIN (Charles), sieur de La Mazurie, né à Falaise, où il remplit la charge de lieutenant général. Il se lia avec Vauquelin sur les bancs de l'école & mourut, croit-on, vers 1590. En 1557, deux ans après la publication des *Foresteries* de son jeune compatriote & ami, Toutain imprima sa tragédie d'*Agamemnon*, à peu près traduite de Sénèque. On a de lui des *Chants de philosophie & d'amours*, en deux livres : le premier contient cinq chants, le second quatorze. Du Verdier cite encore de Toutain : *Les Martiales du Roi au château d'Alais*; Paris, Martin jeune, 1581. On voit par son épitaphe, p. 668, qu'il était renommé

Pour ses bons mots & ioyeux ris.

TRIBONIEN, célèbre juriconsulte, né à Side (Pamphylie), vers le commencement du VI^e siècle, mort en 547, est le principal compilateur ou coordonnateur des trois collections si connues sous les noms de *Code*, *Digeste* ou *Pandectes*, & *Institutes*.

TRINITÉ (Abbaye de la), couvent de femmes, fondé à Caen, quartier Saint-Gilles, en 1066, par Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant.

TURPIN, moine de Saint-Denis, puis archevêque de Reims en 753.

Trithème dit qu'il fut le secrétaire, l'ami & le compagnon d'armes de Charlemagne. On conjecture qu'il mourut vers l'an 800. Un roman historique (*De vita Caroli magni & Rolandi*), qu'on lui attribue, a été publié sous le titre de *Chronique de l'archevêque Turpin*.

TYPHIS, pilote qui conduisit le vaisseau des Argonautes à la conquête de la Toison d'Or.

V.

VACQUERIE (Jean de La), célèbre magistrat, souvent cité pour sa fermeté & son énergie. Né à Arras vers le commencement du XV^e siècle, il mourut en 1497. Étant premier président du parlement de Paris, opposé à des édits qui établissaient des taxes nouvelles, il alla en tête de sa compagnie trouver le roi, & lui dit : « Sire, nous venons remettre nos charges entre vos mains, & souffrir tout ce qu'il vous plaira plutôt que d'offenser nos consciences. » C'est à cette démarche courageuse que Vauquelin fait allusion dans les trois derniers vers de la page 425.

VAILLANT de GUELLIS ou de GUELLE (Germain), en latin *Germanus Valens Guellius Pimontius*, né à Orléans au commencement du XVI^e siècle, conseiller au parlement de Paris, abbé de Paimpont, ancienne abbaye du diocèse de St-Malo, évêque d'Orléans en 1586, mort l'année suivante, fort estimé pour un *Commentaire* sur Virgile, imprimé en 1575, & pour des vers latins qui se trouvent dans le recueil *Deliciae poetarum gallorum*.

VARE, VARUS (Quintilius); ami d'Horace & homme de goût, est considéré par quelques-uns comme étant le même qui périt avec trois légions, l'an 9 avant J.-C.

VERIGNY (Pierre de), qui a une place parmi les notabilités de la première centurie de J. de Cahaignes, fut procureur du Roi au siège préfidial de Caen. C'était un homme très-éloquent, très-aimable & très-aimé, qui calma plus d'une fois les esprits dans les troubles civils. Il mourut à 63 ans, peu avant la convocation des États à Blois. Le P. de Verigny, sieur des Londes, à qui est adressée la satire qui com-

mence à la page 227, ne nous semble pas le même. Celui-ci devait être un gentilhomme *prudent*, qui vivait *franc & libre en ses Londes*, dit Vauquelin; mais où étaient les Londes? — Le procureur du Roi figure dans les délibérations depuis 1562 jusqu'au 25 mars 1583.

VERUNE (Pelet, fleur de La). En tête de la pièce qui lui est adressée, page 387, ses autres titres sont énumérés & nous dispensent d'en répéter la nomenclature. La Verune était un château, non loin de Montpellier, & « possédé par des seigneurs du surnom de Pelet dont une branche cadette porta le nom de La Verune jusqu'en 1598 », date de son extinction par la mort, sans enfants mâles, de l'ami de Vauquelin. La seule fille que laissa Pelet de La Verune se maria, selon Moréri, le 5 janvier 1608, avec René de Carbonnel, marquis de Canify.

VERTUMNE, dieu des Étrusques. Il changeait de forme à son gré, & présidait à toutes les transformations de la nature.

VIDE ou **VIDA**, auteur d'un poème didactique: *De arte poetica*, lib. III, in-4°; Rome, 1527. Né à Crémone en 1490, Vida mourut en 1566, après avoir été trente-quatre ans évêque d'Albe. On fait que l'abbé Batteux a traduit & inséré le poème de Vida dans le recueil des *Quatre Poétiques*, publié en 1771.

VILLON (François), né à Paris en 1431, poète populaire, bohème incorrigible, emprisonné, condamné à mort comme voleur, gracié par Louis XI, réformateur de la fade galanterie & de l'idiome français alangui, inspiré de bas lieu, mais inspiré. Ses œuvres, qui parurent en 1489, ont eu de nos jours plusieurs éditions.

Y.

Yos. Voir Ios.

YVETEAUX (Les), *Ivetelli*, commune de l'arrondissement d'Argentan (Orne), peu distante de la commune de la Fresnaie-au-Sauvage. En 1475, Louis XI, en considération des services d'un Jean Vauquelin & de ses prédécesseurs, détacha, par lettres-patentes, de la baronnie de Briouze le domaine des Yveteaux. Grâce à cette faveur, ce Jean Vauquelin qui, dans la vicomté de Falaise, était lieutenant général de l'un

des Paléologues (1), héritiers de l'empire d'Orient, acheta de son parent cette belle terre, échue à l'auteur des *Diverses Poésies*, par suite de la mort de son oncle Charles, & possédée pendant plusieurs siècles par la famille Vauquelin. Le château, dont l'hôte le plus célèbre fut Henri II (1608), avait primitivement un air féodal. Après des changements de tout genre, il a été gâté par des constructions d'un goût douteux. L'église, anciennement lambrifiée & parquetée en bois de chêne, offre encore sur les murs, à l'intérieur, des inscriptions gravées sur marbre, & destinées à conserver la mémoire de divers personnages de la famille de notre poète.

Z.

ΖΑΧΗΕΕ, publicain, chez qui logea J.-C. (Luc, ch. xix.)

(1) « Louis XI, après avoir donné asile en France aux Paléologues Georges & Alphonse Bissipat, daigna leur accorder, nous dirions presque comme une aumône, le domaine & gouvernement de la ville & vicomté de Falaise. Ajoutons que cet avènement des Paléologues à ce petit Bas-Empire, confiné dans un coin de la Basse-Normandie, a grandement contribué à la fortune des Vauquelins. » *Extrait des Notes manuscrites de M. V. Choisy*. M. Choisy devrait bien mettre en lumière l'histoire à peu près inconnue de ce petit Bas-Empire.





TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.	I
L'ART POÉTIQUE FRANÇOIS, LIVRE PREMIER	I
LIVRE SECOND.	41
LIVRE TROISIÈME.	81
SATYRES FRANÇOISES.	121
DISCOURS POUR SERVIR DE PRÉFACE SUR LE SUJET DE LA SATYRE.	123
LIVRE PREMIER. Au Roy	135
A Monseigneur de Chiuerny, Chancelier de France.	143
A Monsieur de Tiron.	153
Sonnet.	165
A Messire Claude d'Angennes, lors Euesque de Noyon & Pair de France, depuis Euesque du Mans.	166
Epitaphe de luy mesme.	171
A Monsieur de Saintemarthe, Trésorier General de France en la Generalité de Poitou.	173
A son Liure.	182
LIVRE II. A Messire Claude Groulart, Cheualier, Premier Président au Parlement de Normandie.	191
A C. d'Auberuille, Cheualier, Bailly de Caen.	203
A Monsieur du Perron I. d'Auy, maintenant Euesque d'Eureux.	211
A F. De Malherbe, Sieur de Digny.	221
A P. de Verigny, sieur Desfondes.	227
A M. de Repichon, Thresorier general de France, à Caen.	233

	Pages.
A Anne Nouince , Threforier general de France , à Caen	241
A R. Garnier , Lieutenant general Criminel en la Senechauffee du Maine	243
 LIVRE III. A Monsieur le Conte de Tillieres, Cheualier des deux Ordres du Roy & l'vn de ses Lieutenants en Normandie	
	248
A Iean de Morel, Cheualier, &c., Viconte de Falaise. Sonnet. Sur son trespas auenu long temps apres.	252 264
A Ph. de Nolent, Cheualier, s ^r de Bombanuille, Capitaine de cinquante hommes d'armes sous la charge de monsieur de Matignon.	264
A Monsieur de Choify, Seigneur de Balle-roy, Re- ceueur general des Finances, à Caen.	273
A Monsieur de la Serre, Seigneur des Cofts du Pontif, &c.	281
A I. A. De Baif.	288
 LIVRE IIII. A Monsieur Vauquelin, Seigneur de Saffy, &c., Conseiller du Roy & son premier Auocat au Par- lement de Normandie.	
	304
Sur le tombeau de luy-mefme long temps apres decedé	312
A Hierôme Vauquelin, Sieur de Meheudin, lors Con- seiller du Roy au Parlement de Rouen & depuis Aduocat general.	313
Sur le trespas de luy mesme, estant lors Aduocat general du Roy au mesme Parlement.	322
A François Vauquelin, Cheualier, Baron de Ba- zoches, &c.	323
Au Sieur des Yueteaus, Nicolas Vauquelin, lors âgé de 14 à 15 ans	328
A Charles Vauquelin, Abbé commandataire de S. Pierre sur dyue en Normandie.	332
A Guillaume Vauquelin, sieur de la Frefnaye, apre-	

	Pages.
sent Lieutenant general au Bailliage & Prefidial de Caen.	337
A Iean Jacques Vauquelin, Seigneur de Sacy.	342
A Monsieur le Blais, Conseiller du Roy au Parlement de Rouen.	347
Epigramme du grec d'Apollodore à ce propos.	365
Du Naturel des femmes, traduit de Naumache, Poete Grec. A P. de Marchanville Sieur du Rosel, Thre- forier general de France à Caen.	365
Simonide.	367
Enseignements pour les filles à marier, traduits de Naumache, Poete Grec.	373
 LIVRE V. A P. le Iumel, Seigneur de Lifores, Prefident au Parlement de Normandie	
A Messire Gaspar de Pellet, Cheualier de l'ordre du Roy, Sieur de la Verune, Bailly, Capitaine & Gou- uerneur de la Ville & Chasteau de Caen, & l'vn de ses Lieutenants en Normandie	378
A Monsieur de la Boderie, Anthoine le Feure, escuyer maistre d'hostel du Roy, maintenant agent pour sa Maiesté en Flandres & pays bas.	391
Pastorale, A luy mesme sur le Trespas de Guy le Feure, escuyèr, sieur de la Boderie, son frere.	399
A Messire Claude du Sanzay, Cheualier, Seigneur de Coffé & de la Mottefouquoy, &c.	402
A Charles de Bourgueuille, Escuyer, Sieur du lieu, &c., sur vn liure de l'Immortalité de l'Ame.	412
Epitaphe sur luy Sieur de Bourgueuille, long temps apres decedé. l'Esprit parle.	421
A Mefs. Ponthus de Thiard, Euesque de Chaalons.	422
A la Noblesse & aux Estats estant à Blois le sixième Nouembre 1588.	428
A Monsieur Bertaut, Abbé d'Aulnay, apresent pre- mier Aumosnier de la Royne.	429

	Pages.
AV LECTEUR	443
IDILLIES ET PASTORALLES. Livre I. De l'amour de Philanon & Philis.	445
IDILLIES DE DIVERS PASTEURS. Livre II. De l'amour de diuers Pasteurs.	542
EPIGRAMMES. A Monseigneur le duc de Joyeuse.	625
EPITAPHES.	659
SONETS. Sur la Mort infortunee de D. Madeleine de Bailleul, fille du s ^r du Renouart, aueue l'an 1569.	681
TOMBEAU SUR LE FAIT PRECEDENT	698
DIVERS SONETS.	701
NOTES.	745
DICIONNAIRE DE QUELQUES NOMS PROPRES, MYTHOLOGIQUES, HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES	823



Achévé d'imprimer

LE VINGT-CINQ AOUT MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX

PAR F. LE BLANC-HARDEL

A CAEN

